This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

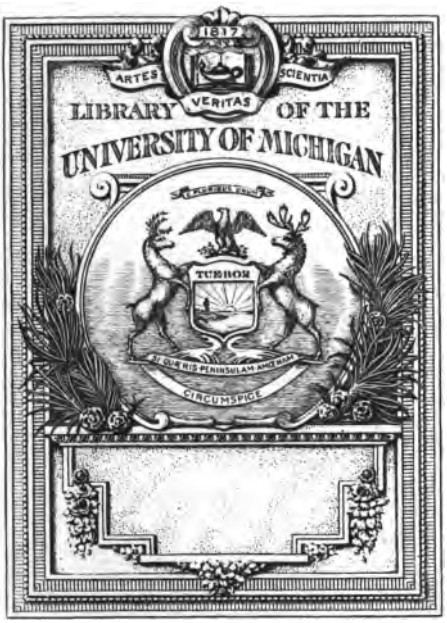
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Gomez, Madeleine Angélique (Poisson) de

LES JOURNÉES AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame DE GOMEZ.

HUITIEME ÉDITION,

revue & corrigée.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVII.

B9 E
G6-3j-n
1777
v.2-4.

13-191810

ÉPITRE.

SIRE,

Le favorable accueil dont VOTRE MAJESTÉ *a daigné honorer les Journées Amuſantes, m'enhardit à prendre la liberté de lui en dédier la ſuite. C'en eſt une,* SIRE, *de l'ardent deſir que j'ai de lui conſacrer tous mes momens. Heureuſe! ſi* VOTRE MAJESTÉ *jette ſes auguſtes*

regards ſur cet Ouvrage, & veut bien y remarquer le zele qui anime & conduit la plume de celle qui eſt avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

La très-humble, très-obéiſſante
Servante & Sujette,
DE GOMEZ.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES.

SEPTIEME JOURNE'E.

LEs Mariages de Thélamont & d'Uranie, d'Orophane & de Félicie, n'ayant fait qu'augmenter leurs ardeurs mutuelles, ne diminuerent point auſſi le deſir qu'ils avoient de jouir encore des douceurs de la vie champêtre.

La mort de Géronte, qui arriva peu de tems après leur union, ne ſervit pas peu à les déterminer à ſuivre leur penchant, n'ayant plus de conſidérations qui les puiſſe retenir. Ainſi, lorſque l'hyver eut fait place au printems, & que la ville eût été témoin aſſez long-tems de leurs ſatisfactions, ils réſolurent de reprendre leurs inſtructives & innocentes occupations.

Camille & Florinde ſe firent un plaiſir extrême de les ſuivre : Célimene, Hor-

pondit Julie, que ſa rêverie eſt auſſi intéreſſante que ſa joie eſt agréable. Comme nous ne ſommes ici, ajouta Félicie, que pour faire jouir nos amis d'une entiere liberté, je ſuis d'avis de donner des bornes à notre curioſité, & de ſuivre la loi que la diſtraction de Camille a paru nous preſcrire en nous conduiſant ici.

La diſcrétion de Félicie ne ſe dément point, dit alors Orophane, & ſi nous l'en croyons, nous ignorerons long-tems ce qui regarde Camille. N'importe, interrompit Thélamont, conformons-nous à ce qu'elle ſouhaite, auſſi-bien le ſilence de Camille me perſuade aiſément qu'elle ne cherche point à nous inſtruire.

Je vous l'avoue, répondit-elle; ce n'eſt pas mon deſſein, liſons, parlons, amuſons-nous, mais pour mon ſecret, donnez-lui du tems. Il faut convenir, dit alors Orſame, que la ſincérité de l'aimable Camille dédommage bien du myſtere qu'elle nous fait; s'il ſuffiſoit d'être ſincere pour nous ſatisfaire, continua Orophane, je trouverois encore la charmante Camille coupable à notre égard, puiſqu'elle nous cache la vérité. Mais du moins, dit Félicie, elle ne la déguiſe pas, puiſque, ſelon mon ſentiment, la ſincérité n'eſt autre choſe que de dire franchement ce que l'on penſe, & ce n'eſt pas en marquer que de ſe taire en certaines occaſions.

Je ſuis de cet avis, ajouta Uranie, & je crois même qu'il vaut mieux pécher par trop de circonſpection, que par trop de

franchiſe, la derniere étant ſouvent dangereuſe & nuiſible. Il n'en faut point douter, dit Thélamont, l'excès de ſincérité eſt un défaut auſſi grand que la profonde diſſimulation : les perſonnes qui diſent ordinairement ce qu'elles penſent ſans ménagement, confondent ſouvent la médiſance avec la ſincérité. On ne devroit uſer d'une exacte franchiſe, que dans ce qui regarde l'honneur & la probité, & ne la jamais hazarder dans les choſes purement civiles. Mais, dit Orſame, lorſque je demande à un ami de me donner ſon avis ſur un doute que j'aurai, doit-il n'être pas ſincere ; & la crainte de ſe montrer d'un ſentiment contraire au mien, ne le rendra-t-elle point criminel, ſi elle le porte à ne pas parler franchement?

Cela eſt très-différent, dit Julie, lorſque nous conſultons un ami ; cela prouve une confiance qui permet une libre étendue à la ſincérité ; mais les eſprits dont parle Thélamont, ſont ceux qui, ſous prétexte d'être francs & ſinceres, ſe licencient à dire leurs ſentimens ſur les actions de tout le genre-humain, qui aprouvent ou condamnent la conduite des uns & des autres, ſans nul ménagement, & qui diſent quelquefois du mal d'eux-mêmes, pour mieux en impoſer. Ces ſortes de caracteres ſont des plus dangereux, reprit Florinde, lorſqu'on les connoît, on doit les bannir de la ſociété.

Il y a un autre genre de ſincérité, dit Orophane, qui ne me paroît pas moins à craindre que celui que vous venez de dé-

peindre, ce ſont les perſonnes qui, pour faire entendre leurs ſentimens, s'expriment par de bons mots, dont la piquûre emporte la piece, & qui, ſous l'aparence de la raillerie, vous diſent des vérités qui portent à coup ſûr.

Il eſt vrai, reprit Thélamont, que les bons mots ont été preſque toujours nuiſibles à leurs auteurs, témoins de ce qui arriva à Rome ſous le Pontificat d'Alexandre VII, au fameux Caramuël, Evêque de Nôle; il avoit compoſé un ſavant écrit, ſous le titre de *Theologia dubia*, dans lequel il propoſoit les queſtions les plus difficiles & les plus importantes de la Théologie; il y expoſoit toutes les objections & les argumens des libertins & des impies dans leurs plus grandes forces, en priant les ſavans de lui communiquer leurs lumieres pour y répondre; cet écrit fit tant de bruit dans la république des lettres, que les demi-ſavans firent entendre au Pape que cet homme étoit coupable, ayant mis les armes à la main des mal-intentionnés.

Alexandre, imbu de ces diſcours empoiſonnés, cita l'Evêque de Nôle à Rome, pour répondre de ſa conduite. Caramuël y vint, & fut d'abord ſaluer le Pape, qui voulut lui faire une réprimande dans ſa chambre; mais ce Prélat lui répondit hardiment qu'il étoit Evêque, & qu'en cette qualité, il ne lui étoit pas ſéant de ſe juſtifier de cette ſorte, & encore moins comme Caramuël; qu'il demandoit un conſiſtoire

public, dans lequel il ſe ſoumettoit de répondre. Alexandre le lui accorda, & ce grand homme y parla ſi réſolument & ſi ſavamment ſur ſon écrit, qu'il s'attira l'eſtime & la conſidération de toute l'aſſemblée, & que le Pape même en finiſſant le conſiſtoire, s'écria : *nunquam ſic locutus eſt homo*, paroles dites autrefois du Sauveur du monde dans une ſemblable occaſion : tout Rome parla du ſavoir & de l'éloquence de Caramuël, & tout Rome voulut le connoître : l'admiration alla ſi loin, que l'on conſeilla au Pape d'en faire honneur au ſacré college, qui ſe trouva très-diſpoſé à le recevoir. Alexandre ordonna qu'il fût mis ſur la liſte de la prochaine promotion ; mais Caramuël qui n'étoit jamais venu à Rome, s'étant informé de la Cour, & de la conduite de quelques Cardinaux, étonné de tout ce qu'on lui en dit, s'écria : *iſti ſunt Cardinales Eccleſiæ ?* quoi ! ce ſont-là les colonnes de l'Egliſe ? Alexandre ſut bientôt ce bon mot, & ſe ſentant offenſé de cette exclamation, le raya de la liſte, & le laiſſa retourner à ſon Evêché avec tout ſon mérite.

Jugez à préſent de quel préjudice ſont les ſaillies vives & ſinceres ; il eût mieux valu pour Caramuël de joindre à ſa ſcience & à ſon éloquence un peu de diſſimulation, que de faire profeſſion d'une franchiſe qui, en n'offenſant & ne corrigeant perſonne, lui fit perdre l'eſpoir d'être un jour Cardinal.

Cela prouve clairement, dit Orſame,

qu'il ne ſuffit pas d'avoir beaucoup d'eſprit pour ſe conduire, & que la prudence y eſt ſouvent préférable.

L'exemple du fameux M. de Pibrac, reprit Uranie, certifie ce que dit Orſame. La Cour de France fut ſi contente de ſon ambaſſade au concile de Trente, où il avoit ſoutenu les intérêts de la couronne avec autant de gloire que d'eſprit, que la Reine Catherine de Médicis, Régente du Royaume, lui donna des éloges éclatans, & le combla de bienfaits : ſon eſtime pour ce grand homme ne ſe borna pas là ; le Chancelier de France étant mort pendant un voyage que M. de Pibrac fit en Languedoc pour régler quelques affaires, & que la Reine lui avoit permis, cette Princeſſe jetta les yeux ſur lui, pour occuper cette grande charge, & lui fit ordonner par un Secrétaire d'Etat de ſe rendre à la Cour, pour en être revêtu. M. de Pibrac reçut cet ordre à Toulouſe, ainſi que les félicitations du Parlement & de la Nobleſſe, & partit. Cependant un jaloux de ſa gloire dit à la Reine, qu'elle auroit un jour ſujet de ſe repentir de l'élévation de M. de Pibrac, qui, quoique ſage & vertueux, étoit dans des principes entiérement oposés au ſyſtême du gouvernement qu'elle avoit établi en France avec tant de ſoin & de peine.

La Reine qui aimoit Pibrac, ſurpriſe d'un diſcours ſi hardi, traita celui qui le lui faiſoit d'envieux & de calomniateur, & lui ſoutint que tout ce qu'avoit fait Pi-

brac, dans les différens poſtes qu'il avoit occupés, prouvoit que le Roi n'avoit pas un ſujet plus habile, ni plus affectionné que lui.

Le courtiſan, piqué juſqu'au fond de l'ame de la fermeté de la Reine, plus animé que jamais à perdre Pibrac, l'aſſura qu'il lui étoit facile de prouver à Sa Majeſté, ce qu'il avoit eu l'honneur de lui dire; & dans ce même moment ayant tiré de ſes tablettes le cinquante-deuxieme des Quatrins de Pibrac, il le préſenta à la Reine qui y lut ces paroles.

Je hais ces mots de puiſſance abſolue,
De plein pouvoir, de propre mouvement,
Aux ſaints Décrets ils ont premiérement,
Puis à nos Loix, la puiſſance tollue.

La Reine prit ce Quatrin, ſur lequel ayant fait de ſérieuſes réflexions, il ne fut plus parlé de Pibrac, à qui on dit à ſon arrivée que la Reine avoit changé de ſentimens; voilà de quel danger il eſt d'avoir trop d'eſprit & d'aimer à le faire briller, principalement lorſque l'on s'attaque aux Grands, & que nous mettons en lumiere la différence de nos ſentimens d'avec les leurs.

Ce n'eſt pas ſeulement, dit Julie, par les malheurs que cela nous peut attirer; mais encore par la ſoumiſſion que nous devons avoir pour nos maîtres; nos réflexions ſur leur conduite, ou ſur la forme de leur gouvernement, ne les fait pas changer, & nous conduiſent ſouvent à notre ruine.

Qui auroit dit à M. de Pibrac, lorſqu'il compoſa ſes Quatrins, que quatre de ſes vers lui cauſeroient un jour une ſi grande perte ? Il lui étoit bien permis, dit Camille, de ne pas prévoir que ſes vers lui attireroient cette eſpece de malheur, puiſqu'en les compoſant tous, il n'avoit pas prévu que ſon mérite & ſon génie le conduiroient au degré d'eſtime & de gloire auquel il étoit parvenu ; mais, continua-t-elle, dans les événemens imprévus, il y en a un dont la ſource m'a toujours fait rire : lorſque le Duc de Guiſe eut formé cette fameuſe & funeſte Ligue, à laquelle on eut l'impiété de donner le nom de ſainte, quoique l'ambition & la politique des ennemis de l'Etat l'euſſent fomentée, ſous prétexte de religion, & qui, ſoutenue de leurs troupes & de leurs tréſors, ne tendoit qu'à la perte de la Monarchie Françoiſe. Cette nouvelle étant parvenue juſqu'à la Porte, quelques Turcs ignorans, qui n'avoient jamais entendu parler de Ligue, que lorſque le grand Capitaine Dom Juan d'Autriche gagna la fameuſe bataille de Lépante, dont la perte jetta l'effroi dans tout l'Empire Ottoman, crurent que c'étoit la même armée, & confondant le nom avec la choſe, ſe demandoient les uns aux autres qui étoit donc ce Prince formidable, qui s'apelloit la Ligue, & qui prétendoit détruire l'Empire François; & quoique cette erreur ne fût que dans le peuple, la terreur que le mot de Ligue inſpiroit à tous les Turcs en général, porta le Grand-Sei-

gneur à envoyer un Chiaoux à Henri IV pour lui offrir cinquante mille hommes, afin de lui aider à détruire cette Ligue ; ce que le Roi refuſa par piété.

Le Duc de Guiſe auroit-il pu s'imaginer qu'en donnant le nom de Ligue à ſon parti, ce mot ſeul lui attireroit un ſi redoutable ennemi ? & n'eſt-il pas plaiſant que ce peuple, encore rempli de l'effroi que leur avoit cauſé l'armée de la Ligue des Princes Chrétiens que commandoit Dom Juan d'Autriche près de vingt-cinq ans avant celle du Duc de Guiſe, les forçât à croire que le nom de Ligue étoit toujours celui d'un Héros dont on devoit redouter la valeur ?

Pendant cette converſation, on remarqua que Florinde, qui avoit un livre à la main, l'ouvroit & le fermoit ſelon qu'elle vouloit écouter ou lire ; cela obligea Uranie à lui demander ſi elle étoit tombée ſur un endroit aſſez intéreſſant pour l'obliger à les priver de ſon entretien.

Je vous aſſure, répondit-elle, que je n'ai pas perdu un mot de tout ce qu'on a dit, & vous avez vu que j'y prenois intérêt, en y mêlant quelquefois mon ſentiment ; mais depuis un moment je n'ai pu me diſpenſer de donner mon attention à une aventure extraordinaire que je viens de lire dans l'hiſtoire du Portugal, & je vais vous la raporter, pour vous faire juger ſi elle a dû m'intéreſſer.

Dom Antonio, Roi de Portugal, ayant eſſuyé une longue & cruelle guerre contre

Ferdinand & Yſabelle, Roi de Caſtille; dans laquelle il avoit épuiſé ſes tréſors & perdu ſes meilleures troupes, ſe réſolut de venir en perſonne demander du ſecours à Louis XI, Roi de France, eſpérant que la politique de ce Prince lui feroit ſaiſir avec joie l'occaſion d'arrêter les conquêtes de Ferdinand; il arriva à la Cour de France où il fut reçu en Monarque, & Louis XI l'aſſura qu'il n'étoit pas venu inutilement implorer ſon aſſiſtance, dont il auroit bientôt tout ſujet d'être content.

Mais un aſſez long eſpace de tems s'étant écoulé ſans qu'il vît que Louis XI ſe preſſât d'effectuer ſes promeſſes, il recommença ſes demandes avec plus de force que jamais: le Roi, qui vouloit le ménager ſans lui donner le ſecours attendu, prétexta ſon retardement ſur la guerre qu'il avoit avec Charles le Hardi, Duc de Bourgogne.

Dom Antonio, croyant alors que ſi cette guerre pouvoit ſe terminer, ſes affaires en iroient mieux, voulut être médiateur de la paix entre les deux Princes; & pour cet effet, il ſe rendit auprès du Duc de Bourgogne qui étoit ſon couſin; il employa toute ſa politique & ſon éloquence pour réunir ces deux Princes; mais n'ayant pu y parvenir, il revint avec la douleur de n'avoir fait que cimenter la guerre, bien loin de la faire ceſſer. A ſon retour, Louis XI lui aprit dans les termes les plus doux dont il put ſe ſervir, qu'il ne devoit rien attendre de lui, & qu'il lui étoit abſolu-

ment impoſſible de lui donner le ſecours qu'il lui avoit promis.

Cette nouvelle jetta le déſeſpoir dans l'ame du Roi de Portugal, & trouvant un affront des plus ſenſibles à retourner dans ſes Etats après un tel refus, il prit le parti le plus étonnant pour un grand Prince.

Il écrivit deux lettres, l'une au Prince de Portugal ſon fils, & l'autre à Louis XI. Il donna celle du Roi de France à un Seigneur de la Cour, pour la remettre à ce Prince après ſon départ, & dépêcha un Gentilhomme de ſa ſuite avec l'autre pour le Portugal, & ſortit de France *incognito*, prenant ſa route vers Rome. Le Prince de Portugal n'eut pas plutôt lu cette lettre, qu'il fit aſſembler les Grands, auxquels il la communiqua. Dom Antonio y marquoit ſon extrême douleur de n'avoir pas réuſſi dans ſon projet, & ajoutoit que ſe voyant abandonné de tout ſecours, il ne pouvoit s'empêcher de croire que ce ne fuſſent ſes crimes qui euſſent attiré contre lui la colere de Dieu; que ſa préſence feroit retomber le courroux céleſte ſur ſes ſujets, & que, pour éviter d'être la cauſe de leurs malheurs, il quittoit l'Empire pour aller en pélérinage à Rome, & de-là à Jéruſalem, où il vouloit finir ſes jours dans la vie religieuſe, pour tacher, par ſa pénitence & ſes ardentes prieres, de ramener ſur ſes ſujets la bénédiction de Dieu, que ſes fautes en avoient ſans doute détournée.

Qu'il engageroit les Grands à reconnoître le Prince pour Roi, & à lui prêter ſer-

ment de fidélité ; que c'étoit la derniere preuve qu'il exigeoit de leur obéiſſance. Cette lettre toucha vivement le Prince & le Conſeil, mais on jugea à propos d'obéir. Le Prince fut proclamé & couronné avec les cérémonies accoutumées.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Portugal, & que Dom Antonio pourſuivoit ſa route, Louis XI qui avoit reçu ſa lettre, envoya auſſi-tôt après lui, & le contraignit à retourner dans ſes Etats ; ceux auxquels il avoit donné cette commiſſion, ayant ordre de ne le pas quitter, qu'il n'y fût rétabli.

Le Roi de Portugal reçut cette marque d'eſtime de Louis XI avec chagrin, ne doutant point qu'il ne fût plus difficile de remonter ſur le Trône, qu'il ne lui avoit été de le quitter. Il ſe rendit pourtant aux inſtances de ce Prince, quoique pénétré de la crainte d'avoir à combattre un fils qui pouvoit avoir profité de ſa foibleſſe avec joie, & qui voudroit peut-être conſerver l'Empire au préjudice des loix & de la nature. Mais, quel fut ſon étonnement, lorſqu'étant débarqué à Caſcaës, ville de Portugal, il vit le nouveau Roi avec une grande partie de ſa Cour, qui vint ſe jetter à ſes pieds, y poſer le ſceptre & la couronne, & le ſuplier de permettre qu'il reprît le titre du premier de ſes ſujets. Il y avoit quinze jours que ce grand Prince étoit proclamé Roi. Il ne fut pas plutôt averti par les courriers qu'on lui dépêcha de tous les endroits où Dom Antonio avoit

paſſé, que ce Prince revenoit en Portugal, qu'il ſe fit un plaiſir de fils tendre & reſpectueux, d'aller au-devant de ſes pas dépoſer entre ſes mains l'autorité ſuprême.

Et comme l'exemple des Souverains regle preſque toujours les actions de leurs ſujets, la magnanimité de celle-ci ranima la généroſité dans le cœur des Portugais; tous la louerent, l'admirerent & la voulurent imiter, en ſe remettant ſous la domination de leur premier maître. La ſurpriſe de Dom Antonio fut ſi grande de voir un jeune Prince né pour régner, & maître de l'Empire, le céder avec joie, & regretter d'en avoir tenu les rênes dans les tems que l'ambition aveugle ſouvent ceux qui ne ſont nés que pour obéir au point de tout tenter pour commander, qu'il crut ne pouvoir mieux reconnoître le zele & la piété de ſon fils, qu'en lui laiſſant un Trône qu'il ſe montroit ſi digne d'occuper. Il ſe fit un combat alors entre le pere & le fils, qui, par ſa ſingularité, tira les larmes de toute l'aſſemblée, le Prince conjurant ſon pere de remonter au Trône, & le Roi priant ſon fils de n'en point deſcendre. Tous deux donnoient des raiſons pour ne point régner avec autant de vivacité que d'autres en auroient trouvé pour garder l'Empire; & telle étoit la ſource de ce combat, que quelque ſuccès qu'il dût avoir, le vainqueur & le vaincu étoient également couverts de gloire. Mais enfin, Dom Antonio fut obligé de céder aux inſtances de ſon généreux fils: il reprit le pou-

voir ſouverain, & le jour qu'il rentra dans Lisbonne, parut être celui du triomphe du Prince. En effet, cette action magnanime lui attira plus de cœurs & d'eſtime que le gain de pluſieurs batailles.

Voilà, continua Florinde, le ſujet de mon attachement. J'ai trouvé ce trait ſi touchant & ſi beau, que j'ai cru devoir vous en faire ſouvenir, ne doutant pas que vous ne l'ayiez déja lu; mais il eſt des choſes qu'on ne ſe laſſe point de lire & d'entendre.

L'aimable Florinde a raiſon, dit Thélamont, & quoique j'aie lu pluſieurs fois ce qu'elle vient de nous raporter, je n'en ai pas eu moins de plaiſir à l'écouter. Il eſt ſi difficile, repartit Uranie, de s'entretenir ſur des ſujets nouveaux, qu'on ne peut guere s'empêcher de tomber ſur ceux que l'on ſait déja: la façon de les redire, ajouta Orſame, & celle de les bien apliquer, les rendent toujours utiles & agréables. Il eſt vrai, dit Julie, & le trait que vient de raporter Florinde, peut donner matiere à de belles réflexions. Quand ce ne ſeroit, reprit Orophane, que pour nous faire concevoir qu'un Monarque ne doit jamais quitter l'Empire légérement; les Rois étant regardés comme les peres de leur peuple, ils ne peuvent abandonner leurs enfans ſans offenſer la divinité qu'ils repréſentent ſur la terre.

Ces ſortes d'abdications ne trouvent qu'un très-petit nombre d'admirateurs, & ſont généralement condamnées. Mais, *dit*

Corneille, il eſt des Princes qui ont abdiqué l'Empire avec de ſi juſtes motifs, qu'on ne peut les en blâmer; les Rois ne peuvent-ils goûter les douceurs du repos comme les autres hommes? Et parce qu'ils ſont nés pour régner, y ſont-ils obligés, lorſqu'ils peuvent laiſſer le Trône à un digne héritier?

Un Monarque qui laiſſe ſes ſujets dans une paix profonde, ſes finances en bon état, & ſes alliances bien cimentées, ne peut-il pas prévenir l'ouvrage de la mort, en remettant ſon ſceptre en d'autres mains? Charles-Quint n'a-t-il pas été autant admiré dans ſon abdication, que dans ſes exploits, & ne l'a-t-il pas été par la faveur avec laquelle il l'a ſoutenue? J'en conviens, reprit Orophane, mais il n'a pas laiſſé d'être ſoupçonné de s'en être repenti. Il ne faut pas croire toutes ces ſortes de témoignages, interrompit Thélamont, la Reine de Suede en eſt un exemple; quiconque ajoutera ceci à ce qu'en raporte *Moréry*, en jugera très-mal. Il eſt vrai, dit Uranie, qu'il parle de la Reine Chriſtine fort déſavantageuſement, & que je ſerois charmée, pour la gloire de cette Princeſſe, qu'on pût avoir des preuves du contraire pour le démentir.

Je puis vous ſatisfaire en quelque ſorte, reprit Thélamont, & je me ferai un ſenſible plaiſir de vous donner des clartés ſur ce ſujet, ſi la compagnie croit en pouvoir prendre dans le récit où cela m'engage.

N'en doutez point, répondit Julie, je

réponds pour toute la compagnie, que nous n'avons point d'occupation qui nous soit plus agréable que celle de vous entendre. Après que Thélamont eut répondu à cet obligeant discours par une inclination respectueuse, il prit ainsi la parole : Il est surprenant que *Moréry* ait été si mal informé du caractere & des mœurs de la Reine Christine, pour en parler avec si peu de respect, & en faire un portrait aussi faux qu'il est défectueux !

Il faut sans doute qu'il n'ait eu aucune connoissance de la régularité de la vie qu'elle mena à Rome, ainsi qu'ailleurs ; ou que par des raisons, qu'on ignore, il ait voulu la noircir contre ses propres connoissances, & l'évidence d'une vérité dont il y a un million de témoignages : ce n'est pas à Rome où une Reine de son mérite & de son savoir eût pu vivre sans religion, & y être épargnée par la médisance ; & à moins que de vouloir pénétrer dans le fond de l'ame par un jugement tout-à-fait téméraire, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait pratiqué très-assiduement, & même exemplairement tous les devoirs d'une personne attachée à la religion qu'elle professoit. Si le départ, en quelque façon précipité, qu'elle fit de Paris, donna occasion de trouver quelque chose à redire à sa conduite, on sait que ce qui y donna lieu, ne fut que la vengeance qu'elle prit de la médisance d'un domestique qui outrageoit son honneur, & que son indignation la porta à le faire mourir à Fontainebleau, lieu où elle

n'avoit aucune juriſdiction ni autorité ſuffiſante, pour ſe faire juſtice elle-même.

Si cette action a paru blâmable, le motif pouvoit la rendre excuſable; les Rois étant plus expoſés à la vue des peuples que les autres hommes, leur gloire leur en devient mille fois plus recommandable; & tout ce qui peut l'attaquer, eſt un crime digne de mort, principalement lorſqu'il part d'un domeſtique inſolent; mais ſans parler davantage de cette aventure, on ſait que tout le tems que cette Princeſſe a vécu à Rome, elle a été exempte de ſoupçon du côté des mœurs & de la religion.

Ceux qui vont à Rome & qui n'y reſtent que dans la ſeule vue d'épier les intrigues de cette grande ville qui eſt remplie & compoſée de toutes ſortes de nations, n'ont pu fournir très-aſſurément des mémoires aſſez véritables pour autoriſer ce que dit *Moréry*; il eſt vrai que quelques Proteſtans ont écrit ſur la vie de cette illuſtre Reine, & qu'ils ſe ſont attachés à la noircir.

Mais les mêmes mémoires ont été réfutés par d'autres Proteſtans habiles, ſans paſſion & ſeulement amis de la vérité, qui par leurs juſtes critiques ont rendu ces écrits & leurs auteurs très-mépriſables; on voit à Rome, dans les trois meilleures bibliotheques de toute l'Italie, la vie de cette Reine en manuſcrit, par le Pere Palaviciny, Jéſuite. Et je ne puis m'empêcher d'être ſurpris qu'un ouvrage, qui ne peut faire que beaucoup d'honneur à la ſociété

en général, & à l'auteur en particulier, n'ait pas été donné au public; il eſt rempli d'événemens ſinguliers que bien des gens ignorent, & principalement des motifs de la converſion de cette Reine à la religion catholique romaine, & de ſon abdication du royaume de Suede.

Et c'eſt de cet excellent manuſcrit que j'ai tiré la plupart des choſes que je vais vous dire; auſſi-bien que des anecdotes qui ont été faites par un homme d'eſprit qui l'a toujours ſuivie.

Perſonne n'ignore que la Princeſſe Chriſtine, Reine de Suede, étoit fille du Grand Guſtave, & qu'elle prit les rênes du gouvernement après la mort de ce Héros, qui par ſon teſtament apelloit à ſa ſucceſſion Charles Guſtave, Prince des Deux-Ponts, ſon neveu, & commandoit à la Princeſſe de l'épouſer, pour mettre en même tems ſur le Trône ſa fille & ſon neveu.

Mais Charles Guſtave ſe voyant apellé à la couronne, ſe montra bien plus amoureux de la royauté que de la Reine qu'il devoit épouſer, qui véritablement n'étoit ornée que d'un mérite éclatant, d'un profond ſavoir & de grandes vertus. Comme elle étoit ſavante dans toutes ſortes de littératures, elle attira à ſa cour les plus habiles hommes de l'Europe, ſoit dans les arts, ſoit même les ſciences les plus ſublimes.

Ainſi elle ſe trouva bientôt environnée d'un grand nombre de ſavans, qui avoient leurs jours marqués pour toutes ſortes de matieres; & comme il étoit impoſſible que

parmi

parmi de ſi beaux diſcours on ne touchât quelque point de religion, d'autant plus que dans le nombre de ſes courtiſans lettrés, il y en avoit pluſieurs de catholiques romains, cette Princeſſe qui parloit & diſputoit avec eux commença dans ſes entretiens à ſe former des doutes ſecrets ſur ſa religion; mais la choſe étoit trop délicate pour s'en ouvrir indifféremment à tout le monde; & comme elle penſoit ſérieuſement aux moyens de le faire avec des perſonnes dont l'intention ne pût être ſoupçonnée de rouler ſur de tels myſteres, il arriva un incident qui lui parut une occaſion favorable à ſon deſſein.

Il y avoit alors à la Cour de Suede un Ambaſſadeur du Roi de Portugal, qui ne ſachant point de langue latine, ne pouvoit parler à la Reine que par interprete; ſon Secrétaire le ſervoit ordinairement dans cette fonction; mais étant tombé malade, l'Ambaſſadeur fut obligé d'avoir recours à ſon Confeſſeur qui étoit Jéſuite, & qui, ſuivant la coutume des cours proteſtantes, y étoit habillé en ſéculier, paroiſſant faire la figure d'un gentilhomme à la ſuite de l'Ambaſſadeur.

La Reine, qui n'ignoroit pas la qualité de ce nouvel interprete, ſaiſit cette occaſion pour parvenir à ce qu'elle deſiroit. Un jour qu'il l'entretenoit au nom & en préſence de l'Ambaſſadeur, elle lui dit à demi-mots latins aſſez bas & cachés pour qu'on ne pût les deviner, qu'elle ſouhaiteroit parler avec liberté à quelqu'un de ſa profeſſion, pourvu

que cela ſe pût faire ſans qu'il en écrivît, ne voulant point abſolument qu'on pût ſavoir ni prouver par aucunes lettres, ni façon d'écrire, qu'elle eût deſiré un pareil entretien.

Le Confeſſeur, ravi de cette connoiſſance, feignit de ne pouvoir s'accoutumer à l'air de la Suede, pour avoir un prétexte de demander ſon congé; mais l'Ambaſſadeur le lui ayant refuſé, il prit la fuite.

L'Ambaſſadeur fut auſſi-tôt prier la Reine de lui donner la permiſſion de faire courir après lui & de l'arrêter. Cette grande Princeſſe, qui pénétra d'abord le motif de cette évaſion, s'excuſa ſur ce qu'elle ne pouvoit permettre qu'on forçât un homme à reſter dans ſes Etats, lorſqu'il croyoit que l'intérêt de ſa ſanté l'empêchoit d'y demeurer, pouvu que d'ailleurs il n'eût point commis de crimes.

Ce refus ayant donné le tems au Confeſſeur de ſortir de Suede, il ſe rendit à Rome, où ayant exécuté ſa commiſſion de bouche, le Général de la Société nomma le Pere Lâna & un autre Jéſuite, tous deux habiles & ſavans: ils partirent de Rome bien munis d'argent & de paſſe-ports néceſſaires, & ſur-tout très-zélés pour travailler à la converſion de cette grande Reine.

Ils arriverent en peu de tems à Stokholm, & ſe produiſirent à la Cour, ainſi que tous les gens d'eſprit qui arrivoient chaque jour; mais comme le nombre en étoit grand, & que la délicateſſe de la Reine étoit extrême, ils ne ſavoient comment ſe faire diſtinguer

de la foule, & l'inſtruire du ſujet de leur venue.

Cependant les converſations qu'ils eurent avec elle publiquement lui parurent d'une ſcience ſi profonde, qu'elle eut quelque ſoupçon de la vérité : pour en être mieux convaincue, elle affecta de leur parler ſur toutes ſortes de matieres, & leurs réponſes la fortifiant dans l'idée qu'elle s'étoit formée, un jour qu'elle ſortoit de ſes apartemens, & que ſelon la coutume, toute la Cour paſſoit devant elle, elle guida ſi bien ſes pas, qu'elle ſe trouva ſeule avec ces Miſſionnaires déguiſés, dans l'embraſure d'une porte, & prit cette occaſion de leur demander s'ils n'étoient pas ceux qu'elle attendoit; ils répondirent ſans héſiter que c'étoit eux-mêmes. Cette grande Reine ne fit rien paroître pour lors, mais dans la ſuite elle leur donna pluſieurs audiences particulieres, ſous prétexte de les entretenir des affaires d'Italie ; & le Pere Pallaviciny aſſure qu'elle ſe détermina ſur les motifs & les raiſons que lui donnerent ces deux ſavans hommes.

Cependant l'auteur des anecdotes, qui étoit bien verſé dans les maneges de la Cour, dit qu'elle ne ſe réſolut à quitter la couronne qu'après avoir étudié avec ſoin l'humeur de Guſtave, & qu'il y a eu des occaſions où elle parut extrêmement touchée des froideurs & du peu d'attention de ce Prince ; ainſi jugeant de l'avenir par le préſent, elle prit ſon parti ſans balancer, prévoyant le peu d'égards qu'il auroit pour elle lorſqu'il ſeroit monté ſur le trône, par tout ce

qu'elle lui voyoit pratiquer dans un tems où il n'en avoit que l'eſpérance, qui auroit même pu lui manquer, ſi elle eût voulu, puiſqu'un ſeul mot ſuffiſoit pour l'en éloigner à jamais.

L'indifférence de ce Prince attira la ſienne; elle la lui marqua vivement à ſon tour, & dans la ſuite la haine s'étant emparée de ſon cœur, elle l'accompagna ſouvent du mépris; mais ne voulant pas ſe montrer avec lui, elle joignit bientôt dans ſon ame la réſolution d'abandonner la couronne, à celle qu'elle avoit faite intérieurement de changer de religion, ne pouvant ſe réſoudre à vivre avec un Prince qui n'auroit jamais conſidéré autant qu'elle le prétendoit, d'avoir part à ſon lit & à ſon trône.

Toutes ces raiſons mûrement aprofondies, elle fit aſſembler les Etats du Royaume, où elle parut ſuperbement habillée, la couronne ſur ſa tête, & le ſceptre à la main, & leur déclara: » Que ne ſe ſentant aucune in-» clination pour le mariage, & voulant ce-» pendant ſatisfaire en quelque ſorte aux » dernieres volontés du Roi ſon pere, elle » dépoſoit toute l'autorité ſouveraine entre » les mains de Charles-Guſtave, Prince des » Deux-Ponts, ſon couſin; qu'elle diſpen-» ſoit les Etats du ſerment de fidélité qu'ils » lui avoient fait à ſon avénement à la cou-» ronne; que le Roi qu'elle donnoit, étoit » un Prince ſage & généreux, qui ne démen-» tiroit point l'illuſtre ſang dont il ſortoit, » & qu'elle eſpéroit que ſes ſujets ſeroient » heureux ſous ſon gouvernement.

Les Etats qui s'attendoient à entendre la propoſition de ſon mariage avec ce Prince, furent d'autant plus ſurpris, qu'elle n'avoit communiqué ſon deſſein à perſonne ; il s'éleva un murmure dans l'aſſemblée, accompagné de ſanglots & de larmes, qui auroient attendri les cœurs les plus endurcis ; tout le monde ſe mit à genoux pour ſuplier la Reine de conſerver la couronne, & régner ſur des ſujets qui l'adoroient : l'on pria, l'on gémit, mais tout fut inutile, elle demeura ferme dans ſon deſſein, & deſcendant du trône, elle y plaça le Prince elle-même, & lui mit ſa propre couronne ſur la tête. Elle fit pourtant ſes conventions, en ſe réſervant des penſions aſſez conſidérables pour ſoutenir la majeſté de ſon vœu.

Après que le nouveau Roi eut été reconnu dans tous les Etats du Royaume, & qu'il en eut reçu le ſerment de fidélité, elle ne ſongea plus qu'à partir pour venir en France. En paſſant à Bruxelles, où elle ſéjourna quelque tems, elle y fit publiquement profeſſion de la foi catholique, apoſtolique & romaine.

De-là elle vint à Paris, & fut enſuite à Rome, où le Pape Alexandre VII la reçut magnifiquement, lui donna le ſacrement de confirmation & ſon nom d'Alexandre qu'elle portoit avec celui de Chriſtine ; il lui aſſigna auſſi une penſion de 12000 écus romains, croyant ne pouvoir faire un meilleur uſage des revenus du ſaint Siege, qu'en apliquant une partie à maintenir une Reine qui avoit quitté la ſuprême puiſſance pour

embraſſer & profeſſer la religion romaine avec plus de liberté; ce n'eſt pas que les penſions qu'elle s'étoit réſervées ne fuſſent ſuffiſantes pour ſoutenir l'éclat de ſon rang, mais le Pape voulut y ajouter ce ſurplus qui devint ſon néceſſaire dans quelques occaſions, cette Princeſſe ayant eu de la peine à ſe faire payer des penſions de Suede, à cauſe des grandes guerres dans leſquelles ſon ſucceſſeur s'embarraſſa avec aſſez peu de néceſſité; cependant elle vécut à Rome d'une maniere exemplaire, ſa piété ne s'étant pas démentie d'un ſeul moment juſqu'à la mort.

Voilà, continua Thélamont, un abrégé des principales actions de cette Reine: c'eſt à vous à juger ſi elles peuvent être noircies, & ſi on peut rien trouver en elles qui ſoit capable d'en ternir la mémoire. Non ſans doute, dit Uranie, & je ſuis perſuadée qu'on ne peut ſoupçonner, ſans crime, la vertu de cette Reine, puiſqu'il en faut avoir au ſuprême degré pour prendre ſon parti avec tant de courage.

En effet, ajouta Orophane, ſi quelque motif ſecret ou quelque paſſion cachée eût donné occaſion à cette Princeſſe de haïr le Prince Guſtave, elle n'auroit eu que faire de quitter la couronne pour ne le point épouſer, puiſqu'elle étoit aſſez aimée de ſes ſujets, pour eſpérer d'eux la liberté de ſe choiſir un époux: ainſi il n'y a point lieu de douter que la ſeule indifférence de ce Prince pour elle, & le deſir de changer de religion, ne l'ait portée à prendre cette réſolution.

Et pour lors, dit Félicie, c'eſt une preuve

indubitable de ſa vertu ; comme elle avoit plus d'eſprit & de grandeur d'ame que perſonne au monde, elle faiſoit auſſi des réflexions plus ſolides ; elle ne pouvoit ſe réſoudre à partager ſon lit & ſa couronne avec un Prince qui ne l'aimoit pas : mais elle ne vouloit pas non plus commettre une injuſtice en le privant d'un Royaume, dont le teſtament du Roi ſon pere le rendoit héritier conjointement avec elle, & je trouve qu'elle ne pouvoit mieux remplir ſon devoir & ſon inclination, qu'en lui cédant l'Empire. Je penſe de même, dit Julie ; mais il faut auſſi convenir que le motif de la religion a eu beaucoup plus de part à ſon abdication que le mépris du Prince. Si elle n'eût point eu envie d'en changer, elle n'auroit peut-être pas fait tant d'attention à ſon indifférence ; la couronne a des charmes trop forts pour la céder avec cette tranquillité, ſi quelque raiſon plus forte qu'elle encore ne s'y mêloit pas, & je trouve celle de la religion aſſez grande pour l'y avoir obligée, d'autant plus que ſavante comme elle étoit, il eſt à préſumer qu'elle a ſu en aprofondir la vérité beaucoup mieux qu'une autre.

C'eſt raiſonner fort juſte, ajouta Florinde, & je ſuis convaincue que ſans la religion elle auroit gardé le trône, & peut-être épouſé le Prince. Et moi, interrompit Camille, je crois qu'une femme, qui prend & exécute ces deux grandes réſolutions avec une ſemblable fermeté, doit être abſolument à l'abri de l'outrageante médiſance

dont Thélamont nous vient de dire que ſa vie a eſſuyé les traits.

Oui, dit Orſame, & ſur-tout ayant choiſi Rome pour le lieu de ſa retraite, les actions y ſont trop éclairées pour qu'on y puiſſe vivre d'une certaine façon, ſans que toute la terre en ſoit inſtruite ; & puiſqu'il y a ſi peu de gens qui aient voulu ternir la mémoire de cette illuſtre Reine, il eſt à préſumer que tout ce qu'ils en ont écrit eſt abſolument faux.

Puiſque nous ſommes tombés ſur la maniere dont on vit à Rome, ajouta Orophane, il faut que je divertiſſe la compagnie par le récit d'un fait qui m'a plu infiniment: La famille des Altiéry eſt une des plus anciennes de Rome : Clément X, qui en étoit le dernier, la fit revivre dans la perſonne de Dom Gaſparo Paluzzi, auquel il avoit fait épouſer ſa niece, & qu'il déclara neveu & Prince, conjointement avec ſon pere, Dom Angélo Paluzzi, à condition qu'ils prendroient le nom d'Altiéry.

Il donna le gouvernement des affaires au frere de Dom Angélo qu'il fit Cardinal du même nom d'Altiéry, qui profita ſi bien de ce poſte avantageux, qu'il ſe fit un revenu annuel de ſoixante mille écus romains, dont le jeune Prince Gaſparo ſavoit parfaitement ſe ſervir, aimant extrêmement la dépenſe & le plaiſir, ſur-tout ceux qui avoient un air d'éclat : mais lorſque l'oncle Cardinal étoit informé de ſes divertiſſemens, il lui en faiſoit de fortes réprimandes, voyant qu'il diſſipoit des ſommes conſidéra-

bles, donnant cependant pour prétexte à ses répréhensions, les chagrins qu'il causoit à la Princesse son épouse, à laquelle il devoit la fortune & l'élévation de toute sa maison, & qui pouvoit lui attirer de grandes mortifications, si elle s'en plaignoit au Pape; mais le jeune Prince alloit toujours son train, se contentant d'apaiser la Princesse par les promesses qu'il lui faisoit souvent de mener une conduite plus réglée.

Et comme c'étoit la personne du monde la plus aimable, la plus douce, & qu'elle l'aimoit véritablement, il étoit bientôt en sûreté de son côté; cependant les réprimandes du Cardinal qui se répétoient souvent, & qu'il assaisonnoit des exemples de la vie que menoient les personnes d'un rang distingué, qu'il disoit être bien opposée à celle du jeune Prince, lui donnerent envie d'en savoir la vérité par lui-même.

La coutume est à Rome, pendant le peu de jours que le carnaval y dure, de donner des bals, où les masques peuvent avoir un libre accès, & s'y divertir sans être obligés de se faire connoître. Le jeune Prince Gasparo prit ce tems pour exécuter son dessein: il promit un de ces bals où il étoit permis d'entrer à tous les masques, à condition que chacun d'eux y meneroit une femme masquée aussi.

Ce bal fut publié, & comme on savoit que le nom & l'autorité du Prince mettroit en toute sûreté ceux qui s'y trouveroient, & que l'on n'ignoroit pas son penchant à la

joie, on ſe fit un plaiſir extrême d'y contribuer.

Pluſieurs de ceux que la crainte de s'attirer des affaires, & que leur état oblige à la mortification, chercherent à ſe dédommager de cette fâcheuſe obligation, en profitant d'une conjoncture ſi favorable; la condition de n'y paroître qu'avec une femme, bien loin d'en éloigner ceux qui n'en avoient point, & qui n'en pouvoient avoir, fut ce qui y attira le plus de monde; puiſque cela donna une entiere liberté aux perſonnes qui avoient ordinairement le chagrin d'être dans l'obligation de faire toutes choſes en ſecret, & avec contrainte.

Le ſoir venu, la parole fut exactement tenue, & quoique la porte du bal fût bien gardée, tous ceux qui s'y préſenterent avec une femme y furent reçus: on y danſa, on y cauſa, & l'on s'y divertit avec une confiance entiere, ſur-tout les femmes dont la captivité eſt extrême par de-là les monts, profiterent avec ſoin de cet heureux jour de liberté.

Mais Dom Gaſparo qui avoit réſolu de pouſſer ſon divertiſſement juſqu'au bout, voyant cette aſſemblée pleine d'une joie qui ſe répandoit ſur les moindres actions, fit ceſſer la danſe, & paroiſſant au milieu du bal avec un air d'enjouement & de galanterie qui en inſpiroit à tout le monde, il commença à proteſter qu'perſonne ne devoit ſe ſcandaliſer de la demande qu'il alloit faire, mais qu'il prioit inſtamment les maſques de ſe faire connoître & leurs compagnes auſſi.

Comme la plupart de ces danſeurs étoient des perſonnes qui n'oſoient paroître à ces ſortes d'aſſemblées, & beaucoup moins encore en donnant la main à celles qui les accompagnoient, il s'éleva parmi eux un grand murmure contre le procédé du Prince, qui de ſon côté égaya ſa chagrinante propoſition de mille traits pleins d'eſprit, en ajoutant qu'il donnoit ſa parole de Prince, que ce qu'il exigeoit ne portoit aucun préjudice à perſonne; & voltigeant pour ainſi dire autour de la compagnie d'une maniere vive & plaiſante, il en démaſqua pluſieurs lui-même, & le reſte en fit autant en s'éclatant de rire : pour lors il vit ce dont il s'étoit bien douté, c'eſt-à-dire, tout ce qu'il y avoit à Rome de plus illuſtre, de plus beau & de plus ſpirituel dans l'un & dans l'autre ſexe.

Ce ſpectacle agréable & nouveau le réjouit infiniment : il témoigna à chacun le plaiſir qu'il avoit de voir tout le monde ſi bien aſſorti, & achevant de le raſſurer par de ſérieuſes promeſſes que cette découverte ne leur feroit aucun tort, il leur donna un repas ſuperbe, & cette belle compagnie ayant pris ſon parti, tous ſe prêterent franchement à cette bonne fortune. Les plaiſirs dérobés étant pour les Romains d'un goût exquis, ils mirent celui-ci au rang des plus parfaits, & firent bien connoître au jeune Prince Gaſparo, que malgré les beaux exemples que lui citoit tous les jours le Cardinal ſon oncle, ce n'étoit que la crainte, le manque d'occaſion favorable, & un *decorum*

forcé qui empêchoient que tant d'honnêtes gens ne menaſſent une vie auſſi délicieuſe que lui.

L'aventure eſt tout-à-fait plaiſante, dit Thélamont, mais malgré le raiſonnement du Prince Gaſparo, cela fait bien voir que les perſonnes d'un certain état vivent à Rome avec beaucoup de retenue, quoique ce ſoit une opinion aſſez commune parmi les étrangers, que l'on vit dans cette ville avec une licence incroyable, à cauſe que de certaines perſonnes y ſont tolérées; puiſque tous les Eccléſiaſtiques univerſellement qui en ſont la plus grande partie, & toutes les perſonnes qui ont un peu d'honneur, s'abſtiennent très-exactement de ce qui donneroit atteinte à leur réputation, & pourroit porter préjudice à leur état ou à leur fortune; ce qui ne manqueroit pas d'arriver s'ils étoient convaincus d'avoir pris ces ſortes de plaiſirs. Ceux qui demeurent à Rome ſavent que ces victimes de l'incontinence publique ne ſont proprement que pour les étrangers qui y abordent de tous côtés, & qui n'y faiſant quelque ſéjour que par curioſité ou par intérêt, vont ſe dédommager chez elles de l'auſtérité de la nation qui ne ſe familiariſe point avec les perſonnes incommues, & que cette prudente tolérance met les femmes raiſonnables à l'abri de l'inſulte.

Il ne faut point douter, dit Uranie, que dans une ville auſſi grande, auſſi peuplée, & où les femmes ſont auſſi reſſerrées, il ne ſoit néceſſaire d'en permettre qui ne le ſoient pas, l'honneur des unes ne pouvant être en

ſûreté que par le vice des autres ; c'eſt à la police de l'Etat à régler ſi bien les choſes, que cela n'aporte ni déſordre ni ſcandale, & d'y tenir ſi ſévérement la main, qu'on croie que l'on cherche plutôt à les détruire qu'à les tolérer.

Mais, continua-t-elle en ſe levant, notre converſation a été pouſſée aſſez loin, & la beauté du jour nous invite à changer de matiere, en changeant de lieu.

Perſonne ne s'opoſant aux deſirs d'Uranie, elle conduiſit cette aimable compagnie ſur la terraſſe qui donnoit ſur l'eau : la converſation y reprit ſa vivacité ordinaire. Il faut convenir, dit Florinde, que cet élément donne de grands agrémens dans les endroits dont il baigne les bords. Il eſt vrai, pourſuivit Julie ; mais pour moi je l'aime, & je le crains, je ſuis charmée de le voir de loin, & j'avoue à ma honte que je ne comprends pas comment l'avidité du gain ou l'eſpoir d'une grande fortune, peut faire tous les jours traverſer les mers à tant de gens. C'eſt ſe faire connoître poltronne fort agréablement, dit Camille en riant, & à ce que je vois, la charmante Julie auroit couru riſque de ne jamais voir Orſame, ſi le ciel ne le lui eût envoyé.

Pour moi, répondit Orſame, ſi l'image de Julie me fût venue trouver au Mexique, il n'y auroit point eu de péril que je n'euſſe affronté pour me rendre auprès d'elle. Il n'eſt pas ſurprenant, interrompit Julie en rougiſſant, que ne vous connoiſſant pas, la foibleſſe de mon ſexe l'emportât ſur l'en-

vie de vous voir, & que la crainte de la mer ne me détournât d'entreprendre un ſemblable voyage ; mais je puis vous proteſter aujourd'hui que malgré cette crainte, il n'eſt point de pays ni de mer formidable que je ne fuſſe capable de traverſer pour vous ſuivre, ou pour vous chercher.

Orſame aimoit trop tendrement Julie, pour ne pas paroître ſenſible à une aſſurance ſi obligeante, & comme il ſavoit qu'il étoit devant des perſonnes de qui l'hymen n'avoit fait qu'augmenter l'amour, il n'héſita point à ſuivre les mouvemens du ſien, il prit la main de Julie, & la lui baiſant avec ardeur : & moi, dit-il, ma chere Julie, je vous jure par le plaiſir extrême que j'ai d'être aimé de vous, de ne jamais mettre votre attachement pour moi à des épreuves contraires au moindre de nos vœux. En vérité, dit Orophane, des unions telles que les nôtres devroient bien donner envie à Camille de faire le bonheur d'un honnête homme ; elle rêvoit tantôt d'une maniere à me faire croire qu'elle aimeroit peut-être plus qu'un autre, ſi l'amour s'emparoit un jour de ſon cœur.

Vous m'attaquez toujours, répondit cette aimable fille, & ſi je ne connoiſſois pas le mérite de Félicie, & combien vos chaînes vous ſont cheres, je croirois que vous portez envie à la liberté dont je jouis. Vous ne nous donnez pas de grandes preuves de cette liberté, dit Félicie en ſouriant, & votre rêverie auſſi-bien que le diſcours que nous a tenu Florinde, nous donnent un

juſte ſujet de penſer que vous n'êtes pas éloignée des tendres ſentimens qui nous occupent.

En vérité, interrompit Camille, je me trouvois beaucoup mieux dans le cabinet des ſciences que ſur cette terraſſe, les belles choſes qu'il inſpire vous empêchoient de ſonger à moi, & il ſemble que le chant des oiſeaux & la beauté de cette riviere mettent des bornes à votre converſation, pour ne la faire rouler que ſur moi; mais enfin, je vous demande la grace, malgré la crainte que la belle Julie nous a fait voir pour la mer, remettons-nous ſur l'onde, examinons cet élément, & de quelle utilité il eſt; c'eſt une matiere digne de vos lumieres, & moins ſtérile que le ſujet d'une rêverie, que mon amitié ne vous cachera pas long-tems.

Sur cette promeſſe, répondit Uranie en ſemblaſſant, nous allons vous laiſſer en repos; mais, ma chere Camille, faites-nous la juſtice de croire que notre curioſité ne vient que de l'intérêt que nous prenons à ce qui peut vous toucher.

Puiſque Camille veut que l'on ſe remette ſur les flots, ajouta Thélamont, ſans nous engager dans la diſſertation qu'elle a paru nous preſcrire, puiſqu'elle nous meneroit trop loin, je vais vous redire une aventure aſſez ſinguliere, que j'ai lue dans le journal d'un vaiſſeau de la compagnie des Indes de Hollande, certifiée par l'équipage devant les Juges de l'Amirauté d'Amſterdam: ce vaiſſeau, ayant mouillé dans la riviere du Gange, envoya ſa chaloupe avec huit ma-

telots pour pêcher : comme ils jettoient leurs filets en remontant le fleuve, un de ces matelots sortit de la chaloupe, & monta sur la digue, où il avoit affaire, n'étant qu'à vingt pieds de son monde lorsqu'il aperçut un crocodile qui venoit à lui.

Pour s'en garantir, il voulut passer de l'autre côté de la digue ; mais il vit un tigre qui dans le même moment s'élança sur lui ; soit par crainte ou par prudence, il se jetta vîtement à terre, & le tigre qui avoit pris sa secousse avec force passa par-dessus lui, & fut tomber au bord du Gange à la portée du crocodile qui s'élança sur ce nouvel adversaire, & l'entraîna dans le fond de la riviere : le matelot délivré par un si grand hazard de ces deux redoutables ennemis, rejoignit ses camarades, à la vue desquels l'action s'étoit passée.

Voilà, dit Uranie, de ces coups du sort qu'on peut apeller uniques ; mais qui nous aprennent qu'il ne faut jamais perdre le jugement dans les plus grands périls, & nous souvenir que l'espérance n'est donnée à l'homme, que pour l'empêcher de donner dans le désespoir, la providence ayant toujours des moyens tous prêts pour nous tirer des dangers les plus évidens. La morale est belle & juste, dit Florinde, mais je ne sais si on peut être capable de ces sages réflexions dans l'occasion ; le péril trop présent ôte la raison, le desir de se sauver avance quelquefois notre perte, & peut-être qu'un homme d'esprit & de valeur eût péri sans ressource dans le danger, dont un simple matelot a su se garantir.

Il n'y a point à douter, reprit Orophane, que les plus fortes armes euſſent été inutiles en ce moment, puiſque la beauté que je mets au nombre des plus offenſives n'y auroit de rien ſervi, du moins, à ce que me fait voir la charmante Julie ; elle auroit été ſans contredit la proie du tigre ou du crocodile, puiſque le ſeul récit de Thélamont l'a fait pâlir deux ou trois fois.

A peine Orophane ceſſoit de parler, que l'on entendit le bruit d'un carroſſe qui entra dans la cour : Thélamont ſortit pour s'inſtruire de ce que ce pouvoit être, & la compagnie le vit revenir avec un cavalier, dont l'air, le port & la phyſionomie firent naître l'eſtime & la curioſité dans le cœur & l'eſprit de cette aimable ſociété. Voilà, dit Thélamont à Uranie, en lui préſentant l'étranger, le fils du ſavant Agénor ; vous ſavez la parfaite amitié qui m'unit avec lui, & celle que je reſſens pour tout ce qui le touche ; ainſi je ſuis perſuadé que vous voudrez bien être de concert avec moi pour en donner des marques au vaillant Cléodon. Tout ce que vous aimez, lui répondit-elle, me devient cher, & quand je pourrois ignorer l'eſtime que vous faites d'Agénor, il me ſuffit que vous vous intéreſſiez à celui que vous nommez Cléodon, pour qu'il me ſoit infiniment recommandable : à ces mots elle s'avança à l'étranger, & après l'avoir ſalué, elle le préſenta à la compagnie.

Je ne ſais, Madame, lui dit alors Cléodon, ſi je dois me hazarder à parler, après

le titre que Thélamont vient de donner à Agénor ; le fils d'un homme ſavant devroit s'énoncer avec facilité, cependant vous connoîtrez le contraire en m'écoutant ; mais pour m'excuſer en quelque ſorte, le récit de mes aventures vous inſtruira qu'il y a près de quinze ans que je vis dans des climats bien différens de celui-ci, & que j'y ai couru des périls qui ne m'ont pas laiſſé le tems de chercher la pureté du langage, ni la beauté des expreſſions.

Vous vous exprimez d'une façon, répondit Félicie en ſouriant, qui ne dément point ce qu'a dit Thélamont ; & ſi l'on parle de cette ſorte dans les climats d'où vous venez, nous ne devons pas tirer beaucoup de vanité du nôtre.

Quoi qu'il en ſoit, interrompit Orophane, vous nous inſpirez une forte envie de ſavoir quels ſont les pays qui vous ont dérobé ſi longs-tems au nôtre ; & comme rien ne lie mieux l'amitié que la confiance, permettez que je vous demande au nom de toute la compagnie le récit d'une vie qui me paroît des plus intéreſſantes.

Thélamont s'étant joint à Orophane pour engager Cléodon à ce que l'on ſouhaitoit de lui, il y conſentit avec plaiſir, voyant que cela leur en pouvoit faire.

Uranie ramena tout le monde dans le cabinet des ſciences pour être en liberté : en y entrant, chacun en ſecret admiroit l'étranger, & lui donnoit part dans ſon eſtime. En effet, on ne pouvoit guere la lui refuſer. Cléodon paroiſſoit avoir trente-ſept ans, il

étoit grand, il avoit la taille bien priſe, la jambe belle, l'air noble, les yeux noirs & touchans, le teint brun, le nez aquilin, la bouche belle, les dents très-blanches, la phyſionomie ouverte, quoiqu'un peu mélancolique, avec cela il régnoit dans toute ſa perſonne un air de grandeur & de franchiſe, qui prévenoit les cœurs en ſa faveur : pour de l'eſprit, la façon dont il conta ſon hiſtoire, prouva à la compagnie qu'on ne pouvoit guere en avoir davantage. Lorſqu'il vit que l'on ſe préparoit à l'entendre, il prit la parole en ces termes, en s'adreſſant à Uranie.

HISTOIRE de Cléodon.

IL eſt néceſſaire, Madame, pour l'intelligence de ce que j'ai à vous dire, que je vous parle de ma famille ; quoique Thélamont la connoiſſe parfaitement, ce que vous en pourriez ignorer, jetteroit une obſcurité dans les accidens de ma vie, qui fatigueroit votre attention.

Je ſuis né de parens nobles & riches, mon ayeul laiſſa pour héritier deux fils, Agénor & Timante, tous deux plus étroitement unis par les nœuds de l'amitié, que par les liens du ſang ; comme ils croyoient avoir aſſez de bien pour vivre opulemment, ils réſolurent de ne ſe point quitter ; tous deux aimoient les plaiſirs & la dépenſe, & quoiqu'Agénor aimât les ſciences & les bel-

les lettres, la complaiſance qu'il avoit pour les volontés de Timante, l'emportoit ſur ſa philoſophie.

Cependant le bien ſe diſſipa, les maiſons ſe vendirent, les revenus diminuerent, & Agénor qui s'étoit marié par inclination, ſe trouva dans le cours de ſix à ſept ans avec une groſſe famille & très-peu de bien. La philoſophie reprit ſon empire, l'amour des ſciences chaſſa celui des plaiſirs; mais les réflexions douloureuſes ſuivirent de près ce retour à la ſageſſe. La triſteſſe d'Agénor s'augmentoit à proportion de ſa famille: juſqu'alors le ciel ne lui avoit donné que des filles; mais quand il m'eut vu naître, la joie d'avoir un fils ne put l'emporter ſur le chagrin de n'avoir plus rien à lui laiſſer pour ſoutenir ſon nom.

Le changement de ſa fortune ne diminua rien cependant de la tendreſſe des deux freres: jamais ils ne ſe firent de reproches, & jamais ne s'attribuerent les malheurs dans leſquels ils étoient tombés. Timante avoit trop d'eſprit pour ne pas voir qu'il étoit la principale cauſe du dérangement de mon pere, & comme il étoit ſans engagement, & que rien ne l'attachoit en ce pays que ſon union avec Agénor, il prit la réſolution d'aller mourir dans d'autres climats, ou de réparer le tort que ſes dépenſes exceſſives lui avoient fait. Un jour qu'Agénor s'étoit enfermé dans ſon cabinet pour chercher dans l'étude les conſolations dont ſon ame avoit beſoin, Timante vint le trouver: comme le deſſein qu'il avoit formé avoit

mis quelqu'altération ſur ſon viſage ; Agénor s'en aperçut, & crut qu'il lui étoit arrivé quelque choſe de fâcheux ; mais Timante s'apercevant de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, lui dit en l'embraſſant : je n'ai rien de ſiniſtre à vous aprendre, mon cher Agénor, plût au ciel que j'euſſe des nouvelles à vous dire, elles ne pourroient être qu'agréables, puiſque notre infortune eſt au plus haut point.

Mais, mon cher frere, continua-t-il, il eſt tems de finir notre commun malheur ; l'amitié que vous avez eue pour moi vous a perdu ; il eſt juſte que celle que j'ai pour vous me donne les moyens de le faire ceſſer : vous avez épouſé une femme dont la vertu s'eſt montrée avec éclat dans l'adverſité ; attentive au ſeul bien de vous plaire, elle ne s'eſt occupée que du ſoin d'élever des enfans qui lui ſont d'autant plus chers que vous en êtes le pere : elle vous aime juſqu'au point de ne pouvoir ſentir un mal qu'elle auroit pu éviter, ne vous épouſant pas ; aveugle ſur tout ce qui vous eſt cher, elle me marque autant d'amitié que ſi je la méritois ; elle me cache même ſes beſoins les plus preſſans, pour ne pas irriter ma douleur, ſachant bien qu'elle cauſeroit la vôtre ; je connois votre amour pour elle, & celui que vous reſſentez l'un & l'autre pour vos enfans ; je ne ſuis point pere, mais j'en ai les entrailles.

Votre réſerve à mon égard, le procédé de votre vertueuſe épouſe, & la naiſſance de Cléodon, m'ont apris mon devoir. Je

pars, mon cher Agénor, je vais chercher dans d'autres climats cette fortune que mon imprudence vous a fait perdre. J'ai vendu la terre qui me reſtoit pour tout bien, j'ai employé la moitié de l'argent qu'elle m'a rendu en marchandiſes propres pour le lieu où j'ai deſſein d'aller. De l'autre moitié, j'en réſerve ſimplement ce qu'il me faut pour mon voyage, & je vous en aporte le reſte pour que vous vous en ſerviez juſqu'à mon retour, ou du moins juſqu'à ce que vous ayiez de mes nouvelles.

Agénor ne put entendre le diſcours de Timante, ſans être vivement touché, il fit tous ſes efforts pour le diſſuader d'un voyage auſſi périlleux, & voyant qu'il ne pouvoit l'en détourner, il employa toute ſon éloquence pour lui perſuader de lui laiſſer courir les mêmes riſques, en permettant qu'il l'accompagnât. Mais quelles que fuſſent ſes raiſons, Timante ne voulut jamais y conſentir, & ſes meſures étant priſes, il dit adieu à mon pere, & fut prendre congé de ma mere.

Le motif de ce départ avoit quelque choſe de ſi généreux, qu'il en parut mille fois plus cruel à Agénor & à ſon épouſe, & ce ne fut pas ſans répandre bien des larmes, qu'ils le virent partir pour le Port-Louis, où il s'embarqua dans le deſſein de paſſer aux Indes. Mon pere ne ſe vit pas plutôt privé de cette conſolation, qu'il réſolut de ſe retirer dans une terre qu'il avoit, ſeul reſte de tant de richeſſes. Ma mere étoit trop attachée aux ſentimens de ſon époux, pour

ſ'opoſer à cette retraite ; uniquement occupée du ſoin de ſes enfans, elle eût été dans les déſerts les plus reculés, pourvu qu'elle y eût eu Agénor & ſa famille.

Ils partirent, & mon pere ayant mis toute ſon attention à mon éducation, put dire qu'il partageoit ſes jours entre l'étude, la philoſophie, & moi. Quinze ans s'écoulerent de cette ſorte ſans que l'on reçût aucune nouvelle de Timante : Agénor m'en entretenoit ſans ceſſe, & m'inſpiroit une forte tendreſſe pour lui : il me recommandoit ſur toute choſe, de conſerver dans mon cœur une éternelle reconnoiſſance de l'effort qu'il avoit fait en quittant ſa patrie, ſes parens, ſes amis, & ce qu'il avoit de plus cher, pour aller chercher de quoi me rendre heureux.

Car enfin, me diſoit-il, Timante pouvoit encore goûter une vie tranquille, quoiqu'elle ne fût pas opulente, il n'étoit point marié, il n'avoit pas le ſoin d'une famille ; & puiſqu'en me retranchant, je vivois bien avec la mienne, il auroit encore mieux fait que moi, étant ſeul. Cependant ſa tendreſſe pour mes enfans lui a tout fait hazarder ; l'ardeur de les voir comme ils auroient dû être, ſi nous n'euſſions pas diſſipé nos biens, l'a porté à entreprendre un voyage dont la longueur auroit dû l'effrayer, s'il n'avoit pas eu une amitié à l'épreuve de tout.

De ſemblables converſations réitérées avec ſoin m'inſpirerent une forte envie de connoître cet oncle généreux ; je fis même entendre à mon pere le deſir que j'avois de l'aller chercher ; mais, quoiqu'il le ſouhai-

tât autant que moi, les moyens de nous ſatisfaire nous manquant abſolument, il me détournoit de cette idée avec ſoin ; & comme j'étois occupé par tous les exercices qui convenoient à un homme de ma condition & de mon âge, je n'avois d'empreſſement à chercher Timante, qu'autant que m'y portoit l'amitié que l'on m'avoit inſpirée pour lui. Je touchois à ma ſeizieme année, & il en y en avoit près de quinze qu'il étoit parti, lorſqu'Agénor reçut la la nouvelle qu'un vaiſſeau venant des côtes de Coromandel, avoit abordé au Port-Louis, & qu'il lui aportoit de celles de Timante, avec des biens conſidérables. Vous pouvez aiſément juger de la joie d'Agénor ; il prit la poſte auſſi-tôt, & ſe rendit au Port-Louis, où il trouva véritablement ce qu'on lui avoit fait eſpérer ; le Capitaine du vaiſſeau étoit un ami de Timante, qui rendit à mon pere un compte fidele des choſes qu'il étoit chargé de lui remettre.

Il lui aprit que ce frere généreux s'étoit établi ſur les côtes de Coromandel, qu'il y avoit amaſſé des biens conſidérables, qu'il s'y étoit marié avec une Angloiſe ; & qu'ayant formé le deſſein de revenir en France, il avoit chargé un vaiſſeau de la plus grande partie de ſes richeſſes, qu'il y avoit fait embarquer ſa femme, quoiqu'elle fût groſſe, avec ordre de s'établir chez Agénor ; mais après avoir été un très-long-tems ſans avoir pu ſavoir ſi elle étoit arrivée à bon port, il avoit enfin apris que ce vaiſſeau avoit péri ſans qu'il s'en fût échapé que

deux

deux matelots qui s'étoient ſauvés du naufrage, à la faveur de quelques débris du vaiſſeau qui, profitant de la premiere occaſion, revinrent annoncer cette triſte nouvelle.

Le Capitaine ajouta que Timante, pénétré de la plus vive douleur, en avoit penſé mourir; mais que s'étant ſoumis aux décrets de la providence, il avoit repris ſon commerce, & que s'étant vu après quatre ans de travail, depuis la perte du vaiſſeau, auſſi riche que la premiere fois, il avoit encore hazardé de faire paſſer ſes biens en France, & qu'étant ſon ami depuis ſon arrivée aux Indes, & le ſachant prêt à partir, il avoit confié à ſon zele les biens qu'il venoit de lui remettre, ayant été aſſez heureux pour avoir fait ſa navigation ſans accidens; qu'il repartiroit dans peu pour les côtes de Coromandel, le deſſein de Timante étant d'y reſter juſqu'à ſon retour. Ce récit attendrit extrêmement Agénor, il reſſentit vivement le malheur de Timante en perdant ſa femme, & l'enfant dont elle étoit enceinte, d'une façon ſi terrible. Il pria le Capitaine de ne point partir ſans le revoir, & ſe ſépara de lui, après avoir fait pluſieurs préſens à l'équipage. Agénor chargé de biens, & plein de reconnoiſſance, revint dans le ſein de ſa famille épancher ſa joie; ma mere pleura beaucoup la perte de l'épouſe de Timante, & ſes larmes ayant excité les miennes, je parus ſi ſenſible à cet accident, qu'Agénor charmé de me trouver capable de ſenti-

mens, ne put s'empêcher de m'embraſſer, & de m'ouvrir ſon cœur.

Mon fils, me dit-il, votre tendreſſe pour un frere que j'aime, me fait croire que vous ne vous opoſerez point au deſſein que j'ai fait. Votre oncle a tout hazardé & tout perdu pour moi, il eſt juſte qu'à ſon exemple je hazarde pour lui le ſeul bien qui m'eſt cher; j'ai réſolu de vous faire partir ſur le vaiſſeau qui doit retourner aux côtes de Coromandel; vous êtes en état de faire ce voyage préſentement, la généroſité de Timante y ayant pourvu; il m'envoyoit ſa femme, je veux lui confier mon fils; elle portoit dans ſes flancs un gage qui lui étoit précieux, & je dois réparer cette perte en lui donnant ce qui m'attache le plus; vous partirez avec le Capitaine du vaiſſeau, je ne doute point que le ciel ne favoriſe mes juſtes intentions, & ne vous faſſe arriver heureuſement; témoignez à Timante une tendreſſe de fils, regardez-le comme votre pere, & par vos ſoins, votre ſoumiſſion & vos attentions, marquez-lui ma reconnoiſſance, & vous rendez digne des biens dont il vous a fait part.

Vous jugez bien, Madame, que quand même mon cœur ne m'auroit pas porté à faire ce que mon pere exigeoit de moi, cela flattoit trop la curioſité inſéparable de l'âge où j'étois, pour ne pas aprouver ſa réſolution. Je l'en remerciai dans les termes les plus vifs, & lui fis connoître que, malgré le chagrin que j'aurois de m'éloigner de lui, je ne pouvois me refuſer à la joie d'aller

embraſſer un oncle à qui j'avois de ſi grandes obligations.

Je ne vous entretiendrai point de tout ce qui ſe paſſa juſqu'à mon départ, il ſuffit de vous dire que la ſaiſon ne fut pas plutôt favorable, que le Capitaine, qui étoit venu à Paris preſque auſſi-tôt qu'Agénor, & avec lequel il avoit lié une étroite amitié, m'emmena au Port-Louis, & qu'ayant les vents propices, nous nous embarquâmes. Notre navigation ne fut troublée d'aucun accident fâcheux; j'étois parti ayant près de dix-ſept ans, & nous arrivâmes que j'en avois bien près de dix-neuf.

L'eſpace de deux années ſur mer ne laiſſe pas d'être aſſez conſidérable pour un jeune homme qui avoit eu d'ailleurs une éducation, & j'en apris aſſez dans un ſi long voyage, pour me rendre digne de l'attention de Timante. Le Capitaine lui fit dire ſon arrivée, & qu'il lui amenoit une perſonne qui lui donneroit des nouvelles d'Agénor. Timante n'héſita pas à ſe rendre ſur ſon bord, il y vint avec un empreſſement qui nous fit bien voir à quel point Agénor lui étoit cher. Le Capitaine & lui s'embraſſerent, & cet ami m'ayant fait aprocher: Voilà, lui dit-il en me préſentant, celui qui doit être préſentement l'objet de toutes vos tendreſſes, puiſque vous voyez en lui ce neveu pour lequel vous m'avez dit tant de fois que vous cherchiez à fixer la fortune.

Quoi! s'écria Timante en me recevant dans ſes bras, c'eſt Cléodon! c'eſt le fils de mon cher Agénor! Les larmes que la joie

lui fit répandre, l'empêcherent d'en dire davantage, & il ne s'exprima long-tems que par des actions de tendreſſe & de ſurpriſe. Pour moi, je ſentis une véritable ſatisfaction de me voir dans les bras d'un homme dont le caractere m'avoit déja donné de l'admiration. Je répondis à ſes tranſports avec l'amour d'un fils, & je fis enſorte de lui exprimer les ſentimens d'Agénor & les miens, d'une façon à lui en prouver la ſincérité. Lorſque ces premiers mouvemens furent paſſés, il m'examina avec attention, & mon bonheur ayant voulu que ma perſonne lui fût agréable, il prit pour moi une amitié qui fit dans la ſuite toute ma conſolation, & qui fait aujourd'hui tout le bonheur de ma vie.

Timante mettoit ſi fort au-deſſus de ce qu'il avoit fait pour Agénor, ce qu'Agénor faiſoit pour lui en me confiant à ſes ſoins, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de m'en marquer ſa reconnoiſſance; il me rendit le maître abſolu dans ſa maiſon, & ne voulant pas que je perdiſſe les fruits de mon éducation, il me fit continuer mes exercices ordinaires, ayant trouvé dans les François établis dans ce pays, des perſonnes capables de mettre la derniere main à ce que je ſavois déja.

Ma préſence fit réſoudre Timante à reſter encore aux Indes deux ou trois ans, croyant ne pouvoir jamais être aſſez riche pour marquer à ſon frere l'attachement qu'il avoit pour moi. Lorſque ce tems fut expiré, je l'exhortai à revenir en France, il y conſentit: mais par une précaution qui

ſembla prédire ce qui nous arriva, il fit charger un vaiſſeau de tout ce qu'il avoit, & voulut en attendre un autre pour nous y embarquer, diſant qu'il ne falloit pas confier au même hazard la vie & les biens; que ſi le vaiſſeau qui portoit ces richeſſes périſſoit, notre préſence conſoleroit Agénor de cette perte, & que ſi nous périſſions, & que les biens arrivaſſent à bon port, ils mettroient Agénor en état de n'être pas ſi fort à plaindre.

Cette idée fit que nous ne partîmes que ſix mois après qu'il eut embarqué tout ce qu'il put faire paſſer en France. Pendant les premiers jours de notre navigation, nous eûmes un tems ſi favorable, que nous ne doutâmes point que nous reverrions notre patrie ſans accident: deux mois s'écoulerent dans cette douce eſpérance; lorſque le tems changea tout-à-coup; les vents devinrent contraires, & le ciel & la mer paroiſſant s'être unis pour nous faire périr, nous fûmes attaqués d'une ſi furieuſe tempête, que tout l'art du pilote ne put nous garantir du naufrage. Après avoir été battus des vents, des flots, de la grêle & de la foudre pendant trois jours & trois nuits, le matin du quatrieme, notre vaiſſeau briſé, rompu & fracaſſé, s'ouvrit entiérement & rendit la mer dépoſitaire de tout ce qu'il contenoit; il eſt preſque impoſſible de vous inſtruire de ce que nous penſions en ce moment Timante & moi. La mort de l'un & de l'autre fut notre unique objet, & quoique la nature nous faſſe toujours ſonger à

notre conſervation perſonnelle, je puis vous aſſurer, Madame, que par un mouvement d'amitié qui vous paroîtra extraordinaire, cherchant à nous ſauver mutuellement Timante & moi, ſans penſer à nous-mêmes, nos corps étant à la merci des flots, nos yeux cherchoient à découvrir les moyens de nous ſecourir : nous ne nous perdions point de vue, & mes mains ayant rencontré un morceau du débris du vaiſſeau, je le pouſſai à Timante dans le tems qu'il venoit à moi à la faveur d'une planche pour le même deſſein. Cette tendreſſe réciproque ne ſe put manifeſter par des paroles, on n'eſt pas en état d'en prononcer dans ces ſortes d'occaſions. Satisfaits de nous voir nager à côté l'un de l'autre, nous gagnâmes après bien de la peine & de la fatigue le pied d'un rocher qui étoit fort avant dans la mer, & qui y faiſoit comme une eſpece de table ſur laquelle nous abordâmes plus heureuſement que nous n'oſions l'eſpérer. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, que nous nous embraſſâmes, trop contens encore de n'être point ſéparés.

Notre naufrage ſembla avoir apaiſé la mer, elle redevint calme, le ciel s'éclaircit, & le ſoleil parut plus brillant que jamais : lorſque la chaleur nous eut un peu ſéchés, je promenai mes regards ſur l'étendue du rocher, & je m'aperçus qu'on pouvoit y monter avec aſſez de facilité par des creux que la nature y avoit fait d'eſpace en eſpace en forme d'eſcalier ; je propoſai à Timante de monter au haut de cet écueil

pour découvrir ce qu'il nous cachoit derriere lui : notre ſort ne pouvoit être plus malheureux, il y conſentit.

Nous montâmes & parvînmes à la pointe du rocher ; mais, Madame, quelle fut notre ſurpriſe de voir que cette pointe s'élargiſſant de l'autre côté, ne formoit qu'un talut facile pour pouvoir deſcendre dans un vallon qui nous parut enchanté de l'endroit où nous étions ; nous n'héſitâmes pas à y deſcendre, & lorſque nous fûmes en bas, il eſt impoſſible de vous exprimer notre étonnement, en voyant que le rocher que nous venions de quitter, étoit large & ſi haut, qu'il ſuffiſoit pour cacher cette terre à nos yeux.

Malgré notre curioſité, nous étions ſi fatigués, que nous prîmes la réſolution de ne parcourir ce lieu que le lendemain. Comme il étoit entouré d'arbres touffus & d'un feuillage qui nous étoit inconnu, nous choiſîmes l'endroit le plus ſombre pour nous repoſer ; pluſieurs de ces arbres portoient des fruits d'une beauté qui nous forcerent d'en prendre pour ſubvenir aux beſoins de la nature. En effet, ils étancherent notre ſoif, & calmerent la faim qui commençoit à nous preſſer.

Le ſommeil vint à ſon tour, & malgré les triſtes idées qui nous travailloient, nous goûtâmes un repos plus tranquille que nous n'aurions dû l'eſpérer, puiſqu'à notre réveil il faiſoit grand jour, & que nous étions arrivés en ce lieu ſur le déclin de l'autre : nos forces ſe trouvant entiérement rétablies,

nous nous déterminâmes à faire la visite d'un séjour qui nous paroissoit si extraordinaire, nous fûmes aussi loin que nous pûmes sans trouver la moindre habitation. Des oiseaux d'une espece inconnue, des bêtes fauves qui fuyoient devant nous, des étangs, des fontaines, & des fruits de mille sortes, furent les seules découvertes que nous fîmes.

Timante regardoit & examinoit toutes ces choses avec un profond silence, & mon étonnement aidoit à ne le pas rompre : enfin Timante se souvenant qu'il avoit sur lui une bousole & quelques instrumens nécessaires dans le vaisseau, chercha si le mouvement qu'il s'étoit donné en nageant ne les lui avoit point fait perdre ; mais les ayant trouvés, il fit à l'instant ses observations, & levant les mains au ciel, comme pour implorer son secours, mon cher Cléodon, me dit-il, nous sommes dans un coin de la terre australe, & notre sort n'en est que plus à plaindre, puisque, selon les aparences, ces lieux sont inhabités & des plus inaccessibles, & que nous devons nous préparer à y voir terminer nos jours ; cependant pour suivre les loix de la divinité, faisons tout ce qui sera nécessaire pour les prolonger, & remettons le reste à la providence, en lui rendant graces de nous avoir sauvés d'un péril qui nous avoit privés de la satisfaction de réfléchir sur nous-mêmes. Après cette pieuse exhortation, nous nous occupâmes à chercher un endroit propre à nous établir. Nous trouvâ-

mes dans le ſable des pierres aiguës qui nous ſervirent à couper des branches d'arbres, dont nous conſtruisîmes une large feuillée; nous trouvâmes des fruits dont la peau preſque ſemblable au coco nous ſervit de cruches, & avec l'eau que nous allions puiſer, de la terre & du ſable, nous fîmes deux lits que nous couvrîmes de mouſſe; lorſque nous eûmes fait notre logement ruſtique, nous ſongeâmes à la vie; pour cet effet nous fîmes des arcs & des fleches avec leſquels nous faiſions la guerre aux animaux qui pouvoient tomber ſous nos coups. Nous faiſions aiſément du feu, le caillou ne nous manquoit pas, & les feuilles des arbres formoient la flamme qui cuiſoit nos viandes.

Enfin vous n'ignorez pas que l'induſtrie ne manque point dans de pareilles occaſions; les vêtemens ſeuls pouvoient nous devenir néceſſaires, mais le climat nous parut ſi tempéré, que n'ayant que nous pour témoins, nous nous conſolâmes de courir le riſque d'être bientôt nuds.

Il y avoit bientôt trois mois que nous étions dans cette terre ſans y avoir vu nulle marque d'habitation, lorſqu'un jour m'étant éloigné de la nôtre, dans le deſſein de chaſſer comme à l'ordinaire, ma rêverie me conduiſit ſi loin, que je me trouvai dans un endroit que nous n'avions point découvert. La ſituation m'en parut plus ſauvage que la nôtre, mais elle n'en étoit pas moins belle. Je me préparois à pouſſer ma curioſité plus avant, quand mes yeux furent frapés d'un nouvel objet. Je vis ſortir d'entre

les rochers, dont ce lieu étoit rempli, une jeune fille vêtue d'une robe de coton garnie de plumes de différentes couleurs; les deux côtés de cet habillement étoient relevés sur le genouil; ſes bras étoient nuds; ſes cheveux noirs, longs & bouclés, flottans ſur ſes épaules; un carquois ſur ſon dos, & l'arc & la fleche à la main.

Si je fus ſurpris de cette rencontre, je le fus encore davantage, lorſque je fus à une diſtance qui me put faire remarquer toutes ſes beautés; elles m'éblouirent, je crus rêver, je la pris pour une divinité, & plus je me rapellois à moi-même, & moins j'ajoutois foi à ce que je voyois; de grands yeux noirs, vifs & touchans, le nez le mieux fait, la bouche petite & vermeille, le viſage ovale, une taille fine, noble, aiſée, & mille graces qu'on ne peut bien peindre, m'inſpirerent une eſpece d'admiration dont je ne fus pas le maître, & voyant qu'elle s'avançoit à moi avec ſurpriſe, mais ſans marquer nulle crainte, je me mis à genoux & l'attendis dans cette poſture.

Lorſqu'elle fut à dix pas de moi, elle m'examina avec une attention extrême, & s'étant tournée pluſieurs fois pour regarder derriere elle, elle s'aprocha tout-à-fait en mettant la pointe de la fleche vers la terre, comme en ſigne de paix; j'en fis autant, & la regardant avec une admiration qui l'aſſuroit de mon reſpect: Quelle aventure! lui dis-je, peut avoir rendu ces ſauvages lieux dépoſitaires de tout ce que le ciel a formé de plus beau? J'allois continuer, lorſqu'elle

ouvrit la bouche pour m'interrompre, en me faiſant entendre un ſon de voix charmant ; mais en même tems un langage qui m'étoit entiérement inconnu : je jugeai bien que le mien ne lui étoit pas plus intelligible, & je vous avoue que je ſentis en ce moment une eſpece de plaiſir en voyant que je pouvois m'expliquer ſans craindre d'être rebuté, ni de l'offenſer. Pour elle, elle me fit voir dans ſes yeux quelques marques de chagrin de ne me pas entendre ; elle ceſſa de parler, & mit une main ſur ma bouche pour m'obliger d'en faire autant.

Dans un autre tems, cette action eût paſſé pour une faveur ; mais je connus trop bien ſon intention & ſon innocence pour m'en pouvoir flatter ; je ne pus cependant me défendre de baiſer cette belle main avec une ardeur dont elle me parut ſurpriſe, ſans pourtant en marquer de colere ; elle prit mon arc & mes fleches, & les ayant regardés de tous côtés, elle ſourit, & détachant ſon carquois, elle me l'attacha ſur l'épaule, enſuite elle me donna l'arc & la fleche qu'elle tenoit à ſa main, & prit le mien en échange. Après cette cérémonie que j'aurois voulu ne voir jamais finir, elle me fit ſigne de me relever, j'obéis, elle me conſidéra encore quelque tems en arrêtant ſouvent les yeux ſur les miens ; je ne ſais ſi elle entendit mieux leur langage que celui que je parlois ; mais je crus voir dans les ſiens de la joie & de la tendreſſe.

Enfin elle me fit ſigne de m'en aller, je lui témoignai par mes actions que j'avois

envie de la ſuivre ; elle m'en parut effrayée, & par une action toute de feu, me fit connoître qu'il y alloit de ſa vie en tournant ſa fleche ſur ſon ſein ; ce mouvement me fit pâlir, j'arrêtai ſa main, croyant qu'elle vouloit s'en fraper ; mais cherchant à ſe faire mieux entendre, elle me montra l'endroit d'où je l'avois vue ſortir, & me fit comprendre que ce ſeroit là qu'on lui donneroit la mort ſi je la ſuivois. Je ne fis plus de réſiſtance, & je me préparois à la quitter, lorſqu'avec un air rempli de charmes, elle éleva une main au ciel, & de l'autre me marqua le lieu où nous étions, pour me faire entendre que je m'y rendiſſe quand le jour ſeroit au même point qu'il étoit alors.

Je ne négligeai pas les ſignes qui pouvoient l'aſſurer de mon obéiſſance, & le dernier qu'elle me fit m'ayant congédié, je m'en ſéparai pénétré d'amour, d'étonnement & d'admiration. Je pris le chemin de notre habitation, non ſans me tourner pluſieurs fois du côté du charmant objet que je venois de quitter, & j'eus la ſatisfaction de la voir me conduire des yeux autant qu'elle le put. Je trouvai Timante dans une inquiétude extrême de ma longue abſence : malgré mon reſpect & ma tendreſſe pour lui, par un mouvement dont je ne fus pas le maître, je lui cachai mon aventure, dans la crainte qu'il ne me permît pas de revoir la belle Sauvage, & m'excuſai ſur ce que la chaſſe m'avoit conduit plus loin qu'à l'ordinaire.

Ce myſtere eût été bientôt découvert s'il ſe fût aperçu du changement de l'arc & du

carquois; mais il étoit trop occupé du plaiſir de me revoir, pour y faire attention. Nous nous couchâmes avec nos réflexions accoutumées, mais l'amour naiſſant qui me faiſoit ſentir ſa puiſſance, ne me permit pas de goûter les douceurs du repos. La jeune Sauvage revenoit ſans ceſſe à mon imagination avec tous ſes attraits: & je cherchois à pénétrer pourquoi elle habitoit un ſemblable déſert, comment il ſe pouvoit qu'elle y eût été élevée, & ſur-tout quel étoit le péril qu'elle m'avoit fait enviſager lorſque je l'avois voulu ſuivre.

Je réſolus de m'éclaircir de toutes ces choſes à notre entrevue; mais me ſouvenant que nous ne nous entendions pas, ce qui m'avoit fait plaiſir dans le premier moment me cauſa une douleur extrême; cependant je me conſolai par l'eſpérance de lui pouvoir aprendre ma langue, puiſqu'elle étoit née & formée comme le reſte des humains. Je paſſai la nuit dans ces penſées tumultueuſes, & m'étant levé de grand matin, je quittai Timante ſans lui donner le tems d'examiner mes nouvelles armes. Depuis que nous étions en ce lieu, je m'étois occupé à ſurprendre quelques-uns des oiſeaux dont le plumage m'avoit paru extraordinaire, & j'étois parvenu à en inſtruire un, comme on fait ſouvent en France. Cette petite bête s'étoit aprivoiſée avec tant de facilité, que je parcourois quelquefois ce déſert l'ayant ſur le poing: je le pris ce jour-là dans le deſſein d'en faire préſent à ma belle Sauvage.

Je chaſſai juſqu'au moment de mon rendez-vous, j'aperçus cette belle fille aſſiſe au pied d'un arbre : d'abord qu'elle me vit, elle ſe leva avec précipitation, & s'avançant à moi, elle me préſenta la main, & me conduiſant du côté de notre habitation, elle me fit ſigne de m'aſſeoir auprès d'elle dans un endroit qu'elle choiſit, où s'étant aſſiſe, je me mis à genoux devant elle : alors articulant quelques mots que je ne pus comprendre, elle me parut étonnée en apercevant l'aimable oiſeau qui voltigeoit ſur moi, & me tendit la main comme pour me le demander : je lui fis faire les petits tours que je lui avois apris, & le lui donnai enſuite ; elle avoit été ſi fort attentive à ce qu'elle venoit de voir, qu'elle fit faire à cet animal les mêmes choſes. Cet amuſement la divertit beaucoup, ce qu'elle témoignoit par d'aimables ſouris ; je lui fis ſigne que je lui en faiſois préſent, elle en parut charmée, & mit la main ſur ſon cœur pour marque de ſa reconnoiſſance. Toutes ſes actions pleines d'eſprit & de feu, me fortifierent dans la penſée qu'il ne ſeroit pas impoſſible de l'inſtuire.

Pour y parvenir, & vu qu'elle m'avoit mené aſſez près de notre demeure, je lui fis entendre que je la ſupliois d'y venir avec moi ; elle refuſa quelque tems, puis ſe levant tout-à-coup, elle m'exprima par ſes geſtes & le ton de ſa voix qu'elle m'y ſuivroit le lendemain ; après cela elle baiſa l'oiſeau que je lui avois donné, mit une main ſur ma bouche, & de l'autre me mar-

qua le lieu de ma retraite, en me faiſant connoître qu'il étoit tems de nous quitter. Ce moment me paroiſſoit être la ſéparation de l'ame d'avec le corps, ceux que je paſſois avec elle me paroiſſoient les plus doux de ma vie. J'oubliois ma patrie, mon naufrage, Timante & mon pere, en la regardant; mais lorſque je m'en ſéparois, mille triſtes réflexions s'offroient à ma penſée; je la quittai cependant comme la veille à l'ordre qu'elle m'en donna; à peine étois-je à cent pas de ce charmant objet, qu'elle diſparut à mes yeux, & que je trouvai Timante qui me cherchoit: le jour étoit encore grand, & l'air embarraſſé que je montrai à ſon abord, le carquois & les nouvelles fleches qu'il aperçut, ainſi que l'oiſeau qu'il ne me vit point, lui donnerent des ſoupçons confus de quelque aventure extraordinaire.

D'où venez-vous, Cléodon, me dit-il d'un ton grave? Quels ſont ces traits, cet arc & ce carquois? & pourquoi n'avez-vous plus votre oiſeau? Comme je ne ſavois que lui répondre: Ah! mon fils, me dit-il, que dois-je croire de tout ce que je vois, vous n'avez fait que ſoupirer pendant la nuit, dès le point du jour vous m'avez quitté avec un empreſſement que je ne vous ai jamais remarqué; vous aviez avec vous un animal qui faiſoit tous vos plaiſirs, & vous revenez ſans lui, rêveur, diſtrait, & vous portez des traits qui me ſont inconnus: parlez, mon fils, expliquez-moi cette aventure, & calmez mon inquiétude & le trouble dont je me ſens agité.

Ce discours me toucha & me fit déterminer à lui tout découvrir. Ce qui se passe dans mon cœur, lui dis-je, Seigneur, n'est dangereux que pour moi, & puisqu'il faut vous le dire, ces lieux sont habités, mais j'ignore par qui; une seule fille s'est offerte à mes yeux; mais quelle fille, grand Dieu! vous n'avez jamais rien vu de si beau! Elle parle une langue que je n'entends point, la mienne lui est inconnue, c'est elle qui m'a donné les armes que vous voyez, c'est à elle que j'ai fait présent de l'oiseau dont vous êtes en peine, & c'est à elle enfin, Seigneur, que je me suis donné moi-même pour le reste de ma vie.

Alors profitant de son étonnement, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé; & les termes dont je me servis pour lui peindre l'inconnue, lui prouverent assez la violence de ma passion, sans qu'il lui en fallût d'autres témoignages. Je vois bien, me répondit-il, qu'il n'est point de malheurs, de tems, de lieux ni d'âge à l'abri de l'amour, on porte par-tout son cœur: mais j'avoue que je ne m'attendois pas, que dans un désert aussi sauvage, j'eusse à craindre plutôt pour votre repos que pour votre vie. Cependant, continua-t-il, faites-moi voir cet objet qui, par des charmes si dangereux, a su vous faire oublier que nous ne sommes pas ici pour aimer, mais seulement pour mourir.

Je lui promis de le lui faire voir le lendemain, & quelqu'envie qu'il eût de me faire retourner sur mes pas, il se rendit à la priere

que je lui fis d'attendre le moment de notre entrevue. J'éprouvai alors que dans l'état où j'étois, un confident, tel qu'il puiſſe être, eſt d'un grand ſecours ; je découvris à Timante tout ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, je lui répétai les actions ſpirituelles de la belle Sauvage, & il convint avec moi qu'il falloit qu'elle ſentît les mêmes mouvemens, quoiqu'elle n'en eût pas la même connoiſſance. Mais, me diſoit-il, puiſque ces lieux ſont habités, pourquoi ne voyons-nous point le peuple qui l'habite, où ſe cache-t-il, & d'où vient que nous n'apercevons nulle trace d'hommes, & ſi ce n'en ſont pas, comment l'inconnue a-t-elle pu naître auſſi belle que vous le dites ?

Je ne puis répondre, lui dis-je, aux objections que vous me faites, j'ignore abſolument ce que vous me demandez ; je n'ai ſu qu'obéir à celle que j'ai vue, elle m'a éloigné avec ſoin du lieu de ſa retraite, en me faiſant entendre que ſa vie ſeroit en danger ſi je l'y ſuivois ; ce m'en fut aſſez pour arrêter ma curioſité, je me ſuis contenté de la voir, de l'admirer & de l'aimer, ſans chercher au de-là d'elle la cauſe de mon amour & de mon admiration. Timante ne m'en demanda pas davantage, & attendit le lendemain avec autant d'impatience que moi, quoique ce fût avec des ſentimens bien différens. L'heure ne fut pas plutôt venue, que nous prîmes le chemin du rendez-vous, la jeune Sauvage y arriva en même tems que nous ; mais me voyant avec un autre, elle s'arrêta, & fit des actions qui marquoient

une étrange ſurpriſe : je priai Timante de ne s'avancer que lorſque je le lui dirois, & m'aprochant de cette belle fille, je mis un genou en terre, & lui fis comprendre par mes ſignes, que celui qu'elle voyoit avec moi venoit pour lui rendre le même hommage.

Soit qu'elle m'entendît, ou qu'elle eût pris ſa réſolution, elle me tendit la main & fut au-devant de Timante. Quoiqu'il fût préparé par mes diſcours à ce qu'il voyoit, il y avoit ajouté ſi peu de foi, que ſon étonnement parut dans toutes ſes actions. Pour elle, l'âge de Timante, ſa phyſionomie vénérable & ſon port majeſtueux lui inſpirerent un reſpect qu'elle témoigna d'abord en fléchiſſant les genoux devant lui ; cette action, à laquelle nous ne nous attendions pas, fit répandre des larmes à Timante : il la releva, & quelque choſe de ſuprême le faiſant agir, il l'embraſſa avec une tendreſſe dont je ne pus m'empêcher de m'alarmer.

La jeune Sauvage reçut ſes careſſes avec une innocence qui relevoit le prix des ſiennes ; mais, Madame, il ſe paſſoit en ce moment de terribles choſes dans mon cœur ; j'oubliai ce qu'étoit Timante ; je ne me ſouvins plus que la belle Sauvage étoit un enfant qui joignoit à la ſimplicité de ſon âge & de ſon éducation, une parfaite ignorance des regles que l'on preſcrit aux perſonnes de ſon ſexe.

Ma jalouſie devint auſſi forte que mon amour, & ne pouvant faire tomber mon déſeſpoir ſur des perſonnes auſſi cheres, je

le tournai entiérement ſur moi, & j'allois me percer de ma fleche, lorſque Timante jettant les yeux ſur moi, fit un cri qui contraignit la belle Sauvage d'en faire autant; elle ne vit pas plutôt mon deſſein, qu'elle ſe jetta ſur moi, & m'arrachant la fleche, elle en porta la pointe ſur ſon cœur, voulant m'exprimer par-là, que le même coup la feroit mourir avec moi.

» Que faites-vous, me dit alors Timante, » & quel indigne ſoupçon a frapé votre eſ- » prit? revenez à vous, Cléodon, je vous » inſtruirai de mes ſentimens, & ſoyez aſ- » ſuré qu'ils n'ont rien qui puiſſe faire tort » aux vôtres. " Honteux de mon tranſport, je me jettai aux pieds de ces deux maîtres de mon ſort; je demandai pardon à Timante, & fis ſigne à l'inconnue qu'elle étoit toute-puiſſante ſur ma vie. Comme mon injuſte violence avoit troublé la douceur de cet entretien, & que la belle Sauvage étoit ſujette à l'heure, elle nous fit entendre qu'il falloit la quitter, & qu'elle reviendroit le lendemain; mais avant de nous ſéparer, elle me fit préſent de tablettes d'écorces d'arbres, où il paroiſſoit quelques chiffres gravés avec un poinçon; tout ce qui venoit de ſa main m'étoit précieux, & j'acceptai cet innocent préſent avec mille marques d'amour & de reconnoiſſance; il fallut enfin nous ſéparer; elle s'aprocha de Timante, & l'embraſſa avec reſpect, & revenant à moi, elle me donna ſa main, ayant vu que c'étoit l'unique témoignage de tendreſſe que j'exigeois d'elle ordinaire-

ment, & s'éloigna de nous avec une vîteſſe extrême. Nous ne l'eûmes pas plutôt perdue de vue, que nous rentrâmes dans notre cabane, où Timante me regardant attentivement : » Quoi ! me dit-il, mon cher Cléodon, ſe peut-il que vous ayiez cru que » j'étois votre rival ? Connoiſſez mieux Timante, ſon cœur eſt à l'abri des impreſſions dont le vôtre eſt ſuſceptible ; je ne » puis nier que la jeune Sauvage n'ait excité » dans mon ame des mouvemens que je » n'ai jamais reſſenti ; ſa jeuneſſe, ſon innocence, & l'action ſoumiſe avec laquelle » elle m'a abordé, m'ont attendri, mes entrailles ſe ſont émues, je l'aime, mon » cher Cléodon, mais je l'aime comme ma » fille, & c'eſt en qualité de pere que je ſuis » ſenſible à ſon ſort ; & quoique je ſente » qu'elle m'eſt extrêmement chere par elle-» même, je puis vous aſſurer qu'elle me » l'eſt encore davantage par l'amour que » vous avez pour elle, & l'innocente tendreſſe que je vois bien qu'elle a priſe pour » vous. Cependant, continua-t-il, comment la tirer de ces lieux ? & comment » nous en tirer nous-mêmes ?

Cette réflexion lui fit répandre des larmes, & pour diſſiper la mélancolie où je le vis tomber, je lui préſentai les tablettes que la jeune Sauvage m'avoit données, il les prit, & ayant remarqué que les chiffres qui étoient deſſus avoient quelque raport à ſon nom, il les ouvrit : ce qui en formoit le papier étoit d'écorces d'arbres très-fines, qui étoient écrites de caracteres aſſez liſibles ;

mais quelle fut la ſurpriſe de Timante, lorſqu'il vit que c'étoit de l'anglois! Comme il ſavoit parfaitement cette langue, il reprit le commencement de ces tablettes, & y lut avec un étonnement ſans égal les paroles ſuivantes.

» Quoique je ne parle préſentement » qu'aux rochers, & que, ſelon les aparences, cet écrit doit y être enſeveli, comme » il eſt plus d'un malheureux dans ce vaſte » univers, & que, dans ce nombre, il s'en » peut trouver qui aborderont en ces ſauvages lieux, je hazarde le récit de mes infortunes ſur ces feuilles pour les en inſtruire, ſi elles peuvent tomber entre leurs » mains, ou pour ſoulager ma douleur, ſi » elles ne parviennent aux yeux de perſonne, je me nomme Léonide, le nom de » mon époux eſt Timante: " Oh, ciel! nous écriâmes-nous à la fois! Achevons, reprit Timante en eſſuyant ſes larmes, & voyons la ſuite d'une aventure ſi néceſſaire à notre repos. » Ce cher époux, continua-» t-il, me fit embarquer des côtes de Coromandel pour paſſer en France; mais » notre vaiſſeau périt par une tempête furieuſe, laquelle après l'avoir mis en pieces, en fit échouer les reſtes malheureux » ſur des terres inconnues. Je ne ſais ce que » je devins: mais après un long évanouiſſement, je me trouvai entre pluſieurs femmes d'une figure extraordinaire, & dont » je n'entendois point le langage; elles s'empreſſoient de me ſecourir avec un ſoin qui » me fit croire que j'étois tombée dans des

» mains hoſpitalieres ; mais quand je fus » entiérement remiſe de ma foibleſſe, les » objets qui ſe préſenterent à moi me con- » vainquirent que je n'avois trouvé que des » barbares. L'endroit où l'on m'avoit miſe » étoit ſous terre en forme de caverne, il y » en avoit pluſieurs qui entroient les unes » dans les autres, & toutes ne recevoient » de jour que par quelques lucarnes taillées » dans le roc.

» Cette habitation me troubla, j'enviſa- » geai alors les femmes qui étoient autour » de moi, & je compris que j'étois avec des » ſauvages ; elles me firent lever pour me » promener dans ces triſtes apartemens, & » me conduiſirent dans une caverne, où je » vis pluſieurs hommes ſauvages autour de » deux matelots de mon vaiſſeau que je re- » connus ; cette vue me donna de la joie, » je m'avançai à eux ; ces malheureux » étoient liés aux piliers qui ſoutenoient la » voûte du rocher : comme j'étois aſſurée » que les ſauvages n'entendoient pas ma lan- » gue, je demandai à ces hommes pourquoi » on les traitoit ainſi, & dans quels lieux » nous étions ?

» Ils me répondirent, qu'ayant vu briſer » notre vaiſſeau, ils avoient mis toute leur » attention à me ſauver, qu'ils m'avoient » pris chacun par un bras, & m'avoient » fait aborder la terre ; mais que par l'expé- » rience qu'ils avoient de la navigation, & » la connoiſſance des mers & des hauteurs, » ils ſavoient que nous étions tombés chez » des peuples ſauvages & barbares, qu'ils

» faiſoient mourir les hommes pour les man-
» ger, & que leur perte étoit certaine. Ce
» diſcours me fit répandre des larmes; les
» ſauvages s'en aperçurent, & pour me
» faire connoître que je n'avois rien à crain-
» dre pour moi, ils ſe mirent tous à ge-
» noux, & avec des hurlemens où je ne
» comprenois rien, me témoignerent des
» reſpects qui m'enhardirent de leur faire
» ſigne de délier mes compagnons, & pour
» qu'ils m'entendiſſent mieux, je m'aprochai
» d'eux pour le faire moi-même; mais les
» femmes ſauvages ſe jetterent en foule au-
» devant de moi, en faiſant des cris ef-
» froyables.

» Elles me ramenerent de force dans ma
» caverne, où je m'abandonnai à ma dou-
» leur. Je fus bientôt tirée de cette eſpece
» de ſoulagement au bruit d'un certain ſi-
» gnal; les ſauvages me prirent ſous les
» bras, & me conduiſirent dans une vaſte
» prairie, dans le milieu de laquelle on
» voyoit de gros arbres où mes malheureux
» compagnons étoient attachés; on voyoit
» des hommes ſauvages rangés en rond au-
» tour d'eux, & ſur une hauteur étoit aſſis
» un des leurs, auquel ils paroiſſoient
» obéir. Les femmes étoient debout derriere
» les hommes, & toutes gardoient un pro-
» fond ſilence; mais il fut bientôt rompu
» par mille cris terribles, quoiqu'ils fuſſent
» de joie, de ce que le ſauvage qui étoit ſur
» l'éminence, avoit tiré une fleche droit au
» cœur d'un de ces miſérables matelots; à
» ce ſignal, tous les ſauvages tirerent leurs

» fleches, & ſon corps fut couvert de traits » en un inſtant.

» Cette cérémonie me fit horreur, je tom- » bai évanouie, & cette foibleſſe me déli- » vra de la douleur de voir ſon camarade » traité de la même ſorte. Les femmes qui » m'avoient amenée, me ramenerent & me » firent revenir à moi; comme je ne les en- » tendois pas, je ne pus ſavoir d'où leur » venoit cette cruauté: j'attendois la même » deſtinée que les deux matelots; mais mon » attente fut trompée, je ne reçus que reſ- » pects & qu'adorations de ce peuple bar- » bare, & leurs ſoins me firent paſſer ma » vie ſans péril. Au terme où je devois ac- » çoucher, ils s'aſſemblerent tous dans ma » caverne pour être témoins de ma déli- » vrance, & je mis au jour une fille que les » femmes ſauvages m'aporterent avec des » marques de joie qui me ſurprirent; je ne » ſavois que juger de tout ce que je voyois, » mais au bout de quelques mois, des étran- » gers ayant fait naufrage comme moi, & » étant abordés en ces funeſtes lieux, ils y » furent ſacrifiés comme les matelots, à la » réſerve d'une femme qui s'étoit échapée » de la fureur des flots, que les ſauvages » reſpecterent ainſi que moi.

» Ce qui me donna lieu de ne plus dou- » ter que ces barbares n'en vouloient qu'aux » hommes, qu'ils mangeoient après les » avoir tués, & que mon ſexe avoit un » privilege particulier dans ce pays, & que » c'étoit cela qui avoit porté les femmes » ſauvages à me témoigner tant de joie en

me

» me voyant mere d'une fille plutôt que » d'un garçon, qu'ils auroient certainement » ſacrifié. Cette conjecture me fit bénir le » ciel de ne m'avoir donné que cette inno- » cente créature, ſur laquelle ils ne pou- » voient exercer leur barbarie; la femme » que ſon malheur avoit rendue compagne » de mon infortune, mourut très-peu de » tems après ſon arrivée; pour moi, il y a » un an que j'y ſuis, élevant ma fille à la » maniere des ſauvages, y étant forcée par » le pouvoir qu'ils ont ſur moi. Ses graces » enfantines.....

Timante s'arrêta à cet endroit, la feuille n'ayant plus rien d'écrit, il chercha dans le reſte des tablettes s'il ne trouveroit pas encore quelque éclairciſſement: en effet, il vit ſur la derniere écorce des lettres qui paroiſſoient partir d'une main mal aſſurée, & ce fut avec bien de la peine qu'il y lut ces paroles:

» Après un an de peines, je meurs. Maî- » tre de l'univers, ſouverain arbitre des hu- » mains, que je n'ai point ceſſé d'adorer, » prenez ſoin de l'innocente Félide.

Après cette priere, on voyoit en chiffres romains, l'année où Léonide avoit écrit; ce qui nous inſtruiſit que Félide pouvoit avoir quinze à ſeize ans; ces dernieres paroles ne donnerent point lieu de douter à Timante, que la belle Sauvage ne fût ſa fille, les mouvemens qu'il avoit ſentis à ſa vue l'en avoient averti, & cet écrit l'en convainquit.

Pour moi, j'en eus une joie que je ne

pus lui cacher ; j'embraſſai ſes genoux, & le nommant cent fois mon pere, je le priois d'être favorable à mon amour, ſans faire réflexion que nous étions dans un lieu peu propice à de ſemblables feux. Timante me fit revenir de mon erreur, en me promettant que ſi, par un bonheur qu'il n'oſoit eſpérer, nous pouvions tirer Félide de ce déſert, & revoir d'autres climats, il n'auroit point de plus grande ſatisfaction que celle de nous unir.

Toute cette aventure nous occupa juſqu'au lendemain, que nous ne manquâmes pas de nous trouver à notre rendez-vous ordinaire ; nous vîmes la belle Félide qui venoit au-devant de nous ; Timante ne put tenir ſes larmes, & courut à elle pour l'embraſſer ; mais cette charmante fille ſe ſouvenant de ce que j'avois fait la veille, lui fit ſigne qu'elle craignoit de me fâcher : je m'aprochai d'elle, & lui fis entendre, que ces careſſes, loin de me faire de la peine, me donneroient un plaiſir extrême ; elle en marqua de la joie, & ſe raprochant de Timante, elle lui témoigna tant de reſpect & d'amitié, qu'il ſembloit qu'elle le connût pour ſon pere ; il nous conduiſit dans notre cabane, que Félide examina avec beaucoup d'étonnement. Lorſqu'elle eut tout viſité, Timante la fit aſſeoir, prenant la pointe d'un javelot, il écrivit quelques lettres ſur une large écorce d'arbre dont il s'étoit muni pour ce deſſein, & les articulant à haute voix, il fit comprendre à Félide qu'il ſouhaitoit qu'elle en fît de même : lorſqu'il les

eut répétés pluſieurs fois, elle les redit après lui avec une facilité qui nous ſurprit. Ils paſſerent preſque tout le jour dans cette occupation pendant lequel il lui fit connoître preſque toutes les lettres de notre alphabet, que l'innocente Félide qui l'écoutoit avec attention, ſcandoit après ; il tenta de les lui faire aſſembler, mais il ne put y parvenir.

Cependant l'heure de la retraite étant venue, elle nous fit ſigne qu'elle viendroit le lendemain, n'oſant reſter davantage ; les droits que nous ſentions avoir ſur elle, nous firent ſentir cette ſéparation plus vivement que les autres fois ; mais la raiſon nous ayant fait vaincre notre répugnance, nous la conduisîmes auſſi loin qu'elle nous le permit. Nous paſſâmes ainſi quinze jours, pendant leſquels Félide s'attacha ſi fortement aux leçons de Timante, qu'en moins d'un mois elle en ſut aſſez pour nous entendre & s'expliquer un peu.

Cette facilité d'aprendre charma Timante, il ne ſe laſſoit point de l'admirer ; en effet, elle avoit un fond d'eſprit ſi ſurprenant, & une pénétration ſi vive, que les premiers jours paſſés, il ne lui falloit plus répéter les choſes pour qu'elle les retînt ; cela mit Timante en état de lui aprendre ſa naiſſance, & par quelle aventure elle avoit été élevée en ces lieux : elle verſa beaucoup de larmes en écoutant l'hiſtoire de Léonide ſa mere, & toutes ſes actions, & le peu de mots qu'elle pouvoit encore prononcer, marquoit tant de douceur & de vertu, que

Timante n'auroit pu lui refuſer toute ſa tendreſſe, quand même elle n'eût point été ſa fille.

Comme elle devenoit chaque jour plus en état de nous entendre & de nous répondre, il la queſtionnoit ſur les loix de ce peuple, & pourquoi ils ſacrifient les hommes & reſpectent les femmes; elle nous dit qu'elle étoit très-peu inſtruite de la plupart de ces choſes, qu'elle ſavoit ſeulement qu'il y avoit chez ces ſauvages une ancienne tradition, qu'il étoit abordé chez eux une troupe de gens qui leur étoient inconnus; qu'ils avoient fait cette deſcente dans le tems qu'il n'y avoit que leurs femmes & leurs filles dans leur habitation, les ſauvages étant occupés à ce qu'ils apellent le grand-conſeil pour s'élire un chef, cérémonie qui ſe paſſe dans une plaine très-éloignée de leurs cavernes où les femmes ne ſont point admiſes.

Que ces femmes étant toutes inſtruites à tirer de l'arc, & voyant des hommes inconnus, avoient voulu fondre ſur eux, mais qu'avec des armes extraordinaires, & dont elles ignoroient l'uſage, ces étrangers avoient fait un ſi grand déſordre, qu'ils en tuerent pluſieurs d'entr'elles, & que le reſte fuyant avec de grands cris juſqu'au lieu du grand-conſeil, avoient averti les ſauvages de ce qui ſe paſſoit.

Qu'ils étoient accourus armés de pieux de maſſues & de fleches; & que comme ils étoient un nombre conſidérable, ils eurent bientôt accablé leurs ennemis; qu'ils les maſſacrerent, les firent rôtir, & les mange

rent ; que cependant la plupart de leurs femmes ayant péri dans la mêlée, ils jugerent de faire le même traitement à ceux qui reſſembleroient à ces inconnus qui auroient la témérité d'aborder dans leur pays, attribuant cette aventure à la fureur d'un malin eſprit, qu'ils diſoient vouloir les perſécuter de pluſieurs manieres.

Que cependant la vigoureuſe défenſe que leurs femmes avoient faite en cette occaſion, les avoient rendues reſpectables de génération en génération, & que c'étoit par-là qu'ils conſidéroient généralement tout ce qui étoit de leur eſpece.

Que ce n'étoit que parce qu'elle étoit inſtruite de tout cela, qu'elle n'avoit pas voulu permettre que nous la ſuivions, & qu'elle nous ſuplioit par toute la tendreſſe que nous avions pour elle, de ne la pas expoſer à un ſpectacle dont la ſeule idée étoit capable de la faire mourir. Timante l'en aſſura, & lui promit d'attendre du ciel le moyen de nous délivrer les uns & les autres, ſans chercher une mort où il y auroit moins de valeur que de témérité, & qui ne la rendroit que plus à plaindre.

Nous avions paſſé quelques jours de cette ſorte, lorſque Félide nous fit connoître la crainte qu'elle avoit que les ſauvages ne vinſſent à découvrir notre retraite, qu'ils devoient faire inceſſamment une grande chaſſe, & qu'elle trembloit que leurs pas ne ſe portaſſent de notre côté : remplie de cette frayeur, elle nous pria de démolir notre cabane, de façon qu'il n'en reſtât aucune

marque, & qu'elle nous conduiroit dans un endroit qui étoit reſpectable à ces ſauvages, & dont ils n'oſoient aprocher, depuis qu'un orage & des vents affreux avoient inondé & fait périr une partie de leur nation qui habitoit en ce tems-là dans cet endroit.

Que les ſauvages pleins de ſuperſtitions trembloient d'en aborder, & même de prononcer le nom du lieu, dans la crainte que l'eſprit malin qu'ils accuſoient d'avoir fait périr leurs freres, ne les exterminât.

Ce diſcours me parut trop ſenſé pour n'y pas ſouſcrire; ſur le champ nous démolîmes notre cabane, & Félide nous ayant joint le lendemain de meilleure heure qu'à l'ordinaire, elle nous conduiſit dans l'endroit dont elle nous avoit parlé: c'étoit un vallon, dans lequel couloit une riviere qui ſe jettoit dans la mer entre deux montagnes eſcarpées, au pied deſquelles il y avoit pluſieurs cavernes qui nous ſervirent de logement: la charmante Félide, ſatisfaite de nous avoir mis en ſûreté, ſe trouva plus tranquille, & venoit réguliérement tous les jours charmer les ennuis de notre retraite. Les miens étoient extrêmes, mon amour s'étoit augmenté de façon à me faire ſentir dans toute ſon étendue la rigueur de mon ſort; Timante même m'avoit ôté une partie de ma conſolation, ayant fait entendre à Félide dans ſes leçons cette pudeur ſévere qu'une fille doit conſerver avec tant d'attention; & ſans lui défendre de m'aimer, il avoit ſi bien réglé ſes actions & ſes paro-

les, qu'elle n'agiſſoit plus avec moi qu'avec une réſerve qui me déſeſpéroit. Je n'oſois m'en plaindre à Timante ; mais un jour qu'il s'éloigna de nous pour quelques momens, je me jettai aux pieds de Félide, & la regardant avec tout l'amour que je reſſentois : d'où vient, belle Félide, lui dis-je, me traitez-vous avec tant de froideur ? la ſcience que vous avez acquiſe vous a-t-elle fait oublier que je ſuis le premier homme qui vous ait adoré ; ou, vous a-t-elle fait entrevoir en moi quelques défauts qui me rendent indigne de l'amitié que vous me témoigniez lorſque vous ne pouviez vous expliquer ?

Hélas ! me répondit-elle avec une douceur charmante, que je mérite peu vos reproches ! la premiere choſe que j'ai apriſe a été de vous aimer, & Timante me dit chaque jour que les premieres impreſſions ne s'effacent jamais ; jugez donc ſi celle-là qui m'a été inſpirée par la nature, & qui flatte ſi bien mon cœur, peut ſe détruire ; bien loin que la ſcience m'ait changée, elle m'a fait découvrir en vous mille qualités que je n'y voyois pas, & qui m'attachent à vous pour toute ma vie.

Mais en me faiſant connoître ce que vous valez, elle m'a apris auſſi à me connoître moi-même ; elle m'a fait voir que ce qui étoit innocent dans la ſauvage Félide, deviendroit criminel dans Félide éclairée. Ces noms de pudeur, de gloire & de vertu, dont j'ignorois la force, m'ont ouvert les yeux ſur le péril de ſe livrer à ſa tendreſſe dans un lieu tel que celui-ci ; la facilité d'y

ſuccombet a fait naître ma crainte, ſans pouvoir diminuer mon amour. Timante m'a apris que je ne dois pas prononcer ce mot, mais je le dis avec ma premiere innocence, & s'il eſt plus fort dans ma bouche que dans celle des femmes des autres mondes, il eſt auſſi plus foible par le peu de connoiſſance que j'ai de tout ce qu'il peut exprimer.

Quoique Félide s'énonçât encore difficilement, elle mêloit tant de graces à ſa façon de parler, que le diſcours prononcé dans le langage le plus pur n'auroit pas eu le prix du ſien. Je la remerciai de l'éclairciſſement qu'elle venoit de me donner; & pour lui faire connoître le caractere de ma paſſion : ſi la premiere choſe que vous avez apriſe, lui dis-je, a été de m'aimer, vous devez vous ſouvenir, adorable Félide, que la premiere que je vous ai témoignée a été un reſpect qui ne s'eſt point démenti. Si je vous l'ai conſervé quand vous ne ſaviez pas démêler le bien avec le mal, & ſi je n'en ſuis point ſorti dans un déſert où votre innocence vous laiſſoit en proie à l'amour le plus ardent, que ne devez-vous pas attendre d'un homme qui vous regarde comme la fille de ſon bienfaiteur, & comme une perſonne que je dois unir pour jamais à mon ſort, ſi le ciel nous ouvre des voies pour ſortir d'ici ? Ne craignez donc rien, ma chere Félide, de l'homme du monde qui vous reſpecte le plus, quoiqu'il ſoit le plus amoureux. Je ne puş en dire davantage, Timante nous étant venu rejoindre; mais

ſon aimable fille ne me quitta point ſans m'aſſurer d'une tendreſſe inviolable. Il y avoit près de ſix mois que nous étions dans cette triſte ſolitude, & juſques-là Timante n'avoit penſé qu'à y mourir ; mais ſa charmante fille lui donna une forte envie d'en ſortir ; il n'y avoit point de jour qu'il ne montât ou qu'il ne fît monter ſur les montagnes qui nous faiſoient découvrir bien avant dans la mer, ſans que nous y euſſions encore rien aperçu ; mais un jour que je vis Félide occupée aux inſtructions de Timante, ma rêverie m'ayant conduit au ſommet d'une de ces montagnes, comme je promenois mes regards auſſi loin que la vue puiſſe s'étendre, je crus voir un vaiſſeau.

La mer étoit calme, le ciel étoit ſerein, & les objets pouvoient ſe diſtinguer facilement ; je pris des branches d'arbres, je fis des ſignes, on les entendit, & je crus voir qu'on détachoit une chaloupe pour venir à moi. Je ne perdis point de tems, l'eſpoir, la joie & l'amour conduiſant mes pas, je courus à notre caverne, où j'inſtruiſis Félide & Timante de ma découverte ; & ſans leur donner le tems de me répondre, je les conduiſis aux bords de la riviere qui ſéparoit les deux montagnes. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, qu'ils aperçurent la chaloupe ; nous recommençâmes nos ſignes, & ceux de dedans nous ayant vus, la chaloupe gagna la plage avec facilité, & vint aborder où nous étions. Nous n'héſitâmes pas à y entrer, on nous y reçut avec des démonſ-

trations de joie que nous prîmes à bon augure, & nous rejoignîmes le vaiſſeau.

Tous ceux qui étoient dedans vinrent ſur la proue pour nous voir ; leur étonnement fut ſans égal à la vue de Félide ; ſa beauté, ſa jeuneſſe & ſon habillement extraordinaire attirerent leurs regards & leur admiration ; Timante entra le premier, je le ſuivois avec ſa charmante fille ; le Capitaine du vaiſſeau s'avança à nous, mais avec des marques de la plus grande ſurpriſe. Que vois-je, s'écria-t-il en nous abordant, Timante ! Cléodon ! Ce ſon de voix nous étoit trop familier pour le méconnoître, & ce fut avec une joie bien ſenſible que nous nous trouvâmes dans les bras d'Agénor : jamais ſurpriſe n'égala la nôtre ; & jamais tendreſſe ne s'exprima avec de ſemblables tranſports : le vaiſſeau retentiſſoit des tendres noms de frere, de fils & de pere, ſans pouvoir prononcer d'autres paroles ; nous fûmes long-tems à ne témoigner notre ſatisfaction que par nos actions.

Mais enfin, Agénor nous ayant fait paſſer dans la chambre de poupe, après avoir ordonné que l'on fît voile vers la France, il nous embraſſa encore, & ne pouvant ôter ſes regards de deſſus Félide, il pria Timante de lui aprendre quelle aventure l'avoit rendu dépoſitaire du charmant objet qu'il voyoit ; ce généreux frere l'inſtruiſit de tout ce qui lui étoit arrivé : lorſqu'il eut achevé ſon récit, & qu'il eut apris que celle qui cauſoit ſon admiration étoit fille de Timante, il lui tendit les bras, & rendit graces au ciel de

ce qu'il lui faiſoit trouver dans cette admirable perſonne les moyens de s'unir encore plus étroitement avec un frere ſi cher.

Timante ayant ſatisfait la curioſité d'Agénor, pour moi, lui dit-il, vous pouvez aiſément juger, mon cher Timante, que la ſeule amitié m'a fait être ce que vous me voyez aujourd'hui; l'arrivée du ſecond vaiſſeau, que votre tendreſſe généreuſe avoit chargé de ce que vous aviez de plus précieux, m'ayant annoncé votre retour, je l'attendois avec une impatience qu'il m'eſt difficile de vous exprimer; mais n'entendant point parler de vous, & ſachant que vous n'étiez plus ſur les côtes de Coromandel, je formai le deſſein d'acheter un vaiſſeau, & de parcourir les mers juſqu'à ce que je vous euſſe trouvé, ou que je ſuſſe de vos nouvelles.

Je vous avouerai que Cléodon partageoit vivement l'inquiétude que j'avois de votre ſort, & ce fils que je m'étois fait un devoir de ſacrifier à la reconnoiſſance que je vous devois, me revenoit ſans ceſſe à la mémoire, & je ne pouvois m'empêcher de me reprocher de l'avoir expoſé aux périls d'un voyage ſi dangereux.

Votre ami, qui étoit pour lors au Port-Louis, me facilita les moyens de réuſſir dans mon entrepriſe: vos bienfaits m'ayant mis en état d'acheter un vaiſſeau, je le munis de tout ce qui eſt néceſſaire pour un voyage de long cours, & je m'embarquai ſuivi de beaucoup de perſonnes qui vouloient paſſer aux Indes; mais comme ils y

avoient déja été, & que la ſeule envie d'être témoins de mes aventures les portoit à me ſuivre, je leur fis promettre qu'ils ne s'oposeroient point à mon retour en France, en cas que je vous trouvaſſe avant que d'arriver aux Indes; ils y conſentirent tous, & jurerent de ne me point abandonner: nous prîmes la route des côtes de Coromandel.

Il y a quatre à cinq mois que nous ſommes ſur mer, dans l'eſpace deſquels nous avons rencontré pluſieurs vaiſſeaux qui en revenoient, & qui m'ont apris que vous n'y étiez point de retour, & que n'ayant eu nulle de vos nouvelles, on ne doutoit pas que vous n'euſſiez péri; ces diſcours, qui me furent réitérés, me mirent dans le dernier déſeſpoir; je ne voulus plus aller aux Indes; j'ordonnai qu'on fît voile au hazard, en parcourant la mer çà & là, ſans deſſein prémédité, eſpérant toujours & me flattant que je vous rencontrerois ou périrois dans ma triſte recherche; il n'y a point d'écueils depuis cinq mois que je n'aie fait examiner le plus près qu'il a été poſſible, & point d'Iſle abordable dans cette mer où je n'aie deſcendu pour voir ſi vous n'y attendiez pas du ſecours.

Un mois s'eſt écoulé encore depuis ce tems, je commençois à perdre l'eſpoir, lorſqu'il y a quatre jours que nous fûmes aſſaillis d'une tempête ſi furieuſe, qu'elle nous porta, malgré nous, dans cette mer; l'orage & les vents ayant ceſſé, je remarquai hier matin les hautes montagnes que vous venez de quitter, elles exciterent ma

curioſité, je conſultai le Pilote de mon vaiſſeau, dont l'habileté m'eſt connue; il m'aſſura que ces rochers ſéparoient de la mer une terre inconnue dont il ignoroit l'entrée: je fis ſur le champ détacher une chaloupe avec trois hommes qui me ſont dévoués, & leur recommandai de chercher l'abord de cette terre: je fus obéi, & ils revinrent me rendre compte qu'une riviere dans laquelle on pouvoit entrer facilement, ſéparoit les deux hautes montagnes que j'avois vues, & que ſi je voulois détacher encore quelques chaloupes avec du monde pour les ſecourir en cas de péril, ils ſe faiſoient fort d'entrer dans ce pays par cette riviere; nous tînmes conſeil, & l'on n'oſa hazarder la choſe. Cependant un mouvement ſecret me portant à ne vouloir pas m'éloigner de ce lieu, je fis tourner la proue vis-à-vis ces montagnes, & ne pouvant en ôter mes regards, comme je les examinois ce matin, j'ai cru voir quelque choſe ſur le ſommet de l'une des deux; j'ai fait prendre des lunettes, & m'ayant certifié qu'on voyoit quelqu'un qui faiſoit des ſignes, j'ai fait partir la chaloupe, avec ordre de ne point revenir ſans m'avoir amené ceux qui imploroient notre aſſiſtance.

Vous ſavez le reſte, mon cher Timante, continua Agénor, mais vous ne pouvez concevoir l'excès de ma joie, en voyant que le ciel ne m'a conduit ici que pour ſauver la vie à tout ce que j'ai de plus cher, & vous rendre par-là une partie de ce que je vous dois: Agénor ceſſa de parler, & nos embraſſemens recommencerent.

La charmante Félide inſtruite que mon pere étoit le frere du ſien, lui témoignoit ſa joie & ſa tendreſſe avec des graces qui le charmoient. Après que nous eûmes donné le tems néceſſaire à cette heureuſe reconnoiſſance, ceux du vaiſſeau vinrent féliciter Agénor, & l'aſſurer qu'ils retourneroient en France, bien moins par la force de l'engagement qu'il avoit exigé d'eux, que par le deſir de partager ſon bonheur; tout ſembloit favoriſer notre retour, le tems, les vents & la mer nous promettoient une navigation tranquille, lorſque nous entendîmes crier aux armes par tout l'équipage.

Nous courûmes ſur le tillac, & nous vîmes un vaiſſeau corſaire arabe qui venoit à nous à force de voiles: nous étions dans l'impoſſibilité de l'éviter; ainſi il fallut ſe réſoudre à combattre. Vous jugez bien, Madame, qu'Agénor, Timante & moi ſentîmes en ce moment tout ce que l'amour, l'amitié & la tendreſſe paternelle peuvent inſpirer. Agénor étoit réſolu de périr plutôt que de perdre ce qu'il venoit de recouvrer: Timante auroit ſacrifié mille vies pour garantir ſa fille de l'eſclavage, & ces trois perſonnes m'étoient trop cheres pour que je puſſe connoître aucuns dangers que le leur; des motifs ſi preſſans donnent de la valeur aux moins courageux: ainſi je crois que je puis vous aſſurer, ſans bleſſer la modeſtie, que la ſituation de nos cœurs nous rendoit capables d'affronter une armée.

Agénor & Timante donnerent les ordres néceſſaires, & nous attendîmes l'ennemi

avec une aſſurance qui auroit fait trembler tout autre qu'un corſaire : le feu qui ſe fit d'un bord à l'autre, du canon & de la mouſqueterie, annonça le combat. Les vaiſſeaux s'accrocherent, & ce fut alors que les ſentimens qui nous occupoient, ſe firent voir dans toute leur étendue ; il n'y eut pas un des nôtres qui n'eût un ennemi redoutable en tête.

Pour moi je m'attachai au Capitaine du vaiſſeau ennemi, qui ſe faiſoit déja jour pour paſſer au nôtre ; je le joignis, & me trouvant aparemment digne de ſon courroux, il ſe fit entre nous un combat dont je pourrois tirer quelque gloire, ſi la ſeule valeur eût animé mon bras ; mais les paſſions dont mon cœur étoit agité par les objets que j'avois à défendre, eurent ſans doute plus de part à ma victoire que mon propre courage. Nous nous bleſſâmes en pluſieurs endroits l'un & l'autre ; mais le dernier des coups que je lui portai marqua le dernier inſtant de ſa vie. Il tomba noyé dans ſon ſang ; alors je m'élançai dans ſon vaiſſeau, dont il m'avoit ſi long-tems défendu l'entrée ; j'y fus ſuivi de Timante & d'Agénor, qui de leur côté avoient donné la mort à tous ceux qui s'étoient préſentés à eux ; nos gens firent auſſi tout ce qu'on peut attendre d'amis bons & pleins de zele.

Nous criâmes main-baſſe en entrant dans le vaiſſeau ; mais la mort du corſaire ayant ôté le courage aux ſiens, la plupart étant morts ou bleſſés, nous ne vîmes que des gens tremblans & ſoumis, qui nous deman-

doient la vie en embraſſant nos genoux. Comme la ſeule néceſſité de ſe défendre avoit armé notre bras, & que l'avidité du gain ne l'avoit point conduit, ce ſpectacle n'eut pas de peine à le déſarmer; ainſi ayant arrêté la fureur des nôtres, nous accordâmes la vie & la liberté à tout l'équipage, & rendîmes la derniere à pluſieurs eſclaves que le corſaire avoit faits dans ſes courſes.

Nous viſitâmes le vaiſſeau, & nous le trouvâmes chargé d'un riche butin. Agénor en diſtribua une partie aux captifs Chrétiens qu'il fit paſſer dans notre bord, il en donna auſſi aux gens du corſaire, leur laiſſant, avec le vaiſſeau, la liberté de prendre la route qu'ils voudroient. Nous rentrâmes dans le nôtre avec le reſte du butin; il fut aſſez conſidérable pour donner à nos amis des marques eſſentielles de la généroſité de Timante & d'Agénor, & pour les dédommager des frais du pénible voyage. Tandis que mon pere s'occupoit de ce ſoin généreux, & que Timante prenoit celui de faire décharger le vaiſſeau des morts & des mourans, je courus à la chambre de poupe, où l'on avoit contraint Félide à reſter pendant le combat. L'état où je trouvai cette charmante fille ne ſe peut bien repréſenter. Elle faiſoit ſes efforts pour s'arracher des mains de ceux que l'on avoit commis à ſa garde; lorſque j'entrai: Ah! mon cher Cléodon, me dit-elle auſſi-tôt qu'elle me vit, eſt-il poſſible que vous ayiez ſouffert que votre Félide fût enfermée pendant qu'on attaquoit vos jours! Agénor & Timante ont-ils ſi

mauvaiſe opinion de mon courage pour croire que je n'euſſe pas combattu comme eux pour défendre leur vie & la vôtre ? Et ces fleches que j'ai ſi ſouvent lancées ſur les animaux des ſauvages lieux où j'ai reçu le jour, m'auroient-elles moins ſervi dans une occaſion où il s'agiſſoit de ſauver tout ce que j'ai de plus cher ?

Félide parloit avec tant de véhémence, que je ne pus l'interrompre, & le plaiſir de découvrir dans cet emportement ſa tendreſſe pour moi, joint à tout l'amour qu'elle m'inſpira dans ce moment, me cauſa une ſi grande émotion, que le ſang des bleſſures, que la chaleur du combat m'avoit fait négliger, ſortit avec impétuoſité, & me fit tomber évanoui aux pieds de cette fille incomparable : les cris qu'elle fit à cet accident ayant attiré Agénor & Timante, ils me firent revenir, & m'ayant fait panſer, ils eurent la ſatisfaction d'aprendre qu'aucune de mes bleſſures n'étoit mortelle ; cependant ils inſtruiſirent Félide du ſuccès du combat, & lui firent entendre que l'uſage & leur tendreſſe pour elle ne leur avoient pas permis qu'elle y fût expoſée. Agénor fit aborder au port le plus proche pour me donner le tems de me remettre ; je ne fus pas plutôt rétabli, que nous nous rembarquâmes : le reſte de notre voyage n'a rien eu de fâcheux & d'extraordinaire : il y a trois mois que nous arrivâmes à la Rochelle, où Agénor ayant débarqué tout ce que nous avions gagné ſur le corſaire, il trouva à ſe défaire du vaiſſeau ſans beaucoup de

peine. Après nous être reposés quelques jours, nous en partîmes, & vînmes rendre à ma mere la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis mon absence & le départ d'Agénor.

La vue de Félide fit sur son cœur les impressions qui lui sont ordinaires ; & pour avancer mon bonheur, elle a pris soin de la faire instruire avec tant d'exactitude, qu'elle sera baptisée dans quatre jours, & que notre union doit se faire immédiatement après cette cérémonie. Agénor voulant se montrer aussi exact que Timante s'est fait voir généreux, lui a rendu un compte fidele des biens qu'il lui avoit envoyés, en le priant d'en faire l'usage qu'il desireroit. Timante n'en a voulu qu'une très-petite partie, en a donné une très-forte pour la dot de Félide, & a contraint Agénor de jouir du reste pour en avantager sa famille, n'ayant point d'autre ambition que de passer sa vie avec nous. Lorsque toutes ces choses ont été réglées, Agénor & moi sommes allés ce matin pour en instruire Thélamont ; mais ayant apris qu'il venoit de partir avec vous, Madame, pour cet aimable séjour, j'ai laissé Agénor & Timante accablés d'affaires, & me suis chargé de la commission qu'ils m'ont donnée de venir vous joindre ici pour vous assurer de leurs respects, & renouveller avec Thélamont leur ancienne amitié. Comme il ne m'a jamais vu, j'ai été obligé, en le saluant, de lui aprendre qui j'étois, & sa réception n'a point démenti l'opinion qu'a

eue Agénor du plaiſir que lui feroit ma préſence.

Quoique je ne vous euſſe jamais vu, dit Thélamont, auſſi-tôt que Cléodon eut fini ſon récit, je vous connoiſſois beaucoup, & le combat dont vous venez de parler ſi modeſtement, a fait aſſez de bruit pour que j'en fuſſe inſtruit, & pour m'aprendre que vous joignez une valeur éclatante à mille autres belles qualités. Pour moi, dit Uranie, l'hiſtoire de Cléodon, & la maniere dont il l'a dite, m'a charmée, & je brûle du deſir de connoître & d'embraſſer la charmante Félide. En vérité, ajouta Félicie, il faut convenir que rien au monde n'eſt plus extraordinaire que les aventures de cette belle fille, & que Cléodon ne peut trop aimer une perſonne que le ciel ſemble avoir fait naître pour lui. Chacun convint de ce que dit Félicie, & s'étendit ſur la tendreſſe & la généroſité de Timante & d'Agénor, dont les procédés attirerent des louanges de toute la compagnie. Uranie preſſa fort Cléodon de reſter; mais il s'en excuſa, n'étant venu ſimplement que pour lui rendre ſes devoirs, & lui aprendre ce qu'il venoit de dire; ainſi quelques inſtances qu'on lui fit, l'amour le rapellant auprès de Félide, il remonta en carroſſe à l'inſtant. Thélamont le vit partir avec chagrin, & lui fit promettre qu'il reviendroit lorſqu'il ſeroit entiérement heureux.

Comme le récit de Cléodon avoit été long, il ne fut pas plutôt parti, qu'on vint avertir qu'on avoit ſervi.

On ſe mit à table, & le ſoupé ſe paſſa avec l'aiſance & la noble liberté qu'on avoit coutume de reſſentir par-tout où commandoit Uranie. Comme les ſoirées n'étoient pas encore des plus chaudes, la compagnie ſe rendit au ſortir de table dans l'apartement de Florinde & de Camille; cette aimable fille, qui craignoit que la converſation ne tournât encore ſur elle, s'empreſſa d'y donner un ſujet: l'aventure du matelot avec le crocodile & le tigre, dit-elle, m'a fait ſouvenir d'un trait de jugement, qui, je crois, vous plaira autant qu'à moi.

On commença, continua-t-elle, ſous le miniſtere du Cardinal de Richelieu, à tenir la main à faire ſévérement obſerver les édits de nos Rois, qui défendent les duels.

Un particulier nommé Bonneval, fut accuſé & convaincu à Lyon de s'être battu en duel; & le Grand-Prévôt l'ayant condamné à être pendu, on le conduiſit à la place de Belle-Cour, où l'exécution devoit ſe faire: il étoit prêt de ſubir la peine, lorſqu'il vit paſſer un courrier du Cardinal; le malheureux Bonneval dit aux Officiers de Juſtice qui le conduiſoient, qu'il avoit un ſecret de la derniere importance à révéler à ce courrier, qu'il prioit qu'on le fît aprocher; qu'il s'agiſſoit de l'intérêt de l'Etat en général, & de la ſûreté de ſon Eminence en particulier; on fit venir le courrier, il lui répéta la même choſe; mais il lui dit qu'il ne pouvoit rien déclarer de ce qu'il ſavoit qu'à ſon Eminence.

Le courrier lui parla en particulier, &

paroiſſant entrer dans ſes raiſons, il dit au Grand-Prévôt que cet homme avoit de ſi grandes choſes à révéler, qu'il ſeroit blâmé s'il le faiſoit exécuter ſans avoir reçu les ordres du premier Miniſtre, & fit ſi bien par ſes repréſentations, que l'exécution fut ſuſpendue.

Le courrier ne fut pas plutôt arrivé à la Cour, qu'il informa le Cardinal de ſon aventure; ce grand Miniſtre, qui ne négligeoit rien, donna ſes ordres pour faire conduire Bonneval avec ſoin à Paris.

Il fut mené au Cardinal, qui lui demanda ce qu'il avoit à lui dire: Monſeigneur, lui répondit-il, pardonnez à ma témérité, ſi dans le moment qu'on me menoit à la potence, j'ai eu la penſée, en voyant votre courrier, d'en impoſer au Grand-Prévôt, comptant bien que ſi je pouvois venir devant votre Eminence, elle obtiendroit ma grace.

Le Cardinal ne put s'empêcher d'admirer la fermeté de cet homme, & jugeant du caractere de ſon eſprit par le jugement qu'il avoit conſervé dans le péril qu'il avoit couru, il ſe fit inſtruire de ſon affaire, en parla à Louis XIII, & obtint ſa grace. Bonneval en liberté fut remercier le Miniſtre, & lui dit, que lui étant redevable de la vie, il vouloit la conſacrer à ſon ſervice; le Cardinal, qui ſe connoiſſoit en gens, l'éprouva, & s'en ſervit utilement en pluſieurs occaſions.

Il faut convenir, dit Uranie, lorſque Camille eut ceſſé de parler, que voilà un

chemin bien extraordinaire pour faire ſa fortune, & cela prouve bien de quelle conſéquence il eſt de conſerver le jugement & du ſang-froid dans tous les tems de la vie.

Cela eſt ſans contredit, ajouta Thélamont, & pour vous convaincre encore plus à quel point la prudence eſt néceſſaire à l'homme, en voici un trait qui a toujours fait mon admiration. Monſieur de la Tremouille étant Général de l'armée que Charles VIII envoya en Bretagne contre le Duc d'Orléans, qui régna depuis ſous le nom de Louis XII, ſurnommé le Pere de la patrie, & qui, pour lors s'étoit retiré en Bretagne avec pluſieurs Seigneurs de ſon parti, qui s'étoient ſoulevés pour s'opoſer au gouvernement de Madame de Bourbon, fut obligé d'en venir avec ce Prince à une affaire déciſive.

Le bataille ſe donna à ſaint Aubin; la Tremouille fut le victorieux, & le Duc d'Orléans fait priſonnier; mais conſervant dans ſa victoire la prudence qui ne doit jamais abandonner les Grands Hommes, il eut tant d'égards pour le Duc d'Orléans, qu'il le traita toujours avec un reſpect infini, lui faiſant rendre tous les honneurs dûs à un ſi grand Prince; il fut envoyé au Château de Loches, où il fut conduit par ſon vainqueur, qui ne ceſſa point d'intercéder pour lui auprès du Roi, & fit ſi bien, qu'il obtint la liberté, & qu'il commanda dans la guerre de Lombardie.

Il ſembloit que cet habile guerrier prévoyoit qu'il deviendroit ſujet de celui qu'il

venoit de combattre & de vaincre, & que la mémoire du jeune Roi qui mourut quelque tems après ſans enfans, ne le garantiroit pas de ſon reſſentiment, ainſi que ſe l'imaginerent tous les courtiſans qui le crurent perdu ſans reſſource à l'avénement du Duc d'Orléans; mais ce Prince devenu Roi, récompenſa la modération de la Tremouille par des honneurs & des bienfaits, qui tromperent l'attente de ceux qui en avoient jugé autrement; & lorſqu'on voulut repréſenter à ce bon Roi ce qui s'étoit paſſé entre la Tremouille & lui, il fit cette ſage & mémorable réponſe, *que la modération du vainqueur avoit effacé & mis dans l'oubli les chagrins du vaincu, & que ce n'étoit point au Roi de France à venger les querelles du Duc d'Orléans.* Quelle leçon pour les Rois, les Princes, les Miniſtres, & généralement pour tous les hommes! Louis XII fut toujours bon, ſage, vaillant, & pendant les douze années de ſon regne, il ne ſe démentit jamais, ſoit dans la proſpérité ou dans l'adverſité, & mourut adoré de ſes ſujets & des étrangers.

Si Louis XII, dit alors Uranie, nous donne par ſes bienfaits envers la Tremouille l'idée d'un Prince véritablement ſage, la modération de la Tremouille nous aprend qu'on ne doit jamais abuſer du pouvoir & du crédit que donnent les grands noms & les grandes actions.

Il eſt vrai, dit Orſame, mais tous les hommes ne ſont pas fermes de même, il eſt peu de vainqueurs qui euſſent gardé la mo-

dération de la Tremouille, & bien des Rois n'auroient peut-être pas été du sentiment de Louis XII.

Les grandes ames pensent de même, reprit Julie, celles qui sont formées pour être justes, suivent les traces les unes des autres; & quoiqu'il y ait souvent de la différence dans la façon de bien faire, il n'y en a point dans les effets.

Mais, continua-t-elle, comme je crois que nous ne pouvons finir notre conversation par un plus beau sujet, je suis d'avis que nous laissions Florinde & Camille dans la liberté de faire leurs réflexions non-seulement sur ce que nous avons dit, mais encore sur ce que nous aurions à dire.

A ces mots la compagnie prit congé des deux belles cousines, & nos couples heureux furent jouir dans les bras du sommeil des douceurs d'un repos dont leur tendresse mutuelle leur faisoit goûter les charmes sans troubles & sans amertumes.

HUITIEME JOURNE'E.

URANIE ne fut pas plutôt levée, qu'elle passa à l'apartement de Camille & de Florinde; elle trouva ces deux belles filles avec Julie, qui se préparoient à se rendre dans le sien: Thélamont, Orsame & Orophane parurent presque dans le même instant. Uranie ne voyant point Félicie, engagea la compagnie à lui aller reprocher sa paresse.

Orophane

Orophane leur dit qu'elle écrivoit, & les joindroit incessamment : la crainte de l'embarrasser détermina cette aimable société de faire un tour de promenade en l'attendant : on se rendit dans le jardin ; c'étoit le commencement du mois de mai, & jamais le printems n'avoit paru si beau ; on fut assez long-tems à vanter les charmes de cette saison, ensuite la conversation tourna sur la grandeur de l'auteur de la nature, ne pouvant admirer les effets & les causes sans remonter à leur source divine : Si on faisoit souvent ces sortes de réflexions, dit Uranie, les hommes ne tomberoient jamais dans l'erreur ; la justice & l'équité les guideroient éternellement. Quoi ! reprit Orophane, croyez-vous que pour être équitable & juste, il faille reprendre les choses de si haut ?

N'en doutez point, répondit Thélamont, tous les hommes naissent avec le desir de passer pour justes ; ce titre qui nous acquiert celui d'homme de bien, est d'un si grand prix, qu'il n'en est point qui n'en soient jaloux ; cependant la corruption du cœur humain nous éloigne tous les jours par nos actions de cet illustre avantage ; celui qui veut y parvenir doit faire une exacte attention sur lui-même, en cherchant en soi ce germe de justice que la providence a mis en nous, & qui se trouve étouffé par nos passions.

Celui qui n'entreprend rien sur autrui, qui rend à chacun l'honneur qui lui appartient, qui pese bien les degrés & les mérites des personnes, qui reconnoît avec exacti-

tude un ſervice ou un plaiſir reçu, & qui marque dans ſa conduite une profeſſion de vérité & de bonne foi, ſe peut dire juſte.

Au contraire, celui qui, ſous quelque couleur que ce puiſſe être, dépouille ſon ami ou ſon adverſaire de ſes facultés, qui nuit malicieuſement aux commodités ou à la réputation d'autrui, qui ne donne que par paſſion, ou qui refuſe par ingratitude, & qui peint & donne les couleurs du vice aux choſes les plus innocentes, empoiſonne les actions & les paroles les plus pures : quelque mérite qu'il puiſſe avoir d'ailleurs, il ne peut jamais paſſer pour un homme juſte ; vainement il voudroit ſe parer du titre de ſincere, il eſt bientôt démaſqué, haï, mépriſé, & tout-à-fait délaiſſé.

Je ne vous fais ici le contraſte des vertus & des vices, que pour vous prouver qu'on ne peut acquérir les unes qu'en remontant à la divinité, & que nous ne tombons dans les autres, que par le penchant que nous avons à nous en détourner ; la vertu doit paroître volontairement dans toutes nos actions, régler & façonner nos intentions, de maniere qu'il ne puiſſe jamais nous être reproché d'avoir voulu faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit ; cette regle ancienne, qui a été dans la bouche des Chrétiens, des Juifs & des Payens, eſt la premiere forme & le modele de la droiture & de la bonté.

Les Rois, les Princes, les Sujets, les Grands & les Petits, peuvent prendre de-là les véritables préceptes & les enſeignemens

néceſſaires pour devenir ou perſévérer dans la juſtice. Lorſque les Hébreux vouloient décrire un homme de bien, éloigné de tout vice, ils diſoient, *un tel eſt juſte*, & y ajoutoient, *& craignant Dieu*, comme voulant ſignifier que de nous-mêmes nous ne pouvons être ſi parfaitement juſtes; mais que nous élevant à notre premier être, & nous échauffant des choſes divines, ce rayon de notre ame ayant pénétré juſqu'à lui, ſe réfléchit ſur nous-mêmes, & y aporte une impreſſion de l'image céleſte, qui n'eſt autre choſe que la juſtice & la bonté.

Le Payen qui le premier aſſit Thémis auprès de Jupiter, a voulu nous figurer par-là que la ſource de cette vertu eſt dans le ciel, d'où elle découle en nous lorſque nous ſommes religieux admirateurs de ſon eſſence; ainſi donc, je ſoutiens que le premier point de la juſtice conſiſte dans la religion, qui eſt une facon de rendre à Dieu les hommages que nous lui devons, en lui faiſant un humble ſacrifice de nos vœux & de nos prieres; & que ſans la religion, nous ſommes incapables de nous élever à ce premier moteur, qui ſeul doit être le centre où nous devons adreſſer nos vœux, & le motif de toutes nos réflexions.

Je n'aurois jamais cru, dit alors Orophane, que les obſervations que nous venons de faire ſur les effets & la beauté de la nature, nous euſſent procuré un diſcours ſi éloquent & ſi ſenſé; & j'avoue que je ſerois curieux de pouvoir trouver une matiere ſur laquelle Thélamont ne pût avoir occaſion

de dire de ſi belles choſes. Il ſeroit difficile, répondit Julie, en riant de l'idée d'Orophane, de le mettre en défaut, & je crois que ſur le ſujet le plus ſimple, il trouveroit le moyen de nous inſtruire & de nous amuſer.

Voilà juſtement celui qui me fait taire, répondit-il ſur le même ton; & ſi vous continuez, je ne parlerai plus, que vous ne m'en priez bien fort. Nous y perdrions trop, dit Orſame, & ſans vouloir continuer les louanges qui vous bleſſent, je vous prie; au nom de toute la compagnie, de nous faire toujours part de vos idées.

Pour moi, dit Florinde, qui me contente du plaiſir que je ſens ſans l'exhaler en paroles, je ne m'expliquerai ſur celui que Thélamont m'a fait, qu'en diſant que je ſuis de ſon ſentiment, & que je trouve que la religion eſt abſolument néceſſaire pour former & perfectionner l'homme.

Cependant, dit Camille, les diverſes ordonnances que font les hommes pour ſervir Dieu en telle ou telle maniere, ne produiſent pas toujours l'effet qu'on en devroit eſpérer, & ſont ſouvent une occaſion à la dépravation, parce qu'il ſemble qu'ayant ſatisfait à l'aparence extérieure, ils ſe ſont bien acquittés de leur devoir. C'eſt une erreur, dit Uranie, des plus dangereuſes, & qui nous conduit abſolument dans le déſordre, Dieu voulant que nous imitions ſa juſtice & ſa bonté, & qu'à ſon exemple la miſéricorde précede toujours nos actions; car enfin, ſi nous nous écartons de cette voie,

& ne faiſons notre devoir que par les conſidérations humaines, nous tombons dans la ſuperſtition, & faiſons abſolument le contraire de notre confeſſion de foi; & il arrive par-là, qu'avec une grande dévotion en aparence, nous ne ſommes rien moins que dévots, & qu'en penſant faire & ſoutenir le bien, nous faiſons le mal. Cela ne ſeroit pas ainſi, reprit Thélamont, ſi nos penſées étoient véritablement religieuſes; ce qui ſeroit facile à voir en réfléchiſſant ſur nous-mêmes, où nous trouverions, comme je vous l'ai déja dit, ce principe de juſtice & de bonté qui doit guider toutes nos actions; mais il eſt vrai que les hommes font une eſpece de métier de la religion, & une coutume de ne s'examiner que par les ſeuls termes des loix humaines; & je vais vous prouver cela par un exemple ſingulier.

L'Empereur Charles-Quint fit tuer ſur le Pô, les Seigneurs de Frégoſe & Rangon, parce qu'ils alloient négocier une alliance contre lui à la Porte, de la part de François I. Roi de France: on a dit, pour juſtifier cette cruelle action, que les canons & les décrets défendent aux Chrétiens toutes ſortes d'alliances avec les Infideles, & qu'ainſi l'on ne devoit pas garder à de tels Ambaſſadeurs le reſpect & le droit des gens attachés à leur caractere.

Si Charles-Quint en ce moment eût élevé ſes penſées juſqu'à la divinité, il eût retrouvé en lui des raiſons aſſez fortes pour ne point commettre un pareil homicide & une ſemblable trahiſon contre des perſonnes revê-

tues d'un caractere ſacré, même parmi les nations les plus barbares; & ſi le Pape Alexandre VI eût eu les mêmes attentions, on n'auroit pas traité ſi cruellement le malheureux Siſime, frere de Bajazet, qui, fuyant la fureur d'un mahométan, ne trouva au milieu des premieres perſonnes de la chrétienté, rien moins que le chriſtianiſme. Je pourrois vous donner mille autres exemples, pour vous prouver que ce n'eſt que faute de ſonger à Dieu, & de réfléchir ſur ſoi-même, que l'homme tombe dans l'erreur, dans la cruauté, & de-là dans toutes ſortes de vices.

A peine Thélamont eut-il ceſſé de parler, que Félicie parut: vous venez très-à-propos, ma chere Félicie, lui dit Orophane, pour empêcher les louanges que nous étions tout prêts à donner à Thélamont, & ſa modeſtie vous doit quelque reconnoiſſance.

Il pourroit bien ne m'être pas ſi obligé que vous penſez, répondit-elle, après avoir reçu les amitiés de la compagnie, & je me veux tant de mal de n'avoir pas été témoin de ce qu'il a dit, que je ne ſais ce qui me tient de ne le pas faire recommencer; mais, comme je veux ménager la peine que vous lui donnez de vous inſtruire, j'aime mieux vous laiſſer ſuivre votre converſation, & prendre part, en l'écoutant, à l'admiration qu'il vous donne.

Les ſujets de nos entretiens ſont des récits ſi peu ſuivis, dit Uranie, qu'il ſeroit ſans doute difficile de les continuer ſur la même matiere. La diverſité, répondit Camille, en

fait l'agrément, & donne à connoître l'étendue du génie de ceux qui parlent, & je crois que l'on courroit riſque de s'ennuyer, s'il ne falloit jamais quitter ſon ſujet de vue, & ne terminer la converſation que parce qu'on l'auroit épuiſé.

Ah ! dit Florinde, ne craignez pas qu'elle tariſſe ici, tout nous ſert de bibliotheque, & quoique je ne prétende pas aprocher de l'eſprit qui regne dans cette compagnie, je ne puis me diſpenſer de remarquer qu'une bataille qui nous occupe un moment, nous fournit mille autres réflexions morales & ſolides. Pour moi, continua Orſame, je ne me laſſe point de ces ſortes d'entretiens, ils ſatisfont mon cœur & mon eſprit ; mais je trouve Thélamont ſi fort univerſel, que je regrette ſouvent, en l'écoutant, qu'il ne ſoit pas à la tête de quelque République ; & il me ſemble qu'un mérite comme le ſien ne devroit pas être enſéveli dans les voiles d'une vie unie & philoſophe.

Ce ne ſont pas toujours les plus grands eſprits qui ſont les plus propres au gouvernement, dit Orophane ; Thucidides eſt de l'opinion que ceux qui nous paroiſſent les plus peſans, qui vont pied à pied ſans s'écarter du ſentier que la raiſon leur trace, adminiſtrent mieux les affaires de la République, que les eſprits aigus qui veulent briller par-tout, aiment qu'on les écoute, & ſe laiſſent pénétrer facilement ; foibleſſe dont leurs ennemis profitent infailliblement à leur préjudice ; c'eſt ce qui a donné lieu à

cet ancien proverbe, *le trop d'eſprit eſt à charge.*

Les hommes de ce caractere ne ſont jamais en repos ; toujours agités de leurs idées, ils ne regardent qu'avec mépris les choſes communes, & ne peuvent preſcrire de bornes à leurs vaſtes projets ; ils veulent ſavoir la raiſon de la raiſon ; ils cherchent le plus & le mieux, & il arrive ſouvent qu'en faiſant toutes ces recherches, ils renverſent les Etats, & les ruinent de fond en comble.

Au lieu qu'un génie moins ſubtil ſe contente qu'un autre invente pour lui, & n'a point d'autre ambition que de ſuivre & imiter les regles que les anciens lui ont preſcrites, & ſans rien innover & négliger, mene les affaires à bon port : les eſprits vifs & bouillans n'ont pas plutôt conçu un deſſein, qu'ils ne ceſſent point de le pourſuivre ; les difficultés ne font que les irriter, la raiſon leur devient inutile, & ils ne s'aperçoivent de leur erreur que dans le moment qu'ils ſe précipitent, ou qu'ils échouent ; ils ne ſont pas propres aux expéditions hazardeuſes ; ils ſe précipitent avant d'examiner l'état des choſes ; ils ne ſavent rien céler ; & par conſéquent ils ſont incapables d'exercer des commiſſions délicates, où il eſt queſtion d'excuſer ou de réparer, de gagner ou de temporiſer, ni de traiter avec une Puiſſance qui tient le haut bout ; encore moins ſont-ils propres à être envoyés pour apaiſer un pays troublé par quelque ſédition, ou nouvellement conquis, at-

tendu que ce qui n'eſt pas encore bien aſſuré eſt facilement ému, & que les choſes émues ſont bientôt dans une agitation terrible, qui peut faire tomber un Etat dans les derniers malheurs.

Combien de Miniſtres de ce caractere ont-ils engagé leurs maîtres dans des affaires qui leur paroiſſoient aiſées, & dont l'exécution s'eſt trouvée impoſſible ? témoins celles du dernier Roi de Suede : les Eſpagnols traitant avec les Hollandois, ne pouvoient ſouffrir leur lenteur ; ces gens, peſans ne parloient que par monoſyllabes ; mais ils alloient à leurs fins, & ils parvinrent ſi bien dans la ſuite, qu'ils obtinrent toutes les conditions avantageuſes qu'ils deſiroient pour l'établiſſement de leur République.

Les Athéniens & les Florentins, par vivacité & par leur peu de réflexion, ont changé leur gouvernement ; ce qui les a entraîné dans la ruine : au contraire, examinons la République des Suiſſes & des Vénitiens, & nous verrons un gouvernement fondé ſur des principes certains, qui les ont maintenus dans la grandeur & la ſureté dont ils jouiſſent depuis tant de ſiecles.

Voilà, dit alors Thélamont, m'ôter très-ſpirituellement le gouvernement qu'Orſame vouloit me donner. Comme les fleurs, les fruits, & les productions de la terre, répondit Orophane, vous donnent occaſion de débiter la plus belle morale du monde, le diſcours d'Orſame a fait naître ce que je viens de dire, ſans avoir nul deſſein d'attaquer qui que ce ſoit en particulier,

mais tous les hommes en général, puiſque perſonne ne les connoît mieux que moi.

Ah ! mon cher Orophane, interrompit Thélamont, ne vous juſtifiez point, tout ce que vous venez de dire eſt juſte, & je vous avoue que je préfere avec joie ma philoſophie à ces emplois brillans & flatteurs qui nous portent ſouvent à méconnoître les autres, en nous méconnoiſſant nous-mêmes. Il eſt fort aiſé, dit Camille avec ſon enjouement ordinaire, d'être philoſophe & content de ſon état, quand on poſſede Uranie, & je ne vois pas que ce ſoit un grand effort à quiconque peut paſſer ſes jours tranquillement avec ce qu'on aime.

Je vous aſſure, charmante Camille, répondit-il, que j'en fais auſſi tout mon bonheur, & qu'Uranie me tient lieu de ce que les hommes chériſſent le plus. Pour moi, dit Uranie, je me trouve très-heureuſe que Thélamont ſoit né ſans ambition, puiſque s'il eût monté aux choſes où ſon génie l'eût pu conduire, le ciel ne m'eût peut-être pas deſtinée pour lui. Mais depuis quand, dit Julie, l'aimable Camille eſt-elle perſuadée de la parfaite félicité que l'on goûte avec ce qu'on aime ? Vous allez le ſavoir, interrompit Florinde, & j'aperçois des objets qui vont malgré elle vous découvrir les ſecrets de ſon cœur : ce diſcours fit tourner la compagnie du côté où Florinde avoit les yeux attachés en parlant ainſi, & elle vit que Célimene s'avançoit à elle ſuivie d'une dame & d'un cavalier qui lui étoient inconnus ; mais que la joie qui ſe répandit ſur

le viſage de Camille, lui découvrit qu'elle les connoiſſoit. Uranie & Thélamont furent au-devant de Célimene, qui, après les premieres civilités, leur préſenta la dame & le cavalier : voilà, leur dit-elle, deux perſonnes qui méritent d'être admiſes dans votre aimable ſociété, & vous aimez trop Camille, ajouta-t-elle en la voyant s'avancer, pour refuſer votre amitié à des objets qui lui ſont ſi chers : ces paroles furent interrompues par les marques de tendreſſe que ſe donnerent réciproquement la dame, le cavalier, Florinde & Camille. Je veux bien du mal à Camille, dit alors Uranie, de ne m'avoir pas prévenu ſur le plaiſir que je reçois, & je lis dans ſes yeux des choſes qui me font croire qu'elle m'en a caché de très-intéreſſantes. Elle n'eſt peut-être pas ſi coupable que vous penſez, reprit Célimene, elle ignoroit que je fuſſe amie d'Orphiſe, & que je connuſſe Alphonſe ſon fils, dit-elle, en les montrant l'un & l'autre ; ainſi elle doit être auſſi ſurpriſe de nous voir enſemble.

Pour Alphonſe, je ſais qu'elle ne l'attendoit pas ſi-tôt, & de l'humeur dont vous la connoiſſez, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle vous ait caché juſqu'à ſon retour, que vous voyez en lui le vainqueur de cette liberté dont elle faiſoit tant de cas.

C'eſt nous aprendre beaucoup de choſes en peu de mots, dit Orophane, & je ſens que l'eſtime que la vue d'Alphonſe m'a d'abord inſpirée, s'augmente de la moitié, par

le plaisir que me donne la défaite de l'aimable Camille.

Si pour acquérir l'estime dont vous me flattez, répondit Alphonse, il ne faut avoir que beaucoup d'amour, je puis me vanter de la mériter; mais souffrez que je m'opose au titre qu'on me donne de vainqueur de l'adorable Camille; je suis le seul vaincu, & si j'ai quelque droit sur la liberté qu'elle a défendue si long-tems, je ne le dois qu'à la victoire que ses charmes ont remportée sur moi: il prononça ces paroles avec tant de grâce, que la compagnie ne put lui refuser son admiration; sa personne l'avoit d'abord attirée, & son esprit l'augmenta. Alphonse étoit grand, bien fait, la taille libre & fine, la jambe très-belle, les yeux bleus, vifs & tendres, la physionomie spirituelle, & les plus beaux cheveux du monde, de couleur cendrée, & dont les boucles flottantes jusqu'au défaut de sa taille achevoient de le rendre un vrai & aimable cavalier.

Comme la conversation avoit été poussée loin avant l'arrivée de Célimene, le dîné fut servi presque aussi-tôt; on se mit à table, le repas fut long & agréable; Camille & Alphonse firent une bonne partie de l'agrément qu'on y vit briller; Alphonse y fit paroître tant d'esprit & de sagesse, qu'Uranie prit pour lui l'estime qu'on ne peut refuser à la vertu.

Au sortir de table, on passa dans le cabinet des livres, où chacun ayant pris sa place, Uranie pria Camille de souffrir qu'Or-

phiſe aprît à la compagnie par quel bonheur Alphonſe avoit été connu d'elle.

Ce n'eſt pas à moi, répondit Orphiſe, à vous faire ce récit, les aventures de Camille ont trop intéreſſé Florinde, pour la priver du plaiſir de vous les raconter; perſonne ne peut vous dire mieux qu'elle les ſentimens de Camille, & en ſon particulier elle en a eu de ſi extraordinaires ſur tout ce qui s'eſt paſſé, que nous ſerions fort embarraſſés à vous les expliquer.

Je conſens, dit Camille, que Florinde faſſe part à la compagnie de tout ce qui me regarde; mais je la conjure de permettre que je n'en ſois pas témoin, & ſi j'ai quelque pouvoir ſur Alphonſe, il vous ſuivra Célimene & moi, pour admirer avec Orphiſe la retraite d'Uranie.

Je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre, répondit Alphonſe; & quoique vous vouliez me priver du plaiſir de connoître vos plus ſecrettes penſées en écoutant le récit de Florinde, je veux vous témoigner par ce ſacrifice le reſpect que je conſerverai éternellement pour vos moindres deſirs. Il faut, dit alors Célimene, que Camille me croie bien inſtruite de ſes affaires, puiſqu'elle m'exclut de la compagnie. Elle ne doit point en douter, reprit Thélamont, puiſque vous êtes amie d'Orphiſe, & qu'elle eſt mere d'Alphonſe.

En vérité, dit Julie, nous paſſons le tems en paroles inutiles, & je conçois la curioſité de tout le monde par la mienne. J'avoue, ajouta Félicie, que voici la premiere

fois que j'ai ſouhaité l'abſence de Camille. Il faut vous ſatisfaire, dit Orphiſe en ſe levant, & j'ai trop d'intérêt à voir Uranie aprouver le choix de Camille, pour retarder l'envie qu'elle a d'aprendre ſon ſort : à ces mots, ayant pris Célimene ſous le bras, elle fit ſigne à ſon fils de la ſuivre; Alphonſe donna la main à Camille, qui pria Florinde, en ſortant, de la ménager, en cachant une partie de ſes foibleſſes. Cette belle fille ne put s'empêcher de ſourire de la crainte de ſon amie, qui ne fut pas plutôt éloignée, qu'on la preſſa de prendre la parole, ſurtout Uranie, qui brûloit d'aprendre de quelle façon Camille avoit laiſſé toucher ſon cœur, jugeant bien qu'il falloit qu'il y eût eu quelque choſe d'extraordinaire pour l'avoir engagée à ſe lier d'une chaîne qu'elle n'avoit jamais trouvée aimable que pour les autres. Florinde ayant vu que la compagnie lui prêtoit un ſilence qui marquoit l'envie qu'on avoit de l'entendre, prit la parole en ces termes, en s'adreſſant à Uranie.

HISTOIRE de Camille.

QUoique l'hiſtoire de Camille ne ſoit pas remplie de ces événemens extraordinaires, qui tiennent l'eſprit & le cœur dans une continuelle attention, elle ne laiſſe pas d'en avoir d'aſſez ſinguliers pour intéreſſer l'un & l'autre. Perſonne de la compagnie n'ignore le caractere de cette aimable

fille, & vous connoiſſez parfaitement qu'elle joint à un eſprit vif, brillant, orné & délicat, un enjouement qui paroît lui ôter la ſolidité que demande un véritable engagement ; l'amitié qui m'unit avec elle m'a ſouvent fait trouver étrange qu'elle voulût paſſer ſa vie dans une liberté qui ne laiſſe pas de devenir à charge dans la ſuite des tems : mais lorſque je la mettois ſur cet article, & que je la preſſois de choiſir un époux dans un grand nombre de prétendans qui ſe préſentoient chaque jour, elle ne me répondit qu'en me reprochant le deſir que je paroiſſois lui montrer de me ſéparer d'elle ; & comme je remarquai qu'elle prenoit véritablement mes conſeils ſur ce ton-là, je réſolus de ne lui en plus parler. Ce fut avec ces ſentimens & après avoir pris cette réſolution, que vous nous amenâtes ici l'été paſſé ; les plaiſirs que nous goûtâmes avec vous dans cet aimable lieu, firent encore plus chérir à Camille les douceurs de la liberté dont elle jouiſſoit.

Je lui faiſois quelquefois enviſager les charmes de votre union avec Thélamont, ceux de Félicie & d'Orophane ; & les aventures d'Orſame & de Julie me fournirent auſſi de quoi lui exagérer la ſatisfaction de ſe voir tendrement aimée de ce qu'on aime ; mais toutes mes réflexions ne frapoient que l'amitié qu'elle avoit pour eux, ſans lui faire concevoir rien au-delà qui la pût toucher particuliérement.

Nous partîmes & nous revînmes à Paris pour être témoins de votre félicité ; mais

les ſérieuſes affaires qui vous occuperent une partie de l'hyver, nous ayant privés du plaiſir de vous voir auſſi ſouvent qu'à l'ordinaire, & l'humeur de Camille ne lui permettant pas de donner ſon attention à rien de trop grave, je fus obligée de la ſuivre dans les divertiſſemens qu'elle cherchoit à ſe procurer; nous avions ſouvent pour compagne de nos amuſemens, une veuve d'un mérite diſtingué, nommée Orphiſe, belle, riche, & d'une grande vertu; je dis belle, parce qu'elle conſerve la fraîcheur de la jeuneſſe dans un âge qui ne laiſſe pas que d'être avancé.

Cette dame n'a pour toute famille & pour héritiers d'un grand bien, qu'un fils & une fille qu'elle aime d'une tendreſſe extrême: ſon fils étoit alors en Italie, où la curioſité & le deſir de voyager l'avoient conduit après avoir fait la plus belle partie de l'Europe, & ſa fille étoit dans un couvent, dont elle devoit la faire ſortir, pour prendre ſa part des plaiſirs que l'hyver amene dans notre grande & belle ville.

Je m'étois ſouvent entretenue avec Orphiſe de l'indifférence de Camille, étant extrêmement touchée qu'elle ne voulût entendre à nul établiſſement: ſi ſon cœur étoit touché, me diſoit Orphiſe, elle penſeroit bientôt différemment, & je ſuis perſuadée que ce n'eſt point un effet de ſon tempérament ni de l'amour qu'elle a pour la liberté, & que cela ne vient que parce qu'elle n'a pas encore trouvé d'objet qui ſympathiſe avec elle.

Nous recommencions quelquefois cette converſation devant Camille, qui traitoit nos idées d'erreurs, & qui faiſoit gloire de ſon inſenſibilité : nous avions paſſé quelques jours dans cette diſpute, lorſqu'Orphiſe nous dit que ſa fille arriveroit le lendemain, & qu'elle nous prioit de la mettre de toutes nos parties, n'ayant envie de la produire dans le monde qu'avec la réſerve que demande la véritable ſageſſe ; & que n'étant plus d'un âge à prendre de certains amuſemens, elle ne pouvoit confier Alphonſine ſa fille à des perſonnes qui ſuſſent mieux accorder le monde & la vertu ; nous reçûmes ce compliment comme nous le devions, & l'aſſurâmes du ſoin extrême que nous prendrions de divertir ſon aimable fille ; mais au moins, charmante Camille, dit Orphiſe, n'allez pas garder votre inſenſibilité pour Alphonſine, elle eſt gaie ; mais elle eſt tendre, & comme je ſuis très-aſſurée qu'elle vous aimera, je ſerois vivement touchée que vous euſſiez de l'indifférence pour elle. Ah ! répondit Camille en riant, ne doutez point que je ne l'aime, je ne garde mon cœur que des embûches de l'amour ; mais pour l'amitié, je l'y livre tout entier.

Nous verrons cela, dit Orphiſe, ma fille arrive demain, & lorſqu'elle ſera en état de paroître, j'irai l'expoſer aux traits de cette amitié que vous vous vantez de ſi bien reſſentir : nous attendîmes avec impatience l'arrivée d'Alphonſine ; mais particuliérement Camille, qui pendant trois jours que

nous fûmes ſans voir Orphiſe, ne ceſſoit de me dire qu'elle ſouhaitoit, & en même tems craignoit la vue de cette nouvelle amie.

Je ne ſais, me diſoit-elle plaiſamment, ce qui ſe paſſe dans mon cœur, mais il ſemble que cette Alphonſine me préſage quelque grand malheur ou quelque grand plaiſir; je deſire la connoître, & cependant je l'apréhende: cette contrariété de ſentimens me fait croire qu'elle eſt belle, & que ne pouvant m'empêcher de lui rendre juſtice, je ne laiſſerai pas d'en être jalouſe. Votre caractere, lui répondis-je, ne vous porte pas à envier les charmes de perſonne, & je ſerois extrêmement ſurpriſe ſi vous veniez à changer; de plus, de quoi pourriez-vous être jalouſe? vous ne devez pas ignorer que vos attraits ne peuvent guere être effacés; & comme vous n'avez point le cœur d'un amant à conſerver, vous ne devez pas craindre non plus qu'Alphonſine vous enleve celui dont vous avez fait choix.

Vous me reprochez ſans ceſſe mon indifférence, me répondit-elle; mais, ma chere Florinde, il n'eſt pas néceſſaire à une femme d'avoir un objet aimé pour chercher à plaire, & l'on peut être jalouſe d'une autre ſans avoir de l'amour. La préférence des apas nous pique toujours, & j'avoue que je ſerois fâchée qu'Alphonſine me fît remarquer en moi un défaut que je blâme dans toutes les femmes.

C'étoit dans de ſemblables entretiens que nous coulions le tems où nous devions voir la fille d'Orphiſe. Nous paſſâmes ainſi qua-

tre jours, & nous commencions à nous plaindre d'elle, lorſque nous la vîmes arriver avec une perſonne dont l'air, la taille & la beauté attirerent toute notre attention. Voilà, nous dit Orphiſe en nous embraſſant, cette fille ſi long-tems attendue; je vous la préſente, & vous la livre, dit-elle à Camille, & j'eſpere que vous ne la trouverez pas indigne de votre tendreſſe. A ces mots, Camille s'avançant la premiere, embraſſe Alphonſine; je l'embraſſai à mon tour; & me tournant devers Camille pour lui faire la guerre ſur ſon empreſſement, je remarquai ſur ſon viſage un trouble qui me parut extraordinaire, ce qui m'empêcha de ſuivre mon intention. Je ſais, dit alors Alphonſine, de quelle façon la tendreſſe maternelle s'eſt expliquée avec vous ſur mon chapitre; mais je puis vous aſſurer que Madame, dit-elle, en parlant d'Orphiſe, m'a fait un portrait ſi avantageux de l'aimable Florinde & de la charmante Camille, que je n'ai pu leur refuſer mon cœur avant que de les avoir vues; jugez ſi en les voyant il peut être en mon pouvoir de démentir la prévention. En prononçant ces paroles, Alphonſine attacha ſes yeux ſur Camille, qui, ſe croyant dans l'obligation de répondre, le fit avec tout l'eſprit dont elle eſt capable; mais avec une certaine contrainte qui, malgré mon humeur ſérieuſe, me divertit au point d'en rire avec éclat.

Camille comprit aiſément le ſujet de cette ſaillie, & ne voulant pas en faire un myſtere à Orphiſe, elle l'inſtruiſit de la con-

verſation que nous avions eue la veille. Vous voyez bien, ajouta-t-elle, que j'avois raiſon de craindre la vue d'Alphonſine, puiſque ſa beauté m'a cauſé un embarras dont Florinde s'eſt aperçue ; cependant je puis vous aſſurer que je ſens parfaitement que ce n'eſt point une jalouſie de beauté qui trouble mon ame, quoique celle d'Alphonſine ſoit très-capable d'en donner.

Comme je connois le peu que valent mes charmes, répondit Alphonſine, & que mon cœur ſent tout le pouvoir des vôtres, je ſuis fort aſſurée que vous ne me porterez jamais d'envie. Mais, charmante Camille, continua-t-elle avec un ſouris qui ſembloit cacher quelque myſtere, s'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment ſur l'embarras que ma vue vous a cauſé, je crois qu'il n'eſt qu'un preſſentiment de l'amitié que vous aurez pour moi, & que votre cœur, peu accoutumé à reſſentir une forte tendreſſe, ſe trouble par avance de la vivacité de celle que vous m'inſpirez, & que vous partagerez certainement.

Cela pourroit être, dit Camille, & je trouve un tel raport de votre eſprit au mien, que je commence à croire que vous me deviendrez infiniment chere. Enfin, continua Florinde, cette premiere entrevue fut ſoutenue de mille traits pleins d'eſprit & de feu. Orphiſe nous pria d'être quelques jours ſans mener Alphonſine nulle part, pour des raiſons qu'elle nous promit de nous dire inceſſamment ; mais qu'il lui étoit de conſéquence qu'elle ne fût vue de perſonne pendant quelque tems.

Après cela elle prit congé de nous, ayant des affaires qui l'apelloient ailleurs, & nous laiſſa Alphonſine. Nous paſſâmes la journée avec cette belle fille, qui, malgré l'eſtime qu'elle me faiſoit paroître, témoignoit un attachement particulier à Camille; & quoiqu'elle affectât un grand air de modeſtie, elle tenoit des diſcours ſi tendres, que je ne pouvois m'empêcher d'être ſurpriſe qu'une perſonne, qu'on diſoit élevée dans un cloître, expliquât ſi facilement & ſi vivement ſes ſentimens.

Pendant que je m'occupois de ces réflexions, Camille & elle ſe faiſoient mille proteſtations d'amitié, & l'on n'en vit jamais une ſi tendre, & formée en ſi peu de tems. Alphonſine nous dit que ſa mere ne l'avoit fait revenir que dans le deſſein de la marier; qu'elle n'avoit point eu d'abord de répugnance à cet engagement; mais, continua-t-elle, j'ai bien changé de ſentimens depuis deux heures; la charmante Camille me rend odieux tout ce qui n'eſt point elle; & je ſens qu'Orphiſe me fera mourir, ſi elle me contraint à un hymen qui doit m'éloigner d'elle pour jamais. Comment! s'écria Camille, quitterez-vous ce pays par ce mariage? Sans doute, répondit Alphonſine, celui qu'elle me deſtine eſt obligé de reſter en Province, & par conſéquent j'y ſerai contrainte auſſi, & je vous conjure, lui dit-elle en ſe mettant à ſes genoux; & en lui baiſant les mains, de détourner Orphiſe d'un deſſein qui eſt ſi contraire à l'extrême tendreſſe que je ſens pour vous.

Camille la releva, l'embraſſa cent fois, & l'aſſura qu'elle n'y épargneroit rien, y étant auſſi intéreſſée qu'elle. Je vous avoue que tous ces diſcours m'étonnoient & me mettoient hors de moi. Orphiſe nous vint rejoindre ſur le ſoir, & trouva encore les deux nouvelles amies dans l'enthouſiaſme de leur tendreſſe; & après être reſtée quelque tems avec nous, elle nous pria d'aller ſouper chez elle; nous y conſentîmes avec plaiſir. Dans l'intervalle qu'il y avoit pour ſe mettre à table, Orphiſe commanda à ſa fille de prendre une baſſe de viole: elle le fit. On ne fut jamais plus ſurpris que nous le fûmes Camille & moi, d'entendre chanter Alphonſine en s'accompagnant avec une grace & une netteté merveilleuſe.

Elle ne chanta que des airs extrêmement tendres, & ſes yeux & toutes ſes actions exprimoient ſi parfaitement ce qu'elle diſoit, que Camille en fut preſque ſaiſie, & ſentit pour la premiere fois de ſa vie, que s'il y avoit eu un homme du mérite d'Alphonſine, ſon cœur n'auroit pas conſervé ſi long-tems ſa liberté. Orphiſe étoit fortement attentive au langage muet qui ſe faiſoit entre Camille & ſa fille, & je l'étois à toutes les actions d'Orphiſe, cherchant à y démêler ce que je ne pouvois comprendre.

Les deux amies étoient ſi occupées d'elles-mêmes, qu'elles ne s'apercevoient pas de notre attention, & qu'il ſembloit qu'elles ſe cruſſent ſeules dans l'univers. Enfin, laſſe de mes obſervations, je réſolus de prendre

ma part du plaiſir que nous procuroient les talens d'Alphonſine, remettant à m'éclaircir dans un autre tems. Je lui donnai les louanges qu'elle méritoit : & Camille croyant que les paroles n'étoient pas aſſez fortes pour exprimer ce qu'elle lui avoit inſpiré, les accompagnoit des careſſes les plus tendres, auxquelles la belle Alphonſine répondoit avec des tranſports de reconnoiſſance, qui me firent croire, malgré moi, qu'elle n'imiteroit pas la vertu de ſa mere.

On ſe mit à table. Alphonſine rendit le repas des plus agréables par la vivacité de ſon eſprit, & par mille choſes fines & délicates qu'elle dit à Camille. Orphiſe lui marqua pluſieurs fois la joie qu'elle avoit de voir l'amitié qu'elle prenoit pour ſa fille. Camille ſaiſit cette occaſion pour lui parler du peu de goût qu'Alphonſine paroiſſoit avoir pour l'hymen qu'elle lui préparoit, & elle lui fit ſentir agréablement qu'il étoit bien inutile de les engager à s'aimer l'une & l'autre, ſi elle avoit deſſein de les ſéparer.

Orphiſe reçut ce petit reproche avec plaiſir. Alphonſine, lui dit-elle, m'eſt trop chere pour la contraindre ; ma parole n'eſt point donnée, ce n'eſt qu'une idée qui m'étoit venue en cas qu'elle y conſentît, & elle me doit la juſtice de croire que je n'uſerai jamais de mon autorité pour la marier, puiſque je ne l'ai ſeulement pas voulu gêner ſur la ſimple amitié. Et pour vous prouver cette vérité, je vous avouerai ingénuement

que lorſqu'elle arriva, je lui déclarai que ne pouvant entiérement me charger de ſa conduite, j'avois réſolu de la mettre près de vous : & comme elle me parut affligée de mon deſſein, je lui peignis avec ſoin l'agrément qu'elle auroit avec vous deux, & la priai de ſe conformer quelques jours à ma volonté, & que je lui promettois de ne la point contraindre, ſi elle étoit aſſez déraiſonnable pour ne ſe pas plaire avec des perſonnes ſi dignes d'être aimées. Il n'eſt pas néceſſaire qu'elle m'aſſure de m'obéir, puiſque je vois que ſon cœur eſt pris, & que la belle Camille lui eſt peut-être dès-à-préſent plus chere que moi.

Alphonſine rougit un peu à ce diſcours ; & prenant les mains d'Orphiſe : Je vous proteſte, lui dit-elle, Madame, qu'il n'y a rien dans le monde qui puiſſe jamais me détourner du reſpect & de la tendreſſe que je vous dois ; mais je ne puis nier que l'incomparable Camille a pris ſur mon ame un empire abſolu, & que je l'aime dès ce jour auſſi parfaitement que s'il y avoit pluſieurs années que j'euſſe le bonheur de la connoître. Orphiſe ſourit, & regardant Camille, lui demanda ſi ſa fille avoit fait ſur elle la même impreſſion. Elle n'héſita point à l'en aſſurer, & la ſoirée s'étant paſſée en mutuelles proteſtations, nous prîmes congé d'Alphonſine & d'Orphiſe, qui ne voulut pas permettre qu'elle prît un apartement dans notre maiſon, craignant, diſoit-elle, de nous cauſer trop d'incommodité, mais qu'elle ne paſſeroit point de jours ſans être

avec

avec nous. Alphonſine & Camille ſe ſéparerent avec regret ; & lorſque je me vis en liberté avec elle, ce n'étoit qu'à moi, lui dis-je en badinant, à craindre la vue d'Alphonſine, car je vois qu'elle m'enleve abſolument votre cœur.

Ma chere Florinde, me répondit Camille en m'embraſſant, je ne puis blâmer le reproche que vous me faites ; je ſens que je ſuis confuſe du progrès que cette étrangere a fait ſur mon ame en un ſeul jour ; je ne ſais quel charme m'attire vers elle ; un mouvement ſecret, dont je n'ai pas été maîtreſſe, me l'a fait aimer auſſi-tôt que je l'ai vue : ſes diſcours, ſes qualités m'ont ſéduite, & je ne ſais que penſer du chagrin que je ſens en ce moment de n'être plus avec elle. Du moins, ajouta-t-elle en ſouriant un peu, ma ſincérité doit avoir quelque mérite près de vous : je ne ceſſerai jamais de vous aimer ; mais je ſens que j'aime Alphonſine au-delà de toute expreſſion. Je ne voulus pas pouſſer plus loin cet entretien, trouvant Camille véritablement changée : je l'aſſurai ſeulement que tout ce qu'elle aimeroit me ſeroit cher, & que je ne ſerois jamais jalouſe de ce qui pourroit lui faire plaiſir.

Nous nous retirâmes, & nous paſſâmes la nuit bien différemment, du moins à ce que j'en puis juger, par ce que Camille m'envoya dire dès le matin. Elle me fit prier de paſſer dans ſa chambre, j'y fus. Elle ne me vit pas plutôt, que me faiſant aſſeoir ſur ſon lit : qui croiroit, ma chere Florinde, me dit-elle, que l'amitié eût beſoin d'une

confidente ? Cependant cela eſt très-certain, je ne me ſens pas la hardieſſe de dire à Alphonſine tout ce qui s'eſt paſſé dans mon eſprit cette nuit, & je ne puis me diſpenſer de ſoulager mon cœur en vous le diſant ; l'image de cette fille ne m'a pas quittée un ſeul inſtant ; tous ſes diſcours & toutes ſes actions m'ont été préſentes ; je me ſuis répété cent fois les aſſurances qu'elle m'a données de ſa tendreſſe, je n'y ai réfléchi qu'avec un plaiſir extrême ; & mon imagination, trop prompte à me tourmenter, m'a repréſenté avec la plus vive douleur la ſeule idée de n'en être plus aimée. S'eſt-il jamais rien vu de pareil, ma chere Florinde ? & ſe peut-il que l'on puiſſe aimer une femme d'une façon ſi extraordinaire ? Ah ! continua-t-elle en ſoupirant, ſi cela eſt ainſi, que je dois me trouver heureuſe de n'avoir point connu l'amour, puiſqu'il doit être encore bien plus dangereux !

Ce que vous m'aprenez, lui dis-je étrangement ſurpriſe, ne me prouve point que vous ſoyiez heureuſe de n'avoir rien aimé ; au contraire, ſi votre cœur eût été ſenſible, il ſe ſeroit garanti de l'état où il ſe trouve préſentement, & une fille n'eût point excité en lui tous les mouvemens que l'homme du monde le plus aimable pourroit à peine inſpirer. Ne vous y trompez pas, ma chere Camille, la ſimple amitié ne s'exprime point ainſi, & vous me paroiſſez dans un déſordre qui me fait trembler. Comment, reprit-elle avec effroi, vous me croyez donc amoureuſe d'une fille ? Je ne puis ni ne veux

nommer amour ce que vous ſentez, lui répondis-je ; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de vous cacher que cela paſſe les bornes de l'amitié.

Que me faites-vous enviſager, interrompit-elle ? Si vous ſaviez tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur en ce moment, vous auriez pitié de moi ! Comme elle finiſſoit ces mots, on annonça Alphonſine plus belle & plus brillante qu'elle ne l'étoit la veille. Camille ne put la voir ſans une émotion qui parut ſur ſon viſage d'une maniere à la changer ſi fort, qu'Alphonſine la crut malade. Qu'avez-vous, ma chere Camille, lui dit-elle en l'embraſſant ? ſerois-je aſſez malheureuſe pour qu'il vous fût arrivé quelque accident, ou pour que ma vue vous eût déplu ?

Non, charmante Alphonſine, lui répondit-elle, votre préſence a mille charmes pour moi, & peut ſeule rétablir dans mon cœur la tranquillité que votre abſence en a bannie pendant la nuit. Vous avez tort, lui dis-je alors, de vous faire trop aimer, Camille n'a ſongé qu'à vous, & l'amitié qu'elle ſent pour vous, a trouvé le moyen de troubler un repos que l'amour avoit reſpecté.

Je vous jure, aimable Florinde, me dit Alphonſine avec un ſérieux qui marquoit la ſincérité de ſes paroles, que je ſacrifierois ma vie avec joie pour le repos de Camille ; mais ſi la conformité de nos ſentimens pouvoit la ſatisfaire, elle auroit tout ſujet d'être contente. Oui, ma chere Camille, continua-t-elle avec une action toute paſſionnée, je n'ai pas fermé l'œil, vos pas ne

m'ont point abandonnée, j'ai passé la nuit à vous assurer de ma tendresse extrême, & à me plaindre de ce que l'habit que je porte me défend d'exprimer ce que je sens par des termes qui y conviendroient mieux. Cette amitié est à un tel degré, que je tremble que la vôtre ne soit pas égale; je crains que quelqu'un ne m'enleve votre cœur, je crains jusqu'aux nœuds les plus sacrés. Je viens d'obtenir d'Orphise qu'elle ne songera plus à me marier: si vous m'aimez, ma chere Camille, autant que je vous aime, jurez-moi que vous ne formerez jamais de liens qui puissent nous séparer. Je vous le promets, lui dit Camille, en lui prenant la main, j'abandonnerois toute la terre pour ne jamais quitter ma chere Alphonsine.

Je vous avoue, belle Uranie, que ces protestations de part & d'autre me causoient une surprise dont je ne revenois point, je croyois rêver, & jamais il ne me vint en pensée que tout ce que je voyois pût devenir un jour une chose des plus sérieuses. Enfin, sans vous fatiguer davantage des entretiens de ces deux surprenantes personnes, il suffit de vous dire qu'elles se jurerent la même fidélité qu'auroient pu faire deux amans bien passionnés. Nous passâmes ensemble la journée entiere; Camille voulut retenir Alphonsine pendant la nuit, mais elle ne put l'y faire résoudre, dans la crainte, disoit-elle, d'offenser Orphise, qui le lui avoit expressément défendu. Chacune se retira chez soi. Camille n'eut pas un sommeil plus tranquille, l'impatience de

revoir Alphonſine la fit lever beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, & m'ayant priée de l'accompagner, nous fûmes chez Orphiſe. Nous la trouvâmes à ſa toilette, qui nous dit qu'elle auroit envoyé nous avertir d'une partie de plaiſir que ſa fille avoit imaginée. J'ai, continua-t-elle, une terre auprès de Fontainebleau, Alphonſine m'a engagée de vous y mener paſſer huit jours, quoique la ſaiſon ne ſoit pas des plus belles : comme c'eſt celle des vendanges, elle autoriſe notre voyage.

Camille, charmée de s'imaginer qu'elle ne ceſſeroit point d'être avec Alphonſine, ne balança pas un moment. Cette dangereuſe amie, qu'on avoit avertie de notre arrivée, parut dans le moment. Après qu'elle m'eut fait honnêteté, elle courut à Camille avec un empreſſement qui partoit du cœur; elle apprit avec joie que nous voulions bien aller à la terre d'Orphiſe. On ordonna ce qu'il falloit pour ce petit voyage, & lorſque tout fut prêt, nous montâmes dans le carroſſe d'Orphiſe; il eſt inutile de vous répéter ce qui ſe dit pendant le chemin. Alphonſine & Camille ne ſe contraignant pas, ne ceſſerent point de parler de leur tendreſſe. Tout ce qui me déſeſpéroit, c'étoit de voir Orphiſe qui n'y faiſoit pas la moindre attention, & qui m'entretenoit de choſes indifférentes, tandis qu'il s'en paſſoit d'auſſi intéreſſantes devant ſes yeux. Nous arrivâmes aſſez tard, & la façon dont nous fûmes reçues, me fit bien juger que les ordres d'Orphiſe avoient devancé notre arrivée.

Comme la nuit étoit avancée, on ſe mit à table en arrivant. Orphiſe nous régala avec une nobleſſe ſans égale, & j'aurois goûté un plaiſir parfait, ſans l'inquiétude que me donnoit l'ardeur de l'amitié d'Alphonſine & de Camille. Et comme il ſemble que la campagne donne plus de liberté, je réſolus d'en profiter pour engager Orphiſe à faire plus d'attention à une choſe qui me paroiſſoit des plus dangereuſes. Lorſqu'il fut queſtion de s'aller coucher, Orphiſe nous conduiſit, Camille & moi, dans le même apartement, & ſe retira dans le ſien, à côté duquel étoit celui d'Alphonſine. Je remarquai que cette cérémonie faiſoit de la peine à Camille, mais je ne lui en témoignai rien, bien déterminée à parler à Orphiſe auſſi-tôt que l'occaſion me paroîtroit favorable.

Camille paſſa la nuit dans une agitation continuelle, & quand elle auroit voulu cacher le trouble de ſon ame, ſes ſoupirs réitérés ne l'auroient que trop découvert. La pitié s'empara de la mienne, & je ſouffrois par compaſſion la moitié de ſes maux. L'heure de ſe lever étant venue, Orphiſe & la belle Alphonſine entrerent dans notre apartement, & nous propoſerent d'aller nous promener dans la forêt que Camille n'avoit jamais vue. Elle étoit dans une ſi grande mélancolie, que cherchant dans la nouveauté des objets de quoi ſe diſſiper, elle ne ſe fit pas prier pour partir. Nous montâmes toutes quatre dans une caleche d'Orphiſe, qu'Alphonſine menoit elle-même avec une grace admirable : car il

faut convenir que la nature ſembloit l'avoir formée exprès pour plaire. Lorſque nous fûmes aſſez avancées dans la forêt, nous mîmes pied à terre ; & le hazard paroiſſant me ſeconder dans mon deſſein, Orphiſe me prit ſous le bras, laiſſant Alphonſine donner le ſien à Camille : comme leur converſation avoit une vivacité que celle d'Orphiſe & la mienne ne pouvoient avoir, elles marchoient auſſi beaucoup plus vîte ; ce qui les éloigna de nous aſſez conſidérablement, pour ne les pouvoir atteindre ſans doubler le pas.

Je pris cette occaſion, & regardant Orphiſe attentivement : Je vous connois ſi vertueuſe, lui dis-je, que je ne ſaurois douter que la ſeule pureté de votre cœur ne ſoit cauſe du peu d'attention que vous faites aux actions de Camille & d'Alphonſine ; mais, ſage Orphiſe, vous ſavez mieux que moi qu'il ne ſuffit pas d'avoir de la vertu, & qu'il eſt eſſentiel de l'inſpirer encore à ceux dont la conduite nous eſt commiſe.

Comment ! me répondit-elle, Alphonſine a-t-elle fait quelqu'action qui vous ait déplu ?

Alphonſine, lui répondis-je, ne fait rien qui me déplaiſe, que Camille n'en ſoit de moitié. Cette fille m'eſt chere par le ſang & l'amitié, je lui ai toujours vu une ſageſſe qui, ſans être affectée, n'a jamais ceſſé d'être ſolide ; cependant je ne puis vous cacher que depuis l'arrivée d'Alphonſine cette ſageſſe eſt bien altérée ; j'entends des diſcours qui m'alarment ; je vois un empreſſement

qui me trouble ; & je trouve enfin tous les traits de la paſſion la plus ardente ſous le voile de l'amitié. Je vous avoue que cela me fait trembler, & je crois qu'il eſt de votre prudence, vertueuſe Orphiſe, de modérer la vivacité des ſentimens d'Alphonſine, pour obliger Camille d'en prendre de plus raiſonnables. Comme je parlois avec un ſérieux que m'inſpiroit la matiere que je traitois, je ne prenois pas garde aux mouvemens du viſage d'Orphiſe ; mais lorſque j'eus ceſſé de parler, y ayant attaché mes yeux, j'y vis une joie répandue qui me déconcerta ; elle n'y put tenir, & s'éclatant de rire, elle alloit me répondre, lorſqu'elle en fut détournée par des cris perçans, qui nous faiſant tourner du côté d'où ils partoient, nous rendirent témoins du plus effroyable ſpectacle qu'on eût jamais vu. Nous aperçûmes Alphonſine aux priſes avec un ſanglier des plus terribles, & Camille tombée aux pieds d'un arbre, qui faiſoit des cris dont toute la forêt retentiſſoit.

Que devins-je à cette vue ! mais quel fut mon étonnement aux violens tranſports de douleur & d'effroi que fit éclater Orphiſe. Mon fils ! s'écria-t-elle, Alphonſe ! mon cher Alphonſe ! Elle n'en put dire davantage : ſon ſaiſiſſement la fit tomber évanouïe dans mes bras. Ce peu de paroles me deſſillerent les yeux, & malgré mon trouble, j'entrevis tout le myſtere de l'intrigue ; & prenant un nouvel intérêt aux jours de la fauſſe Alphonſine, j'apellai à haute voix tous les gens d'Orphiſe au ſecours du véritable Alphonſe.

Mais il n'en fut pas beſoin, & malgré l'embarras que devoit lui cauſer un habit ſi peu propre à ce combat, ſon bras armé d'une longue bayonnette qu'il cachoit à nos yeux, le défit d'un ennemi ſi dangereux; & conſervant ſa prudence dans un combat auſſi inégal, il défendit aux ſiens de s'aprocher, jugeant qu'ils ne feroient qu'irriter le ſanglier, & je les vis cent fois l'un l'autre corps à corps renverſés & relevés; Alphonſe évitant avec adreſſe la rencontre des défenſes de ce furieux animal, & le ſanglier cherchant à s'en ſervir utilement. Il étoit déja percé de pluſieurs coups, mais la vaillante Alphonſine prit ſi bien ſon tems, que lui enfonçant la bayonnette au défaut de l'épaule juſqu'au poignet, elle le fit tomber mort ſur la place.

Orphiſe, qui avoit repris ſes ſens ſur la fin du combat, s'aprocha d'Alphonſe, tandis que je courus à Camille, qui, dans la force de ſon effroi, avoit gardé aſſez de jugement pour être terriblement ſurpriſe de tout ce qu'elle avoit vu faire à Alphonſine. Elle commençoit à pénétrer le ſecret d'Orphiſe, lorſqu'elle en fut entiérement éclaircie, quand elle m'entendit lui dire de venir remercier ſon vaillant libérateur. La joie, la crainte & la pudeur firent alors un combat ſingulier dans ſon cœur. Quoi! me dit-elle, en s'apuyant ſur moi, ma chere Florinde, Alphonſine eſt un homme, & c'eſt l'amour qui trouble mon repos? Ah! c'eſt une trahiſon. Elle n'eut pas le tems d'achever, Orphiſe étant trop proche de

nous. Pardonnez-la-moi cette trahiſon, dit-elle à Camille en l'embraſſant, je vous aime comme ma fille ; je ſouhaitois que vous la puſſiez devenir, & votre répugnance pour les nœuds dont il falloit vous lier pour l'être, m'a forcée à ce ſtratagême pour y parvenir.

Pendant qu'elle parloit, Alphonſe s'étoit mis à genoux, & ſembloit par cette action reſpectueuſe & ſoumiſe demander grace à Camille de la tromperie qu'il lui avoit faite. Ce n'étoit plus cette fille vive & hardie, qui trouvoit ſi facilement des expreſſions pour exagérer ſa tendreſſe.

Ce n'étoit pas non plus cet homme animé, furieux, qui venoit de triompher d'un animal féroce & formidable ; c'étoit un amant poſſédé de la crainte d'avoir offenſé l'objet de ſon amour.

Pour moi, Madame, s'écria-t-il, j'attends mon arrêt, & je le ſubirai ſans murmurer. Je ſuis perſuadé que la tendreſſe que vous aviez pour Alphonſine va s'évanouir à la vue d'Alphonſe : ainſi je ne demande point un pardon qui me deviendroit inutile, ſi vous ne me l'accordiez qu'en ceſſant de m'aimer. Mais ſi votre colere vous laiſſe aſſez de ſang froid pour examiner ma conduite, vous devez vous ſouvenir, adorable Camille, qu'Alphonſine n'eſt jamais ſortie du reſpect que vous devoit l'amoureux Alphonſe.

Je ne veux me ſouvenir de rien, lui répondit-elle en rougiſſant, que de vous avoir vu expoſer votre vie pour garantir la mien-

ne. Ce ſervice eſt trop grand pour ne pas effacer ce qui pourroit me déplaire dans cette aventure, & le motif qui a contraint Orphiſe à me tromper, me fait aſſez d'honneur pour m'obliger à lui pardonner. A ces mots, elle lui tendit la main, & lui ordonnant de ſe lever : C'eſt ici, me dit-elle, une affaire d'étoile, & vous voyez que je me rends de bonne grace à la force de mon aſcendant.

Il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer la joie d'Alphonſe, d'Orphiſe & la mienne. Cette tendre mere embraſſa cent fois Camille ; & comme Alphonſe n'étoit pas trop en état de reſter en ce lieu, ſes habits étant déchirés & tout enſanglantés, ayant lui-même quelques légeres bleſſures, nous remontâmes en caleche, pour nous rendre au château d'Orphiſe. Pendant le chemin, elle nous inſtruiſit qu'ayant pris une forte eſtime pour Camille, & ſachant qu'Alphonſe devoit arriver, elle avoit formé le deſſein de les unir enſemble ; mais que nos converſations ſur la crainte que donnoit à Camille l'ombre d'un attachement, l'avoient empêchée de s'en ouvrir avec elle ; qu'elle étoit dans l'embarras de ſavoir comment elle s'y prendroit, lorſqu'elle reçut une lettre d'Alphonſe, qui lui aprenoit qu'il étoit arrivé à la terre où nous étions alors, & qu'il ſe rendroit près d'elle le lendemain ; qu'elle n'avoit point héſité à le prévenir ; qu'elle étoit allée le joindre, & qu'après les premiers tranſports que la joie de ſe revoir, après ſix ans d'abſence, leur avoit inſpirée, elle avoit

voulu ſonder ſon cœur, & que l'ayant trouvé libre, elle lui avoit parlé de Camille d'une façon à lui donner beaucoup d'envie de la connoître : que là-deſſus il lui étoit venu en penſée de faire paſſer Alphonſe pour ſa fille; qu'il avoit long-tems combattu cette idée, dans la crainte que Camille ne s'en offensât, lorſque cela viendroit à ſe découvrir ; d'autant plus qu'un homme ne pouvoit continuer long-tems un ſemblable perſonnage ; mais qu'ayant combattu ſes raiſons, & excité en lui le deſir de vaincre l'inſenſibilité de Camille, il s'étoit laiſſé conduire, & avoit conſenti au déguiſement, à condition qu'il y fût aſſez bien pour n'être point connu, & qu'il ne durât que peu de jours.

J'acquieſçai à tout, continua Orphiſe, & comme Alphonſe a les cheveux parfaitement beaux & le teint extrêmement uni, je ne doutai point que n'ayant que vingt-trois ans, il ne parût une très-belle fille. J'en fis l'épreuve à l'inſtant, & l'ayant inſtruit de toutes nos façons, j'en fus ſi contente, que je me propoſai un divertiſſement complet. Je ne voulus point en inſtruire Florinde, dans la crainte qu'elle ne pût le cacher à Camille, & ne voulant rien hazarder, en cas qu'Alphonſe & elle ne ſe convinſſent pas ; mais mon deſſein a eu une réuſſite des plus heureuſes. Alphonſe fut charmé de Camille dès la premiere vue, & me jura, lorſqu'il fut avec moi, qu'il feroit ſon bonheur de paſſer ſa vie avec elle, s'il pouvoit s'en faire aimer. Je remarquai que la ſympathie emportoit le cœur de Camille vers mon fils;

je le priai de continuer ſon perſonnage, & de rendre l'amitié ſi forte, que l'amour n'eût qu'un pas à faire, lui promettant de finir cette intrigue auſſi-tôt que je le croirois aimé. Il eſt naturellement honnête homme; il me faiſoit voir trop de reſpect pour Camille, pour me donner lieu de rien craindre de ſon indiſcrétion.

Le monde, mon âge & mon expérience m'ayant donné aſſez de connoiſſance pour démêler les ſentimens de Camille, j'ai cru qu'il étoit tems d'achever mon ouvrage: & c'eſt dans le deſſein de le conduire à ſa perfection, que je vous avois engagées à venir ici; & mon intention étoit de me déclarer à Florinde dans la promenade de la forêt. Elle a commencé la converſation d'une façon ſi grave, que je n'ai pu m'empêcher d'en rire, & j'allois la tirer d'erreur, lorſque le péril d'Alphonſe m'a tout fait oublier.

Le hazard, lui dis-je alors, nous a ſervi peut-être mieux que vous n'auriez fait vous-même, Alphonſe ne pouvant ſe faire connoître plus favorablement qu'en ſauvant la vie à Camille. Elle nous aprit enſuite qu'ayant voulu pénétrer dans un endroit de la forêt aſſez épais, il en étoit ſorti un ſanglier d'une taille monſtrueuſe, pourſuivi & bleſſé par des chaſſeurs, qui d'abord avoit pris ſa courſe vers elle; mais qu'Alphonſine s'étant jettée entr'eux deux avec un courage qui l'avoit ſurpriſe, elle lui avoit donné le tems d'échaper à la fureur de cet animal, en s'y expoſant elle-même; que malgré ſa frayeur elle n'avoit pu ſe réſoudre à fuir, le péril

d'Alphonſine l'intéreſſant trop fortement pour l'abandonner ; qu'elle avoit fait retentir ſes cris pour apeller du ſecours, mais que ſon étonnement & ſa frayeur avoient redoublé, en voyant Alphonſine combattre le ſanglier une bayonnette à la main, avec l'intrépidité d'un héros, qu'elle avoit fait mille réflexions en un moment ; qui s'étoient toutes raſſemblées dans la crainte de voir périr dans Alphonſine un brave défenſeur, ou un amie ſi ſecourable. Ce fut avec de tels diſcours que nous arrivâmes au château. Alphonſe fut changer d'habit, & ſe faire panſer de quelques légeres bleſſures. Pendant ſon abſence Orphiſe prioit Camille avec tendreſſe de ne changer de ſentiment pour ſon fils, que pour en augmenter l'ardeur, ne ſouhaitant rien plus fortement que d'attacher Alphonſe par des nœuds qui lui donnaſſent la ſatisfaction de ne le plus voir éloigné d'elle. Camille avoit trop aimé Alphonſine pour refuſer ſon cœur & ſa foi au vaillant Alphonſe. Elle engagea l'un & l'autre, & aſſura Orphiſe que l'hymen ſuivroit l'amour & la reconnoiſſance, lorſqu'elle le jugeroit à propos, voulant déſormais l'aimer & lui obéir comme à une mere qui lui étoit extrêmement chere. Alphonſe nous étant revenu joindre dans un habit plus convenable, nous parut mille fois plus aimable que la belle Alphonſine. Il n'aborda Camille qu'en tremblant, & cette charmante fille reprenant ſon humeur naturelle par le contentement de ſon cœur, remit ſi bien le calme dans celui d'Alphonſe, qu'il ne

trouvoit point de termes pour exprimer son bonheur & son amour.

La joie que cette aventure nous avoit inspirée nous fit passer huit jours dans un plaisir continuel, qui donnerent le tems à Camille de connoître par elle-même qu'un amour tendre & délicat, qu'on peut faire suivre d'un hymen heureux, est mille fois préférable aux fades douceurs d'une liberté qui n'en a souvent que l'aparence.

Nous revînmes à Paris dans l'intention de terminer cette union, lorsqu'en arrivant, Orphise aprit que le tuteur de ses enfans étoit à l'extrêmité : & comme il est dans le fond du Poitou, & que le détail de tous leurs biens étoit entre ses mains, dont la plus grande partie est dans cette province, Alphonse fut obligé de partir pour y aller mettre ordre ; la délicatesse d'Orphise ne voulant pas faire le mariage que Camille ne fût assurée du bien que devoit avoir Alphonse.

L'amour de ces deux amans se seroit très-bien passé de cette formalité, mais Camille ne voulut pas s'y opposer par modestie, & Alphonse fut obligé de se conformer à sa volonté. Comme nous savions qu'il ne pouvoit être de retour qu'à la fin du printems, nous n'avons pas voulu nous priver du plaisir de vous suivre ici, le dessein de Camille n'étant nullement de vous faire un mystere de ce qui lui étoit arrivé. La liberté que vous nous avez donnée de permettre à nos amis de nous venir trouver chez vous, nous engagea à prier Orphise de s'y rendre aussi-tôt

qu'elle auroit des nouvelles d'Alphonſe.

Notre bonheur ayant voulu qu'elle connût Célimene, elle a pris cette occaſion de venir admirer la divine Uranie, dont le mérite lui eſt parfaitement connu ; mais nous n'eſpérions pas, Camille & moi, qu'elle nous ramenât ſi-tôt Alphonſe ; & c'eſt avec bien du plaiſir que nous avons vu prendre pour lui toute l'eſtime qu'il mérite.

Je vous aſſure, dit Uranie, voyant que Florinde avoit fini, que cette aventure eſt des plus ſingulieres, & qu'elle m'a doublement intéreſſée par ſes circonſtances, & par l'amitié que j'ai pour Camille.

Il faut convenir, ajouta Thélamont, que Florinde nous l'a contée de façon à exciter notre attachement. Ce que je trouve, dit Orophane en riant, c'eſt l'adreſſe qu'elle a de nous faire paſſer les endroits ſcabreux qu'elle raconte : elle a ſi bien mêlé ſes réflexions & ſon inquiétude avec la tendreſſe que Camille paroiſſoit avoir pour Alphonſine, qu'elle en a adouci tout ce qu'on auroit pu y trouver de trop fort. Je ne m'y ſuis point trompée, dit Félicie, & malgré l'art de Florinde, j'ai reconnu Alphonſe dans Alphonſine. Et moi auſſi, interrompit Julie ; mais ce qui me l'a fait juger avec plus de ſûreté, ce ſont les ſentimens du cœur de Camille. Voilà, interrompit Orſame, un jugement bien favorable pour les hommes, puiſqu'il ſupoſe, ma chere Julie, qu'eux ſeuls peuvent l'inſpirer. Il eſt vrai, répondit-elle en rougiſſant, que j'ai jugé ſelon les loix de la nature, & que je crois que nous

ne pouvons ſentir de certains mouvemens que pour les ſujets que le ciel a formés pour nous.

Sans doute, répondit Félicie, & Camille n'auroit point eu ces tranſports, ces inquiétudes & cette tendreſſe extrême, ſi Alphonſe eût été véritablement fille. C'eſt-à-dire, reprit Orophane, qu'elle l'a aimé par inſpiration. Cela peut être, répondit Thélamont; mais il eſt certain qu'il y a une ſympathie beaucoup plus vive dans les ſexes opoſés, qu'elle ne l'eſt dans ſon ſemblable, & que quelque amitié qui nous lie avec eux, elle n'aproche en nulle façon de l'ardeur que nous inſpirent les autres.

Comme il achevoit ces mots, Célimene, Orphiſe, Camille & l'aimable Alphonſe entrerent dans le cabinet. Toute la compagnie s'empreſſa à leur marquer le plaiſir qu'elle avoit reſſenti au récit de Florinde. Camille eſſuya encore quelques railleries, auxquelles elle répondit avec ſon eſprit ordinaire. Les hommes embraſſerent Alphonſe, & le prierent d'avoir pour eux autant d'amitié qu'ils en avoient reſſenti pour lui à ſon abord. Tous ces complimens achevés, on s'aſſit, & Orphiſe ouvrit la converſation par la ſatisfaction qu'elle goûtoit de connoître Thélamont & Uranie. Enſuite elle les conjura de ſuivre leur charmante inſtitution ſans contrainte; & quoique je n'aie pas tout l'eſprit néceſſaire dans votre ſavante ſociété, ajouta-t-elle, j'en ai aſſez pour m'y plaire infiniment.

Pour moi, dit Alphonſe, je ſuis très-per-

ſuadé que quelques recherches que j'aie faites dans mes voyages, j'aprendrai en ce beau lieu quantité de choſes que j'ignore. Du moins, dit Orophane, ce pays-ci vous a déja inſtruit d'une nouveauté, puiſque vous y avez apris à aimer, & que vous n'en avez rien ſu dans les climats différens que vous avez parcourus.

Je crois, dit Camille, qui vouloit rompre la ſuite du diſcours d'Orophane, que le plaiſir le plus parfait qu'on reſſent dans les voyages qu'on entreprend, eſt celui de connoître les génies différens de chaque nation, de démêler les intrigues des Cours, & d'en ſavoir le fort & le foible. Il faudroit, répondit Orphiſe, pour être inſtruit de cette façon, avoir des emplois qui conduiſent dans le cabinet des Princes ou des Miniſtres, & pour lors la curioſité peut devenir dangereuſe, & les obſervations criminelles, puiſqu'on eſt obligé dans ces ſortes de poſtes de tout voir, d'obéir & de ſe taire.

Il eſt vrai, reprit Orſame, que ces emplois ſont délicats, puiſqu'il eſt très-difficile de les exercer ſans ſe mêler de beaucoup d'affaires, & que celles qui nous engagent à traiter avec des Souverains ſont ſouvent épineuſes. Le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un particulier, ajouta Thélamont, eſt, ſelon moi, de ſe trouver entre deux Puiſſances; car il arrive ordinairement qu'elles s'accommodent aux dépens de l'inférieur, & qu'il devient la victime de l'une ou de l'autre. L'hiſtoire du Connétable de S. Paul, ſous Louis XI, & le Duc de Bour-

gogne, en eſt un exemple. Celle de l'Evêque de Caſtro en eſt une récente, répondit Alphonſe, puiſqu'elle eſt arrivée ſous le Pontificat d'Innocent X. Ranuce II du nom, Duc de Parme; & qui a paſſé pour le Prince le plus brave du ſiecle précédent, ayant apris qu'Innocent X vouloit donner pour Evêque à ſa ville de Caſtro un Moine, dont ce Duc n'avoit pas de favorables informations, fit prier Sa Sainteté de ne le lui point envoyer. Mais le Pape prenant cette priere pour un affront, & un préjudice qu'on vouloit faire à ſon autorité abſolue de Souverain du Fief, croyant d'ailleurs ne lui devoir aucun égard, perſiſta dans la réſolution d'envoyer l'Evêque. Cependant le Moine, informé que ſa perſonne n'étoit pas agréable au Duc, & prévoyant qu'il n'auroit que des chagrins dans une ville qui lui apartenoit, ſuplia fort inſtamment le Pape de le diſpenſer d'accepter cet Evêché.

Mais Innocent, qui s'imaginoit qu'il y alloit de ſon honneur d'effectuer ſa premiere diſpoſition, le fit ſacrer Evêque, & le força d'aller prendre poſſeſſion de ſon Egliſe, en l'aſſurant d'une ſi forte protection, qu'il n'auroit rien à craindre du Duc, ni de perſonne. Il fallut obéir, & ce nouveau Prélat, en prenant congé du Pape, lui dit les larmes aux yeux, que Sa Sainteté l'envoyoit à la mort. Le Pape s'efforça de le raſſurer par les promeſſes réitérées d'une protection, qui en effet ne lui ſervit de rien, puiſqu'il fut aſſaſſiné en allant prendre poſſeſſion de ſon Evêché, & le Pape mis en

passe d'user des marques les plus pressantes de son ressentiment.

On ne pouvoit pourtant pas convaincre le Duc de ce meurtre, qui fut fait avec des précautions qui n'en laissoient point connoître l'auteur ; mais le Pape le mit sans hésiter sur le compte du Duc ; & sans l'avoir convaincu, en exécration du méfait, non-seulement transféra l'Evêché de Castro à Aquapendente, mais il fit absolument démolir la ville, & poser au lieu où elle avoit été une piramide, avec cette inscription : *Qui fuit Castro*, & le Duc déchu entiérement de cette Principauté, qui fut dans la suite réunie au domaine de la chambre apostolique, sans que les descendans de Ranuce y aient pu rentrer.

Il me paroît, dit Uranie, que le conseil du Pape fut un peu vîte dans une affaire de cette importance, le Duc de Parme n'étant pas convaincu : & l'on n'a jamais condamné un homme, même dans les affaires civiles, sans l'avoir oui dans ses défenses ; à plus forte raison un Prince illustre, arriere petit-fils de ce fameux héros Alexandre Farnese, dont les exploits ont été tant chantés à Rome, & qui a mérité de plusieurs Papes les titres les plus glorieux. Cela me feroit croire, repartit Thélamont, que l'intérêt ou le ressentiment que l'on conservoit à Rome contre la mémoire du pere de Ranuce II, à cause du démêlé qu'il avoit eu avec les Barberins, neveux d'Urbain VIII, y avoient beaucoup de part. L'histoire en est assez curieuse, & vous en fera juger.

Le Duc Odoart étant allé dans ſon Duché de Caſtro, les Barberins, qui avoient en vue de le faire entrer dans leur alliance, lui firent inſinuer, qu'étant ſi près de Rome, il lui ſeroit en quelque façon meſſéant de retourner en Lombardie ſans avoir vu le Pape, qui de ſon côté ſe feroit un plaiſir extrême de lui marquer ſa bienveillance. Mais le Duc, qui prévoyoit qu'il pourroit y avoir quelques brouilleries entre lui & le Préfet, neveu du Saint Pere, par raport au cérémonial, témoigna qu'il étoit prêt à faire ce qu'on ſouhaitoit, & d'aller à Rome, pourvu que le Préfet en fût abſent pendant le ſéjour qu'il y feroit, afin d'éviter les déſagrémens réciproques qu'ils pourroient recevoir à l'occaſion des viſites. On le lui promit, ſans pourtant lui tenir parole, le Préfet étant à Rome.

De ſorte qu'ayant été néceſſaire de régler les honneurs qu'on ſe rendroit dans ces entretiens, le Préfet les prétendit entiérement égaux à ceux qu'il feroit au Duc, qui ne convint nullement de cette égalité; de façon qu'ils ne ſe virent point, pas même chez la femme du Préfet, le Duc prétendant que le mari feroit les honneurs de la maiſon, & le viendroit recevoir juſqu'au carroſſe. Il ſe brouilla même avec les Cardinaux, neveux, le Cardinal Antoine l'ayant quitté en le reconduiſant, après une viſite qu'il lui avoit faite, ſans l'accompagner juſqu'au carroſſe, & le Duc l'ayant encore traité avec moins d'égards lorſqu'il fut lui rendre viſite. Cependant, malgré toutes ces altercations,

on ne laiſſa pas de parler de mariage au Duc, lequel ayant des vues ſecrettes, feignoit d'y prêter l'oreille. Comme les Italiens ne ſe fient pas trop les uns aux autres, & que Rome eſt remplie de toutes ſortes de gens, l'argent n'y eſt pas en ſûreté dans les maiſons particulieres. Ainſi la coutume eſt que ceux qui en ont une certaine quantité le portent dans le dépôt public qu'on nomme *Monte della Pietà*, pour le mettre en aſſurance, n'y ayant jamais de difficulté pour le ravoir. Et lorſque quelque perſonne a beſoin d'argent, le Mont de Piété en prête, ſous caution, à un modique intérêt.

Le Duc de Parme Ranuce I, fils du héros dont nous venons de parler, n'ayant hérité que de la gloire de ſon pere, avoit été obligé d'y faire de gros emprunts: ſon fils Odoart lui ayant ſuccédé, ne ſavoit comment ſe dégager des intérêts qu'il étoit contraint d'acquitter annuellement; & comme il étoit à marier, & que le Pape Urbain, qui avoit élevé ſa famille au rang des Princes, ne ſouhaitoit rien tant que de lui donner une de ſes nieces pour honorer ſon ſang par cette alliance, il ne fut pas long-tems à Rome ſans qu'on le fît aſſurer que s'il vouloit faire ce mariage, il trouveroit de grandes facilités à la diminution des intérêts qu'il payoit, & même des arrérages, le Pape étant le maître de ces remiſes.

Le Duc, à qui on faiſoit toutes ces propoſitions en ſecret, & ſans l'obliger à rien promettre en public, feignoit de conſentir au mariage, & y ayant propoſé le rabais de

l'intérêt des ſommes que ſon pere avoit reçues, il l'obtint ſans aucune difficulté. Mais il ſortit de Rome immédiatement après, laiſſant les Barberins d'autant plus mortifiés, qu'ils furent la dupe de leur ambition, & qu'ils donnerent ſans rien recevoir. Ils jurerent de s'en venger ; & comme il falloit un prétexte plauſible, ils le trouverent dans l'affaire même qui avoit occaſionné la tromperie du Duc de Parme.

C'eſt la coutume à Rome de garder dans les greniers publics une quantité de grains ſuffiſante pour nourrir toute la ville pendant ſix mois. Les Miniſtres de la chambre obligent les boulangers de prendre leurs grains dans ces greniers à un prix raiſonnable, & on leur regle celui du pain qu'ils débitent à proportion. Le Duc de Parme poſſédant le Duché de Caſtro qui eſt ſur les frontieres de l'Etat Eccléſiaſtique, très-fertile en grains, avoit accoutumé d'en payer les intérêts de ſa dette, ce qui étoit également commode pour lui & pour la chambre apoſtolique à cauſe de la proximité.

Mais les Barberins, voulant faire de la peine au Duc, commencerent par ſe pourvoir de grains ailleurs, & en défendirent la traite dans les Etats du Pape avec ceux du Duché de Caſtro, & mirent par-là le Duc hors d'état de ſatisfaire la chambre. Enſorte que les intérêts furent accumulés pendant pluſieurs années ; & la ſomme devint ſi groſſe, qu'il fut impoſſible au Duc de la payer. Les Barberins, qui l'avoient laiſſé

endetter exprès pour le rendre insolvable, ne virent pas plutôt la chose dans l'état où ils la souhaitoient, qu'ils demanderent cette somme en total, & intérêts. Le Duc auquel on refusa tous les moyens qu'il proposa, se trouva dans un embarras terrible ; comme il ne se pressoit pas de s'acquitter, on en vint à la saisie du Duché de Castro, comme une chose hypothéquée pour la sûreté du capital & des intérêts échus, qui fut adjugé à la chambre, & réuni à son domaine.

Le Duc, qui, en refusant une niece du Pape, avoit épousé une Princesse de la maison de Médicis, employa les prieres du Grand Duc, & celle de tous les Princes d'Italie, pour avoir son Duché ; ce que ne pouvant obtenir, il eut le crédit de former une ligue, par laquelle les Princes d'Italie s'obligerent de réduire le Pape par la force à se désaisir du Duché de Castro. Urbain de son côté arma pour soutenir cette réunion ; mais comme les guerres sacerdotales ne réussissent pas ordinairement, le Pape eut le chagrin de dépenser beaucoup d'argent, & d'être enfin obligé de rendre au Duc le Duché de Castro.

La mémoire de cette grande affaire est encore récente à Rome, & l'on n'en parle jamais, qu'on ne se déchaîne contre l'ambition des Barberins, qui chargerent la chambre apostolique d'une dette de vingt millions qui ne sont pas encore acquittés en entier. Cette aventure prouve clairement que le conseil d'Innocent X épousa le ressentiment de l'injure faite aux Barberins, dans

dans l'aventure de Ranuce II, & nous donne à connoître qu'on ſe ſouvient long-tems dans ce pays de ces ſortes d'inſultes : joint à l'intérêt de la chambre apoſtolique, qui parvint enfin à réunir cette Principauté à ſon domaine, par la mortification qui en a privé les Ducs de Parme pour toujours.

C'eſt pouſſer le reſſentiment un peu vivement, dit alors Célimene. Louis XIV, répondit Orophane, en agit bien plus généreuſement dans l'affaire qu'il eut avec Innocent XI au ſujet de la Régale. Mais je crois, continua-t-il, que nous pouvons pourſuivre notre converſation, en donnant aux dames le plaiſir de la promenade. La compagnie accepta la propoſition ; on ſe rendit au bord de l'eau, & Orophane ayant été prié de continuer ce qu'il avoit commencé en parlant de Louis le Grand.

Vous ſavez auſſi-bien que moi, reprit-il, ce que je vais vous dire : mais il eſt des choſes dont on eſt bien-aiſe de ſe rafraîchir la mémoire. Le Pape Innocent XI, après avoir écrit au Roi trois brefs menaçans, dans le dernier deſquels du 27 décembre 1679, il y avoit ces paroles : » Nous n'employerons » plus les exhortations & les lettres ; mais » nous ne ſerons pas négligens à nous ſervir » des remedes que nous met entre les mains » le pouvoir que nous avons reçu du ciel, » & que nous ne pouvons omettre dans » une maladie ſi dangereuſe, ſans manquer » à notre devoir apoſtolique. Et aſſurément » nous ne craindrons aucun danger ou in- » commodité, ni aucune tempête, quelque

» cruelle & horrible qu'elle puiſſe être,
» puiſque c'eſt notre vocation, & que nous
» ne devons point eſtimer notre vie, quand
» il s'agit de ſouffrir des tribulations pour
» la juſtice. Ce que nous ferons avec un
» cœur non-ſeulement réſolu, mais plein
» de joie, comme mettant notre gloire dans
» la croix de Jeſus-Chriſt : ce ſera avec lui
» que vous aurez dorénavant affaire, après
» que nous aurons ſatisfait aux devoirs de
» notre miniſtere, plantant & arroſant ſelon
» notre pouvoir.

Ce bref rendu public, jetta la crainte & la déſolation dans l'eſprit du clergé, de la nobleſſe & du peuple. Tout frémit de la ſeule idée des ſuites fâcheuſes que pourroit avoir cette grande affaire : & l'on reſſentit la même douleur qu'avoient eu nos peres de la violente bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII contre Philippe-le-Bel & ſon Etat. Le conſeil du Pape fit encore plus, il le porta dans l'année 1687, ſous divers prétextes, à abolir les franchiſes dont les Ambaſſadeurs jouiſſent à Rome dans leur quartier.

Le Roi, toujours ſage & religieux dans ſes réſolutions, envoya à Rome un Miniſtre de paix, & nomma pour ſon Ambaſſadeur Extraordinaire, Henri de Beaumanoir, Marquis de Lavardin, qui étant arrivé dans l'Etat Eccléſiaſtique, le fit ſavoir à la Cour de Rome, ainſi que ſa qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire auprès du Pape. Mais le conſeil du Saint Pere, ennemi de la France, ne jugea pas à propos

de lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs. Il arriva à Rome, où il fit une entrée digne de la Majeſté du Monarque qu'il repréſentoit, & fit demander pluſieurs fois audiénce au Pape, ſans la pouvoir obtenir.

Enfin la veille de Noël, ayant aſſiſté dans l'Egliſe paroiſſiale de ſaint Louis à l'office divin, & ayant ſatisfait à tous les devoirs d'un Chrétien avec une piété édifiante, le Pape, toujours obſédé des ennemis de la France, enviſagea cette action, toute ſainte qu'elle étoit, comme une profanation. Et l'on afficha à Rome un placard contenant que l'on dénonçoit la paroiſſe de ſaint Louis avoir été interdite, parce que le Curé & les Miniſtres de cette Egliſe avoient eu la hardieſſe de recevoir à l'office divin, & à la participation des ſacremens, Henri de Beaumanoir, Marquis de Lavardin, notoirement excommunié.

Toutes ces procédures violentes & inutiles obligerent le Parlement de Paris d'en prendre connoiſſance, & donnerent lieu à Monſieur Talon, Avocat-Général, de faire ce fameux plaidoyer, qui opéra ſur ſes concluſions l'arrêt de la Cour du 23 janvier 1688, qui reçoit le Procureur-Général, apellant comme d'abus, de la bulle & de l'ordonnance du 26 décembre 1688, & faiſant droit ſur l'apel, déclare cette bulle & cette ordonnance nulles & abuſives, &c.

Toutes ces altercations ſcandaliſoient vivement les fideles : chacun diſoit ſon ſentiment, & l'on ne pouvoit s'empêcher de

trouver étrange que le fils aîné de l'Eglise, Roi Très-Chrétien, fût ainsi traité. On rapelloit ses ayeuls, l'Empereur Charlemagne, & Pepin son pere, auxquels l'Eglise doit sa grandeur temporelle, & qui ont donné au saint Siege ces belles provinces qui composent aujourd'hui l'Etat Ecclésiastique. Ne sont-ce pas ces Princes, disoit-on, qui ont été les protecteurs des Papes & de la vraie foi, & qui les ont tirés de la tyrannie des Grecs & des Lombards ?

Est-il juste que le descendant de ces grands Princes, le Roi Très-Chrétien, soit exposé à de semblables insultes pour un droit temporel, attaché à la couronne depuis le commencement de la monarchie, & fondé sur le concile d'Orléans, tenu en 519 ?

Et par qui ? Par un Pape vertueux, savant & charitable, qui n'a d'autre défaut que de s'être laissé prévenir par les ennemis de la France qui sont dans son conseil. D'autre côté les Hérétiques, tant au-dedans qu'au dehors du Royaume, chantoient *Victoire*, croyant qu'un Monarque qu'elle avoit toujours suivi, ayant des armées formidables sur pied, qui avoit donné plusieurs fois la paix à l'Europe, & qui pour de moindres choses avoit porté la guerre chez ses ennemis, ne souffriroit jamais de pareilles insultes, & qu'il alloit se séparer de la communion de Rome.

Ils ne se contentoient pas de le dire, ils faisoient courir cent *brochures*, dans lesquelles ils prétendoient justifier cette étonnante séparation. Les Anglois firent même tra-

duire en leur langue le plaidoyer de M. Talon, & l'arrêt du Parlement dont nous venons de parler.

Cependant le Roi, informé de tous ces diſcours & de ces écrits, les trouvant également ſcandaleux à la gloire du ſaint Siege, & à la ſienne, mit tout ſon reſſentiment au pied de la croix; & demeurant fidele au culte de ſes ancêtres, écrivit à M. Barillon, ſon Ambaſſadeur à Londres, de prier de ſa part le Roi d'Angleterre de faire ſuprimer la traduction & les *brochures* qui couroient ſur ce ſujet. Le Roi Charles II s'y employa ſi bien, & donna de ſi bons ordres, que tous ces libelles, qui déchiroient le Pape & la religion, furent ſuprimés pour toujours. Voilà comme ce ſage Monarque ſe vengea des violences du conſeil d'Innocent II, & ſans pouſſer les choſes plus avant, il parvint en temporiſant par une ſage & pieuſe politique, à terminer cette grande affaire ſous le Pontificat d'Innocent XII.

Si le conſeil d'Innocent X avoit ſuivi les mêmes principes dans celles du Duc de Parme, il n'auroit jamais porté la violence auſſi loin; & l'on ne blâmeroit pas ſa conduite, comme on le fait encore aujourd'hui, lorſqu'on ſe rapelle cette aventure.

La compagnie témoigna à Orophane le plaiſir qu'elle avoit reſſenti de la comparaiſon qu'il venoit de faire; & chacun ayant dit ſon ſentiment ſur la différence des procédés des hommes, dans quelque rang qu'ils ſoient, on reprit le chemin du ſallon, pour ſe mettre à table. Uranie ayant retenu à

ſouper Célimene, Orphiſe & Alphonſe, on reprit pendant le repas les aventures de Camille. Et Thélamont ayant prié Orphiſe de dire le jour qu'elle avoit marqué pour ſon hymen avec Alphonſe; nous ne pouvons le conclure de huit jours, répondit-elle, les affaires de mon fils n'étant pas encore terminées; & c'eſt pour le conſoler de ce retardement, que j'ai obtenu de Célimene qu'il viendroit paſſer ſon tems chez elle, afin qu'il ſoit à portée de voir Camille, en rendant à Uranie les devoirs que l'eſtime qu'on lui doit, & la liberté que je prends, exigent de lui. Je trouve parfaitement bien, dit Orophane, que vous ayiez amené Alphonſe; mais pour qu'il ſoit chez Célimene, je ne l'aprouve point du tout: & il me paroît qu'il ſeroit à propos de le laiſſer chez Uranie, afin de rendre la ſatisfaction plus parfaite. Je ſuis de cet avis, répondit Uranie, & ſi Célimene a quelque amitié pour moi, elle me cédera Orphiſe & Alphonſe. Vous mettez ce ſacrifice à un prix, dit Célimene, qui me force à vous l'accorder, puiſqu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour vous prouver ma tendreſſe & mon eſtime.

Pour moi, dit Orphiſe, j'y conſens avec joie, quoique je ne puiſſe profiter de ce plaiſir que pendant deux jours; mais je hâterai mon retour pour ma propre ſatisfaction, auſſi-bien que pour celle de mon fils.

Pendant cette converſation Alphonſe & Camille s'entretenoient à voix baſſe d'une façon qui faiſoit juger aiſément à quel point

ils s'aimoient. Julie l'ayant fait remarquer à Félicie : En vérité, dit cette aimable femme, la métamorphoſe eſt complette ; Camille étoit autrefois vive, enjouée, attentive à tout ce que diſoient ſes amis, aujourd'hui elle eſt ſérieuſe, diſtraite, & ne prend d'intérêt à rien. Vous voyez cependant, répondit-elle en riant, que j'en prends beaucoup à ce qu'Alphonſe me dit, puiſque je l'écoute ſans l'interrompre. Cela prouve, dit Florinde, que vous aimez à l'entendre, mais l'attention que vous prêtez ne détruit point ce que dit Félicie du changement de votre humeur.

Je vous aſſure, lui dit-elle, qu'elle n'eſt point changée; que depuis qu'Alphonſine eſt devenu Alphonſe, je ſuis dans mon aſſiette ordinaire. A la liberté près, répondit Orophane. Comme elle eſt aimable, interrompit Uranie en ſe levant, dans quelque ſituation que ſoit ſon eſprit, nous ne devons point trouver étrange qu'elle aime aujourd'hui les loix auxquelles nous ſommes tous ſoumis avec joie.

En achevant ces mots, Uranie conduiſit la compagnie dans le jardin ; elle y fit quelques tours, & Célimene ne voulant pas s'engager avant dans la nuit, prit congé d'Uranie & de ſes amis, laiſſant Orphiſe & Alphonſe chez elle, en aſſurant cette belle ſociété d'y revenir le plus ſouvent qu'elle pourroit. La compagnie la conduiſit juſqu'à ſon carroſſe, & l'ayant vue partir, Thélamont & Uranie conduiſirent Orphiſe dans l'apartement qui rendoit dans celui de Ca-

milke & de Florinde. Alphonſe remit ces deux belles filles dans le leur, & s'étant retiré lui-même dans celui qu'on lui avoit préparé, Uranie, Thélamont, Félicie, Orophane, Orſame & Julie, toujours plus amoureux que jamais, furent jouir avec leurs belles épouſes de la félicité de poſſéder ce qu'on aime ſans crainte & ſans amertume.

NEUVIEME JOURNE'E.

IL eſt ſi naturel d'aimer ceux dont les inclinations ſe raportent aux nôtres, que l'on ne ſera pas ſurpris de me voir aſſurer qu'Uranie & Félicie ſentirent une augmentation d'amitié pour Camille, lorſqu'elles furent perſuadées qu'elle ne dédaignoit plus les liens d'un hymen que l'amour ſait rendre heureux.

La nuit s'étoit écoulée avec tant de tranquillité du côté du cœur & de l'eſprit, que chacun ſe trouva diſpoſé à ſon réveil à paſſer agréablement la journée. Le tendre Alphonſe ne ſut pas plutôt qu'on pouvoit voir Uranie, qu'il ſe rendit dans ſon apartement; cette aimable femme connoiſſoit trop bien les ſecrets du cœur humain, pour attribuer cet empreſſement à la ſeule civilité; & jugeant qu'Alphonſe ne ſuivoit les regles de la bienſéance que pour l'engager à chercher Camille, elle ne voulut pas le tromper dans ſon attente, & lui donnant

la main, elle le conduiſit dans l'apartement de cette belle fille. Ils y furent ſuivis du reſte de la compagnie, qui, après les premieres marques d'eſtime & de tendreſſe, ſe rendit dans le bois, où chacun s'étant aſſis, la converſation prit ſa forme ordinaire.

Il faut convenir, dit Orphiſe, qu'il n'eſt rien de plus doux que de pouvoir jouir des plaiſirs champêtres, & qu'une retraite bien choiſie a des charmes au-deſſus de tout ce que la Cour ou la ville peuvent produire d'agrémens. Beaucoup de perſonnes, répondit Uranie, ne ſont pas de ce ſentiment; il eſt nombre de gens qui préferent le tumulte de la ville & l'éclat de la Cour, à une vie unie & tranquille.

C'eſt ce qui fait, ajouta Orſame, que l'on voit bien plus de monde dans l'une & dans l'autre, que l'on n'en voit dans la retraite. Combien y a-t-il de gens qui poſſedent de belles terres, ſans ſe ſoucier que d'en recevoir le revenu, & qui le font ſervir aux dépenſes faſtueuſes de la ville & de la Cour, quoique leurs affaires ni leurs emplois ne les attachent ni à l'une ni à l'autre, & qui pourroient paſſer leurs jours agréablement & ſans inquiétude, dans le lieu duquel ils retirent des commodités qui leur deviennent inutiles par le peu d'uſage ſenſé qu'ils en font? C'eſt-à-dire, reprit Orophane, que chacun devroit vivre dans ſes terres en philoſophe, & s'enterrer tout vif, pour ne ſonger qu'à mourir. Je crois, dit Julie, qu'il eſt bon de faire des réflexions ſérieuſes, mais je m'imagine que la

tranquille, dont on parle ici, n'eſt pas une retraite ſi auſtere que vous vous le perſuadez, & rien n'eſt plus agréable que de choiſir ſon tems & la ſaiſon pour ſe dérober des embarras du grand monde, & ſe donner à ſoi-même, ainſi que fait Uranie.

Il ne faut pas me donner pour exemple, répondit-elle; je ſuis là-deſſus d'un goût particulier. Je ne ſuis attachée au monde qu'autant que ce que j'aime y tient, & ſi mon inclination pouvoit s'accorder avec celle de ce qui m'eſt cher, je préférerois la ſolitude à toutes choſes.

La compagnie la plus aimable, les plus brillans ſpectacles & les plaiſirs les plus recherchés me ſont à charge, lorſque j'y ſuis ſans ce que j'aime; & le lieu le moins agréable, la retraite la moins fréquentée, & la ſolitude la plus complette, avec l'objet où mon cœur eſt attaché, me tient lieu de plaiſir, de palais, de compagnie & de tous les divertiſſemens dont le monde s'occupe ordinairement.

Je lis ſur le viſage de Thélamont, dit Orophane en ſouriant, un mêlange de joie & de chagrin aux diſcours d'Uranie, que je ne puis me diſpenſer de vous expliquer. Son cœur goûte un plaiſir parfait de la déclaration qu'elle vient de faire; mais en même tems il eſt rempli de douleur de n'oſer l'en remercier en ſi bonne compagnie dans les termes paſſionnés d'un tendre amant, parce que l'uſage interdit cette ſatisfaction aux maris.

Je ne ſuis pas tout-à-fait homme d'uſage,

dit alors Thélamont, moins de celui-là que de pas un. Le nom d'époux ne m'a rien ôté de la qualité d'amant, & ſi je ne marque pas à Uranie avec tranſport l'excès de la joie que donne la délicateſſe de ma tendreſſe, c'eſt moins pour garder un *decorum* que je blâme, que par reſpect pour elle-même, puiſque je rends aſſez de juſtice au monde qui eſt ici, pour croire qu'il ne ſe ſcandaliſeroit point de l'amour que je lui ferois paroître.

Non vraiment, dit Camille, & puiſque nous avons laiſſé parler vos yeux, ſans les interrompre, nous aurions donné la même liberté à votre bouche avec plaiſir. Mais puiſque nous ſommes ſur les charmes de la ſolitude, continua-t-elle, je ne trouve perſonne qui puiſſe moins jouir de la tranquillité qu'elle inſpire, que ceux qui ont en main le gouvernement: les Rois ne jouiſſent jamais d'eux-mêmes, ils ne peuvent jamais ſe retirer comme les particuliers; ſi les plaiſirs les ſuivent par-tout, les affaires les ſuivent auſſi; ils ne peuvent goûter, comme nous, les douceurs de la vie champêtre, leurs maiſons de plaiſance ne les diſpenſent de rien, & ſont toujours pour eux des lits de juſtice.

La douceur de commander eſt ſi attrayante, dit Alphonſe, que quelque peſant que ſoit le fardeau d'une couronne, on aime à le porter. La peine des Rois eſt une gloire perpétuelle, que chacun de leurs travaux renouvelle à la poſtérité. L'avenir leur tient compte de leurs ſoins & de leurs veilles.

au lieu que le repos, dont vous les plaignez de ne pas jouir, feroit périr leur nom comme ceux des plus ſimples particuliers : auſſi voyons-nous très-peu d'exemples de cet amour pour la ſolitude parmi les Monarques. Nous étions ſur cette matiere il y a quelques jours, dit Félicie, & nous convînmes que les Princes qui ont préféré la retraite à l'Empire, en ont toujours eu quelque repentir.

Il eſt des retraites glorieuſes, reprit alors Thélamont, & je n'en puis blâmer la réſolution, lorſqu'elle eſt fondée ſur de juſtes raiſons, & ſoutenue avec fermeté. Amurath II, Empereur des Turcs, fut un Prince ambitieux, vaillant, infatigable & toujours en mouvement. Il étoit ſon premier Viſir, & ceux qui de ſon regne en ont porté le nom, n'oſoient décider aucune affaire de conſéquence, qu'après la lui avoir communiquée. Ses projets étoient vaſtes ; il étoit heureux à la guerre, & auroit paſſé pour le plus grand Prince & le plus grand Capitaine de ſon tems, ſi ſa cruauté & ſa barbarie n'euſſent terni ſes lauriers.

Ce fut lui qui établit cette milice qui ſubſiſte encore aujourd'hui, qu'on nomme *Janiſſaires*, deſtinés pour la garde du Grand-Seigneur, & qu'il diviſa en pluſieurs chambres. Il prépara à ſon fils Mahomet II les voies pour les fameuſes conquêtes qu'il fit tant en Aſie qu'en Europe. Il le menoit à la guerre dès ſa plus tendre enfance, & avant l'âge de douze ans, il fut témoin des victoires qu'il remporta en Albanie & en Hon-

grie, & de la fameuſe bataille qu'il gagna contre Uladiſlas, Roi de Pologne, où ce vaillant Monarque fut tué de la propre main d'Amurath.

Ce fut par cet exploit guerrier qu'il voulut mettre fin à ſes triomphes, en prenant la réſolution de remettre l'Empire à ſon fils Mahomet, ſous la Régence du Bacha Cali ſon oncle, & de ſe retirer parmi les Derviches, qui ſont des Moines Turcs, pour goûter un repos dont il croyoit les douceurs fort au-deſſus de l'autorité ſouveraine. Il avoit paſſé une année dans cette retraite, vivant comme un ſimple novice, lorſque les Chrétiens en étant informés voulurent profiter de cette conjoncture pour rétablir leurs affaires. Ils mirent une puiſſante armée ſur pied, ſous le commandement du Vaivode Jean. Le Régent Cali aſſembla l'armée Turque pour s'opoſer au Vaivode; mais celle des Chrétiens lui ayant paru formidable, il ne voulut point prendre ſur lui l'événement d'une bataille, ſi Amurath n'y étoit en perſonne.

Ce Prince connoiſſant l'importance de cette affaire, ſortit de ſon hermitage, ſe mit à la tête de ſon armée, battit le Vaivode, & le lendemain de cette victoire retourna dans ſa retraite.

On a peu parlé de cette action chez les Chrétiens, mais je la trouve ſi grande & ſi belle, que je crois qu'elle peut paſſer pour un exemple mémorable. Eſt-il rien de ſi beau que de voir un Empereur aimé & adoré de ſes ſujets, qui au milieu de ſes victoires,

conſerve aſſez de modération pour relentir ſon humeur belliqueuſe, & refroidir ſon ambition, pour s'abandonner aux douceurs du repos, & qui, à la premiere nouvelle du péril de ſon fils, ranime ſon courage, & rallume ſa vertu guerriere dans le fort de ſa ſolitude ; & demeure, ſi je l'oſe dire, victorieux de ſes propres victoires, en les couronnant du véritable contentement qui ſe trouve dans la tranquillité de l'eſprit, en rentrant dans ſa retraite.

Pour moi, il me paroît que de ſemblables actions ſont honneur à l'homme. Il eſt vrai, dit Orſame, quand Thélamont eut ceſſé de parler, mais il ne ſoutint pas cette grande réſolution ; il lui prit envie de reprendre l'Empire, dont ſon fils étoit poſſeſſeur ; & pour y parvenir, il ſe fit informer du jour que le Divan devoit s'aſſembler, & ſous prétexte d'une partie de chaſſe, il quitta la ſolitude, ſe rendit au Divan, & d'un pas grave & ſuperbe, fut s'aſſeoir ſur le trône.

Mahomet étonné, mais qui connoiſſoit la cruauté de ſon pere, ne balança pas un moment. Il fut ſe jetter à ſes pieds, le reconnut pour ſon Empereur, & dépoſa entre ſes mains l'autorité ſouveraine qu'il garda juſqu'à ſa mort, qui ne lui fut cauſée que par une indigeſtion, pour avoir trop mangé dans un feſtin. Mahomet II reprit pour lors les rênes de l'Empire. Il eut toutes les vertus de ſon pere, mais il le ſurpaſſa en barbarie. Ce fut ce Prince qui prit Conſtantinople, & qui aggrandit la domination Ottomane de deux Empires, de qua-

tre Royaumes, de vingt-quatre provinces, & de plus de deux cents villes conſidérables. Il augmenta la milice des Janiſſaires, qu'il tenoit du tribut que lui rendoient toutes les provinces conquiſes ſur les Chrétiens; il les faiſoit élever avec ſoin, & ceux qui étoient les plus beaux & les plus ſpirituels, il en faiſoit des Incoglans ou Pages du Serrail; des plus robuſtes, il en faiſoit des Janiſſaires, & les autres étoient deſtinés pour être Boſtangis ou Jardiniers des vaſtes jardins du Grand-Seigneur. Cela prouve bien, dit alors Florinde, que la retraite n'eſt point faite pour les Rois. Ils ſont nés pour le monde, pour le régir & le gouverner, & ne peuvent le quitter ſans faire tort à leur réputation; puiſqu'on attribue toujours leur retraite à quelque foibleſſe; & que c'en eſt encore une plus grande de quitter l'Empire & de le reprendre.

Il eſt vrai, dit Camille, que l'action d'Amurath eût été des plus belles, s'il avoit ſoutenu ſa premiere réſolution, ou qu'il eût diſſimulé ſa douleur ſecrette d'avoir quitté l'autorité ſuprême. Charles-Quint n'eut pas moins de regret que lui, mais il le diſſimula avec une force d'eſprit qui augmente, ſelon moi, l'éclat de ſa gloire, puiſqu'il n'auroit peut-être pas été moins heureux qu'Amurath, s'il eût voulu remonter ſur le trône.

La différence des nations, reprit Orophane, fait celle des conjonctures. Amurath étoit cruel, barbare, on le redoutoit, & il prit l'Empire à l'abri de ſes derniers lau-

riers & de la crainte de ſes ſujets. Charles-Quint avoit laiſſé un ſucceſſeur habile, digne de régner : les peuples lui étoient ſoumis ; & nous ne pouvons pas décider ſi les Eſpagnols & les autres nations auroient permis à Charles de reprendre une couronne qu'il avoit cédée dans toutes les formes. De plus, tous les hommes ne portent pas la politique juſques ſur eux-mêmes, & ne ſavent pas l'art de diſſimuler leurs ſentimens : qualité cependant bien néceſſaire, & qui tient ſouvent lieu d'une grande vertu.

Rien n'eſt plus vrai que ce que dit Orophane, ajouta Thélamont ; il eſt mille occaſions dans la vie où il faut qu'un Prince ſache diſſimuler. On n'a jamais admiré ni loué la ſageſſe, la prudence, la conduite & la ſaine politique de nul Prince, comme le fut celle de Louis XI, à l'occaſion de la ligue du bien public.

Ce grand politique ſavoit parfaitement que le Duc de Bourgogne & ſon fils avoient des correſpondances dans toutes les provinces du Royaume ; qu'ils entretenoient des intelligences juſques dans ſa Cour ; qu'il y avoit même des conjurations contre l'Etat & contre ſa perſonne : cependant il apelloit au conſeil la plupart des conjurés, leur faiſoit de fauſſes confidences, & obligeoit par-là ſes ennemis à prendre de fauſſes meſures ; diſſimulant toujours avec adreſſe ; ſe réſervant de punir ou de pardonner, lorſqu'il n'auroit rien à craindre ; s'attachant ſur-tout à connoître les humeurs, les intentions, les cabales & les complots, afin de n'être

point ſurpris, & faire tomber ſes ennemis dans les propres pieges qu'ils lui tendoient. Il avoit l'art de prévenir & de diſſiper, ſans marquer aucun reſſentiment; ſachant bien que lorſqu'on le manifeſte, on perd l'occaſion d'en tirer raiſon. Il cachoit avec ſoin le nom & le nombre de ceux de cette grande faction, craignant que la qualité & la réputation des conjurés n'en attiraſſent d'autres dans leur parti. Enfin, il ſe comporta ſi bien, qu'après beaucoup de bruit, cette ligue du bien public fut diſſipée ſans nul profit pour le Duc de Bourgogne. Voilà une belle leçon pour les Princes & les Miniſtres: & c'eſt ce qui s'apelle ſavoir diſſimuler à propos. Le Sénat de Rome condamna Vectius & Tarquinius, pour avoir accuſé Céſar & Craſſus d'être complices de la conjuration de Catilina, afin de tenir caché que des perſonnes ſi conſidérables euſſent conſpiré contre l'Etat: choſe qui en eût pu émouvoir beaucoup d'autres.

Le Sénat ſavoit pourtant bien que Céſar & Craſſus étoient coupables; mais il jugeoit ſainement que des hommes auſſi illuſtres dans la République n'étoient pas entrés dans un ſi grand projet, ſans y avoir aſſocié les principaux de Rome; & qu'il étoit de la ſageſſe du Sénat de feindre de l'ignorer, lui ſuffiſant d'étouffer la conſpiration, & d'en punir quelques-uns des plus coupables, ſans aprofondir une affaire qui auroit entraîné la ruine de l'Etat. La prudence du Sénat fut ſi grande, qu'en diſſimulant une partie du déſordre, il ſe mit à couvert du reſſentiment

des conjurés, & rétablit le calme dans Rome.

Saluſte raporte la perplexité où ſe trouva Cicéron en cette occaſion, qui étoit bien-aiſe d'avoir découvert la conſpiration, parce qu'il mettoit la République en ſûreté; mais qui étoit extrêmement en peine, ne ſachant à quoi ſe déterminer pour la punition de tant d'illuſtres coupables. Il prit enfin le parti d'en faire mourir quelques-uns des moins recommandables: ce qui ſe fit même dans la priſon; & lorſqu'il fut au Sénat pour lui rendre compte de ce qu'il avoit fait, il ſe contenta de dire: La République eſt en ſûreté, les conjurés ont vécu, & parla d'autre choſe.

Cette modération, dit Orſamé, eſt un exemple pour tous les Princes. L'Empereur Néron fut très-imprudent de vouloir ſavoir abſolument les complices de la conſpiration faite contre lui: car il arriva que les conjurés ayant manqué leur entrepriſe, voulurent ſe venger de lui ſur ſes plus intimes amis & ſes plus fideles domeſtiques, en les accuſant d'être de leur complot, & qu'il fut obligé de punir: d'où il s'enſuivit des troubles & des rebellions qui dans la ſuite le firent périr lui-même.

Le Sénat de Carthage, ajouta Alphonſe, en uſa bien ſagement, lorſqu'il eut avis qu'un des principaux de leur ville avoit délibéré de les empoiſonner tous, le jour de la fête qu'il leur devoit donner pour la nôce de ſa fille. Le Sénat ne voulut point aprofondir le crime, à cauſe de l'autorité du

criminel ; il ſe contenta de faire un décret, par lequel il limitoit la dépenſe qu'on devoit faire à un feſtin de nôce qui étoit ſi modique, que pas un d'eux ne pouvoit s'y trouver ; & par-là coupa chemin à cette entrepriſe.

Céſar, dit Félicie, étant informé que ceux d'Autun projettoient une rebellion, & ſollicitoient toutes les villes des Gaules d'y entrer, ne laiſſa pas de bien recevoir les Ambaſſadeurs de ces peuples. Il les careſſa, & reçut les excuſes qu'ils venoient lui faire du mauvais traitement qu'on avoit fait aux cohortes qui étoient dans leur pays ; & diſſimulant ſon reſſentiment, il leur répondit avec douceur, que la légéreté des jeunes gens qui avoient attaqué ſes troupes, ne devoit pas être imputée à toute la nation, & qu'il leur portoit la même affection qu'auparavant. Cependant lorſqu'il leur tenoit ce langage, il craignoit une révolte générale des Gaules, & d'être inveſti de toutes parts, & avoit déja donné ſes ordres pour raſſembler ſes troupes en ſeul corps, pour ſe retirer avec honneur de ce mauvais pas. Sa diſſimulation fut cauſe que les Ambaſſadeurs ſe perſuaderent qu'il ignoroit la révolte qui étoit prête d'éclater. Céſar raporte lui-même ce fait dans le ſeptieme livre *de Bello Gallico.*

Tite-Live dit que Martius Rutilius, Conſul Romain, s'étant aperçu que ſes ſoldats tendoient à ſe mutiner dans Capoue, fit courir le bruit qu'il ſeroit encore en garniſon dans le même lieu l'année ſuivante,

afin qu'ils ne preſſaſſent pas leur révolte, ce qui lui réuſſit. Mais l'été ne fut pas plutôt venu, que, ſous divers prétextes, il diſſipa leur complot, en licenciant les auteurs de la révolte, qu'il fit punir dans d'autres lieux.

Voilà les véritables effets que doivent produire la politique & la diſſimulation : l'eſprit & la prudence devant ſupléer bien ſouvent à la force, dont on ne ſauroit ſe ſervir avec trop de précaution.

Je trouve tout ce que l'on vient de citer très-juſte, dit Orophane : cependant comme nous ne pouvons juger des actions qui ne ſe ſont pas paſſées ſous nos yeux, que ſur le raport des autres, ou par les hiſtoires qu'on nous en a laiſſées, je crois que nos réflexions ne ſont pas toujours judicieuſes, & que nous courons riſque de blâmer mal-à-propos ceux qui nous paroiſſent avoir agi avec imprudence, ou qui ont commis quelque crime, puiſque n'en ayant pas été témoins, nous ignorons les motifs & les raiſons qui les ont fait agir. Il eſt vrai, dit Orphiſe, mais il me ſemble que nous ne pouvons manquer beaucoup en nous conformant à ceux qui ont écrit, puiſqu'il faudroit abſolument douter de tout, ſi nous ne voulions croire que les choſes que nous avons vues : & puiſque l'hiſtoire ne nous eſt offerte que pour nous inſtruire des vérités dont nous n'avons pas été témoins, je crois que nous ne pouvons nous diſpenſer d'y ajouter foi, & que nous ſommes en droit de faire de juſtes réflexions ſur les faits qui nous ſont raportés.

Il eſt cependant bien des hiſtoriens qui ne ſont pas ſinceres, & que l'intérêt de leur patrie ou de leur fortune rend plus paſſionnés que véritables, reprit Alphonſe ; & j'avoue que je ne vois rien de plus déſagréable pour le lecteur qui veut s'inſtruire, ou pour l'écrivain qui veut inſtruire les autres, que de trouver des faits raportés ſur la bonne foi de ceux qui nous ont précédés, & qui ont employé pour fait conſtant des choſes qu'on vérifie fauſſes lorſqu'on les aprofondit.

Tel eſt un trait de l'hiſtoire de Charles-Quint, cité par pluſieurs auteurs, en parlant de la maiſon de Farneſe, & du meurtre commis en la perſonne de Pierre-Louis Farneſe, qu'ils diſent avoir été fait en haine de ce qu'il avoit pris le parti de la France contre cet Empereur, qui ne cherchoit que les moyens de s'emparer des Duchés de Parme & de Plaiſance. Je me ſuis éclairci de cette affaire dans mon voyage d'Italie, j'ai trouvé ce trait démenti dans un manuſcrit qui fut compoſé du tems de la mort de ce Prince, par un homme de qualité d'eſprit, qui eſt actuellement entre les mains d'une perſonne conſidérable à Plaiſance. Et je crois que vous ne ſerez point fâchés que je vous en raporte les traits principaux, pour vous faire voir la fauſſeté de cette accuſation contre ce grand Empereur.

La maiſon de Farneſe, quoique fort ancienne & très-illuſtre, doit ſon élévation à Paul III qui en étoit, & qui, parvenu au ſouverain Pontificat, trouva le moyen de la

rendre conſidérable. On ſait qu'il étoit pere de ce même Prince Louis Farneſe, à qui il donna les Duchés de Caſtro & de Camérino, & qu'à la place de ce dernier, il lui donna les Duchés de Parme & de Plaiſance. Perſonne n'ignore auſſi que ce Prince étoit tendre & voluptueux, que ces paſſions lui firent commettre pluſieurs violences ſur des femmes de la premiere condition, & qu'il n'épargnoit rien pour ſatisfaire ſes deſirs.

Cette conduite lui attira des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours; enſorte que cela vint au point que les quatre principaux Seigneurs de ſes Etats firent une conjuration pour lui ôter la vie. Ce Prince en fut averti; mais ne pouvant ſavoir leurs noms, il ſe tint ſur ſes gardes, en diſſimulant: & pour plus grande ſûreté, il fit bâtir le château de Plaiſance, & le fit fortifier dans la réſolution d'y renfermer tous ceux qu'il ſoupçonnoit avoir part à la conſpiration.

Toute la nobleſſe craignoit, mais elle n'oſoit rien attenter; enſorte qu'il régnoit entre le Prince & les ſujets une triſte défiance qui penſa perdre l'Etat. Il y avoit pour lors dans les montagnes de l'Apennin une femme qui paſſoit pour être fameuſe ſorciere. Ce Prince eut la foibleſſe de donner dans l'opinion populaire; il ſe déguiſa & la fut trouver avec une ſeul valet de chambre, la conſulta ſur la conſpiration de la nobleſſe. Elle lui dit & l'aſſura que les noms des conjures étoient gravés ſur ſa monnoie, ſans que par préſens, ni par menaces, il en pût tirer d'autre éclairciſſement.

Le Duc donna la gêne à ſon eſprit pour faire des aplications ; mais ne pouvant y parvenir, il mit tous ſes ſoins à faire avancer les travaux du château de Plaiſance, afin d'exécuter ſon deſſein. Etrange ſituation! Le Prince ſongeoit à la perte de ſes ſujets, & les ſujets à la perte de leur Prince. Cependant la citadelle & les priſons qu'il y avoit fait conſtruire étant achevées, il ſe crut en état de s'ôter les inquiétudes qui le travailloient. Et ſe voyant à la veille du jour qu'il avoit pris pour exécuter ſon projet, en y faiſant renfermer les principaux de la nobleſſe, il eut l'imprudence de communiquer ſon ſecret à un valet de chambre, avec lequel il vivoit dans une familiarité particuliere ; lui diſant, d'un air content, qu'il verroit le lendemain bien du monde étonné, & lui détailla la réſolution qu'il avoit priſe de mettre ces nobles en priſon, & lui fit voir les noms de ceux ſur qui devoient tomber les premiers traits de ſon reſſentiment.

A peine ce domeſtique eut-il mis le Duc au lit, qu'il courut faire part de ce qu'il venoit d'aprendre à une femme qu'il entretenoit, dans la ſeule vue de lui témoigner l'excès de ſa tendreſſe par cette confidence. Mais cette femme, qui favoriſoit en ſecret un domeſtique d'un des principaux conjurés, voulant lui donner occaſion d'obtenir quelque bonne récompenſe dont elle pourroit profiter, alla dans le moment le lui découvrir, afin qu'il en avertît ſon maître. Il le fit, & celui-ci courut à l'heure même

chez les autres conjurés leur faire part du péril qu'ils avoient à craindre.

Le danger commun les fit réſoudre d'aſſembler ſur le champ le plus de monde qu'ils pourroient ; ce qu'ils firent, & s'étant tranſportés au palais, le forcerent, parvinrent juſques au Duc qu'ils poignarderent. La crainte du châtiment que méritoit leur trahiſon barbare, les fit avoir recours au Gouverneur de Milan, lui demandant ſa protection qu'il leur accorda ; & envoya pour leur ſûreté des troupes à Plaiſance, où elles entrerent ſans opoſition. Et le Gouverneur de Milan fut charmé de trouver une occaſion auſſi favorable que celle-là, de rendre un ſervice de cette importance à Charles-Quint, ſon maître, en le faiſant poſſeſſeur, ſans coup férir, d'une place ſi conſidérable.

Voici comme on interpréta le langage de la prétendue ſorciere de l'Apennin, lorſqu'elle dit au Duc que les noms des conjurés étoient gravés autour de ſa monnoie, ſur laquelle on voyoit ces quatre lettres initiales du mot P. L. A. C. abrégé de *Placentia*, qu'on attribua à celles du nom des Seigneurs Pallavicini, Lando, Anguiſciola, & Confalonièri, qui furent les principaux conjurés. Voilà comme parle la tradition du pays ; & le manuſcrit que j'ai lu, qui exiſte encore ; lequel dément l'hiſtoire ſur ce fait, qui noircit la mémoire de Charles-Quint par un meurtre auquel il n'a jamais penſé.

Voyez, dit alors Uranie, de quelle conſéquence il eſt d'aprofondir ce que l'on dit, &

& de peſer ce que l'on veut écrire. Le dernier eſt encore plus néceſſaire que l'autre, ajouta Thélamont, car lorſque nous liſons quelque trait fauſſement raporté, la faute n'eſt que pour celui qui l'a cité; mais ſi nous écrivons contre la vérité, le reproche s'adreſſe directement à nous. Ainſi, lorſque dans la converſation ou dans quelque ouvrage on veut raporter des faits, on doit abſolument s'attacher à la vérité.

Vous ſuivez exactement cette maxime, dit Julie en ſe levant, & j'ai peine à croire qu'il y ait perſonne qui prenne plus de ſoin que vous à ne rien avancer qui ne ſoit reçu pour vrai.

Comme Julie s'étoit levée en tenant ce diſcours, ayant vu qu'on venoit avertir qu'on avoit ſervi, la compagnie en fit autant, & fut ſe mettre à table. On ne fut pas plutôt ſorti du dîné, qu'on ſe rendit dans la bibliotheque.

Nous ne tomberons point dans l'erreur dont nous parlions tantôt, dit Alphonſe, lorſque tout le monde fut aſſis; & nous avons ici de quoi nous relever dans la citation des faits que nous voudrons raporter, puiſque l'on juge aiſément qu'Uranie & Thélamont n'ont rempli cette bibliotheque que des auteurs les plus véridiques. Je n'ai point eu l'avantage de cette recherche, répondit Thélamont, Uranie a ſeule le mérite de l'avoir rendue parfaite. Vous n'avez pas eu l'occaſion de vérifier cette vérité, interrompit Uranie en ſouriant, puiſqu'il n'y

a point eu de conteſtation ſur les choſes que nous avons dites.

Il n'y en auroit jamais, dit Orophane, ſi les hommes étoient auſſi profonds les uns que les autres. Mais il faut convenir que depuis que nous avons des dictionnaires hiſtoriques, des journaux & des mémoires d'un certain genre, une infinité de perſonnes ſe contentent de les lire ſans aprofondir les faits qui y ſont raportés. Soit pareſſe, ou ſoit qu'ils ſe croient ſuffiſamment inſtruits, ils tombent dans des fautes de chronologie, qui les expoſent à la cenſure de ceux qui s'y ſont apliqués, & qui, par une étude exacte, connoiſſent les cauſes qui ont produit les événemens.

J'ai un ami, dit Thélamont, d'un rare mérite, d'un génie ſupérieur, de qui l'eſprit eſt juſte, le diſcours éloquent; avec cela il eſt bon grammairien, philoſophe, excellent phyſicien, & de qui les déciſions ſont preſque ſans apel. Cependant il s'eſt ſi fort négligé ſur l'hiſtoire, qu'on le voit ſouvent embarraſſé dans les citations, & que ſes autorités ſe trouvent, ou équivoques, ou à contre-ſens. C'eſt-à-dire, ajouta Julie, que vous ne faites pas grand cas des dictionnaires. Je les trouve très-utiles, dit Uranie, pour ſoulager la mémoire des choſes que l'on ſait, mais très-peu néceſſaires à l'inſtruction de ce qu'on ne ſait pas, puiſque les dictionnaires & les journaux ne ſont que des abrégés d'une vérité qu'on doit aprofondir, en remontant à ſa ſource, qui n'eſt autre choſe que l'hiſtoire même. Et je

trouve qu'un ſavant de ce ſiecle-ci a fort bien nommé ces ſortes d'ouvrages en les apellant la bibliotheque des ignorans.

Après une pareille déciſion, dit Camille en riant, perſonne de la compagnie n'oſera jamais ouvrir un dictionnaire; mais laiſſons cette matiere, ſouffrez que je ſuive la vivacité de mon humeur, en vous rapellant un trait que je lus hier au ſoir, & qui me divertit au point de me faire prendre la réſolution de vous le raconter auſſi-tôt que l'occaſion s'en préſenteroit.

Alors, voyant qu'on lui prêtoit attention: Il nous prouvera, continua-t-elle, que dans les cœurs les plus barbares, il ſe trouve ſouvent avec beaucoup de vices de grandes vertus.

Méſémorte, ce fameux corſaire, qui par degrés parvint à l'autorité ſuprême du Royaume d'Alger, n'étant encore que Capitaine de galere, fut obligé, allant en courſe, de relâcher ſur les côtes d'Afrique auprès d'Oran. Il y fut d'abord viſité par un des chefs d'une des Tribus des Maures qui habite cette côte, nommé Chiou-Alem.

Entre toutes les louanges que cet homme donna à Méſémorte, il lui exagéra l'avantage qu'il avoit de ſacrifier tous les jours quelque Chrétien au grand prophete Mahomet; que cette offrande lui étoit ſi fort agréable, qu'il ne doutoit point que ſes victoires n'en fuſſent la récompenſe, & la marque évidente que ces pieux ſacrifices avoient des charmes pour ce grand Prophete, & qu'il lui demandoit en grace de lui envoyer

le lendemain ſur une hauteur qu'il lui montra, un Chrétien de ſa galere, afin qu'il pût une fois en ſa vie faire un pareil ſacrifice à Mahomet, pour en obtenir des faveurs.

La propoſition ſurprit Méſémorte; mais ayant formé ſur le champ un deſſein extraordinaire, il dit au Maure, qu'il ne vouloit pas s'opoſer à ſon zele, & que le lendemain, au lever du ſoleil, il lui enverroit un Chrétien au lieu qu'il lui avoit indiqué. Le Maure content de cette réponſe ſe retira, & envoya abondance de rafraîchiſſemens à Méſémorte.

Ce corſaire avoit dans ſa galere un Eſpagnol nommé Dom Gaſparo de Souſa, âgé de trente-cinq ans, dont il connoiſſoit la valeur & l'intrépidité. Il le fit apeller, & lui ayant apris le deſſein extravagant du Maure, il lui dit qu'il l'avoit choiſi comme un brave homme & réſolu, pour guérir le Maure de ſa folie.

Souſa, charmé des éloges & de la diſtinction dont ſon patron l'honoroit, l'aſſura qu'il ne démentiroit pas la bonne opinion qu'il avoit de lui, & qu'il ſe flattoit de faire paſſer au Maure l'envie d'offrir à Mahomet de ſemblables victimes.

Le matin ne fut pas plutôt venu, que Souſa ſe rendit au lieu marqué, muni d'un bon ſabre & d'un gros bâton.

Il n'y fut pas long-tems, qu'il vit le Maure qui venoit à lui, plein de joie de ce que ſa victime l'attendoit. En l'aprochant il mit le ſabre à la main, croyant qu'il n'y avoit qu'à

fraper : mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit l'eſclave, non-ſeulement en état de ſe défendre, mais l'attaquer & le charger ſi vivement, qu'il fut bientôt déſarmé & forcé de fuir de toutes ſes forces ! Cependant Souſa ne le voulant pas tuer, le pourſuivit juſqu'à ſon habitation à grands coups de bâton.

Après cette expédition, il revint trouver Méſémorte, qu'il divertit fort, en lui racontant la maniere dont il avoit régalé le Maure, lequel ne manqua pas de venir à la galere ſe plaindre du mauvais traitement du Chrétien. Alors Méſémorte prenant un ton grave & ſérieux, lui dit : quand je ſacrifie de pareilles victimes à Mahomet, c'eſt après les avoir combattues & vaincues par mon courage au péril de ma vie ; & ce n'eſt que de cette ſorte que les holocauſtes ſont agréables au Prophete. Tu n'avois qu'à combattre & vaincre le Chrétien que je t'avois envoyé ; mais tu n'es qu'un lâche qui t'es laiſſé déſarmer.

Cette réponſe magnanime rendit le Maure auſſi confus que ſa défaite, & il ſe retira également mécontent de ſon ſacrifice, & de la morale de Méſémorte, qui joignit à un diſcours ſi ſage, la liberté de Don Gaſparo de Souſa.

Je trouve, dit alors Orphiſe, que ce généreux corſaire méritoit bien d'être Roi, & que de pareils ſentimens ſont dignes d'une couronne. Comme Uranie ſe préparoit à répondre, elle jetta les yeux ſur Florinde, & la voyant occupée à lire un livre manuſ-

crit qui s'étoit trouvé ſous ſa main: je crois, dit-elle, que l'aimable Florinde pourroit ſeconder Camille dans la citation des traits de généroſité, ſi elle vouloit faire part à la compagnie de celui qu'elle lit.

Comment ſavez-vous, dit Florinde, que je lis un trait généreux, vous n'êtes point à côté de moi, vous ne pouvez voir le titre du livre, & cependant vous avez trouvé juſte? En vérité, ma chere Uranie, il faut que vous ayiez le don de deviner, ou qu'il n'y ait pas un livre de cette bibliotheque qui ne vous ſoit familier.

Je ne puis nier, répondit Uranie, que tous les livres qui ſont ici ne me ſoient très-connus; mais ce n'eſt point par prodige de ſcience, ni par divination, que je ſais ce que contient celui que vous liſez; il m'eſt connoiſſable par la façon dont il eſt relié, & vous pouvez voir qu'il eſt le ſeul de cette forme dans toute la bibliotheque. C'eſt une aventure, continua-t-elle, que la maniere dont il eſt tombé entre mes mains. Je me promenois un matin, d'aſſez bonne heure, dans les ſuperbes jardins des Tuileries; comme je m'y étois rendue pour parler à Thélamont avec plus de liberé que chez moi, & que je commençois à me plaindre de ſon peu d'exactitude, je m'aſſis ſur un des bancs dont vous ſavez que ce beau lieu eſt rempli. Le hazard voulut qu'un homme de fort bon air s'y vint aſſeoir; il tenoit à ſa main le livre que voilà. Lorſqu'il fut placé, il tira de ſa poche une écritoire, & prenant ſa plume, il écrivit aſſez de tems. Je remar-

quai qu'il rayoit, ajoutoit, & rêvoit de moment en moment, comme l'on fait lorſque l'on compoſe : cela me fit croire que c'étoit des vers. Quand il eut achevé, il ſerra l'écritoire, mit le livre dans ſon chapeau, ſe leva & ſe retira, en me faiſant une profonde révérence.

A peine fut-il à vingt pas, que je vis tomber le livre derriere lui ; j'attendis quelque tems pour voir s'il s'en apercevroit ; mais ayant continué ſon chemin ſans ſe détourner, je me levai & fus prendre le livre. Je commençois à lire lorſque Thélamont arriva ; je le ſerrai avec ſoin, & de retour chez moi je le lus avec attention. Il me fit beaucoup de plaiſir, non-ſeulement parce que c'eſt une hiſtoire intéreſſante, mais parce que j'y reconnus le pays & les perſonnes dont on y parle, quoiqu'on ait pris ſoin d'en déguiſer les noms.

Et je ſuis aſſurée que vous en ſerez auſſi contens que moi, ſi Florinde veut bien vous en faire la lecture. J'y conſens, répondit-elle, mais vous venez de jetter dans mon eſprit une eſpece de crainte que je vous prie de diſſiper avant que je commence. Cet homme qui écrivoit dans ce livre me paroît avoir reſté trop peu de tems auprès de vous pour qu'il ait pu achever l'hiſtoire, & je ſerois véritablement fâchée ſi je n'en voyois pas le dénouement. Lorſque je trouvai ce manuſcrit, reprit Uranie, j'eus cette même penſée, mais j'eus le plaiſir de la voir détruite par la fin de l'hiſtoire qui eſt abſolument complette : & je compris par-là que

ce que l'inconnu avoit écrit, n'étoit que de ſimples remarques, qu'il avoit ſans doute deſſein de montrer à l'auteur.

Puiſque cela eſt ainſi, reprit Florinde, je vais vous en faire la lecture avec d'autant plus de ſatisfaction, que vous m'aſſurez qu'elle eſt achevée. Alors l'aimable Florinde ouvrit le manuſcrit, & commença de cette ſorte.

HISTOIRE de Ganoret.

DANS une des provinces méridionales des Gaules, apellée la Septimanie, eſt une maiſon illuſtre, non-ſeulement par ſon ancienneté, mais auſſi par les grands hommes qui en ſont ſortis, qui, par les ſervices qu'ils ont rendus à la patrie, ont mérité les titres & les emplois diſtingués dont ils ont été revêtus.

Leur nom eſt Ganoret: un des chefs de cette famille ayant eu le bonheur de plaire au Monarque des Gaules, en ſaiſiſſant les occaſions de lui prouver ſon zele & ſon attachement, en fut choiſi pour une expédition qui demandoit de la conduite & de la valeur, contre un Pontife qui s'étoit imaginé que toutes les couronnes de l'univers lui apartenoient, & qu'il n'y avoit point de ſceptre qui ne fût ſoumis à ſon glaive.

Cette dangereuſe opinion lui avoit fait donner un décret formidable contre ceux qui ne voudroient pas le reconnoître en

cette qualité. Tous les Rois de la terre tremblerent, & ſe ſoumirent à cette nouvelle puiſſance. Le ſeul Monarque des Gaules s'opoſa fortement à cette tyrannie : mais le Pontife regardant cette opoſition comme un crime de déſobéiſſance faite à ſon autorité, fulmina un nouveau décret contre ce Monarque, mit ſon Royaume en interdit, le donna au premier occupant, & releva tous ſes ſujets du ſerment de fidélité.

Le Monarque vivement irrité, fit aſſembler les Etats généraux de toutes les Gaules, leur expoſa les prétentions du Pontife, ſon injuſtice, & l'affront fait à ſa couronne. Les Etats, pleins d'un juſte reſſentiment, prierent leur Monarque d'employer leurs biens & leurs vies pour ſe venger d'un tel affront, & lui aſſignerent les fonds pour les dépenſes qui ſeroient néceſſaires.

Ce fut pour cette expédition que Ganoret fut choiſi ; il s'en acquitta ſi glorieuſement, qu'il alla même au-delà des eſpérances de ſon maître. Il fut loué & aprouvé de toutes les Gaules, & le Monarque lui aſſigna pendant ſa vie une once d'argent par jour, valant pour lors deux livres tournois; choſe très-conſidérable en ce tems-là.

Mais comme Ganoret étoit auſſi docte que bon ſoldat, il fut honoré de la charge de Chancelier des Gaules, de laquelle il s'acquitta ſi dignement, que le Monarque lui donna, au lieu de l'once d'argent, trois terres conſidérables du domaine de l'Empire, ſituées dans la Septimanie, ſa province, qui dans la ſuite furent érigées, l'une

en Marquiſat, l'autre en Baronnie, & la derniere en Seigneurie, à condition qu'elles ne ſeroient poſſédées que par les enfans mâles à l'excluſion des femelles : ſubſtitution qui doit toujours durer, & dont les deſcendans de Ganoret jouiſſent encore aujourd'hui, & qui raporte de rente annuelle quarante mille livres tournois, payables dans *Lutetia*, capitale des Gaules. Voilà comme la vertu de Ganoret fut récompenſée par ſon auguſte maître.

Cependant les biens de cette maiſon étant inaliénables, les cadets n'en ont que très-médiocrement; ce qui a porté les uns à prendre le parti des armes, & les autres à entrer dans le corps des Druides. Daubargues, fils aîné d'un des collatéraux de cette maiſon, fut un de ceux qui ſe diſtingua dans les armes : brave, bien fait, aimable, plein d'eſprit, il n'en faut pas davantage pour s'acquérir l'eſtime de tout le monde, & la tendreſſe d'une famille : auſſi Daubargues étoit-il très-cher à la ſienne.

Après avoir fait connoître dans les armées du Monarque des Gaules, qu'il ne démentoit point le ſang dont il étoit ſorti, il vint paſſer un quartier d'hyver chez ſon pere dans la Septimanie ; il en fut reçu avec l'amour qu'on ne peut refuſer au vrai mérite, indépendamment de la force du ſang. Lorſqu'ils eurent aſſez donné au plaiſir de ſe revoir, ſon pere le mena chez le Seigneur de Ganoret, chef de la famille, & Lieutenant-Général pour le Monarque des Gaules dans la Septimanie. Il lui donna mille mar-

ques d'eſtime & de tendreſſe ; mais, quoiqu'elles fuſſent ſinceres, ce qui toucha le plus notre jeune guerrier, fut une des filles de Ganoret, âgée de ſeize ans, belle, ſage, & qui joignoit à l'eſprit le plus orné, la vivacité charmante qui anime toutes les Dames de cet heureux climat.

Il n'eſt pas ſurprenant que deux perſonnes, telles que je viens de dépeindre Daubargues & la fille aînée de Ganoret, ſentiſſent l'un pour l'autre des mouvemens plus tendres que ceux que donne la proximité du ſang qui les uniſſoit, qui ne ſervit bientôt que de prétexte à la liberté qu'ils avoient de ſe voir tous les jours. La jeune Ganoret recevoit avec un plaiſir extrême les ſoins de Daubargues, qu'il rendoit encore avec plus de joie, & cette réciproque ſatisfaction leur fit connoître qu'ils s'aimoient plus qu'ils ne l'avoient cru, & que ne le demandoient les vues ambitieuſes de Ganoret.

Il s'aperçut le premier de l'intelligence de leurs cœurs ; ſon ambition en fut alarmée, & pour rompre le cours à cet amour naiſſant, il défendit à ſa fille de voir Daubargues en particulier, & de recevoir ſes ſoins avec trop de complaiſance. Cette contrainte fit ſentir à la jeune Ganoret, que Daubargues lui étoit plus cher qu'elle ne ſe l'étoit imaginé. Pour lui, qui n'étoit imbu d'aucun préjugé d'éducation qui lui défendît d'aimer ce qui étoit aimable, il n'avoit point ignoré que c'étoit l'amour qui l'attachoit à ſa belle parente. Et comme on ſe flatte aiſément ſur les choſes qui plaiſent, il

n'avoit point prévu d'obſtacle à ſa paſſion qui dût l'obliger à la ſurmonter.

Sa naiſſance, ſon mérite perſonnel, & l'eſprit de s'avancer dans le métier glorieux de la guerre, lui avoit fait croire que le Seigneur de Ganoret oublieroit ſon peu de fortune, & qu'il voudroit bien le préférer à un étranger pour le rendre poſſeſſeur de ſa fille & de ſes richeſſes. Cette idée, qui s'étoit emparée de ſon cœur, lui rendit l'arrêt de Ganoret mille fois plus terrible.

Sa jeune amante le lui annonça avec des pleurs qu'elle ne put retenir, & qui, en lui faiſant voir qu'il étoit aimé, le rendirent bien plus à plaindre que ſi l'amour lui eût été contraire. Il fallut pourtant céder à cet orage, & uſer de précaution pour ſe voir : ils ſe jurerent une ardeur éternelle, & d'attendre avec une fidélité inviolable que le tems leur fournît des occaſions favorables pour s'unir à jamais.

Ces tendres promeſſes, & les ménagemens qu'il falloit obſerver pour ſe les faire, avoient jetté un fond de triſteſſe dans le cœur de Daubargues, qui fut bientôt remarqué de ſon pere ; il en pénétra la cauſe, ſon amour ne lui étant pas échapé, non plus qu'à Ganoret. Comme le parti étoit avantageux, & qu'il voyoit que cette famille marquoit une eſtime particuliere à ſon fils, il n'avoit pas cru devoir le détourner de cette paſſion.

Mais, lorſqu'il vit que la mélancolie ſuccédoit à la joie, & la froideur à ſes empreſſemens, il parla à Daubargues, & l'ayant

pressé de lui découvrir le sujet de sa haine, il ne put se dispenser de lui faire confidence. Son pere le trouva si rempli de sa tendresse, & si pénétré de la rigueur de Ganoret, qu'il ne voulut employer les premiers momens de la conversation qu'à le consoler.

Mais, lorsqu'il crut lui avoir assez prouvé la part qu'il prenoit à sa douleur, il lui représenta avec douceur qu'il étoit de sa prudence de se guérir d'un amour qui ne pouvoit avoir une heureuse suite, que Ganoret étoit Lieutenant-Général pour le Monarque dans la Septimanie; qu'il joignoit à une grande richesse beaucoup d'ambition; que de plus il étoit attaché auprès d'un frere unique du Monarque, qui l'honoroit de sa protection & de son amitié, & qu'ainsi il n'y avoit pas d'aparence qu'il pût jamais espérer une telle alliance. Daubargues avoit trop d'esprit pour ne pas sentir la force des raisons de son pere, mais il avoit aussi trop d'amour pour n'en être pas vivement affligé. Le tems s'aprochoit où il devoit partir pour l'armée, il trouva le moyen de voir & d'entretenir la jeune Ganoret en particulier; jamais adieux ne furent plus touchans; & jamais sermens de fidélité ne furent faits avec plus de sincérité. Il faut se séparer: Daubargues partit pénétré d'amour & de douleur, & se rendit à l'armée, où il se distingua toujours pendant plusieurs campagnes qu'il fit.

Quelque occupé qu'il fût de son devoir, il ne manquoit pas les occasions d'écrire à son pere, & de l'entretenir de son amour

pour la jeune Ganoret : il ſe hazarda même de lui écrire par cette voie, & de rendre ſon pere ſon confident. Le vieux Daubargues aimoit ce fils avec une ſi grande tendreſſe, qu'il ne put ſe diſpenſer de lui donner la conſolation qu'il ſembloit attendre de lui : il ſe chargea des lettres de ſon fils, & des réponſes de ſa niece, en les priant ſans ceſſe l'un & l'autre de ne ſe pas livrer ſi fortement à un engagement qui ne pouvoit être heureux.

Quelques années s'écoulerent dans cette ſituation, Daubargues toujours abſent & toujours amoureux, & la jeune Ganoret toujours tendre & fidelle ; mais comme le Seigneur Ganoret, ſon pere, avoit une charge conſidérable auprès du frere unique du Monarque des Gaules, & qu'il lui avoit donné un logement dans ſon palais, il y fit venir toute ſa famille. Ce fut pour lors que nos amans ſe crurent perdus, puiſqu'il étoit à préſumer que la jeune Ganoret, belle, riche, & fille d'un homme qui avoit d'auguſtes protecteurs, ne manqueroit pas de trouver un parti qui l'arracheroit à Daubargues.

Mais le ciel, qui ſe joue des projets des humains, rompit ceux de Ganoret, en terminant ſa vie. Il tomba malade, & mourut à la cour du Prince qu'il ſervoit, duquel il fut extrêmement regretté, & tous ſes courtiſans le pleurerent, les vertus de Ganoret, ſon ambition à part, lui ayant acquis l'amitié de ſon maître, & l'eſtime de tout le monde. Auſſi-tôt qu'il fut mort, Madame

de Ganoret, qui avoit obtenu la garde-noble de ſes enfans, voulut ſe mettre en poſſeſſion des belles terres que ſon époux avoit dans la Septimanie; mais un Druide de la famille, qui ſe trouvoit l'aîné du pere de Daubargues, & le plus proche parent de Ganoret, mit oppoſition aux prétentions de la veuve, en demandant l'ouverture de la ſubſtitution à ſon profit.

L'affaire fut portée au conſeil du Monarque des Gaules, où Madame de Ganoret avoit de puiſſans amis: le Druide y en avoit auſſi, ayant été dans ſon jeune âge de la Cour & des plaiſirs du préſomptif héritier de la couronne, dont il étoit aimé tendrement. Mais, par un retour ſincere à Dieu & ſur lui-même, il avoit quitté la Cour pour ne s'attacher qu'à ſon miniſtere, & s'employer à inſtruire les peuples de leurs devoirs dans la religion. Il fit toutes ſes fonctions avec tant d'eſprit, de piété, de zele & de charité, qu'il étoit en vénération dans toute la Septimanie, & en conſidération auprès de ceux qui gouvernoient le pays pour le Monarque.

Les choſes étoient dans cet état lorſqu'il revint à la Cour pour pourſuivre la ſucceſſion du Seigneur de Ganoret. Le jeune Prince des Gaules le revit avec plaiſir, & s'employa vivement pour lui faire obtenir du Conſeil ce qu'il demandoit avec tant de juſtice. D'un autre côté, Madame de Ganoret ſollicitoit fortement en faveur de ſes deux filles, & laiſſoit ſouvent échaper des traits piquans contre le Druide. Elle fit plus, elle défendit

à l'aînée de ſes filles, qui étoit l'amante de Daubargues, d'avoir aucun commerce avec lui, ſous peine de ſon indignation, ſe doutant bien qu'ils s'aimoient toujours.

Cependant l'inſtruction de ce fameux procès étant achevée, il y eut un arrêt qui ouvrit la ſubſtitution en faveur du ſage Druide. Le déſeſpoir de Madame de Ganoret fut ſi violent, qu'on craignit qu'elle ne ſe portât à quelque extrêmité. Elle voyoit ſa famille ruinée ſans eſpoir de retour, & dans l'obligation de mettre deux filles, belles comme l'aſtre du jour, parmi les veſtales, pour y finir une deſtinée qu'elle avoit eſpéré devoir être des plus brillantes. Cette penſée ne s'offroit jamais à ſon eſprit, qu'elle ne fût prête à tomber dans le déſeſpoir: elle étoit encore dans ces premiers tranſports, quand le jeune Daubargues, inſtruit de la perte qu'il faiſoit, ſe rendit dans *Lutetia*, & fut d'abord chez elle, pour la conſoler & mêler ſon infortune avec la ſienne. Mais, Madame de Ganoret, qui trouvoit leur ſort bien différent, puiſque Daubargues devoit hériter, ſelon toutes les aparences, des biens du Druide, & qu'elle n'y pouvoit plus rien prétendre, n'écouta que ſon reſſentiment, le traita de la maniere la plus rude, & lui défendit de ſe préſenter jamais devant elle.

On juge aiſément de la douleur de la jeune Ganoret, en voyant recevoir ſon amant d'une façon ſi outrageante. Ils ne purent ſe parler que des yeux. Mais, que ne ſe dirent-ils point! Ils s'entendirent ſi parfai-

tement, que Daubargues en oublia le mauvais traitement qu'on lui faiſoit, & qu'il ſe flatta que le Druide ſon oncle ſeroit plus ſenſible à ſon amour que Madame de Ganoret.

Dans cette penſée, il lui écrivit dans la Septimanie, où il étoit retourné pour ſe mettre en poſſeſſion de ſon héritage; mais ce Druide, ſage & prudent, qui craignoit, en déclarant ſon projet à ſon neveu, que ſa joie ne lui fît manquer une occaſion favorable, lui manda avec quelque eſpece de ſévérité, de rejoindre l'armée, d'y faire ſon devoir, & de ſonger à ſe guérir de ſon amour, plutôt que de s'expoſer à recevoir de nouveaux affronts de Madame de Ganoret. Daubargues reçut cette lettre avec tout le déſeſpoir d'un homme véritablement amoureux.

Il courut la montrer à l'aimable Ganoret, qui lui avoit donné les moyens de la voir à l'inſu de ſa mere. Ils virent l'un & l'autre avec la derniere douleur la cruauté du Druide; ils pleurerent, ſe plaignirent de leur ſort, ſe jurerent de s'aimer toujours, & ſe ſéparerent ſans eſpoir de ſe voir. Daubargues partit pour l'armée, dans le deſſein de trouver dans un trépas glorieux la fin de ſes peines & de ſon amour.

Pour la jeune Ganoret, elle ſe faiſoit une eſpece de conſolation, en ce que la perte de ſes biens la mettoit à l'abri d'être jamais à un autre qu'à Daubargues; & dans la triſte néceſſité de n'être pas à lui, elle ſentoit une douceur extrême de lui prouver ſa

tendreſſe en ſe conſacrant pour jamais à la retraite. Ce deſſein fut pourtant retardé, Madame de Ganoret avoit tant de choſes à régler avant que de ſe défaire de ſes filles, qu'il ſe paſſa un an ſans qu'elle pût les mettre parmi les veſtales.

Pendant cette année le Druide s'occupa à faire des réparations utiles à tous les biens qui lui avoient été adjugés, & ſur-tout au château de Ganoret, lieu délicieux, qu'il augmenta & embellit conſidérablement : il le fit meubler ſuperbement, & en fit un ſéjour digne d'un Prince. Il ne s'en tint pas là : il caſſa tous les baux que Madame de Ganoret avoit faits, dans leſquels on l'avoit ſurpriſe, & par ſes ſoins augmenta ſes revenus d'un quart.

Madame de Ganoret, informée de toutes ces choſes, en ſentoit redoubler ſon reſſentiment & ſa haine pour le Druide : elle étoit même dans l'impatience de finir ſes affaires pour mettre ſes filles en lieu où elles n'entendiſſent jamais parler d'aucuns de leurs parens. Dans le fort de ces agitations, un jour qu'elle étoit avec l'aimable Ganoret, qu'elle entretenoit de ſon malheur & de l'horreur que lui inſpiroit juſqu'au nom du Druide, on vint lui annoncer qu'il demandoit à la voir.

Jamais femme ne fut plus ſurpriſe, ſa fureur parut au ſuprême degré, la viſite du Druide lui ſembla un outrage des plus ſanglans, elle s'imagina qu'il venoit pour inſulter à ſon malheur : & pleine de ſa douleur & de ſa haine, elle lui fit dire par une

de ſes femmes, qu'il eût à ſortir au plutôt de chez elle, ou qu'elle feroit un éclat dont il auroit ſujet de ſe repentir. Le Druide qui étoit à la porte du cabinet, & qui entendoit toutes ces injures, épargna à la Dame la peine de les lui redire, & la pria avec une douceur & un ſang froid qui la ſurprirent, de retourner auprès de Madame de Ganoret, & de faire enſorte qu'il pût lui parler pour une choſe de la derniere importance. La Dame fit ce qu'il ſouhaitoit. O ciel! s'écria Madame de Ganoret, par quelle fatalité ſuis-je expoſée à cette perſécution dans le palais du grand Prince qui me protege? qu'on faſſe retirer le cruel qui vient pour m'outrager, ou qu'on ſe prépare à me le voir poignarder de ma propre main. La Dame effrayée court au Druide, & le prie avec inſtance de ne ſe pas expoſer aux emportemens d'une femme qui n'écoute que ſa fureur.

Mais lui, toujours ſage & modéré, proteſte qu'il ne ſortira point du palais qu'il n'ait vu Madame de Ganoret. La Dame vint raporter ces paroles, & la jeune Ganoret ayant ſenti dans ſon cœur un mouvement qui lui préſageoit quelque bonheur, ſe jette aux pieds de ſa mere, en fondant en larmes: C'eſt pour moi, Madame, lui dit-elle, c'eſt l'infortune de vos filles qui vous rend ſi différente de vous-même. Vous auriez moins de haine pour le Druide, ſi vous aviez moins d'amour pour nous; mais, Madame, au nom de cet amour qui fait tout le bonheur de notre vie, daignez écou-

ter ce qu'il veut vous dire ; il n'eſt peut-être pas ſi coupable que vous le croyez ; votre déſeſpoir vous fait fermer les yeux ſur ſes vertus : cependant, Madame, tout le monde le révere, & comment ſe pourroit-il qu'un homme, ſi plein de mérite, vînt pour vous inſulter ? Sacrifiez-moi pour un moment votre reſſentiment, écoutez le Druide, & ne refuſez pas cette grace à votre fille en pleurs à vos genoux. Un diſcours ſi tendre & ſi ſenſé ne put manquer d'avoir ſon effet.

Madame de Ganoret ſe faiſant violence, & ne pouvant parler, fit ſigne qu'il pouvoit entrer ; mais ſi-tôt qu'elle le vit, elle ſe livra à ſon emportement, & s'exhala en paroles vives & piquantes. Le Druide lui laiſſa dire tout ce que ſa colere lui ſuggéra ; & lorſqu'il vit qu'elle étoit en état de l'écouter, plutôt par laſſitude que par effort de raiſon, il lui parla en ces termes.

Je n'ai point pourſuivi l'arrêt qui m'a mis en poſſeſſion des biens de mes ancêtres, dans le deſſein d'en jouir, ni de le tranſporter dans une autre famille ; j'ai eu des vues plus légitimes, Madame. Je ſavois la paſſion tendre & reſpectueuſe de mon neveu pour l'aînée de vos filles ; je ſavois que ſi vous étiez une fois maîtreſſe de tant de biens, vous n'auriez point eu d'égards à leur amour mutuel, & que mon neveu ſe verroit fruſtré, non-ſeulement du bien de ſes ayeux, mais auſſi de l'eſpoir d'être uni à ce qu'il aime : bonheur qu'il préfere à tout l'éclat d'une brillante fortune. J'ai donc

voulu, Madame, lui ménager l'un & l'autre en faiſant ouvrir la ſubſtitution à mon profit; je l'ai augmenté & embelli, non pour moi, mais pour votre fille que voilà préſente, à qui je le cede dès à préſent: exigeant ſeulement qu'elle veuille donner la main à mon neveu, dont elle connoît l'amour & le reſpect. En achevant ces mots, le Druide oubliant ſon caractere, ſe jetta aux pieds de Madame de Ganoret, dont l'étonnement ne ſe peut décrire, ſa charmante fille lui baignoit les mains de ſes pleurs, & le Druide l'adouciſſoit par ſon éloquence & par mille marques de reſpect.

Le ſilence de Madame de Ganoret étoit l'effet de ſa ſurpriſe, elle vouloit le faire relever, elle s'efforçoit de parler, ſans pouvoir parvenir à l'un ni à l'autre. Enfin quelques larmes s'étant fait paſſage, donnerent du ſoulagement aux mouvemens véhémens qui l'agitoient, & firent connoître que la joie & la reconnoiſſance prenoient la place de la haine & de la fureur. Preſſée par ces nouveaux ſentimens, elle embraſſa le Druide, fit relever ſa fille; & ne trouvant point de termes pour exprimer ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, elle laiſſa à ſes careſſes le ſoin de l'expliquer. Enfin, ayant recouvré l'uſage de la voix, elle donna mille louanges au généreux Druide, l'apella le pere de ſes enfans, & le pria d'écrire promptement à Daubargues cet heureux changement.

A peine Madame de Ganoret eut-elle prononcé ces favorables paroles, que la nouvelle s'en répandit dans le palais; il en re-

tentit de joie & l'illuſtre épouſe du Prince ayant été avertie de la belle action du Druide, le manda ſur le champ avec ſa famille dans ſon apartement. Comme jamais Princeſſe ne porta la vertu & les grands ſentimens ſi loin qu'elle, elle fut charmée de ceux du Druide, admira ſa prudence, loua ſa ſageſſe, & leur promit à tous ſa protection.

Toute la Cour & le Monarque des Gaules voulurent voir le Druide; ce grand Roi lui marqua le contentement qu'il avoit, que le Prince ſon fils eût honoré de ſon amitié un ſi parfaitement honnête homme. Et lorſque cette belle & illuſtre famille fut débarraſſée de tant d'honneurs & de complimens, elle manda l'amoureux Daubargues. Quelle charmante nouvelle pour un amant fidele & tendre! Il n'avoit pu mourir de douleur, il penſa expirer de joie.

Mais comme il étoit réſervé pour en jouir, il vola auprès de ſa belle maîtreſſe, qu'on unit à lui par des liens indiſſolubles, & dont les douceurs les récompenſerent des peines qu'ils avoient ſouffertes.

En vérité, dit Céphiſe, voilà une aimable hiſtoire; & le Druide fait là un magnifique perſonnage. Il faut convenir, ajouta Thélamont, que cette action eſt des plus généreuſes & des plus rares. Il eſt certain, dit Julie, que je trouve moins de grandeur dans les actions de valeur, de courage ou de juſtice, que dans celles qui regardent l'intérêt. On retire une eſpece de vanité des premieres, qui récompenſe de les avoir fai-

tes, mais céder ſon bien, & s'en deſſaiſir en faveur d'un autre, eſt une choſe qui tient de la vertu parfaite, parce que quelque gloire qu'on puiſſe retirer de l'avoir fait, on n'eſt point dédommagé des richeſſes dont on ſe ſépare. Ainſi je tiens que celui qui fait une pareille action poſſede toutes les vertus enſemble, & mérite d'être placé parmi les plus grands hommes.

Chacun aplaudit au diſcours de Julie, & ſe trouva de ſon ſentiment. On remercia Florinde de la complaiſance qu'elle avoit eue; & comme cette hiſtoire avoit conduit juſqu'à l'heure de la promenade, on ſe rendit au bord de l'eau. Après avoir fait pluſieurs tours quelquefois ſéparés, & quelquefois enſemble, on ſe rejoignit entiérement pour prendre place ſur les ſieges de verdure.

L'hiſtoire de Ganoret, dit alors Camille, m'a fait naître l'envie de ſavoir ce que c'étoit que les Druides; je voudrois bien être inſtruite d'une choſe, dont tout ce que j'ai lu ne m'a donné qu'une foible connoiſſance. Si Thélamont vouloit, dit Uranie, il pourroit ſatisfaire votre curioſité. Il eſt vrai, ajouta Orophane, ce ſont-là des articles réſervés à ſa mémoire & à ſon éloquence. Toute la compagnie s'étant jointe à Uranie & à Orophane pour prier Thélamont de parler, il ne put s'en défendre.

Vous m'engagez, dit-il, dans une diſſertation longue & difficile: mais il faut vous obéir. Jules Céſar diviſa les Gaules en trois parties: la premiere & la plus conſidérable

étoit la Celtique ; la ſeconde, la Belgique ; & la troiſieme, l'Aquitanique : elles avoient pour bornes les Pyrenées, les Alpes, le Rhin, l'Océan, & la Méditerranée.

Les Druides étoient diſperſés dans ces vaſtes pays, ſous un Chef ou Pontife qui avoit une autorité ſi étendue, qu'il étoit craint & reſpecté de tous les différens Etats des Gaules, où les Druides tenoient le premier rang. C'étoit un college fort nombreux où les nobles & les roturiers étoient également reçus ; mais pour y entrer, il falloit des conditions & des qualités abſolument néceſſaires.

On devoit être de bonnes mœurs, bien fait de ſa perſonne, & avoir beaucoup d'eſprit. Avant que d'être initié dans les myſteres de la religion, on étoit obligé d'étudier pendant vingt ans, d'aprendre & de retenir de mémoire leur théologie, leur philoſophie, & généralement toutes leurs loix ; ne permettant pas à leurs éleves de tenir des cahiers des leçons qu'on leur donnoit par écrit en caracteres grecs.

Lorſque le diſciple étoit parfaitement inſtruit, il étoit reçu & initié dans les myſteres après de longues & pénibles cérémonies. Les Druides étoient ſeuls Souverains, non-ſeulement de ce qui regardoit la religion, mais auſſi du criminel & du civil, ils ordonnoient les peines & les récompenſes ; lorſqu'ils avoient prononcé un jugement, & qu'on refuſoit d'y ſouſcrire, on s'expoſoit aux plus grands des malheurs, puiſqu'ils vous privoient & vous interdiſoient l'entrée

de

de leurs myſteres. Et comme les Gaulois étoient pleins de ſuperſtitions, tout homme qui étoit frapé de cette foudre étoit regardé des autres comme l'oprobre du genre humain, chacun le fuyoit, perſonne ne vouloit avoir ni commerce, ni affaire avec lui; il étoit abandonné de ſon pere, de ſa mere, de ſa femme & de ſes enfans; les portes de la juſtice lui étoient fermées, même dans les choſes qui paroiſſoient les plus juſtes; incapable de poſſéder aucune charge ni dignité, il mouroit ſans honneur, ſans crédit & ſans ſépulture. Voilà, interrompit Alphonſe, ce qui s'apelle ſavoir ſe faire craindre.

Le corps de la nobleſſe, reprit Thélamont, avoit de grands égards pour celui des Druides. Soit crainte, politique, ou ſuperſtition, ils déféroient à toutes leurs volontés. C'étoient eux qui nommoient les ſouverains Magiſtrats; mais ils ne décidoient rien d'importance ſans conſulter les Druides. Auſſi toutes les familles faiſoient enſorte de mettre dans cette ſociété quelques-uns de leurs enfans pour s'en faire des protecteurs.

Les Druides faiſoient tous les ans une aſſemblée générale dans l'Etat de Chartres, comme étant à peu près le milieu des Gaules, dans un endroit conſacré & deſtiné à cet uſage où préſidoit le Grand-Pontife. Là ſe décidoient toutes les affaires les plus importantes, tant générales que particulieres ſur la religion.

C'étoit le Pontife qui indiquoit le tems & le lieu de cette aſſemblée. Elle s'ouvroit par

un acte de religion, qui consistoit en une procession qu'on faisoit dans une forêt du pays que nous appellons aujourd'hui la Beauce, où présentement le peuple ne se chauffe & ne fait cuire son pain qu'avec de la paille, faute de bois, & qui dans ce tems-là étoit couvert de grandes forêts. C'étoit-là que l'on alloit en cérémonie couper le gui sacré avec une hache d'or, que les Druides portoient ensuite avec révérence dans le lieu de leurs mysteres.

Après cela ils sacrifioient des hommes pour le salut du public ; croyant que Dieu ne pouvoit être apaisé que par cette barbarie, les Gaulois étant dans cette funeste erreur, qu'il falloit la vie d'un homme pour en racheter un autre.

César, dans le sixieme livre de ses commentaires, dit qu'en certains endroits des Gaules, il y avoit des idoles d'osier d'une grandeur extraordinaire, que l'on remplissoit de criminels, & que l'on brûloit à la fois, ne croyant pas qu'il y eût de sacrifices plus agréables à la divinité, & la fureur alloit si loin, que lorsqu'ils n'avoient pas des criminels pour victimes, ils brûloient des innocens. Les Druides étoient généralement respectés, & en si grande considération, que les nations voisines les consultoient comme des oracles, & remettoient à leur jugement leurs affaires les plus importantes.

On prétend que le lieu de leur plus grande dévotion étoit celui où les Chrétiens ont bâti ce superbe temple dédié à la Mere de

Dieu, que l'on admire à Chartres. Il y a ſous terre une chapelle magnifique, creuſée dans le roc, où l'on deſcend par un grand eſcalier; on y entre par une porte taillée dans le même rocher, ſur le frontiſpice de laquelle on lit en latin: *A la Vierge qui doit enfanter.* Il m'a été dit par les miniſtres de ce ſuperbe temple, que la commune opinion du pays étoit que Dieu avoit donné aux Druides, à cauſe de leur grande ſageſſe, cet eſprit de prophétie qui leur avoit fait prédire tant de ſiecles auparavant le myſtere de l'*Incarnation.*

Les Gaulois ſe croyoient deſcendus de Pluton; pour cela ils comptoient par nuits, & non par jours comme les autres nations. Soit qu'ils commençaſſent les mois ou les années, ou qu'ils célébraſſent le jour de leur naiſſance, la nuit étoit toujours la premiere. Ils avoient droit de vie & de mort ſur leurs femmes; lorſqu'un homme mouroit, les parens s'aſſembloient, s'il y avoit quelque ſoupçon contre la femme, on la mettoit à la torture, & ſi on la trouvoit criminelle, on la brûloit, après lui avoir fait ſouffrir les plus cruels ſuplices. Les funérailles des Gaulois étoient magnifiques; la coutume étoit de brûler avec le défunt tout ce qu'il avoit le plus aimé juſqu'aux animaux, & le plus ſouvent ſes eſclaves & affranchis.

Voilà ce que ma mémoire peut me fournir ſur ce qui regarde les Druides & les Gaulois. Jules Céſar ne penſe pas de ces premiers autrement que je viens de vous le dire, &

les choſes que je vous ai dites, dont il ne fait point mention, m'ont été découvertes par des perſonnes ſavantes qui les ont recherchées avec ſoin.

Je ſuis charmée, dit alors Camille, que ma curioſité nous ait fait aprendre ces particularités ; mais il faut avouer que la mémoire de Thélamont eſt d'un grand ſecours. Je trouve, ajouta Orſame, que la mémoire eſt eſſentielle à l'eſprit : elle le fait briller, & lui fournit ſans ceſſe de quoi pouvoir amuſer & inſtruire.

La mémoire, dit Uranie, ſert encore aux belles actions ; car elle ouvre des chemins aux bienfaits, à la reconnoiſſance & à la récompenſe. Louis XIV peut ſervir d'exemple ſur ce que j'avance : ce grand Roi avoit une mémoire prodigieuſe, & ce don de la nature l'a mille fois porté à faire des choſes éclatantes. En voici un trait qui vous en fera juger. Ce grand Monarque, qui étoit toujours impénétrable à ſes ennemis, voulant faire le ſiege de Gand, fit courir le bruit que l'effort de ſes armes tomberoit cette campagne-là du côté de l'Allemagne.

En effet, on marqua un camp ſur la Sarre, & l'on y fit défiler des troupes. Le Roi partit lui-même de Verſailles, & prit la route de Metz. Les ennemis en étant avertis, & craignant pour l'Allemagne, dégarnirent la Flandre, & firent marcher leurs troupes vers la Sarre. Le Roi voyant qu'ils avoient pris le change, dit le ſoir à ſon ſoupé : Gand

eſt inveſtie, & je pars tout à l'heure pour en faire le ſiege.

Cette nouvelle ſurprit toute la Cour qui fut fort embarraſſée pour pouvoir ſuivre. Le Roi partit effectivement un moment après ſon ſoupé, & marcha toute la nuit. Le matin, s'étant trouvé devant l'Abbaye de Buſſilly, auprès d'Aubanton, il demanda du pain & à boire un coup; mais la bouche n'ayant pu ſuivre, on fut obligé d'avoir recours à l'Abbaye. On avertit le Pere Procureur, qui aporta au Roi du pain & du vin qu'il trouva fort bon. Il en remercia le Pere, avec des graces qui lui étoient ſi naturelles. Le bon Pere ne ſe contenta pas de cela: pour marquer ſon zele, ſachant que toute la maiſon du Roi alloit paſſer, il fit cuire du pain & des viandes, fit mettre des tables dans les cours de l'Abbaye & ſur les chemins, qui, pendant le paſſage, furent couvertes de tout ce qui pouvoit ſervir au rafraîchiſſement de la maiſon du Roi.

C'étoit un ſpectacle digne d'être vu que ce repas champêtre. L'un prenoit un gigot qu'il rongeoit en courant à toute bride, & dont il faiſoit part à ſon camarade, & l'autre emportoit une bouteille qu'il buvoit ſans s'arrêter un moment. Le tableau de ce repas ayant été fait au Roi, il s'en divertit fort; & pendant le ſiege de Gand, on ne parla que du ſoin généreux du Pere Procureur de l'Abbaye de Buſſilly.

Quinze ans s'étoient écoulés depuis cette aventure, lorſque le Pere de la Chaiſe portant au Roi la feuille des bénéfices vacans,

il remarqua que l'Abbaye de Buſſilly étoit du nombre, & que le Pere de la Chaiſe en avoit diſpoſé. Non, lui dit ce grand Prince, j'ai donné l'Abbaye de Buſſilly ; le Pere Confeſſeur ſurpris, lui demanda à qui : A un homme, lui dit le Roi, que je vous charge de me trouver ; c'eſt le Pere qui étoit Procureur de l'Abbaye de Buſſilly, lors du ſiege de Gand. Le Roi fut obéi ; le Pere de la Chaiſe écrivit de tous côtés pour ſavoir de ſes nouvelles : il aprit qu'il étoit Procureur dans une Abbaye près Sédan ; on lui manda ce que le Roi venoit de faire pour lui ; il partit pour la Cour, & s'étant placé dans la galerie pour ſaluer le Roi, au ſortir de la Meſſe, ce Prince l'aperçut, & le reconnut auſſi-tôt, en diſant : voilà l'Abbé de Buſſilly, & s'étant aproché de lui, il lui dit : Vous éprouverez aujourd'hui qu'un bienfait n'eſt jamais perdu, & que tôt ou tard il a ſa récompenſe. Voilà, continua Uranie, un des traits frapans dont la vie de ce grand Monarque eſt remplie.

La compagnie convint de ce que diſoit Uranie, en admirant le bonheur du Pere Procureur, d'avoir trouvé une occaſion de ſe faire connoître à un Prince qui n'oublioit jamais rien. La converſation ayant été pouſſée aſſez loin cet après-dîné, l'heure du ſoupé contraignit cette belle ſociété de quitter les jardins pour ſe mettre à table. L'aimable liberté qu'Uranie avoit établie chez elle, faiſant toujours goûter de nouveaux plaiſirs à ſes amis, on peut dire que ces momens néceſſaires à la vie, le devenoient

encore davantage par les charmes qu'on y trouvoit.

Comme la nuit étoit fort belle, on n'eut pas plutôt ſoupé, qu'on ſe rendit dans le jardin. Uranie, à qui rien n'échapoit, ayant remarqué que Julie faiſoit quelques efforts pour retirer des mains d'Orſame un papier qu'il tenoit, s'aprocha d'eux, dans la crainte que ce ne fût quelque altercation chagrinante; mais elle fut raſſurée lorſqu'elle entendit Orſame qui diſoit en riant: Non, ma chere Julie, vous ſubirez la loi de ce charmant ſéjour, & je veux que tout le monde ſache que vous faites des vers.

Si j'avois cru, répondit Julie, que vous m'euſſiez voulu livrer ainſi, je ne vous aurois pas confié mon ſecret.

Cette diſpute ayant enhardi Uranie, elle les aborda. Hé quoi, dit-elle en embraſſant Julie, vous vous repentez d'avoir confié ce qui part de votre eſprit au ſeul homme que vous aimez, quand vous lui avez confié tout ce qui touche votre cœur. Venez, dit-elle en la faiſant joindre la compagnie, il faut que la lecture de ce papier vous ſerve de punition. Julie ſourit & ſe laiſſa conduire. Tout le monde s'étant intéreſſé à cette petite aventure, on pria Orſame, comme dépoſitaire du ſecret, d'en faire part à la compagnie: Je le veux, dit-il; mais pour juſtifier Julie en quelque ſorte du myſtere qu'elle prétendoit faire à ſes amis, je dois vous dire que l'on célebre demain la fête de Philimene ſa mere, & que l'envie de lui marquer ſa tendreſſe & ſon attention, l'a ſi fort

animée, qu'ayant pris la plume, elle a fait des vers pour la premiere fois de ſa vie. Elle les a envoyés ce matin à Philimene, en lui faiſant préſent d'une palatine bleue & blanche, telle que vous ſavez que la mode en court. Elle m'a fait confidence de l'effort de ſon eſprit, en me priant fort de n'en point parler; mais j'avoue que j'ai trouvé les vers de mon goût, & que cela m'a fait prendre la réſolution de les expoſer au vôtre, malgré ſon opoſition. Vous ſavez que Philimene s'apelle auſſi *Miraë*; ainſi le nom ne vous ſera pas inconnu: les voici, continua-t-il:

LA PALATINE,

BOUQUET A PHILIMENE.

C'Eſt à vous, Miraë, que je ſuis dévouée:
En forme de préſent on m'expoſe à vos yeux;
Je porte la candeur dont vous fûtes douée.
Et mon azur, ſemblable à la voûte des Cieux,
Eſt le ſymbole & la marque aſſûrée
De la force & de la durée,
Du reſpect & du tendre amour,
De celle qui vous doit le jour.
Daignez me préférer à la magnificence.
La fortune offriroit des préſens plus parfaits;
Mais elle eſt, Miraë, ſujette à l'inconſtance,
Et le cœur d'où je pars ne changera jamais.

Ce bouquet plut infiniment à la compagnie. Chacun fit ſon compliment à Julie, & la modeſtie qui l'avoit fait craindre de montrer ſes vers, lui en fit voir la réuſſite avec un embarras qui redoubloit encore de leur prix. Orſame étoit enchanté des louanges

qu'on donnoit à ſon aimable épouſe ; & ſi ſon amour n'avoit pas été au ſuprême degré, il y ſeroit parvenu en ce moment.

Il faut, dit alors Alphonſe, que cette maiſon inſpire de l'eſprit. Je ne ſuis nullement poëte, & ne me ſuis jamais flatté de le pouvoir devenir ; cependant j'ai fait des vers, & comme je ne ſuis pas ſi modeſte que l'aimable Julie, que je ne redoute point la cenſure, & ne cherche pas des louanges, je vais vous en faire part. Alors il chanta ces paroles :

AIR.

Aimables habitans de ces paiſibles lieux,
Qui forcez chaque jour mon Iris de s'y rendre,
Pour imiter & pour entendre
De vos accens les ſons mélodieux ;
Roſſignols, faites-lui comprendre
Qu'on ne ſauroit former des ſons ſi doux,
Ni jamais chanter comme vous,
Si, comme vous auſſi, l'on n'a pas le cœur tendre.

Alphonſe chanta cet air avec tant de grace, qu'on l'obligea de le redire pluſieurs fois, ce qu'il fit en regardant toujours Camille ; mais avec des yeux ſi pleins d'amour, qu'il en fit rougir cette belle fille. Je puis vous aſſurer, dit Orophane, que, quelque eſprit qui regne en ces lieux, ce ne ſont point eux qui vous inſpirent. Je connois votre maître, ajouta-t-il en riant, il fait ce qu'il veut de ſes éleves. Il n'en faut point douter, répondit Thélamont, l'amour ſuffit pour nous rendre capables de tout, & je ſuis perſuadé que celui d'Alphonſe fait

à préſent tout le bonheur de la charmante Camille.

On alloit pourſuivre les louanges qu'on ne pouvoit refuſer au mérite d'Alphonſe, lorſque pour les interrompre il fit ſouvenir la compagnie qu'il étoit tard, & que Céphiſe devoit partir le lendemain au matin. Cette conſidération ayant fait ceſſer la converſation, chacun ſe retira dans ſon apartement auſſi ſatisfait de cette journée que des autres. La nuit même ne fut pas ſans charmes pour les époux & les amans; le bonheur des premiers leur y faiſant trouver mille apas, & l'eſpérance des autres la leur faiſant paſſer ſans inquiétude.

Fin du troiſieme Tome.

TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES
Contenues dans ce troiſieme Volume.

SEptieme Journée, page 5
Hiſtoire de Cléodon, 43
Huitieme Journée, 96
Hiſtoire de Camille, 110
Neuvieme Journée, 152
Hiſtoire de Ganoret, 176

Fin de la Table.

Frontispice. Tom IV.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES,
DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame DE GOMEZ.

HUITIEME ÉDITION,

revue & corrigée.

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVII.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES.

DIXIEME JOURNE'E.

QUELQUE plaiſir que ſentît Céphiſe à reſter dans la maiſon d'Uranie, l'empreſſement qu'elle avoit à rendre Alphonſe heureux ne la fit point balancer à quitter cet aimable ſéjour. Elle ne vit pas plutôt briller le ſoleil, qu'elle prit congé de cette belle ſociété, avec des marques de tendreſſe qui firent aiſément juger que leur connoiſſance deviendroit une ſolide amitié. Après ſon départ la compagnie ſe rendit dans l'appartement de Julie, où la converſation roula quelque tems ſur les aventures de Cléodon.

Pour moi, dit Orophane, j'avoue que je trouve incompréhenſible qu'on ait pu rendre une fille ſauvage auſſi parfaite que Félide nous eſt dépeinte, & que je m'imagine quelque choſe de ſurnaturel dans tout ce

que nous a dit Cléodon. Je ne vois pas, interrompit Félicie, où vous pouvez trouver rien de trop extraordinaire en cela. Félide n'a point été conçue par des ſauvages; & quoiqu'elle y ait vu le jour, elle n'a point été formée de leur ſang. Fille d'un François & d'une Angloiſe, il n'eſt pas ſurprenant que la nature lui ait conſervé la raiſon & les ſentimens avec leſquels elle étoit née, au préjudice d'une éducation barbare. Mais, ajouta Uranie, eſt-il plus étonnant de pouvoir inſtruire une créature humaine, que d'aprivoiſer des lions & des tigres?

Si on ne les aprivoiſe pas tout-à-fait, interrompit Thélamont, on les rend du moins obéiſſans & ſouples. Pline raporte que Marc-Antoine fut le premier qui fit voir à Rome des lions attelés à ſon char pendant la guerre civile après la bataille de Pharſale: ce que les Romains regarderent comme une eſpece de prodige qui ſembloit leur préſager que les cœurs les plus généreux & les plus braves ſeroient un jour aſſujetis à la puiſſance d'un ſeul maître. Et je pourrois croire que c'en fut un auſſi pour Marc-Antoine, qui ne ſavoit pas pour lors qu'une paſſion funeſte l'aſſujettiroit lui-même au joug d'une femme ſuperbe, qui lui feroit perdre la gloire de ſes grandes actions, l'honneur de ſes triomphes, l'Empire & la vie.

Les Romains, dit alors Alphonſe, ne furent pas les ſeuls qui prirent à mauvais augure de voir des hommes aſſujettir le roi des animaux. Les Carthaginois eurent la même idée, lorſque Hannon leur Général

trouva le premier la maniere de pouvoir conduire des lions à la main, & de les faire aller par la ville avec autant de facilité que les chiens. Les Carthaginois inférerent de-là qu'ils devoient tout craindre d'un homme qui étoit capable, par ſon génie & ſon adreſſe, de dompter un ſi terrible animal, puiſqu'il lui ſeroit encore plus aiſé de faire du peuple ce qu'il voudroit, & que la liberté de la République ne pouvoit être aſſurée entre ſes mains; & ſur ce fondement ils lui ôterent le commandement, & le bannirent.

Il faut, ajouta Julie, que les hommes de ce tems-là connuſſent bien peu l'étendue du génie des humains, pour donner dans de ſemblables erreurs! Si par des événemens imprévus quelques-unes de ces conjectures ſe ſont trouvées juſtes, combien y en a-t-il qui n'ont point eu d'effet? Ne voyons-nous pas amener ici les animaux les plus féroces par des hommes qui n'ont pour tout mérite que de ſavoir l'art de les conduire & de s'en faire obéir; & pourrions-nous ſans honte juger que ces ſortes de gens pourroient aſſujettir des peuples entiers? La réflexion de Julie eſt plaiſante, dit Camille, & je crois que les Romains & les Carthaginois ne tiroient ces ſortes de préſages que de la rareté des choſes qu'ils voyoient arriver. Et quoiqu'il ſoit vraiſemblable qu'ils ne furent pas les premiers des hommes qui aſſujettirent des lions, comme Hannon fut le premier des Carthaginois qui les rendit dociles, & que Marc-Antoine fut le pre-

mier des Romains qui les fit atteler à un char, la nouveauté du fait les porta à faire des réflexions ſuperſtitieuſes, auxquelles ils attribuerent les malheurs qui arriverent dans la ſuite à ceux dont nous parlons, puiſque je ſuis perſuadée que quand Hannon n'auroit point ſoumis des lions, il n'en auroit pas été moins banni, & que Marc-Antoine n'eût pas été moins épris de Cléopâtre, s'il n'en eût point attelé à ſon char.

Voilà, dit Thélamont, me traiter de ſuperſtitieux très-agréablement ſur ce que j'ai dit de Marc-Antoine. Vous avez tant de belles qualités des Romains, répondit-elle en riant, que je ne crois pas vous offenſer en vous reprochant quelques-unes de leurs foibleſſes; mais je vous avouerai que j'ai un peu cherché à venger mon ſexe que vous venez d'outrager dans Cléopâtre, en la rendant reſponſable de la gloire de l'Empire, & de la vie de Marc-Antoine. Ah! charmante Camille, reprit Thélamont, c'eſt une hiſtoire trop généralement connue, pour que vous puiſſiez prendre ſon parti. Tout l'univers ſait que ſans les charmes de cette Reine ambitieuſe, Marc-Antoine eût été au nombre des plus grands hommes. Mais qui ſait, reprit-elle, ſi ſans Cléopâtre les mêmes malheurs ne lui ſeroient pas arrivés? Mais, lui dit Florinde, comme on ne peut ſavoir que ce que l'on a vu, on ne peut auſſi les attribuer qu'à elle, puiſqu'elle ſeule les a cauſés. Et quoique je ſache que vous penſez autrement que vous ne parlez, m'ayant dit cent fois que vous ne conceviez

pas comment un homme comme Marc-Antoine s'étoit laiſſé ſéduire par une femme dont il ſavoit toutes les ruſes ; je veux vous en dire un trait qui vous contraindra de quitter un parti que vous prenez préſentement.

Après la bataille d'Actium, dans un de ces feſtins ſomptueux que Cléopâtre ſavoit ſi bien donner, ayant remarqué que Marc-Antoine faiſoit eſſayer tout ce qu'il buvoit & mangeoit, & prenant cette précaution comme une preuve de la défiance qu'il avoit en elle, elle réſolut de l'en guérir d'une maniere extraordinaire. C'étoit la coutume en ce tems-là d'avoir à ces ſortes de feſtins des chapeaux de fleurs ſur ſa tête. La Reine d'Egypte, qui avoit toujours ſoin que celui d'Antoine fût compoſé des plus belles, les fit empoiſonner ; & lorſque par ſes diſcours pleins de charmes elle l'eut mis en l'état qu'elle le ſouhaitoit, & qu'elle le vit auſſi enivré d'amour que de vin, elle lui propoſa de jetter les fleurs de ſon chapeau dans ſa coupe, & de les boire, & qu'elle en feroit autant des ſiennes. Marc-Antoine, qui ne ſavoit qu'obéir quand Cléopâtre parloit, défit promptement ſon chapeau, & en jetta toutes les fleurs dans ſon vin, & portoit déja la coupe à ſa bouche, lorſque Cléopâtre, mettant ſa main au-devant du vaſe, arrête, lui dit-elle, Marc-Antoine, & vois de quoi l'on peut venir à bout quand on le veut ; ces fleurs ſont empoiſonnées par mon ordre ; juge de-là ſi la méfiance que tu me fais paroître pourroit te garantir de la trahiſon,

ſi j'étois capable de vouloir me défaire de toi, & ſi je pouvois vivre ſans toi. Et comme elle vit qu'il héſitoit à la croire, elle fit tirer à l'inſtant des priſons un criminel condamné à la mort, & lui ayant fait avaler ce breuvage, il mourut ſur le champ aux yeux de Marc-Antoine. Il faut avouer, dit Julie, lorſque Florinde eut ceſſé de parler, que voilà une façon bien terrible de guérir quelqu'un de ſa défiance, & je vous proteſte que ſi j'euſſe été Marc-Antoine, j'aurois redouté plus que jamais une femme capable d'une pareille action. Je ne penſe pas, ajouta Alphonſe, que la belle Camille ſe range préſentement du parti du Cléopâtre. Non, ſans doute, répondit-elle en riant, & je puis vous aſſurer que je n'en ai jamais été.

Convenez donc, interrompit Orophanè, qu'un homme eſt bien malheureux lorſqu'il ſe laiſſe charmer par de certaines femmes. Oui ſans doute, ajouta Thélamont, & ſurtout ceux qui ont la ſuprême puiſſance, ou qui ſont nés pour l'avoir; car ils ne peuvent jamais connoître véritablement ſi ce ſont eux qu'on aime, ou ſi c'eſt l'éclat de la grandeur qui les environne. Car enfin, un Roi qui croit être aimé de ſa maîtreſſe, ne doit ſouvent ces marques d'amour qu'à ſon ambition, & il n'auroit peut-être jamais touché ſon cœur, s'il n'eût pas été Roi. Mais, dit alors Julie, il faut donc que les Rois ne puiſſent aimer véritablement eux-mêmes; car eſt-il poſſible d'accorder l'amour avec une défiance perpétuelle? S'ils croient que l'objet qu'ils aiment ne répond à leur ardeur

que parce qu'ils ſont en pouvoir de faire & de diſpenſer les graces, leur paſſion doit être bien peu de choſe; & ſi les Grands en général étoient bien prévenus de cette opinion, je trouverois celles qui les aiment de bonne foi extrêmement à plaindre.

Cela leur ſeroit aiſé à connoître, répondit Uranie; du moins, ſelon la façon dont je penſe. Il me ſemble qu'une femme dont la tendreſſe n'a pour objet que celui qui l'a fait naître, non-ſeulement ne demande jamais, mais craint auſſi de recevoir. Ainſi un Prince qui vient à aimer une perſonne au-deſſous de lui, peut connoître facilement le caractere de ſon amour par ſon déſintéreſſement. Une maîtreſſe qui n'exige ni graces ni fortune pour elle ou pour les ſiens, qui ne fait point valoir ſon pouvoir ſur le cœur du Prince, qui ne ſe prévaut point de ſon autorité, qui ne s'occupe uniquement que du ſoin de lui plaire, & qui n'accepte ſes dons que dans la ſeule crainte de l'offenſer ſi elle les refuſoit, mérite tout ſon attachement; puiſqu'une pareille conduite prouve abſolument qu'elle n'aime en lui que lui-même, & quand le ciel ne l'auroit pas élevé au-deſſus des autres par la naiſſance, le rang ou les biens, il n'en auroit pas paru moins aimable à ſes yeux.

Si les hommes faiſoient ces ſortes d'obſervations, interrompit Orophane, ils n'auroient qu'une maîtreſſe pendant toute leur vie, puiſqu'il eſt très-peu de femmes de ce caractere. Cependant, dit Félicie, il s'en eſt vu, & l'on peut en trouver encore, quoique

je croie qu'il eſt bien difficile qu'une particuliere qui devient maîtreſſe d'un Souverain, puiſſe être ſans ambition : puiſque nous avons vu de grandes Princeſſes & de puiſſantes Reines dans le cœur deſquelles cette paſſion a dominé.

C'eſt de toutes les paſſions, dit Orſame, celle qui me paroît la plus dangereuſe dans l'ame d'une femme de quelque rang qu'elle puiſſe être : dans quel gouffre de malheurs n'a-t-elle pas plongé les Reines Brunehault & Frédégonde ! Il eſt vrai, dit Thélamont : cependant la différence de leur deſtinée, quoiqu'également criminelle, eſt une choſe qui m'a ſouvent porté à faire de ſérieuſes réflexions, qui m'ont prouvé que la providence, qui ne fait rien que de juſte, a des reſſorts ſecrets, abſolument impénétrables à la connoiſſance humaine. De ces deux Reines, l'une meurt d'une mort violente par une punition exemplaire, & l'autre expire tranquillement dans ſon lit. Vous nommez là deux femmes, dit Camille, dont je ne lis jamais l'hiſtoire ſans frémir, & j'avoue que je ne puis comprendre comment on peut ſuivre les mouvemens de la haine, de la colere & de l'envie, à un point ſi exceſſif. Ces paſſions, interrompit Florinde, ont tant de raport les unes avec les autres, qu'elles peuvent aiſément ſe confondre, & par conſéquent porter ceux qu'elles agitent à des actions tout-à-fait condamnables.

Pardonnez, belle Florinde, dit Thélamont, ſi je ne ſuis pas de votre ſentiment, & ſi j'oſe vous dire qu'il ſe faut bien garder

de cònfondre la colere & l'envie avec la haine. La colere eſt un mouvement accidentel qui naît ordinairement des injures ou des inſultes que nous avons reçues directement ou indirectement, ſe propoſant toujours des objets particuliers, mais dont l'ardeur peut s'éteindre par le tems ou la ſoumiſſion. La colere porte ſouvent à la vengeance, mais elle veut que celui qui en reſſent les effets, connoiſſe la main d'où partent les coups. Voici la différence de la haine avec la colere: il y a quatre ſortes de haines, la haine naturelle, la haine brutale, la haine mélancolique, & la haine humaine. La haine en général eſt une averſion & une horreur dans la créature pour tout ce qu'elle ſe figure être contraire à ſon bien, ou préjudiciable à ſon contentement. Par exemple, la brebis hait le loup, & la colombe hait le faucon, comme étant les ennemis qui les perſécutent pour leur ôter la vie. Car il eſt néceſſaire de remarquer que tout ce qui eſt convenable à la nature eſt mis au rang du bien, & qu'auſſi tout ce qui lui eſt contraire eſt mis au rang du mal. Mais pour bien entendre cela, il faut ſe ſouvenir que, ſoit à l'eſprit, ſoit au corps, il y a une harmonie naturelle qui nous fait enviſager avec horreur tout ce qui peut en déranger le concert; & qu'ainſi l'homme étant de tous les animaux le plus bizarre dans ſes apétits & dans le goût des choſes qui ſe préſentent à ſes ſens, il eſt auſſi plus prompt que les autres au mouvement de la haine; ce qui le rend inſuportable à toutes

les créatures, & principalement à ſon ſemblable. La haine naturelle eſt une antipathie qui naît avec nous pour certaines choſes que nous ne pouvons voir, ſentir ou toucher ſans horreur, & avec leſquelles nous ne pouvons jamais compatir ſans que nous en puiſſions rendre raiſon, ſe faiſant voir par les effets plutôt que par les cauſes, & dont la nature nous donne des exemples prodigieux dans les plantes, les animaux & les hommes. La haine brutale eſt celle qui naît d'un tempérament cruel & barbare, ſur lequel la raiſon n'a jamais eu d'empire, & qui tenant de l'animal eſt plutôt une rage qu'une paſſion, qui ne tend qu'à la perte & à la deſtruction de ce qui lui fait horreur, cherchant à conſumer juſqu'à la moindre partie.

Choſes dignes des bêtes féroces, ou de ces malheureux Antropophages qui n'ont d'humain que la figure. Tels ſont ces hommes qui, non contens d'avoir vaincu & donné la mort à leurs adverſaires, font encore ſentir à leurs corps toutes les cruautés & toutes les oprobres de la rage la plus effrénée. Telle fut la haine de Thomyris, Reine des Maſſagettes, lorſqu'ayant pris la tête du grand Cyrus, elle la plongea dans un baſſin rempli de ſang, en diſant ces paroles barbares: *Aſſouvis-toi du ſang dont tu fus altéré.* Cette haine déteſtable paſſe ſouvent à des tranſports ſi furieux & ſi pleins d'excès, que ceux qui la poſſedent ſe font un plaiſir brutal de manger la chair de leurs ennemis, & prennent du goût à la fumée de leurs mem-

bres jettés au feu. La haine mélancolique ne vient que de l'abondance exceſſive d'une bile noire & fumeuſe, dont les vapeurs offuſquent, agiſſent & tourmentent ceux qui en ſont poſſédés. Ces ſortes de gens ont en horreur des plaiſirs les plus permis, ils fuient la lumiere & la ſociété, ne veulent ni être vus ni voir perſonne, s'écartant dans les déſerts, & s'y laiſſant ſécher de la haine qu'ils portent au genre humain, & de celle qu'ils ont pour eux-mêmes, ſemblables à cet Athénien qui portoit une ſi furieuſe haine aux hommes de la République, qu'il travailloit jour & nuit aux moyens de leur fournir des inſtrumens & des cauſes pour les détruire.

La haine humaine eſt celle qui jette ſeulement quelques racines dans le cœur. Celle-là eſt une maladie de l'ame, d'autant qu'elle eſt unie au corps de l'homme, & dans ce ſens la raiſon pourroit la ſurmonter & la guérir, puiſque cette haine peut être pour des choſes qui ne nous regardent pas particuliérement, mais qui touchent le bien public, quelque mauvaiſe action commiſe à cent lieux de nous, ou contre l'Etat, ou contre nos parens ou nos amis, & qui pourroit s'apeller plutôt une averſion générale pour le mal, qu'une haine invétérée; ce qui la rend toujours très-différente de la colere, puiſque l'on hait ſouvent ſa colere, & que l'on a de la colere ſans avoir de la haine. Je vous ai fait voir que la colere ſe peut guérir, mais la haine eſt incurable, le tems l'augmente, & les remedes l'irritent.

C'eſt pourquoi les poëtes nous diſent que lorſque Tigone fit mettre ſes freres Ethéocles & Polynice ſur le même bûcher, voyant que les flammes s'entrepouſſoient & ſéparoient leurs corps à demi-brûlés, elle s'écria : Hélas ! leur haine vit encore après leur mort. La vengeance que la haine excite eſt une vengeance cachée qui ne deſire que la ruine de ſon ennemi, ſans ſe ſoucier qu'il ſache ce qui cauſe ſa perte ; elle eſt ſatisfaite, pourvu qu'il ſoit détruit. La colere eſt un mouvement véhément de l'ame qui la rend ſuſceptible de douleur. La haine au contraire rend l'ame impitoyable, & lui laiſſe attendre froidement la ruine ou la déſolation de ſon objet. La colere a des bornes, & celui qui en eſt pris contre quelqu'un, s'il lui voit arriver des malheurs au-delà de la vengeance qu'il avoit pu prendre, il en a pitié, & voudroit que ſon infortune ne fût pas montée à ce point ; au lieu que la haine ne laiſſe jamais de place à la compaſſion. A l'égard de l'envie, c'eſt, ſelon moi, le plus odieux de tous les vices ; elle n'a pour objet que la félicité & les proſpérités d'autrui, puiſqu'on ne porte jamais envie aux malheureux. L'envie ne répand ſon venin que parmi les hommes, s'attachant ſur-tout à la gloire, cherchant à ternir l'éclat des belles actions : implacable ennemie de la vertu, elle eſt toujours injuſte.

En effet, quelle image de raiſon peut-on trouver dans une paſſion qui nous fait affliger de la proſpérité d'autrui, comme ſi notre prochain nous faiſoit injure, parce qu'il

eſt heureux ? La colere éclate, la haine ſe découvre, mais les traits de l'envie ſont d'autant plus dangereux, que la baſſeſſe & la lâcheté, qui l'accompagnent toujours, la contraignent à ſe cacher ſous un extérieur trompeur & rempli d'artifice. L'envieux félicite un homme ſur ſes emplois, ſes actions, ou ſes richeſſes, d'un viſage ouvert, tandis que dans ſon ame il en ſeche de dépit & de rage, & n'a point de repos qu'il n'ait trouvé quelque occaſion de lancer ſes traits contre lui.

Il peut y avoir de juſtes haines, comme celles qui nous font avoir en horreur les peſtes publiques, les perturbateurs de l'Etat, les ennemis de la patrie, les hommes méchans & vicieux, qui ſont ſans eſpoir de retour à la vertu, les ennemis de Dieu & de la religion ; pour lors ces haines ſont légitimes, & diviennent une vertu ; mais l'envie ne peut avoir de juſtes cauſes, puiſqu'elle ne tire jamais ſon origine que de la lâcheté du cœur. On ne diſſimule point la haine que l'on porte aux méchans, mais on cache avec ſoin l'envie, parce qu'elle n'a pour but que le bonheur des autres. Il eſt de haines qui ne détruiſent ni la généroſité ni la magnanimité de l'ame ; & l'envie, au contraire, chaſſe du cœur toutes les vertus ; elle s'allume & s'irrite des proſpérités d'autrui, ne déclinant qu'à meſure qu'elle voit périr ſa fortune, ou les objets qui les cauſoient, s'éteignant ainſi qu'un feu qui n'a plus de matiere à conſumer ; mais c'eſt un phénix qui renaît de ſa cendre, lorſqu'un

nouvel objet la vient fraper ; & comme elle en a toujours, on peut dire qu'elle ne périt jamais. Il eſt certaines haines que l'on peut guérir ou aſſoupir en faiſant connoître à celui qui la reſſent contre quelqu'un, que celui qui en eſt l'objet ne lui a fait aucun tort, ou qu'il eſt devenu honnête homme, ou qu'il ſaiſit les occaſions de bien parler de lui en ſon abſence ; mais c'eſt vainement que l'on voudroit perſuader la même choſe à un envieux ; bien loin d'éteindre ſon envie, en lui diſant que celui qui en eſt l'objet lui a rendu ſervice, qu'il eſt homme de bien, & qu'il a de la vertu, on la rallume plus vivement que jamais, ne pouvant ſuporter les proſpérités, ni les bienfaits de celui dont on lui parle, d'autant que l'une vient de la bonne fortune, & que l'autre eſt un effet de la vertu, qui, étant deux choſes recommandables, ſont par conſéquent ſuſceptibles d'envie. Mais comme d'une ſeule vertu on peut faire naître toutes les autres, un vice entraîne auſſi dans un autre, & fait tomber l'homme vertueux dans l'excès que nous venons de condamner, ſans qu'il puiſſe s'en empêcher.

L'envie fait naître la calomnie, & rien n'excite ſi fort notre colere & notre haine que les traits de la calomnie. Les outrages de la médiſance allument d'abord notre colère ; & ſi nous conſervons long-tems l'image de l'offenſe, nous nous dépouillons de la colere, & nous venons à haïr véritablement. Ainſi, quoique la colere ne ſoit pas de l'eſſence de la haine, elle en eſt ſou-

vent la cauſe : les maux que font la calomnie & la médiſance étant irréparables, la haine qu'elles nous donnent eſt incurable. On a vu de grands hommes qui s'étoient attachés à dompter toutes leurs paſſions, & qui, après y être parvenus, ont ſuccombé à la douleur de ſe voir calomniés, & ſe ſont laiſſés tellement emporter à leurs chagrins, qu'ils en ſont venus à concevoir un mépris général pour tout le genre humain. La calomnie étant comme une puiſſante vague, qui arrache des mains du pilote le timon d'un vaiſſeau : la calomnie étant inſtruite & conduite par l'envie, attache la réputation & flétrit la vertu la plus pure ; c'eſt ce qui fait qu'elle excite en nous un trouble auquel la raiſon eſt contrainte de céder, & par-là donne une libre entrée à la haine dans nos ames. Tout ce qui tend à la deſtruction des biens, de la vie, ou de l'honneur, ſont autant de ſujets de haine pour le cœur de l'homme. La haine que l'on prend pour les perſonnes que l'on a le plus aimées, eſt encore auſſi vive que celle qu'excite la calomnie, lorſqu'on ſe voit trompé dans la bonne opinion que l'on en avoit ; qu'au lieu de vertu, on n'y découvre qu'ingratitude & qu'infidélité, il naît en nous un mépris ſi terrible, que nous ne pouvons en entendre parler ſans horreur & ſans haine. C'eſt ce qui fait qu'avant de donner notre amitié, nous devons éprouver le mérite & la fidélité de celui à qui nous voulons confier de ſi chers tréſors. Enfin, tout ce qui eſt contraire à nos ſens, ſoit dans les hommes,

la plus grande partie des courtiſans s'embarraſſent peu de la vérité ; & ſachant que la flatterie eſt un poiſon que les hommes avalent facilement, ils en prodiguent le breuvage avec d'autant plus de facilité, qu'ils ſavent profiter de l'ivreſſe dans laquelle ceux qui le prennent ne manquent jamais de tomber. Je ne crois pas, répondit Uranie, qu'on puiſſe mieux confondre ces flatteurs que le fit Louis XII qui, étant perſécuté par un nombre de courtiſans, qui, croyant lui plaire, le faiſoient ſans ceſſe ſouvenir des déſagrémens qu'il avoit reçus des domeſtiques de Charles VIII ſon prédéceſſeur, le contraignirent à ſe faire aporter l'état de ſa maiſon ; ce qui fut exécuté ſur le champ. Alors ſe l'étant fait lire, chacun de ſes courtiſans s'empreſſa à lui faire remarquer les noms de ceux qu'ils diſoient l'avoir deſſervi : à chacun deſquels Louis XII mit une croix ; & lorſqu'il les eut tous marqués, il ſerra l'état ſous la clef. Les flatteurs ne douterent point que ces gens-là ne fuſſent perdus, & prirent même le ſoin de divulguer ce que le Roi avoit fait. La crainte les ſaiſit tous, les uns ſortirent du Royaume, & les autres s'éloignerent ou ſe cacherent. Louis XII, inſtruit du ſujet de leur frayeur, ſurprit toute ſa Cour par ces paroles mémorables. Pourquoi fuir, dit-il, ne ſavent-ils pas que la croix eſt la preuve de paiement, & que par le mérite de la croix tous les péchés ſont effacés? Il donna ſes ordres à l'inſtant pour les rapeller ; & lorſqu'ils furent de retour, il les remit dans

leurs poſtes, & par ce trait de bonté & de généroſité, confondit les flatteurs, & s'acquit l'amour de tous ſes ſujets. Voilà un trait d'autant plus beau, dit Julie, que la piété eſt jointe à la généroſité : un Roi qui oublie les injures qu'on lui a faites, qui ſe fait des amis de ſes ennemis, & qui, loin de punir, pardonne & récompenſe, eſt doublement digne de la couronne. Puiſque nous ſommes tombés, dit Alphonſe, ſur les réparties heureuſes des Princes, j'en trouve une de Louis le Gros, qui marque un grand ſans froid, avec un grand courage. Dans une bataille de ce Monarque contre les Anglois, s'étant trop avancé au fort de la mêlée, un ſoldat Anglois arrêta ſon cheval par la bride, & cria : le Roi eſt pris. Pris, répondit ce Prince, ne ſais-tu pas que même aux échecs on ne prend jamais le Roi? & lui déchargea un coup de maſſue ſur la tête, qui le fit tomber mort à ſes pieds. Je vous avoue, dit alors Orophane, que ces ſortes de préſences d'eſprit me ſurprennent toujours. Je conçois fort que de ſang froid, & ſelon les occaſions où il n'y a aucun péril, on puiſſe avoir de ces réparties brillantes ; mais que l'on ſe poſſede aſſez pour les dire, lorſque l'on court un grand danger, je ne le comprends pas, & je crois qu'il faut être pour cela plus que héros. La réflexion d'Orophane, dit Orſame, me paroît juſte ; cependant nous avons déja décidé que le ſang froid, la préſence d'eſprit & la prudence étoient ſeuls capables de tirer les Généraux, les Miniſtres, les Rois & tous les hommes

en général, des affaires les plus périlleuſes. Entre les mots dits de ſang froid, ajouta-t-il, en voici un de Louis XI des plus plaiſans. Ce Monarque ayant confié le gouvernement de Cambrai à Maraſin, homme habile & plein de valeur, mais d'une avarice ſi déteſtable, qu'il pilla le peuple du Cambreſis, ſans épargner même les Egliſes, dont il enleva pluſieurs reliquaires d'or qu'il fit fondre pour en faire une groſſe chaîne qu'il portoit à ſon cou. Un jour qu'il vint faire ſa cour au Roi avec cet ornement, le Seigneur de Briquebec le voyant entrer, fit une génuflexion en ſigne d'adoration pour la chaîne. Louis XI, qui comprit la force de ſa raillerie, voulant la pouſſer plus loin, lui dit : Briquebec, honore-là, mais n'y touche pas. Toute la Cour rit beaucoup de cette répartie ; Maraſin en eut tant de confuſion, qu'il quitta la Cour dans le moment. Voilà, dit Uranie, ſavoir blâmer une mauvaiſe action d'une maniere royale ; car en diſant à Briquebec de l'honorer & de n'y pas toucher, c'étoit montrer à Maraſin ce qu'il auroit dû faire des reliquaires que ſon avidité avoit profanés. Et j'avoue que ces ſortes de bons mots ont pour moi des charmes inconcevables, les trouvant capables de corriger ſans offenſer directement. J'aime encore les réponſes dont la noble hardieſſe ne tend qu'à conſerver ſa gloire ou celles de ſes maîtres, comme eſt celle de la Roche-du-Maine à Charles-Quint. Cet Empereur ayant aſſiégé en perſonne la ville de Foſſan, la garniſon françoiſe lui députa le Seigneur

de la Roche-du-Maine pour le complimenter ; à qui Charles-Quint dit qu'il vouloit lui faire voir l'ordonnance & la beauté de ſon armée, ne doutant point que cela ne lui fît plaiſir.

J'en aurois bien davantage, lui répondit la Roche-du-Maine, ſi je la voyois dans un grand déſordre. Cette réponſe fit connoître à l'Empereur qu'il avoit affaire à un homme d'eſprit, & cela augmenta le deſir qu'il avoit de lui montrer ſa puiſſance : il monta à cheval, & fit en ſa préſence la revue de ſes troupes, après quoi il demanda à la Roche-du-Maine ſi aucun Prince de l'Europe pouvoit aſſembler une ſi belle armée. Oui, Sire, répondit-il, quand le Roi mon maître voudra, il en mettra une ſur pied plus nombreuſe, ſans être de toutes ſortes de nations, en ne la compoſant ſeulement que des Gentilshommes de ſon Royaume.

Toute la Cour fut ſurpriſe de la hardieſſe de cette répartie ; & l'Empereur, qui ſentit la force de ce trait, cherchant à mortifier le député, mit la converſation le ſoir à ſon ſoupé ſur l'étendue de ſa puiſſance, exagérant ſes forces & ſes droits inconteſtables ſur pluſieurs provinces de France. Puis s'adreſſant directement à la Roche-du-Maine, il lui demanda combien il y avoit de journées de Foſſan à Paris. Sire, lui répondit-il, ſi votre Majeſté compte les batailles pour des journées, il y en a bien douze. Il eſt vrai, dit alors Camille, que voilà des réponſes pleines de majeſté, puiſque, ſans manquer au reſpect que l'on doit toujours

conſerver pour les têtes couronnées, on ſoutient avec dignité la gloire & les intérêts de ſon maître.

Mais, continua-t-elle avec ſon enjouement ordinaire, il ſeroit honteux pour moi d'être la ſeule qui ne pût raporter un trait remarquable. En voici un qui vous fera d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt d'un Monarque dont la mémoire nous ſera toujours chere. Après que Henri le Grand eut calmé les troubles de ſon Royaume, on ſait qu'il s'apliqua au détail de l'Etat, & qu'il y travailla ſi utilement pour la France, qu'il devint l'amour de tous ſes ſujets. Un jour que la Cour étoit fort nombreuſe, il arriva que toutes les ſalles du Louvre étoient ſi pleines de monde, que le Roi eut de la peine à les traverſer; & lorſqu'il fut ſur le perron, il vit l'eſcalier ſi rempli de courtiſans, que ne pouvant le deſcendre, le Capitaine des Gardes ſe crut obligé de crier: Meſſieurs, vous preſſez trop le Roi. Mais ce grand Prince ſe retournant: Non, lui dit-il, ma nobleſſe ne m'incommode pas, elle ne preſſe que mes ennemis, puiſque c'eſt avec elle que j'ai gagné tant de batailles & remporté tant de victoires: il accompagna ces paroles de ces regards vifs & pleins de grace, avec leſquels les Princes chéris ſavent ſi bien aſſujettir les ames. Il eut auſſi la ſatisfaction de voir ſur tous les viſages des marques de l'amour qu'on lui portoit, & du contentement qu'un éloge auſſi parfait avoit fait naître. Il en conçut lui-même une joie ſi ſenſible, qu'il avoua au Duc de Sully, que de

de ſa vie il n'en eut qui aprochât de celle qu'il reſſentit en ce moment. Voilà effectivement, dit alors Thélamont, le véritable chemin du cœur de tous les hommes ; & ce qui nous prouve qu'un ſeul mot avantageux de la bouche du Souverain eſt ſouvent préférable aux plus grandes récompenſes. La douceur & l'affabilité dans un Monarque font briller ſes autres vertus. Une parole, un regard, le rend maître de nos cœurs : & je maintiens que le pouvoir d'un Monarque eſt mille fois plus abſolu, lorſqu'il le doit plutôt à l'amour de ſes ſujets qu'à leur crainte, & que pour avoir une autorité ſans bornes, un Roi doit autant s'attacher à ſe faire aimer de ſes ſujets, qu'à ſe rendre redoutable à ſes ennemis.

Le reſpect que l'on ne doit qu'à l'éclat de ſon rang, eſt un reſpect forcé, qui, n'étant cimenté que par l'habitude & le préjugé, ne porte les peuples qu'à une obéiſſance froide & languiſſante ; mais lorſque par ſes vertus un Monarque oblige ſes ſujets de joindre l'amour à l'obéiſſance qu'ils lui doivent naturellement, il n'eſt rien que l'on ne ſe ſente capable de faire pour lui plaire. Les biens, les vies lui ſont prodigués avec joie au moindre beſoin qu'il en a ; & ce zele va ſi loin, que l'on ſe croit encore trop heureux de pouvoir lui être utile. Mais, continua-t-il, je crois qu'il eſt tems que nos réflexions faſſent place au plaiſir de la promenade, & je m'aperçois depuis quelques momens que les Dames voudroient profiter de la beauté de cet après-midi.

Je trouve, dit Florinde en ſe levant, que nous profitons toujours parfaitement des beaux jours, puiſqu'on ne peut mieux les employer que nous venons de faire. N'importe, répondit Uranie, un tour de terraſſe ne fera point de tort à nos entretiens. Alors elle prit le chemin du jardin, où toute la compagnie la ſuivit. On fit pluſieurs tours d'allées; après quoi on ſe rendit ſur la terraſſe qui donnoit ſur l'eau. Chacun y ayant pris place ſelon ſon inclination, Félicie regardant la compagnie avec une fineſſe qui ſembloit la préparer à quelque choſe d'extraordinaire; je me crois obligée d'avertir cette ſociété que la modeſtie d'Uranie l'a fait manquer à la loi qu'elle a elle-même établie chez elle. Je ſais, ſans en pouvoir douter, qu'elle a fait une hiſtoire dont la lecture nous eſt due, & dont elle veut ſans doute nous fruſtrer, puiſqu'elle garde le ſilence ſur un ouvrage qui ne peut manquer d'être intéreſſant. En vérité, répondit Uranie en riant, je ne m'attendois pas à la piece que me joue ici Félicie, mais je vois bien qu'elle ſe veut venger de ce que je lui ai fait un myſtere de cette hiſtoire.

Voilà la premiere fois, interrompit Orophane, que Félicie a découvert un ſecret pour avancer notre ſatisfaction, car enfin, j'ai toujours ſur le cœur le myſtere qu'elle nous fit de l'hiſtoire d'Olympe, que nous aprîmes ſix jours après qu'elle nous en eut parlé. Elle le devoit, dit Julie; ce ſecret lui avoit été confié, & elle ne pouvoit parler ſans permiſſion. Mais ceci eſt différent;

Uranie ne lui a fait part de rien, & ne lui a point demandé le ſecret; ainſi elle a pu, ſans paſſer pour indiſcrette, nous découvrir une choſe où nous ſommes tous intéreſſés. Je prévois, interrompit Camille, qu'Orophane en accuſant Félicie, & Julie en la défendant, vont former une diſpute qui nous privera de l'hiſtoire qu'a fait Uranie. Je m'y oposerai, dit alors Thélamont; & comme j'ai encore plus de droit que Félicie de m'offenſer du myſtere d'Uranie, je la condamne à nous lire préſentement ſon ouvrage. Je ne réſiſte point à cet arrêt, répondit-elle; mais ne croyez pas que cette aventure ſoit un effet de mon imagination. Je l'ai trouvée en eſpagnol, elle m'a plu, je l'ai traduite, & j'attendois que vous euſſiez quelques momens d'ennui pour eſſayer de vous en divertir. Sur ce pied-là, Madame, dit Alphonſe, nous ne l'aurions jamais entendue; ainſi nous vous demandons en grace de ne pas retarder cette augmentation aux plaiſirs que nous goûtons en ces lieux. Uranie ne ſe fit pas prier davantage, & tirant à l'inſtant ſon manuſcrit, elle y lut ces paroles.

HISTOIRE de Léonore de Valeſco, nouvelle eſpagnole.

APrès que l'uſurpateur Olivier Cromwel eut affermi ſa puiſſance par la mort de Charles I, Roi d'Angleterre, ſon

Souverain, il chercha les moyens de ſe faire craindre de ſes voiſins, & de profiter des diviſions qui régnoient entre la France & la Maiſon d'Autriche; & tandis que par des eſpérances égales, il amuſoit les Ambaſſadeurs de ces deux puiſſances qui étoient à Londres, & qui employoient toute leur politique pour l'attirer chacune dans leur parti, il formoit des projets dont ils ne pouvoient avoir connoiſſance. Il y eut même un tems où l'Ambaſſadeur d'Eſpagne parut l'emporter ſur celui de France, par les careſſes & les propoſitions que Cromwel lui faiſoit faire, ſans pourtant en venir à la concluſion.

Cependant cet uſurpateur faiſoit équiper une flotte de ſoixante navires de guerre, qu'il fit monter par huit mille hommes de ſes troupes aguerries, qui avoient remporté tant de victoires mémorables ſous ſon commandement. Cet armement alarmoit toute l'Europe, à la réſerve des Eſpagnols qui, amuſés par les careſſes & les propoſitions de Cromwel, s'endormirent ſur la foi de ces aparences d'amitié. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils aprirent que cette flotte commandée par le Vice-Amiral Pen, avoit ſon rendez-vous aux iſles des Canaries, & qu'elle devoit encore prendre deux mille hommes aux Barbades! Ils ne douterent plus de la tromperie de Cromwel, & que ſon deſſein ne fût de s'emparer des places de leur domination dans les Indes Occidentales.

Ils envoyerent pluſieurs corvettes, qui

furent aſſez heureuſes pour devancer la flotte angloiſe, & porter l'alarme ſur ces côtes. Les Anglois firent quantité de deſcentes en terre ferme ſans pouvoir s'établir nulle part. Les Eſpagnols ſe défendoient avec tant de valeur, que leurs ennemis déſeſpérerent de pouvoir former l'établiſſement qu'ils deſiroient; ils ſe rabattirent ſur l'iſle de la Jamaïque, où ils prirent Port-Royal, s'attachant vivement à cette conquête. Dans une deſcente qu'ils firent aux environs de la ville de Buenos-Ayres, ils pillerent une maiſon de plaiſance qui apartenoit à Dom Bernardo de Valeſco, Seigneur Eſpagnol, qu'ils trouverent ſans défenſe, n'étant occupée alors que de Léonore de Valeſco, fille unique de Dom Bernardo, & de quelques domeſtiques qui furent tués ou enlevés par les Anglois.

Léonore de Valeſco étoit une jeune perſonne de ſeize à dix-ſept ans, d'une taille avantageuſe, & belle réguliérement; mais mille fois plus aimable encore par les graces de ſon eſprit, & les vertus dont le ciel l'avoit douée. Elle étoit adorée de Dom Fernand, Marquis de Padille, âgé de vingt-ans, bien fait, ſage, plein de valeur, & le plus riche Seigneur de tout le pays. La charmante Léonore l'aimoit tendrement; & Valeſco ſon pere aprouvant leur ardeur mutuelle, n'attendoit que la fin des troubles que la flotte angloiſe avoit cauſés ſur ces côtes, pour les unir par l'hymen. Et comme le Marquis de Padille faiſoit ſa premiere campagne ſous Dom Bernardo de Valeſco,

ſes occupations guerrieres le forçoient d'être éloigné de Léonore. Elle s'étoit retirée pour quelques jours dans cette maiſon de campagne, pour y rêver avec liberté aux plaiſirs que lui préparoit une union dont elle faiſoit tout ſon bonheur. L'inſtant où ſa maiſon devint la proie des Anglois, étoit un de ceux qu'elle prenoit ordinairement pour s'entretenir avec Béatrix l'une de ſes filles, en qui elle avoit le plus de confiance. Léonore étoit nonchalamment couchée ſur un lit de repos, écoutant Béatrix qui, étant d'une humeur vive & gaie, étoit à genoux devant elle, lui tenoit les diſcours vifs & paſſionnés qu'elle jugeoit que Dom Fernand lui tiendroit, lorſqu'il la reverroit. Une converſation ſi intéreſſante avoit mis le cœur de Léonore dans une ſituation tendre & tranquille, qui répandoit ſur ſon viſage mille graces nouvelles; & il ſembloit que des momens ſi doux n'auroient pas dû être interrompus par des alarmes guerrieres. Ils le furent cependant; les cris des domeſtiques & le bruit des ſoldats Anglois les tirerent de leur entretien. Léonore, qui étoit naturellement courageuſe, ſortit du ſallon en tenant Béatrix par la main, & ſe préſentant aux ennemis avec une fierté qui ne la rendoit que plus belle, elle leur inſpira un reſpect qui la garantit des outrages qu'elle pouvoit craindre.

Mais les ſentimens d'admiration qu'elle fit naître dans leurs ames, ne purent l'empêcher d'être leur priſonniere avec Béatrix; & comme il n'y avoit pas lieu d'eſpérer de

ſe défendre ou d'être ſecourues, Léonore n'héſita point à ſe rendre, comptant bien que par échange ou par rançon elle recouvreroit dans peu ſa liberté; ainſi elle ſe laiſſa conduire aux vaiſſeaux anglois. Le Capitaine de celui ſur lequel on la fit monter, s'apelloit Kerme, qui, frapé de la beauté de Léonore, crut que de toutes les priſes qu'on pouvoit faire ſur les Eſpagnols, il n'y en avoit aucune qui valût une pareille conquête. C'étoit un homme de trente-cinq ans, véhément & préſomptueux, mais avec cela généreux, admirateur de la vertu, & ſachant la reſpecter dans l'occaſion. L'amour extrême qu'il ſentit pour Léonore à cette premiere vue, le contraignit encore à cacher ſa violence naturelle; il lui demanda pardon de celle qu'on venoit de lui faire, l'aſſurant d'un reſpect inviolable: il la ſupplia de ſe conſoler d'un malheur dont il feroit tous ſes efforts pour adoucir l'amertume.

Je ne ſuis point effrayée de l'accident qui m'arrive, lui répondit Léonore avec une douceur mêlée de fierté; & quoique je n'euſſe pas dû eſſuyer de ſemblables hazards, je ne puis m'oposer à la deſtinée qui l'a voulu ainſi; & j'eſpere que vous ne me donnerez pas lieu de me repentir de cette réſignation, pour les égards que tous les hommes généreux doivent avoir pour mon ſexe, & pour une perſonne de ma naiſſance. A ces mots, Kerme lui ayant préſenté la main, il la conduiſit dans la chambre de poupe, où l'ayant laiſſée avec Béatrix, il

retourna donner ſes ordres à ſes gens, & ſur-tout ceux qui pouvoient lui aſſurer la priſonniere, défendant, ſous peine de la vie, de dire qu'elle fût en ſa puiſſance, quelque recherche qu'on en fît. Cette précaution ne lui fut pas inutile, puiſque Dom Bernardo de Valeſco, qui commandoit une troupe de Cavalerie le long des côtes les plus expoſées, fut d'une ſurpriſe extrême à cette triſte nouvelle. Ne croyant pas que les Anglois oſaſſent s'écarter des rivages de la mer, il avoit permis à Léonore de ſe retirer dans ſon château, qui, étant fort avant dans les terres, ne lui paroiſſoit pas courir de riſque. Sa douleur fut des plus vives, mais celle du Marquis de Padille ne ſe peut concevoir. Son déſeſpoir éclata de mille façons différentes, ſa jeuneſſe ne lui permettant pas la force d'eſprit de Valeſco, qui bien que des plus ſenſibles à ce malheur, cherchoit à conſoler Dom Fernand par des raiſons qui auroient ſans doute été bonnes à tout autre qu'à un amant fidele, aimé, & qui étoit ſur le point de ſe voir heureux.

Ils envoyerent cependant une corvette à la flotte ennemie, qui étoit à la Jamaïque, avec des lettres du Capitaine-Général des côtes, Dom Bernardo de Valeſco & du Marquis de Padille. Le Général Anglois les reçut avec conſidération, & fit ſoigneuſement chercher Léonore. Mais Kerme, qui avoit prévu à tout, & de qui l'amour s'augmentoit à chaque inſtant, fut ſi bien obéi, qu'ayant fait courir le bruit qu'elle avoit péri par les mains des ſoldats qui avoient

pillé le château de Valeſco, cette nouvelle paſſant de bouche en bouche, & perſonne ne la contrediſant, prit la forme de la vérité. Ainſi la corvette retourna faire ce funeſte raport. Mais ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'eſt que Valeſco, qui avoit apris l'enlevement de ſa fille avec grandeur d'ame, eſpérant la ravoir par échange ou par rançon, perdit toute retenue à cette nouvelle, & marqua l'excès de ſa douleur par mille paroles de déſeſpoir, & que Dom Fernand qui avoit fait voir le ſien à l'ombre ſeule de la perte de Léonore, ſentit ranimer ſon courage en aprenant ſa mort. Non, Seigneur, diſoit-il à Valeſco, Léonore n'a point péri; ſes charmes m'ont fait un rival. On me l'enleve, on me la cache, je ſens en moi des mouvemens de haine, de vengeance & de jalouſie, qui ne s'accordent point avec le déſeſpoir que ſa mort me cauſeroit ſi elle étoit véritable. Dom Bernardo, à qui la nature n'enſeignoit point de ſemblable délicateſſe, & qui ſe ſentoit ſimplement alarmé d'avoir perdu une fille qui lui étoit infiniment chere, fit chercher exactement le corps de Léonore; & pour acquieſcer en quelque ſorte aux ſentimens de Dom Fernand, qu'il regardoit & aimoit comme ſon fils, il fit publier par-tout, de la part du Capitaine-Général, que ceux qui en ſauroient des nouvelles, euſſent à le déclarer, avec promeſſe de récompenſe. Cette publication eut ſon effet. Un jeune homme élevé chez Valeſco, & qui étoit un des domeſtiques qui avoient ſuivi Léonore à la campagne, ayant eu l'a-

dreſſe de ſe ſauver pendant que les ſoldats Anglois s'amuſoient à piller le château, vint trouver Dom Bernardo, & l'aſſura que ſa fille n'étoit point morte, & qu'on l'avoit conduite avec Béatrix ſur les vaiſſeaux anglois. Cette découverte donna quelque eſpérance au pere, & fortifia l'amant dans la penſée qu'il avoit un rival, & tourna toutes ſes idées à la vengeance, jurant une haine implacable à la nation angloiſe.

Cependant, tout paroiſſant favoriſer l'amour & les deſſeins de Kerme, après la conquête des principales villes de la Jamaïque, la flotte reçut ordre de retourner en Angleterre; ainſi l'amoureux Kerme en reprit la route avec ſa priſonniere, dont le cœur étoit dans une ſituation des plus touchantes. Elle s'étoit attendue que ſon pere & ſon amant n'oublieroient rien pour la ravoir; cependant, elle voyoit mettre à la voile pour le pays ennemi, ſans entendre parler de l'un ni de l'autre: ſon courage, tout grand qu'il étoit, ne pouvoit tenir contre une ſi cruelle indifférence. Hé quoi, diſoit-elle à Béatrix, ce pere qui m'a élevée avec tant de tendreſſe! ce pere de qui je ſemblois être l'unique eſpoir, il m'abandonne & ne fait pas le moindre effort pour me ravoir: & lorſque la nature ne parle plus dans le cœur de mon pere, l'amour de concert avec elle pour me déſeſpérer paroît auſſi s'éteindre dans l'ame d'un amant dont je croyois faire toute la félicité. Dom Fernand m'oublie! Dom Fernand me fait au pouvoir des Anglois, & ne tente rien pour m'en tirer! Ces

réflexions accablantes arrachoient des larmes de ſes yeux avec une abondance qui auroit attendri l'ame la plus barbare.

Quoique l'humeur de Béatrix fût gaie, la ſituation de ſa belle maîtreſſe étoit ſi douloureuſe, qu'elle n'eut pas de peine à s'y conformer. Mais ne voulant pas lui laiſſer des idées ſi funeſtes, elle n'épargnoit ni ſoins ni raiſons pour la conſoler. Vous ne devez point juger, Madame, lui diſoit-elle, ſur de foibles aparances de l'amour d'un pere, & de l'ardeur d'un amant. Le ſilence de Dom Bernardo juſtifie celui du Marquis de Padille; car enfin, ſi on peut craindre l'inconſtance d'un amant, on n'a rien à redouter du changement d'un pere. Ainſi, quand Dom Fernand ſeroit infidele, Dom Bernardo n'en ſeroit pas moins tendre pour vous, & n'aporteroit pas moins ſes ſoins pour vous ravoir. Il eſt bien plus juſte de penſer que l'un & l'autre ſont actuellement pour vous tout ce que la tendreſſe paternelle & l'amour fidele peuvent inſpirer à des ames généreuſes, mais qu'il eſt ici des intérêts ſecrets qui vous cachent les mouvemens qu'ils ſe donnent. Oui, Madame, continua-t-elle voyant rougir Léonore, mon ſexe me rend trop attentive à ce qui vous touche, pour ne m'être pas aperçue que Kerme vous adore, & je ne doute point que ſon amour ne vous dérobe ce qu'un pere & un amant entreprennent pour vous.

Que je ſuis à plaindre, ma chere Béatrix, lui répondit-elle, s'il eſt vrai que Kerme ait de pareils ſentimens; j'en eus la penſée,

mais je cherchois à la détruire pour ne pas augmenter mes peines. Cependant je n'en vois que trop la vérité, puiſque toi-même l'as pénétrée. Quoi qu'il en ſoit, Béatrix, ſoyez-moi fidelle, ne m'abandonnez jamais, & ſur-tout ne découvrons point à Kerme le ſecret de mon cœur; qu'il ignore le nom d'un rival qui m'eſt ſi cher, pour ne pas expoſer des jours qu'il ne pourroit attaquer ſans me donner la mort. Laiſſons agir le ciel, protecteur de la vertu, & attendons ſans foibleſſe le moment de notre délivrance. C'étoit ainſi que la charmante Léonore s'entretenoit, tandis que le vaiſſeau, qui s'éloignoit du Marquis de Padille, s'aprochoit de l'Angleterre, où elle ne fut pas plutôt arrivée, que Kerme la conduiſit dans une terre qu'il avoit dans la province de Kent, preſque ſur le bord de la mer.

Ce fut là qu'avec reſpect & une crainte, dont elle ſeule le pouvoit rendre capable, il lui annonça qu'excepté la liberté, rien ne lui ſeroit refuſé; & qu'en lui déclarant ſon amour, il lui fit connoître qu'il ne vouloit obtenir ſon cœur que d'elle-même, en ne la contraignant à répondre à ſa flamme que par ſes ſoins, ſa complaiſance & ſa ſoumiſſion. Quoique Léonore dût s'attendre à cette déclaration, elle ne laiſſa pas d'en être affligée. Mais par une prudence qui ne l'abandonnoit jamais, elle lui répondit ſans mépris, ſe contentant de lui faire entendre qu'elle ne devoit pas être regardée comme une priſonniere ordinaire, qu'elle n'étoit point eſclave, & dépendoit d'un pere, de

qui ſeul on la pouvoit obtenir, & qu'elle ne connoiſſoit point de loix qui la puſſent ſouſtraire à l'obéiſſance qu'elle lui devoit.

Kerme, qui vouloit véritablement toucher ſon cœur, & n'y employer que les voies que l'honneur preſcrit, l'aſſura qu'elle auroit lieu d'être contente du reſpect qu'il ſavoit rendre aux perſonnes de ſa naiſſance, & de l'admiration que lui inſpiroit ſa vertu. Il lui donna des femmes pour la ſervir avec Béatrix, & donna ſes ordres pour qu'elle fût traitée en maîtreſſe abſolue de ſa maiſon, n'épargnant rien pour lui rendre cette ſolitude ſuportable.

Léonore étoit d'un caractere héroïque, d'une fermeté d'ame inébranlable, mêlant la douceur de ſon ſexe au courage de l'autre; les actions généreuſes la touchoient, & elle ſut gré à Kerme d'en uſer ainſi avec elle, d'autant plus qu'elle s'aperçut que dans toutes ſes actions il cherchoit à lui faire connoître que ſa vertu n'avoit rien à craindre de la violence de ſon amour. Cette certitude la rendit plus tranquille, & quoique le Marquis de Padille fût inceſſamment préſent à ſa penſée, & que la ſéparation la touchât vivement, elle ſe ſentit moins agitée, dans l'eſpoir que l'empire qu'elle prenoit dans la maiſon de Kerme, & ſur Kerme lui-même, lui fourniroit plus aiſément les moyens de ſe ſauver.

Kerme, qui étoit attentif à ſes moindres mouvemens, remarqua aiſément qu'elle commençoit à goûter quelque repos, & comme il étoit l'homme de l'Angleterre le

plus habile dans l'art de la navigation ; l'étude de la géométrie & les mathématiques étant ſes occupations ordinaires, il s'aperçut que Léonore avoit des principes de ces ſortes de ſciences, & qu'elle y prenoit quelque plaiſir ; cela lui fit naître l'envie de lui propoſer de recevoir de ſes leçons ; elle y conſentit, ne cherchant que les occaſions de le diſtraire de ſon amour, & de l'empêcher de s'en entretenir.

Mais cette complaiſance eut un effet tout contraire ; car elle profita ſi bien, & elle devint ſi ſavante, que Kerme en fut ſurpris, & ſentoit augmenter ſa paſſion à meſure qu'il découvroit les beautés de ſon eſprit. Tandis que cette belle priſonniere adouciſſoit la rigueur de ſa captivité par ces innocentes occupations, le malheureux Marquis de Padille, ſachant que la flotte angloiſe avoit quitté ces mers, ne ſongea plus qu'à paſſer en Eſpagne, pour aller de-là en Angleterre chercher Léonore. Dom Bernardo étoit trop ſenſible à ſa perte pour s'oppoſer à un ſi juſte deſſein. Ainſi après avoir juré à Dom Fernand qu'en quelque endroit que fût Léonore, elle étoit à lui, & qu'abſent comme préſent il conſentoit qu'elle devînt ſa femme, ils s'embraſſerent ; & le Marquis de Padille s'étant embarqué ſur le premier vaiſſeau qui partit pour l'Eſpagne, arriva heureuſement à Cadix, & de-là ſe rendit à Madrid, où il trouva moyen d'avoir un paſſe-port pour l'Angleterre. Il y paſſa, & ſe donna tous les mouvemens néceſſaires pour avoir des nouvelles de Léonore, ſans

y pouvoir réuſſir. Et comme Kerne venoit rarement à la Cour, & que perſonne ne ſavoit qu'elle fût en ſa puiſſance, le Marquis de Padille n'en put rien découvrir, & ſe vit contraint de repaſſer à Madrid auſſi peu inſtruit qu'il en étoit parti. Mais ſa haine pour les Anglois s'étant accrue par la difficulté qu'il trouvoit à ſavoir ce qu'ils avoient fait de Léonore, il ſollicita à la Cour d'Eſpagne, & employa tout le crédit de ſes parens, qui y étoient en grande conſidération, pour avoir le commandement d'un vaiſſeau de ſoixante pieces de canon qu'il offrit d'armer & d'entretenir à ſes dépens.

Des offres ſi peu communes déterminerent les Miniſtres à lui accorder ce qu'il demandoit. On lui donna un habile Capitaine en ſecond, de bons Officiers & des troupes aguerries. L'armement ſe fit à Cadix avec intelligence; & lorſque tout fut prêt, il reçut ordre d'aller croiſer ſur les côtes d'Angleterre. Il mit à la voile, ne reſpirant que le combat, bien moins par l'ardeur d'acquérir une gloire dont ſa valeur & ſon courage le rendoient ſûr, que par l'envie de ſe venger ſur toute la nation angloiſe de la perte de Léonore. Deux jours après ſa ſortie du port, il rencontra une flotte marchande angloiſe qui alloit à Lisbonne, richement chargée, eſcortée par deux frégates de cinquante pieces de canon chacune: il attaqua celle qui étoit ſous le vent, & après une heure de combat il la coula à fond. L'autre frégate, ayant taché de gagner le vent pour venir au ſecours de celle qui étoit attaquée,

étant arrivée à la demi-portée du canon ; juſtement au moment qu'elle couloit à fond, changea de manœuvre, & voulut prendre la fuite. Mais le vent ayant tourné au nord, le Marquis de Padille l'eut bientôt jointe, & l'attaqua ſi vivement, que le combat ne fut pas long. La frégate arbora un pavillon blanc, baiſſa ſes voiles, & vint à bord du vaiſſeau victorieux. Dom Fernand la fit réparer en diligence, & monter par des Officiers & des ſoldats Eſpagnols ; & profitant du vent, pourſuivit la flotte marchande, & l'ayant trouvée à l'embouchure du Tage, l'obligea à amener à bord de la frégate, & la conduiſit à Cadix.

Il donna avis à la Cour de cette premiere victoire, & tous les Officiers rendirent un compte ſi fidele de ſa prudence, de ſa conduite & de ſon courage, qu'on ne parloit plus que de lui à Madrid. En attendant de nouveaux ordres, il s'occupa à récompenſer les Officiers, les ſoldats, les matelots, & il le fit de maniere à s'acquérir l'amour & l'eſtime des uns & des autres. Il fit radouber ſon vaiſſeau, le fournit du néceſſaire & du commode, comptant bien que la Cour d'Eſpagne ne le laiſſeroit pas oiſif. En effet, il reçut ordre d'aller croiſer ſur les côtes de la Jamaïque, & de faire enſorte de donner du ſecours aux Eſpagnols, qui ſe défendoient encore contre les Anglois dans cette iſle.

Tandis que ce jeune guerrier exécute ce commandement avec une valeur éclatante, Kerme eut ordre de partir pour eſcorter une flotte que Cromwel envoyoit à la Jamaïque

avec un renfort conſidérable de troupes, de munitions, & des Ingénieurs pour y tracer de nouvelles fortifications. Il s'étoit ſi bien accoutumé dans l'eſpace d'un an qu'il y avoit qu'il retenoit Léonore captive, à l'entretenir d'un amour qui, tout rebuté qu'il étoit, faiſoit tout ſon bonheur, qu'il ne put aprendre ſans douleur qu'il falloit ſe ſéparer d'elle. La crainte qu'elle ne profitât de ſon abſence pour s'échaper, & de perdre par-là un tems qu'il croyoit être des mieux employé, en cherchant à s'en faire aimer, le fit tomber dans une mélancolie qui le rendit méconnoiſſable. Léonore, qui s'en aperçut, craignit d'abord qu'il n'eût apris quelque choſe de ſes engagemens, & qu'il ne formât de funeſtes deſſeins contre ſon pere ou ſon amant.

Cette inquiétude la rendit preſqu'auſſi triſte que Kerme; mais il ne la laiſſa pas long-tems dans cette penſée, ſon amour lui ayant fait prendre une réſolution qui ne pouvoit entrer que dans l'eſprit d'un homme auſſi violent que lui: agité de cette nouvelle idée, il fut à l'apartement de Léonore, & l'abordant avec un air qui marquoit le trouble de ſon ame, il ſe jetta à ſes pieds devant Béatrix, qui ne quittoit jamais ſa maîtreſſe. Je viens, lui dit-il, Madame, vous annoncer que mon devoir m'oblige à me ſéparer de vous, mais que la violence de mon amour ne me permet pas d'y conſentir. Alors lui détaillant l'ordre qu'il avoit reçu, il continua en lui diſant, qu'il avoit réſolu de la mener avec lui; mais que pour accorder ſon

amour avec ſa réputation, & la garantir des traits de la médiſance, elle n'y paroîtroit qu'en habit d'homme, & ſous un nom ſupoſé, ainſi que Béatrix, qu'il vouloit qui ſuivît par-tout ſes pas. Voilà, Madame, ajouta-t-il, ce que j'ai réſolu, ou de me donner la mort à vos yeux ſi vous n'y conſentez.

Rien ne put exprimer la ſurpriſe de Léonore à cette propoſition; elle en conçut en un inſtant toute la conſéquence; mais elle connoiſſoit aſſez Kerme, pour ſavoir qu'il étoit capable de faire ce qu'il venoit de dire. Et réfléchiſſant que ſa mort, loin de lui rendre la liberté, lui feroit courir des riſques plus grands que ceux où il la vouloit engager, ſongeant de plus que le voyage qu'il lui propoſoit la conduiſoit à la Jamaïque, elle prit ſon parti ſur l'heure; & prenant un air de majeſté qui fit trembler le Capitaine tout hardi qu'il étoit: Kerme, lui dit-elle, j'aurois mille juſtes raiſons à opoſer à ce que vous oſez exiger de moi; cependant je veux bien vous les épargner, & je conſens à vous ſuivre, comme vous le ſouhaitez, pour reconnoître en quelque façon, par cette complaiſance, le reſpect que vous m'avez porté depuis que la guerre m'a miſe entre vos mains. C'eſt le ſeul motif qui m'engage à cette démarche par raport à vous. Car enfin, n'eſpérez pas que le tems ou les occaſions vous rendent maître de mon cœur. Je vous eſtime, mais je ne puis vous aimer: cet aveu ſincere vous doit prouver la droiture de mes ſentimens. Cependant je vous ſuivrai, mais

à condition que vous me jurerez par ce que vous révérez le plus, que vous ne ſortirez jamais du reſpect que vous me devez. Kerme, qui attendoit ſon arrêt de mort, fut ſi tranſporté de joie au diſcours de Léonore, qu'oubliant ce qu'il avoit de cruel, il ne ſongea qu'au plaiſir de la voir conſentir à le ſuivre. Et comme l'eſpoir n'abandonne jamais les malheureux, & ſur-tout en amour, il ſe flatta que, puiſqu'il venoit d'obtenir une ſemblable grace, il ne lui ſeroit pas difficile de vaincre le reſte dans la ſuite. Il fit les ſermens que Léonore deſiroit, & lui proteſta qu'il ne la regarderoit, dans le cours de cette expédition, que comme un frere que l'on aime tendrement. Après cette aſſurance, il partit pour ordonner ce qu'il falloit pour ſon déguiſement, & la laiſſa avec Béatrix en liberté de s'entretenir ſur un pas ſi hardi. Cette fille en étoit dans un étonnement qui s'étoit répandu ſur toute ſa perſonne, & regardant Léonore attentivement : Quoi, Madame, lui dit-elle, vous allez ſuivre Kerme, l'ennemi de votre patrie, le rival du Marquis de Padilſe ! & vous allez le ſuivre déguiſée en homme ! Quel eſt votre deſſein, Madame ? Songez-vous aux périls que vous allez courir, & ſe peut-il que vous y penſiez ſans frémir ? J'ai prévu tes craintes & tes remontrances, lui répondit Léonore: mais, ma chere Béatrix, que ſerois-je enfermée ici, ſans eſpoir d'en ſortir, entourée de mille ſurveillans attentifs à mes moindres actions ? Bien loin d'être effrayée des dangers de la guerre, je les affronterois avec

joie pour rejoindre mon pere & Dom Fernand ; & c'eſt dans cet eſpoir flatteur que je conſens à ſuivre Kerme. Il va faire voile à la Jamaïque. Quelle plus belle occaſion puis-je trouver pour me ſauver ? L'habit d'homme que je vais prendre me donnera des facilités que la retenue de mon ſexe me défendroit de chercher. Je pourrai former des amitiés à la faveur de ce déguiſement, qui ſeroient dangereuſes en l'état où je ſuis, & qui, dans l'autre, me ſeront utiles ſans danger. Tel qui me ſervira, comme étant ſon égal & ſon ami, me trahiroit ſous ma véritable forme. Enfin, je ne craindrai point d'inſpirer de l'amour ; & quelque choſe d'extraordinaire en moi m'aſſure en ſecret que cette aventure va finir mon eſclavage, & me rejoindre à ce que j'aime.

Béatrix avoit de l'eſprit, ainſi elle comprit la force des raiſons de Léonore ; & ne cherchant plus à les combattre, elle reprit ſon humeur enjouée pour la diſtraire d'une eſpece de rêverie, dans laquelle la réſolution qu'elle venoit de prendre la faiſoit tomber de tems en tems. J'avoue, lui dit-elle, Madame, qu'il faut avoir l'ame auſſi grande que vous, pour former des projets de cette importance ; mais moi, ajouta-t-elle en riant, qui n'ai ni pere ni amant à rejoindre, faites-moi la grace de me dire quelle figure d'homme je ferai parmi un monde de gens de guerre qui ne reſpirent que le carnage ? Je vous connois d'humeur à faire comme les autres, mais le ciel ne nous a pas toutes formées de même ; & je ne me ſens nullement

capable de me ſervir du ſabre dont Kerme va nous honorer. Léonore ne put s'empêcher de ſourire de la crainte de Béatrix, & l'aſſura ſur le même ton qu'elle prieroit Kerme de la placer toujours dans les endroits où il y auroit le moins de danger. Trois jours ſe paſſerent de cette ſorte, au bout deſquels Kerme envoya à Léonore des habits magnifiques pour elle & pour Béatrix, en la priant de s'y accoutumer, n'ayant plus que très-peu de tems à reſter en Angleterre. Elle en mit un auſſi-tôt, & elle parut ſi belle à Béatrix ſous ce déguiſement, qu'après lui avoir aidé à s'habiller, elle ſe hâta d'en faire de même, pour éviter, lui dit-elle galamment, de tomber dans une erreur fatale à ſon repos. Car enfin, Madame, continua-t-elle, je m'imagine ſi bien que vous êtes le plus bel homme du monde, que, pour me faire oublier que je ſuis femme, il faut que je porte au plutôt le même habit que vous. Lorſqu'elles furent en état d'être vues, Kerme vint les trouver. Mais ſi Léonore avoit charmé Béatrix, de quelle admiration ne frapa-t-elle pas l'homme du monde le plus amoureux ? Il avoua n'avoir rien vu de ſi beau en ſa vie. En effet, comme Léonore étoit d'une taille avantageuſe, noble & aiſée, cet habillement la faiſant paroître dans toute ſon étendue, lui donnoit un air de majeſté qu'inſpiroit le reſpect ; en même tems que l'éclat & la blancheur de ſon teint, la beauté de ſes traits & ſes cheveux cendrés, flottant à groſſes boucles ſur ſes épaules, inſpiroient de l'amour. La pudeur de ſon ſexe, qui per-

çoit à travers ce déguiſement, lui donnoit de nouveaux charmes, ne paroiſſant être que l'effet de cette noble timidité qui accompagne ordinairement la jeuneſſe bien élevée.

Kerme la contemploit avec un plaiſir égal à ſon amour; mais ſévere obſervateur de ſes ſermens, il lui réitéra qu'il ne la regarderoit plus que comme le plus cher de ſes amis. Toute choſe facilitoit le déguiſement de Léonore; ſon teint, ſa taille, & la langue angloiſe, quoique très-difficile, qu'elle s'étoit apliquée à apprendre, & qu'elle parloit dans toute ſa pureté, la firent aiſément paſſer pour être de la nation; & ce fut comme Anglois, & ſous le nom du Chevalier de Lunley, que Kerme la préſenta aux Officiers de ſon vaiſſeau, lorſqu'il fut à Plimouth pour s'embarquer, qui ne purent la regarder ſans admiration. Kerme mit à la voile, ayant pour conſerve une frégate de cinquante pieces de canon. Son ordre portoit, auſſi-tôt qu'il auroit conduit la flotte à la Jamaïque, d'y faire armer deux vaiſſeaux de ſoixante pieces de canon, & deux frégates qui étoient dans le Port-Royal de cette Iſle, & d'aller croiſer ſur les vaiſſeaux eſpagnols qui venoient en Europe. Son voyage fut heureux juſqu'à la vue de la Jamaïque, que le tems ſe couvrit & lui fit eſſuyer une tempête ſi horrible, que ſa flotte en fut diſperſée, & que ſon vaiſſeau fut pluſieurs fois ſur le point de périr; ce qui ſeroit arrivé infailliblement ſans ſon habileté. Après trente-ſix heures de tourmente, le tems s'étant mis au beau, Kerme ne voyant aucun vaiſ-

ſeau de la flotte, il tira pluſieurs coups de canon pour ſignal, mais ſans ſuccès : ce qui lui fit prendre le parti de tourner la proue du côté du Port-Royal de la Jamaïque, comptant que ſa conſerve & la flotte y ſeroient arrivées. Mais le vent ne lui étant pas favorable, il ne pouvoit y aller qu'en louvoyant. Il s'en aprocha cependant, & découvrit un vaiſſeau eſpagnol qui preſſoit vivement ſa frégate, & fut témoin de ſa priſe, ne pouvant arriver aſſez promptement pour la ſecourir. Il fit pourtant ſi bien, qu'il joignit l'eſpagnol ; c'étoit juſtement le vaiſſeau du Marquis de Padille ; ils ſe canonnerent juſqu'à la nuit avec un ſuccès égal, & ſur le minuit un gros tems les ayant ſéparés, l'anglois ſe retira au Port-Royal de la Jamaïque, & l'eſpagnol à Buenos-Ayres, où il fut reçu avec les acclamations que méritoient ſa valeur & ſa conduite. Dom Bernardo de Valeſco, qui vint le recevoir, ne pouvoit ſe laſſer de l'embraſſer, ne l'ayant point vu depuis ſon départ pour l'Angleterre. Dom Fernand lui raconta le peu de ſuccès qu'avoit eu ce voyage, & ils recommencerent leurs regrets ſur la perte de Léonore. Ma douleur eſt exceſſive, Seigneur, dit-il à Valeſco, & quoique vous ſoyiez pere de Léonore, vous ne pouvez ſentir comme moi l'horreur d'en être privé. Cependant mon cœur ne ſe peut refuſer l'eſpoir de la retrouver ; & c'eſt dans cette idée que je ne néglige rien pour m'en informer. J'ai fait ſéparer les Officiers de la frégate que j'ai priſe, pour les interroger ſur les ſoupçons qui me troublent. On va

nous les amener, peut-être nous trouverons dans leurs discours des clartés qui serviront à guider mes pas avec certitude.

Comme il achevoit de parler, il vit entrer les prisonniers, entre lesquels ils s'en trouva un d'un air si noble & d'une si belle physionomie, que le Marquis de Padille prit d'abord de l'inclination pour lui. Vous me paroissez d'un air, lui dit-il avec civilité, à ne devoir rien ignorer des desseins de nos ennemis. Les droits que le sort de la guerre nous donne sur vous, vous oblige à nous en instruire; ainsi je vous prie de n'en rien déguiser, & de m'aprendre qui vous êtes, votre nom & celui du Capitaine du vaisseau que j'ai combattu.

L'Officier, dont le cœur étoit attiré par la même sympathie qui lui avoit acquis celui de Dom Fernand, n'hésita point à le satisfaire, & s'énonçant avec cette noble hardiesse que donne la naissance & le vrai mérite, il lui dit qu'il étoit Ecossois, & s'apelloit Montrose, que celui qui montoit le vaisseau qu'il avoit combattu se nommoit Kerme, & qu'il avoit ordre d'armer une escadre au Port-Royal de la Jamaïque, & de courir sur les vaisseaux espagnols. Le nom de Kerme fit monter le feu au visage de Dom Fernand, sans pouvoir rendre raison de ce mouvement extraordinaire; il pria l'Officier de rester auprès de Valesco, ayant à l'entretenir plus particuliérement, & fut rendre compte au Capitaine-Général des desseins des Anglois. L'ordre fut envoyé dans tous les ports d'armer plusieurs vaisseaux

ſeaux pour être en état de ſe défendre contr'eux, & même de les attaquer. Cependant le Marquis de Padille, agité de mille penſées différentes, vint rejoindre l'Officier, & le regardant de façon à lui faire connoître l'eſtime qu'il avoit priſe pour lui : je m'étonne, lui dit-il, qu'étant d'un ſang ſi fort attaché à ſes légitimes Rois, vous ſerviez un uſurpateur. Montroſe ne put s'empêcher de ſoupirer à ce reproche; & ne voulant pas ſe noircir dans l'eſprit d'un homme qu'il commençoit d'aimer véritablement, il lui aprit que ſon peu de fortune étoit la ſeule cauſe de ſon attachement à Cromwel; que les cadets en Ecoſſe n'étant pas partagés de biens, il avoit été contraint de ſuivre le torrent pour ſoutenir le nom qu'il portoit. Mais que s'il trouvoit une occaſion favorable de quitter le parti de l'uſurpateur, il la ſaiſiroit avec joie, rougiſſant mille fois le jour d'expoſer ſa vie pour celui qui l'avoit fait perdre à ſon Roi. Le Marquis de Padille charmé de cette ouverture, l'embraſſa tendrement, & l'aſſura que, s'il le vouloit, il pouvoit déſormais ſe compter au nombre des Officiers Eſpagnols, qu'il auroit lieu d'être content de ſon ſort, ſe trouvant trop heureux de pouvoir arracher à l'uſurpateur un homme de ſa naiſſance & de ſon mérite.

Montroſe, ſenſiblement touché de reconnoiſſance, accepta le parti, & crut que pour marquer au Marquis de Padille l'attachement ſincere qu'il avoit pour lui, il ne devoit lui rien cacher de ſes affaires les plus ſecrettes. Ce qu'il fit avec un épanchement

de cœur ſi véritable, que le Marquis de Padille lui conta toutes ſes aventures, & le déſeſpoir où il étoit de ne pouvoir rien aprendre de Léonore. Montroſe, qui étoit vif & entreprenant, lui offrit de le ſervir dans cette recherche. J'ai vu, lui dit Dom Fernand, tous les Officiers qui étoient à l'expédition de la Jamaïque, lorſque je fus à Londres, à la réſerve de ce Kerme dont je ne puis prononcer le nom ſans fureur; & il vous ſeroit aiſé de diſſiper mon trouble, s'il eſt vrai que vous ayiez deſſein de me rendre ſervice. Je vous enverrois par une corvette au Port-Royal de la Jamaïque, ſous prétexte de traiter de la rançon des Officiers Anglois & de la vôtre; & pendant cette négociation vous pourriez vous informer du ſort de Léonore, & revenir m'en inſtruire. Montroſe promit à Dom Fernand de s'acquitter de cette commiſſion avec ſuccès; & que, quand ce ſeroit Kerme lui-même qui l'auroit en ſa puiſſance, il ſauroit la découvrir.

Cette aſſurance fit naître tant d'eſpoir dans le cœur de Dom Fernand, qu'il fit à l'inſtant partir Montroſe pour Port-Royal de la Jamaïque, où il fut reçu avec joie, étant aimé de tous les Officiers. Il expoſa les propoſitions dont il étoit chargé; & comme elles étoient difficiles à accorder, il eut tout le tems de s'informer de Léonore, dont perſonne ne lui put rien aprendre. Déſeſpéré de ſe voir trompé dans ſon attente, il s'aviſa de lier converſation avec le Chevalier de Lunley; ſa beauté, ſa douceur & ſon affabilité lui en donnant ſouvent occaſion.

Et comme Lunley aprit de lui qu'il venoit de Buenos-Ayres, il fut le premier à l'interroger ſur ce que l'on y faiſoit, ſans pourtant lui oſer parler de Dom Fernand & de Valeſco. Montroſe répondit vaguement à toutes ſes queſtions, en lui diſant qu'il n'avoit rien apris de conſéquence, ſinon qu'on y regrettoit encore une Dame extrêmement belle, nommée Léonore. Le Chevalier de Lunley marqua tant de trouble à ce nom, que Montroſe, qui le regardoit attentivement, choſe qu'il avoit faite à tous ceux à qui il en avoit parlé, crut que le hazard l'avoit conduit auprès du rival de Dom Fernand. Et voulant connoître à fond tous les mouvemens de ſon cœur, ſoit dans la crainte ou dans la joie : mais, continua-t-il, on eſpere que les pleurs qu'on a répandus à ſa perte ſeront bientôt eſſuyées par les fêtes qui ſe doivent faire au mariage d'une de ſes parentes, qui ne lui cede en rien pour la beauté, avec le vaillant Marquis de Padille qui devoit épouſer Léonore, lorſqu'elle a péri. Un diſcours ſi peu attendu frapa tellement le Chevalier de Lunley, que le rouge qui lui étoit monté au viſage au nom de Léonore, fit bientôt place à la pâleur : & il lui fallut tout ſon courage pour ſoutenir une nouvelle ſi terrible. Pour Montroſe, il prit ce changement pour un retour à ſa tranquillité, & le trouvant trop beau pour n'être pas aimé, il ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût enlevé Léonore.

Le Chevalier de Lunley ne pouvant ſoutenir plus long-tems une converſation qui

le poignardoit, quitta Montroſe, l'ame pénétrée de la plus vive douleur. L'Ecoſſois qui prenoit tous ces mouvemens pour des marques d'amour pour Léonore, perſuadé qu'elle étoit en ſa puiſſance, s'informa exactement quel étoit le Chevalier de Lunley; & comme il aprit qu'on ne le connoiſſoit que pour un jeune homme que Kerme aimoit tendrement, & pour lequel il avoit une conſidération particuliere, il n'héſita point à croire que Kerme l'avoit ſervi dans l'enlevement de Léonore, & qu'il ne lui aidât à la cacher. Tandis qu'il faiſoit toutes ces perquiſitions, le charmant Chevalier de Lunley s'abandonnoit à tout ce que la jalouſie a de plus affreux.

Tu vois, diſoit-il à Béatrix, qui avoit pris le nom de Ouesby; tu vois ſi j'avois raiſon de me plaindre de l'indifférence de l'ingrat Dom Fernand. Le perfide avoit ſans doute trahi ſa foi avant qu'il m'eût perdue, & mon abſence n'a fait que faciliter ſon changement. Bien loin de me chercher & de me plaindre, charmé de ſe voir délivré d'une amante qui le gênoit, il ne vit que pour ſes nouvelles amours, & craint peut-être mon retour autant que j'avois la foibleſſe de le deſirer. Ouesby étoit ſi fort étonné d'une ſemblable nouvelle, que ne pouvant le croire, il courut chercher l'Officier Ecoſſois pour s'en éclaircir avec lui; mais il ne le trouva plus. Kerme venoit de le renvoyer avec la corvette, avec des propoſitions qui lui paroiſſoient plus raiſonnables que celles du Marquis de Padille. Ainſi le Chevalier

de Lunley fut obligé de ſe livrer entiérement à ſa douleur, ſans eſpérance de conſolation. Cependant Kerme ayant fait équiper ſon eſcadre avec une diligence incroyable, fut prêt à ſortir du port, avant que les Eſpagnols, toujours lents dans leurs opérations, fuſſent aſſemblés.

En effet, ils le virent rôder ſur leurs côtes, les braver & faire des priſes à la vue de leurs ports, ſans qu'ils puſſent faire rejoindre leurs vaiſſeaux. Le Marquis de Padille étoit au déſeſpoir de ſe voir arrêter par l'indolence de ceux qui commandoient en chef. Montroſe, qui l'avoit rejoint, l'animoit encore par tout ce qu'il lui diſoit du Chevalier de Lunley : il brûloit du deſir de combattre un rival dont on lui faiſoit un portrait ſi funeſte à ſon amour ; & lui jurant une haine implacable, il ne concevoit point de plus grande ſatisfaction que celle de le voir périr avec Kerme ſous l'effort de ſon bras.

Deux accidens le tirerent d'intrigue, ainſi que les Eſpagnols ; un gros tems s'étant élevé, ſépara les vaiſſeaux anglois ; celui de Kerme fut porté ſur les côtes de l'iſle de Cuba, preſque vis-à-vis de la Havane. Comme il faiſoit travailler à rétablir les déſordres que le mauvais tems avoit faits dans ſes manœuvres, la ſentinelle, qui étoit ſur la hune, cria, *navire* ; Kerme prit auſſi-tôt des lunettes à longue vue, & crut voir un vaiſſeau eſpagnol ; en effet, il étoit de la fabrique de cette nation : le vent lui étant favorable, Kerme lui donna la chaſſe, & l'ayant joint, il arbora le pavillon anglois.

Mais il fut bien ſurpris de voir qu'un vaiſſeau de quarante pieces de canon oſât ſe mettre en devoir de le combattre.

Ses différentes manœuvres lui firent connoître que c'étoit un Forban : il l'attaqua vigoureuſement, & trouva une réſiſtance ſi peu attendue, qu'il jugea qu'il ne ſe rendroit qu'à la derniere extrêmité. La hardieſſe de cet ennemi fut ſi grande, qu'il oſa jetter ſes crampons ſur le vaiſſeau de Kerme, l'accrocher & en venir à l'abordage. Ce fut alors qu'il fallut combattre corps à corps : les Anglois firent des merveilles, & repouſſerent pluſieurs fois leurs ennemis. Mais ce qu'il y eut de plus ſurprenant, fut le Chevalier de Lunley qui, le ſabre à la main, couroit dans les endroits les plus périlleux, donnant la mort à tout ce qui s'offroit à ſon paſſage, & qui, à la tête des plus déterminés, ſauta dans le vaiſſeau des ennemis, qui n'ayant pas prévu cette témérité, en furent ſi fort étonnés, qu'ils commencerent à foiblir. La vaillante Léonore, dont le déſeſpoir avoit armé le bras, faiſoit des actions ſurprenantes. L'effroi de tomber entre les mains des Forbans, & de perdre l'honneur & la liberté, joint au mépris que l'infidélité de Dom Fernand lui faiſoit faire de ſa vie, détermina ſon courage naturel à paroître dans cette occaſion, n'en trouvant pas une plus glorieuſe pour terminer les maux qu'elle reſſentoit. Kerme cependant fit paſſer tant de monde à ſon ſecours, que les Forbans ſe trouverent obligés de ſe retrancher ſur la proue, où on leur jetta un ſi grand nombre

de grenades, qu'ils furent mis hors de combat, & emportés de vive force.

Alors les ſoldats & les matelots pouſſerent mille cris de joie : ceux des Forbans qui échaperent des armes des Anglois, furent mis à la chaîne. Tout l'équipage donna mille louanges au Chevalier de Lunley : chacun ſe racontoit les actions de valeur qu'on lui avoit vu faire pendant cette vive action : les Forbans mêmes aſſurerent que ſans la valeur prodigieuſe de ce jeune guerrier, ils auroient remporté la victoire. Kerme étoit dans une ſurpriſe qui ne peut être comparée qu'au plaiſir qu'il reſſentoit d'entendre l'éloge que l'on faiſoit de tout ce qu'il avoit de plus cher. Il exalta comme les autres ſon courage & ſa conduite ; & tous les guerriers de l'équipage applaudiſſoient unanimement & ſans jalouſie à ce qu'il en diſoit. Pour Lunley, l'état cruel de ſon ame le rendoit inſenſible à la gloire qu'il venoit d'acquérir. La crainte d'un honteux eſclavage & l'infidélité du Marquis de Padille lui ayant fait prendre cette réſolution, il ſe croyoit mille fois plus à plaindre de n'avoir pas trouvé la mort qu'il cherchoit, qu'il ne ſe ſentoit honoré des louanges qu'on lui donnoit.

Kerme, ayant trouvé des richeſſes immenſes dans le vaiſſeau des Forbans, qu'ils avoient pillées ſur ceux des Eſpagnols qui étoient chargés pour l'Europe, fit aſſembler l'équipage, & leur dit qu'ayant combattu ſi vaillamment, il étoit juſte qu'ils reçuſſent le prix du ſang qu'ils avoient verſé ; mais que perſonne ne connoiſſoit mieux leur valeur

que le Chevalier de Lunley ; il le prioit de faire cette diſtribution ſelon le mérite de chacun. Le choix de Kerme fut aplaudi généralement ; & quoique Lunley, par modeſtie, voulût d'abord s'en diſpenſer, il fut charmé d'en être preſſé, cette aventure lui ayant fait naître des idées, pour leſquelles il avoit raiſon de gagner les cœurs de tout l'équipage. Il fit donc cette diſtribution, mais avec tant de graces & de juſtice, qu'il n'y eut perſonne qui ne fût content. Entre les admirateurs de toutes les actions de Lunley, le Colonel d'Yvon, Gentilhomme Irlandois, catholique caché, étoit un des plus empreſſés, & comme il joignoit à une rare valeur & à une prudence conſommée la véritable ſageſſe, Lunley avoit pris une eſtime pour lui qu'il lui témoignoit à chaque occaſion qui s'en préſentoit. Yvon, qui ne pouvoit concevoir que dans un âge fort avancé on fît ce que ce jeune guerrier avoit fait, ne trouvoit point de termes aſſez forts pour le louer, & le regardoit avec des yeux de pere. Lunley ne faiſoit plus rien qu'il n'eût Yvon pour conſeil & pour témoin : Kerme ayant fait radouber ſon vaiſſeau, & amarer ſa priſe, ne ſongea plus qu'à trouver les moyens d'avoir des vivres. Pour cette effet, il envoya ſa chaloupe à l'iſle de Cuba, à certains villages qui ſont le long de ces côtes, demander ce qui lui étoit néceſſaire, les menaçant en cas de refus de les ſaccager & de les brûler. Les payſans effrayés lui envoyerent tout ce qu'il demanda, qu'il fit payer exactement. Enſuite il fit venir devant lui

les Chefs des Forbans, & leur dit qu'ils devoient ſe préparer aux plus rudes tourmens, s'ils ne l'inſtruiſoient pas du lieu de la retraite de leurs confreres; & voyant que l'on ſe mettoit en devoir de leur apliquer des meches brûlantes, ils promirent de découvrir tout ce que l'on ſouhaitoit ſavoir, ſi on vouloit leur accorder la vie. Kerme étoit trop habile pour les refuſer; il les aſſura de la vie, & même de la liberté, s'ils parloient avec ſincérité. Alors le Capitaine des Forbans, nommé Sirmon, lui dit que ne doutant pas qu'il ne leur tînt la parole qu'il venoit de leur donner, il ſatisferoit à la ſienne en lui aprenant qu'ils piratoient depuis douze ans ſur ces mers; & que, malgré des pertes conſidérables qu'ils avoient faites ſur toutes ſortes de nations, les avoient mis en état d'armer quatre navires, deux de quarante, dont il venoit d'en prendre un: que leur rendez-vous ordinaire étoit dans les petites iſles autour de Surinan, où ils avoient caché dans des ſouterreins des richeſſes immenſes, qu'ils avoient priſes ſur la derniere flotte que les Eſpagnols avoient fait partir de Panama pour l'Europe, & que s'il vouloit lui en faire part & à ſes camarades, il lui promettoit de les lui découvrir, & de lui donner les moyens de combattre les autres Forbans avec avantage.

Kerme, charmé de cette découverte, leur promit tout ce qu'ils ſouhaitoient, & ne ſongea plus qu'à rejoindre ſon eſcadre, afin d'aller détruire ces brigands. Il remit à la voile, & trouva ſes vaiſſeaux à l'ancre dans

la rade de Port-Royal de la Jamaïque, qui l'attendoient. Il ſe munit de nouveaux rafraîchiſſemens & de nouvelles troupes : avec ce renfort il partit pour l'iſle qui ſervoit de retraite aux Forbans. Mais, par le conſeil de Sirmon, il fit faire l'avant-garde à la frégate qu'il avoit priſe ſur eux, la faiſant ſuivre par deux autres frégates angloiſes, comme ſi elles lui donnoient la chaſſe. Cependant Kerme tacha de ſe mettre à couvert de Surinan pour n'être pas aperçu par les Forbans. La choſe réuſſit comme ils l'avoient projettée : les voleurs ne virent pas plutôt leur frégate, qu'ils leverent l'encre pour aller à ſon ſecours. Mais le Chevalier de Lunley, qui en avoit obtenu le commandement de Kerme, ne ſe découvrant qu'à la demi-portée du canon, & ayant fait arborer pavillon anglois, leur fit tirer ſa bordée ſi propos & avec tant de ſuccès, que le premier vaiſſeau Forban en fut démâté.

Les Forbans ſurpris, & ſe voyant perdus, voulurent faire force de voiles pour éviter le combat ; mais ils furent coupés par Kerme qui les attaqua ſi vivement, que déſeſpérant de ſe ſauver, ils prirent le parti de vendre chérement leur vie. Ils ſe défendirent avec tant de courage & d'intrépidité, qu'ils firent périr beaucoup de monde de l'eſcadre de Kerme. Le Chevalier de Lunley, qui s'étoit attaché à la frégate qu'il avoit démâtée & preſque coulée à fond, l'avoit obligée de ſe rendre ; & ſe trouvant à la portée de l'une des deux qui ſe défendoit le plus vivement contre Kerme, il la mit entre le feu de ſon

vaiſſeau & du ſien, qui fut ſi terrible, qu'après une heure de combat elle coula bas, ſans en pouvoir ſauver un ſeul homme.

La derniere étant envelopée de tous côtés, fut contrainte de ſe rendre. Kerme victorieux voulut alors mettre du monde dans ſes chaloupes pour faire deſcente ; mais Sirmon l'en empêcha, en lui diſant qu'il y avoit encore dans l'iſle de leur retraite quatre cents Forbans ; qu'ils avoient retranché les bords de la mer, & que dans ces retranchemens il y avoit quarante pieces de canon en batterie, & qu'il ne pouvoit s'expoſer à la deſcente ſans riſquer beaucoup ; qu'il lui conſeilloit de mettre à la voile, de faire ſemblant de ſe retirer, & de revenir la nuit du côté du Sud, où il pourroit faire ſa deſcente ſans aucun péril, prenant les Forbans par derriere leurs retranchemens, qui, devenant inutiles, les lui feroit détruire facilement.

Kerme s'étoit ſi bien trouvé des avis de Sirmon, qu'il ne balança point à ſuivre encore celui-ci. Il lui renouvella ſes promeſſes ; & ayant levé l'encre, il trompa ſi bien les Forbans qui s'étoient préparés à une vigoureuſe défenſe, qu'ils crurent en être quittes. Mais le lendemain Kerme étant arrivé au Sud de leur iſle, & Sirmon lui ayant montré l'endroit dont il lui avoit parlé, Kerme mit ſes chaloupes en mer, & envoya à terre autant de ſoldats qu'il voulut ſans oppoſition. Ces troupes étant deſcendues, le Chevalier de Lunley, toujours attentif à ſaiſir les occaſions où il pouvoit trouver une mort cer-

taine, lui en demanda le commandement.

Kerme frémit à cette propoſition ; mais comme elle lui étoit faite devant trop de monde pour s'expliquer ouvertement, il ſe contenta de repréſenter au Chevalier que cette entrepriſe étoit trop périlleuſe pour un homme de ſon âge, & qu'il le prioit de trouver bon qu'il le refuſât. Lunley ne ſe rebuta point, & ſut ſi bien profiter du pouvoir qu'il avoit ſur lui, que n'ayant point de raiſon valable à lui opoſer, tout le monde connoiſſant ſa valeur & ſa prudence, il ſe vit forcé de lui accorder ſa demande, à condition que le Colonel Yvon ne le quitteroit pas, & lui donneroit ſes avis. Ils y conſentirent avec joie l'un & l'autre par l'eſtime particuliere qu'ils ſe portoient.

Lunley fit avancer ſes troupes en diligence, dont il forma deux gros bataillons & un corps de réſerve. Dans cet ordre ils marcherent du côté des Forbans, qui, ſurpris de ſe voir attaqués dans le moment qu'ils croyoient leurs ennemis bien loin, coururent aux armes ; & ſe voyant preſſés & culbutés de toutes parts, ſe rallierent & fondirent comme des furieux ſur le premier bataillon que commandoit le Colonel Yvon, qui fit des actions héroïques. Son bataillon fut renverſé ; cependant les fuyards ſe rallierent derriere le ſecond que les brigands attaquerent avec la même fureur : & quoiqu'Yvon fît le devoir de ſoldat & de Capitaine, tout étoit perdu ſans le Chevalier de Lunley qui, ayant pris les Forbans en flanc, fit des actions de valeur ſi étonnantes, que

ceux-mêmes qui le ſecondoient en étoient ſurpris. Il ſembloit que la mort qu'il cherchoit n'étoit réſervée que pour ceux que ſon bras frapoit. Les brigands ne purent réſiſter à ſes efforts : tout fut pris ou tué, & jamais victoire ne fut plus complette. On fit auſſitôt des ſignaux à Kerme qui vint à terre, où ayant apris la conduite qu'il avoit tenue, ne pouvoit trop s'aplaudir en ſecret d'avoir trouvé dans la femme du monde la plus aimable, tout ce que l'on pouvoit deſirer dans un héros. Yvon, qui le regardoit comme un prodige de nature, n'en parloit qu'avec tranſport ; les troupes chantoient ſes louanges, & le traitoient avec un reſpect & un amour que celui de Kerme ſeul pouvoit égaler.

Cependant il manda Sirmon qui lui découvrit les tréſors que les Forbans avoient pillés ſur les Eſpagnols : on trouva des richeſſes conſidérables, que Kerme remit encore au Chevalier de Lunley, pour en faire part aux troupes & aux matelots. Sirmon fut récompenſé au-delà de ſes eſpérances ; & Kerme, à ſa priere, fit grace à ceux qui avoient échapé aux armes des Anglois, à condition qu'ils prendroient parti dans les troupes angloiſes. Le Chevalier de Lunley, qui ne doutoit point que Kerme ne ſaiſît toutes les occaſions qui s'alloient préſenter de l'entretenir des ſecrets de ſon cœur, voulut profiter du moment où tout étoit dans la joie pour obtenir de lui le commandement du vaiſſeau l'Hercule, de cinquante pieces de canon, qu'il avoit ſi généreuſement con-

quis ſur les Forbans, & qu'on avoit remis en bon état, pour éviter par ce moyen d'être dans le même navire. Mais Kerme ne goûtant pas cette propoſition, lui repréſenta avec douceur qu'il ſeroit beaucoup mieux ſur ſon vaiſſeau, & qu'il lui feroit plaiſir de ne le pas priver de ſa préſence.

Le Chevalier parut piqué de ce refus, & lui répondit avec aſſez de fierté, qu'il ſembloit qu'il fût jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquiſe, & le quitta ſur le champ. Yvon, qui craignit que cette altercation ne fût pouſſée plus loin, & qui aimoit le Chevalier, repréſenta à Kerme qu'il ne pouvoit refuſer cette ſatisfaction à un ami plein de valeur & de prudence, ſans l'offenſer vivement, & ſans donner quelques ſoupçons contre lui. Kerme enfin réfléchiſſant ſur la façon dont le Chevalier de Lunley l'avoit quitté, & craignant ſa colere plus que tout ce qu'on lui repréſentoit, conſentit à lui accorder ſa demande. Il embraſſa Yvon, en le priant de vouloir bien ne point quitter le Chevalier. Car enfin, continua-t-il, je ne ſouſcris à ce que vous ſouhaitez, qu'à condition que vous vous embarquerez ſur ſon bord, que vous l'aiderez de vos conſeils, & que vous en prendrez un ſoin extrême. Cette nouvelle, qu'ils furent porter l'un & l'autre au Chevalier de Lunley, remit le calme dans les eſprits, & l'on ne penſa plus qu'à mettre à la voile pour la Jamaïque; ce que l'on fit dès le lendemain de tous ces réglemens, & après avoir embarqué les richeſſes qu'on venoit de prendre.

Lunley cependant ſe trouvant en liberté de s'abandonner aux chagrins cuiſans qui l'accabloient, parut d'une mélancolie ſi extraordinaire, que le Colonel Yvon, qui étoit reſté avec lui, ne put s'empêcher d'en être ſurpris. Et comme dans toute cette expédition, & même dans les occaſions les plus éclatantes, il lui avoit remarqué un fond de triſteſſe dont il ne ſortoit que rarement, & qu'il l'aimoit d'une tendreſſe extrême, il prit le tems qu'il ſe vit ſeul avec lui, pour tacher de découvrir ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Je m'étonne, dit-il avec douceur, qu'après avoir acquis une gloire immortelle, & qu'étant comblé par la nature de tout ce qui peut rendre un cavalier parfait, vous ſoyiez ſi mélancolique. Avez-vous quelque ſujet de mécontentement ? Quelqu'un vous a-t-il offenſé ? Vous ne devez point douter de mon attachement, il eſt ſincere. Je vous ai aimé comme mon fils du premier moment que je vous ai vu ; vos actions, votre valeur & votre modeſtie vous ont acquis ſi parfaitement mon eſtime, que je ſerois prêt à répandre mon ſang pour vous, s'il vous étoit néceſſaire. Parlez, brave Lunley, ouvrez-moi votre cœur. S'il faut vous venger, diſpoſez de mon bras ; s'il vous faut rendre quelque ſervice, je vous ſuis un ami entiérement dévoué ; & s'il vous faut du ſecret, je vous le jure inviolable. Ne croyez pas, continua-t-il en le voyant changer de couleur, que ce ſoit un effet de ma curioſité qui me faſſe vous preſſer ainſi, l'eſtime & l'amitié la plus pure ſont les ſeuls motifs qui m'y

engagent, ſachant par expérience qu'on y ſoulage, & qu'on trouve bien des remedes à ſes maux, lorſque l'on peut les partager.

Yvon parloit trop ſincérement pour que Lunley en pût douter. Son cœur, qui ne cherchoit qu'à s'épancher, ſentit d'abord quelque joie de le pouvoir faire avec un homme dont la ſageſſe reconnue ne lui laiſſoit rien à redouter; mais cette même ſageſſe lui faiſant craindre qu'il ne blâmât ſa conduite, le fit héſiter quelque tems à lui répondre. Enfin, faiſant un effort ſur lui-même: Je ſuis trop ſenſible, lui dit-il en ſoupirant, aux marques d'eſtime que vous me donnez, pour ne pas vous en marquer ma reconnoiſſance par un aveu ſincere de ce que vous deſirez ſavoir. Oui, vaillant Yvon, j'ai beſoin de votre bras, de votre conſeil & de votre diſcrétion; mais, avant que de vous révéler le ſecret le plus important de ma vie, faites-moi la grace de m'en confier un qui m'enhardira à me découvrir à vous avec plus de facilité. Vous êtes Irlandois, ſeriez-vous Catholique? Quelque danger, lui répondit Yvon, qu'il y ait à avouer cette religion en ſervant Cromwel, puiſque cela vous eſt néceſſaire, & que je vous ai dit que ma vie eſt à vous, je ne vous cacherai pas que je n'en profeſſe point d'autre.

Puiſqu'il eſt ainſi, répartit le Chevalier de Lunley, je puis vous aprendre, brave Yvon, que, ſous l'habit & le nom d'un homme qui vous paroît couvert de gloire, vous voyez la femme de l'univers la plus à

plaindre : en vous aprenant qui je ſuis, il faut vous inſtruire de mes malheurs, pour juſtifier en quelque ſorte un déguiſement que l'auſtere ſageſſe dont vous faites profeſſion pourroit déſaprouver. Alors elle lui dit ſa naiſſance, ſes engagemens avec le Marquis de Padille, ſon enlevement, l'amour de Kerme, l'étroite captivité où l'avoit retenu ſon reſpect pour elle, le motif qui l'avoit portée à ſe traveſtir en homme, eſpérant pouvoir ſe ſauver étant à la Jamaïque ; la nouvelle qu'elle avoit eue de l'infidélité de Dom Fernand, & la réſolution qu'elle avoit priſe d'éviter l'eſclavage, & de finir ſa vie en combattant les Forbans. Mais, continua-t-elle, le ciel n'a pas voulu que ma mort fût ſi glorieuſe, je l'ai cherchée, & n'ai pu la trouver. Cependant nous retournons à la Jamaïque : je ſerai témoin des combats qui ſe vont faire contre ma patrie : on voudra peut-être armer mon bras contr'elle, ce que je ne puis penſer ſans frémir. Mon pere commande le long des côtes : tout indifférent qu'il paroît pour moi, je brûle d'aller à ſes pieds lui demander un cloître pour retraite ; & tout perfide qu'eſt Dom Fernand, je ne puis me réſoudre à reſter plus long-tems avec ſon rival. Vous voyez, vaillant Yvon, que j'ai beſoin de votre bras pour me ſoutenir dans le deſſein que j'ai de me ſauver, lorſque nous ſerons arrivés au Port-Royal de la Jamaïque ; de votre conſeil pour m'y bien conduire, & de votre diſcrétion pour un ſecret d'où dépend mon bonheur & ma vie.

Léonore auroit pu parler encore longtems, ſans qu'Yvon l'eût interrompue. Il y avoit dans ſon cœur un mêlange confus d'admiration, de reſpect, de tendreſſe & de pitié qui lui ôtoient l'uſage de la voix. Enfin revenant à lui: Si je vous ai aimé comme mon fils, lui dit-il, étant le Chevalier de Lunley, & ſi je vous ai regardé comme un héros ſous ce déguiſement, je vous aime comme ma fille, étant Léonore, & je vous reſpecte & vous admire comme la plus illuſtre de toutes les femmes. N'en doutez point, continua-t-il, je vous tirerai des mains de Kerme, & je vous remettrai dans celles de Dom Fernand de Valeſco; & je ne puis penſer qu'au récit de votre vertu, de votre courage & de votre fidélité, le Marquis de Padille démente ſon ſang, & la conſtance naturelle à ſa nation, par une perfidie indigne d'un homme d'honneur. Cette réflexion fit ſoupirer Léonore; mais s'abandonnant entiérement aux conſeils d'Yvon, elle reprit un peu de tranquillité.

Cette journée étoit ſi belle, qu'elle leur promettoit une heureuſe navigation, & faiſoit eſpérer à Léonore de ſe voir bientôt en état d'exécuter ſon projet. Mais la nuit qui lui ſuccéda, il s'éleva un vent ſi violent, mêlé de pluie & de tonnerre, que l'eſcadre en fut ſéparée & diſperſée. Cette furieuſe tempête dura deux jours & deux nuits, lorſque la troiſieme, le tems s'étant remis au beau, fit voir à Kerme qu'il étoit ſeul. Il fut ſaiſi de la crainte que le vaiſſeau du Chevalier n'eût péri. Il fit tirer du canon pour

ſignal, le faiſant répéter à toutes les heures, s'avançant toujours du côté de la Jamaïque. Il fut joint par pluſieurs de ſes vaiſſeaux ; mais aucun ne pouvant donner des nouvelles de l'Hercule, il continua ſes ſignaux pendant pluſieurs jours ſans ſuccès. Alors s'abandonnant à ſa douleur, il ſe reprocha mille fois d'avoir conſenti à ſe ſéparer du Chevalier. Il étoit prêt à prendre quelque réſolution, lorſqu'on l'avertit qu'on voyoit des navires qui venoient à lui, & reconnoiſſant que c'étoit l'eſcadre eſpagnole, il ne ſongea plus qu'à vaincre ou mourir.

En effet le Marquis de Padille, qui la commandoit, animé de haine & de vengeance, non-ſeulement par ſes preſſentimens, mais encore par les diſcours de Montroſe qui avoit pris parti dans les troupes eſpagnoles, brûloit de ſe voir aux priſes avec Kerme, eſpérant trouver ſon rival avec lui. Il ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'il s'aprocha de ſon vaiſſeau à la demi-portée du canon, & l'attaqua avec une vivacité ſurprenante. Les autres vaiſſeaux, qui ſe trouverent égaux en nombre, en firent de même, & la nuit ne put ni les ſéparer, ni affoiblir leur courage. Ils mirent des fanaux pour s'obſerver réciproquement, & dès l'aube du jour ils recommencerent avec la même ardeur.

Sur le midi le mât de miſaine du vaiſſeau du Marquis de Padille fut abattu. Les Anglois chanterent victoire ; mais un moment après le grand mât de celui de Kerme l'ayant été, les Eſpagnols à leur tour pouſſerent des

cris de joie, & s'aprochant de plus près du vaiſſeau anglois, le feu du canon & de la mouſqueterie devint ſi violent, qu'on ne pouvoit plus ni ſe voir ni s'entendre.

Kerme fit ſi bien, qu'il accrocha le vaiſſeau eſpagnol, & Padille de ſon côté jetta ſes crampons ſur l'anglois. Ce fut alors qu'il ſe fit des actions de valeur dignes d'une mémoire éternelle. Jamais acharnement ne fut plus grand que celui des deux rivaux. Kerme ne cherchoit que le Marquis de Padille, & Padille n'en vouloit qu'à Kerme; & quoiqu'ils fuſſent animés par des mouvemens différens, la gloire faiſoit ſur le cœur de l'Anglois le même effet que la haine & la vengeance faiſoient ſur celui de l'Eſpagnol. Les Anglois ſauterent dans le vaiſſeau de leur ennemi, & en furent repouſſés pluſieurs fois avec perte. Dom Fernand à ſon tour fit la même choſe dans le vaiſſeau anglois avec auſſi peu de ſuccès. Kerme étoit couvert de bleſſures, & perdoit beaucoup de ſang ſans vouloir ſe retirer pour ſe faire panſer. Le Marquis de Padille avoit reçu un coup de mouſquet dans la cuiſſe, & trois coups de ſabre ſans s'abattre ni ſe ralentir.

Enfin le feu diminua de part & d'autre, & devint ſi foible, qu'on n'entendoit plus tirer que par intervalle. Il y avoit trois heures qu'ils ſe battoient corps à corps, & il n'y avoit plus perſonne dans l'un & dans l'autre vaiſſeau qui ne fût mort ou bleſſé, lorſqu'on vit venir un vaiſſeau à pleines voiles, portant pavillon anglois. C'étoit celui du Chevalier de Lunley qui, ſurpris de cet horrible

ſpectacle, s'aprochoit pour donner du ſecours à ces malheureux. Les vaiſſeaux eſpagnols qui le virent, croyant leur Commandant perdu, s'éloignerent dans la crainte d'être ſuivis des Anglois, qui cependant étoient dans un ſi triſte état, qu'ils ſe crurent trop heureux que les Eſpagnols les laiſſaſſent en repos.

Le Chevalier de Lunley ayant abordé le vaiſſeau eſpagnol le premier, n'y trouva que morts & mourans. Mais quel funeſte objet s'offrit à ſes regards, en voyant le Marquis de Padille ſans connoiſſance, & perdant tout ſon ſang! Jamais la vaillance de Léonore n'eut plus beſoin de ſon courage & de ſa prudence que dans cette occaſion. Elle regarda Yvon qui la ſuivoit, & lui lançant un regard qui l'inſtruiſit de tout ce qu'elle ne pouvoit lui dire, il fit porter auſſi-tôt Dom Fernand ſur ſon bord pour le faire panſer. Enſuite ayant paſſé ſur celui de Kerme, & l'ayant trouvé dans le même état, elle en eut le même ſoin.

Elle les fit mettre dans des endroits différens. Elle courut au Marquis de Padille, pleine d'une douleur d'autant plus violente, qu'elle étoit obligée à la cacher; les Chirurgiens ayant étanché le ſang, & mis le premier apareil, aſſurerent qu'il n'y avoit pas une bleſſure qui parût mortelle. Cela remit un peu le calme dans l'ame du Chevalier de Lunley qui, voulant toujours agir en héros, eut les mêmes attentions pour Kerme dont les Chirurgiens ne jugerent pas moins favorablement.

Les mouvemens extraordinaires que ſe donnoit Léonore, joints à la contrainte où elle étoit de ne pouvoir faire éclater les différens mouvemens dont elle étoit agitée, firent craindre au Colonel Yvon qu'elle n'y ſuccombât. Il la ſupliа de lui laiſſer le ſoin de toutes choſes, & de ſe calmer, puiſque Dom Fernand vivoit. Car enfin, Madame, lui dit-il, vous voyez par quels chemins la providence vous conduit à un bonheur dont vous déſeſpériez: je vous prie d'y avoir confiance, & me laiſſer agir pour vous dans une occaſion qui va vous prouver que vous n'avez point d'ami plus zélé que moi. Les moyens que je viens d'imaginer pour vous remettre en liberté avec le Marquis de Padille demandent que vous paroiſſiez toujours le Chevalier de Lunley, c'eſt-à-dire, le héros des Anglois. Modérez vos inquiétudes, cachez l'agitation de votre ame, & repoſez-vous ſur ma foi & ſur l'attachement que je vous ai juré.

Des paroles ſi poſitives, & ſortant d'une bouche que Léonore reſpectoit, produiſirent tout l'effet qu'Yvon pouvoit ſouhaiter. Je n'héſite point, lui répondit Léonore, à ſuivre vos avis: je vous regarde comme mon pere, ma gloire & mon bonheur ſont entre vos mains, je les livre à votre expérience & à votre ſageſſe: je vous conjure ſeulement de vous ſouvenir que tout ce que j'ai fait juſqu'ici n'a été qu'un enthouſiaſme cauſé par la jalouſie & l'ardeur de mourir, que la préſence de Dom Fernand m'a rendu toute la foibleſſe de mon ſexe, & qu'il faudroit

que je ceſſaſſe abſolument d'être Léonore pour ſoutenir encore long-tems le perſonnage du Chevalier de Lunley. Après cet entretien ils ſe ſéparerent, Léonore pour viſiter les bleſſés, & Yvon pour exécuter ſon projet. Comme Dom Fernand & Kerme n'étoient pas en état de parler ni d'entendre, le Chevalier les viſitoit l'un & l'autre ſans qu'ils le viſſent.

Il avoit mis Ouesby auprès du Marquis de Padille, avec ordre de ne le point quitter, & de ne lui parler de rien, lorſqu'il ſeroit en ſituation de pouvoir connoître ceux qui l'aprochoient. Et ſa généroſité ne voulant avoir rien à lui reprocher, lui faiſoit rendre des ſoins auſſi attentifs à la vie de Kerme, que s'il l'avoit aimé parfaitement.

Cependant Yvon ſe mit en chaloupe, & fut ſur les bords des autres vaiſſeaux anglois, où il trouva tout le monde dans un très-mauvais état. Alors leur repréſentant la ſituation où ils étoient, & combien il étoit dangereux que les Eſpagnols vinſſent les attaquer, tandis qu'ils étoient ſans Chefs, il leur conſeilla de déférer le commandement au Chevalier de Lunley dont ils connoiſſoient la valeur & la prudence, & qui ſeul étoit capable de les défendre. Ce diſcours prononcé par un homme dont on ſavoit l'expérience & la ſageſſe, joint à l'amour que le Chevalier s'étoit acquis, fut aprouvé généralement, & Lunley fut proclamé Commandant, & reconnu de tous les équipages. Yvon ne perdit point de tems, & faiſant ſavoir cette nouvelle au Cheva-

lier, il lui manda de s'aprocher le plus qu'il pourroit des deux vaiſſeaux qui étoient encore accrochés, d'où l'on tira tous les Eſpagnols bleſſés, qu'Yvon fit mettre ſur le vaiſſeau du Chevalier de Lunley, & les Anglois dans les autres vaiſſeaux. Tout ce qu'il y avoit de richeſſes fut auſſi porté ſur *l'Hercule*; & le canon & les autres effets ayant été diſtribués dans l'eſcadre, Yvon fut d'avis d'envoyer tous ces vaiſſeaux à la Jamaïque, ce qui fut exécuté au grand contentement des Anglois, Lunley leur ayant dit qu'il vouloit ſuivre les Eſpagnols, puiſqu'en l'état où ils étoient, s'il pouvoit les rencontrer, il les prendroit facilement. Ainſi après avoir mis le feu à deux vaiſſeaux accrochés, qui ne pouvoient plus être d'aucun uſage, on mit à la voile.

Lorſque le Chevalier de Lunley eut perdu de vue les vaiſſeaux anglois, il demanda au Colonel Yvon quel étoit ſon deſſein, & comment ils pourroient faire pour aborder ſur les côtes de la domination du Roi d'Eſpagne. Yvon, vieux guerrier & fertile en expédiens, lui dit qu'ils alloient s'aprocher de Buenos-Ayres, ſous prétexte de piller la côté, & d'y faire des deſcentes, qu'il ne ſe mît en peine de rien que de commander ce qu'il lui diroit en ſecret. Lunley ſe laiſſa conduire, & après avoir ordonné qu'on prît la route de Buenos-Ayres, ayant été averti que le Marquis de Padille avoit repris ſes eſprits, & qu'il deſiroit parler à ceux qui commandoient, pria Yvon d'y aller, ne ſe ſentant pas encore aſſez de force pour paroître

roître à ses yeux. Cette fidelle amante lui recommanda de pénétrer les secrets de son cœur, & de savoir si le sien ne devoit plus rien espérer, & le quitta pour se rendre auprès de Kerme, l'esprit agité d'espérance & de crainte.

Yvon fut voir Dom Fernand qu'il trouva en assez bon état. Je viens, lui dit-il, de la part de notre Commandant, vous rendre les devoirs que mérite un homme de votre valeur, & vous assurer que s'il ne craignoit que sa présence ne fût importune, il seroit venu lui-même vous témoigner le regret de vous voir en l'état où vous êtes. Je crois, lui répondit foiblement le Marquis de Padille, que votre Commandant n'est pas en meilleure situation que moi, & qu'il auroit de la peine à faire ce que vous dites; du moins, ajouta-t-il en soupirant, j'ai fait tous mes efforts pour que cela fût ainsi. Yvon, qui comprit qu'il vouloit parler de Kerme, lui dit qu'il devoit être content, puisque Kerme étoit encore plus mal que lui; mais que c'étoit le Chevalier de Lunley, qui commandoit à sa place, qui l'avoit envoyé. Quoi! s'écria Dom Fernand, le Chevalier de Lunley n'est ni mort ni blessé, & c'est lui qui commande! Nous serions bien malheureux, lui répondit Yvon, si ce guerrier étoit dans l'état où vous semblez le souhaiter; mais, Seigneur, continua-t-il, vous n'êtes pas dans celui d'entendre son éloge, ni de goûter les soins qu'il prend de vous. Je vous verrai souvent pour lui, & lorsque vous serez mieux, j'espere vous faire

connoître qu'il n'eſt point d'homme dans l'univers qui mérite mieux que le Chevalier de Lunley l'eſtime & la tendreſſe du vaillant Marquis de Padille. Dom Fernand ſoupira à ce diſcours, & après avoir rêvé quelque tems, il pria Yvon de lui aprendre l'état où les choſes en étoient. L'Irlandois le fit exactement, mêlant toujours dans ſon diſcours quelques traits avantageux pour le Chevalier de Lunley. A votre récit, lui dit Padille, je vois que je ſuis priſonnier des Anglois. Yvon, qui le voyoit dans une agitation qui pouvoit lui être préjudiciable, s'aprochant plus près de lui pour n'être entendu de perſonne : votre amitié pour le Chevalier de Lunley, lui dit-il, vous ſervira de rançon, il ne tiendra qu'à vous de ravoir la liberté à ce prix. Cependant il a mis près de vous un Gentilhomme auquel il ſe confie : vous pouvez lui parler librement, & lorſque vous aurez quelque choſe à lui faire ſavoir, il l'en inſtruira exactement. Alors il lui préſenta Ouesby, que Dom Fernand regarda à peine ; & comme il fit voir qu'il ne vouloit plus parler, Yvon ſe retira, après avoir inſtruit ſecrettement Ouesby de tout ce qu'il devoit dire, & fut retrouver Lunley auprès de Kerme, qui n'avoit pas encore recouvré l'uſage de la parole. Yvon rendit compte à Léonore de ſa viſite : elle ne put comprendre pourquoi Dom Fernand paroiſſoit avoir de la haine pour le Chevalier de Lunley, il lui paſſa mille cruelles idées dans l'eſprit ſur cette averſion prétendue ; mais les conſeils d'Yvon lui donnant de l'eſpoir, elle voulut

encore attendre quelques jours pour parler au Marquis. Cette entrevue ne fut pas portée auſſi loin qu'elle le croyoit ; car Dom Fernand ayant fait réflexion ſur tout ce que lui avoit dit Yvon, apella Ouesby, & l'ayant fait aſſeoir auprès de lui : Puiſque vous êtes ſi bien dans l'eſprit du Chevalier de Lunley, lui dit-il, pourriez-vous, ſans trahir ſa confiance, m'inſtruire de quelques particularités qui le regardent, & qui m'intéreſſent ? Eſt-il marié, a-t-il quelque maîtreſſe en Angleterre, & ne puis-je ſavoir s'il étoit à la premiére deſcente des Anglois à la Jamaïque ?

Je puis, lui répondit Ouesby, vous inſtruire de tout ce que vous me demandez, ſans bleſſer la fidélité que je lui dois. Le Chevalier de Lunley ne ſervoit point encore du tems de cette expédition, il n'eſt point marié ; & quoiqu'il ſoit formé pour plaire & pour aimer, je ne lui ſais nul attachement en Angleterre. On m'avoit dit cependant, reprit Dom Fernand avec aſſez d'agitation, qu'il étoit fort amoureux d'une Dame Eſpagnole qui étoit tombée entre ſes mains ; mais vous êtes à lui, & vous craignez de trahir ſon ſecret. Pour vous prouver, lui répondit Ouesby, qu'il n'en a point ſur cet article, je vous dirai ſincérement que Léonore, Dame d'une beauté ſans ſeconde, eſt en ſon pouvoir depuis près de deux ans ; mais qu'il n'en eſt point amoureux, & qu'ayant apris vos engagemens avec elle, il ne cherchoit que les occaſions de vous la rendre, lorſqu'il aprit par un Officier

nommé Montroſe, que vous l'aviez oubliée, & deviez bientôt épouſer une de ſes parentes à ſa place.

Qu'entends-je, s'écria le Marquis de Padille, faiſant un vain effort pour ſe mettre ſur ſon ſéant ! Achevez, généreux Ouesby, achevez de me rendre la vie. Moi marié, moi perfide à Léonore ! Ah ! cela ſe peut-il penſer ? Mais Léonore eſt vivante, Léonore eſt fidelle, & Lunley n'en eſt point amoureux. Heureux combat, favorable défaite : hélas ! vous m'êtes mille fois plus glorieuſe que les victoires les plus complettes. Le Marquis de Padille parloit avec tant d'ardeur, que le feint Ouesby, qui avoit peine à cacher ſes larmes, eut peur que cela ne fît tort à ſes bleſſures. Seigneur, lui dit-il, je ſuis ſi ſenſible aux mouvemens que vous me faites paroître, que je ne tarderai pas à en inſtruire mon maître ; mais à condition que vous calmerez l'agitation où vous êtes ; & puiſque vous aimez toujours Léonore, conſervez-vous pour elle. Le Chevalier de Lunley vous inſtruira bien mieux que moi de tout ce qui la touche. Ce que je puis vous aſſurer auſſi-bien que lui, c'eſt qu'elle vous eſt fidelle, & n'a jamais aimé que vous.

Les remedes les plus prompts & les plus ſpécifiques ne ſont pas capables de faire ce que le diſcours d'Ouesby produiſit ſur le corps & l'eſprit du Marquis de Padille. Il ſentit ranimer ſes forces preſque éteintes, & la connoiſſance lui revenant à chaque inſtant, il fut frapé du ſon de voix d'Ouesby ; & le regardant auſſi attentivement que l'é-

tat où il étoit le lui pouvoit permettre; mais, lui dit-il, je crois vous connoître, plus je vous écoute & vous examine, & plus je m'imagine vous avoir vu. De grace, tirez-moi de peine, & m'inſtruiſez comment & par qui vous ſavez tout ce que je viens d'entendre.

Seigneur, lui répondit Ouesby, en lui prenant les mains, diſpenſez-moi de faire ce que vous deſirez; c'eſt un myſtere réſervé au ſeul Chevalier de Lunley. Je vais lui aprendre l'état de votre ame, & ferai mon poſſible pour ne me rendre près de vous qu'avec lui. A ces mots, ſe faiſant effort pour le quitter, ſon ordre ne s'étendant pas plus loin, & craignant qu'il ne la reconnût, elle courut trouver Léonore & le Colonel Yvon, à qui elle aprit tout ce qui venoit de ſe paſſer. Cette femme courageuſe, qui avoit cherché tant de fois la mort avec l'intrépidité des plus hardis guerriers, penſa expirer au récit d'Ouesby. La douleur, la joie, l'amour & la pitié firent un ſi grand combat dans ſon ame, que, prête à s'évanouir, elle tomba dans les bras d'Yvon & de Béatrix. Ils la firent promptement revenir, en lui reprochant avec douceur une pareille foibleſſe. Vous croyez, brave Yvon, lui dit-elle en rougiſſant, que je ſuis véritablement femme, & qu'on ne doit ſouvent qu'à l'excès des malheurs un courage qui meurt dans la proſpérité. Quoique ces réflexions ne la rendiſſent que plus digne d'admiration, Yvon ne voulut pas s'y arrêter, & cherchant à la ſervir, il renvoya Ouesby

auprès du Marquis de Padille, avec ordre de faire retirer tous ceux qui seroient auprès de lui, sous prétexte que le Chevalier de Lunley venoit l'entretenir d'affaires importantes aux deux nations. Ouesby s'acquitta parfaitement de sa commission, & prépara Dom Fernand à voir le Chevalier, qui, suivi du Colonel Yvon, se rendit presque en tremblant dans la chambre du Marquis. Comme ces endroits ne sont pas fort éclairés, Dom Fernand ne put le reconnoître d'abord, & prenant le premier la parole : Vaillant Lunley, lui dit-il, vous voyez un homme aussi rempli d'estime & d'admiration pour vous, qu'il étoit animé de haine & de jalousie. Ouesby doit vous en avoir apris la cause, & j'ose vous prier d'oublier mes premiers sentimens, & de reconnoître les derniers en m'aprenant le sort de ma chere Léonore pour laquelle je voulois mourir, & pour qui seule je puis vivre. En achevant ces mots, il lui tendit les bras, & le Chevalier de Lunley s'étant avancé : Oui, lui dit-il, mon cher Dom Fernand, il est juste de vous rendre Léonore ; mais pour son sort, c'est à vous seul à nous l'aprendre. Cette voix étoit trop présente au Marquis de Padille pour ne la pas reconnoître. Il n'hésita point, comme avec Ouesby, & ne doutant point que ce ne fût la fille de Valesco qu'il embrassoit : Léonore, s'écria-t-il, ma chere Léonore, est-ce bien vous que j'entends ? Ces mots furent répétés mille fois, & entrecoupés de larmes, de transports & de tendres embrassemens. Mais enfin, impatient d'aprendre

par quel enchantement le Chevalier de Lunley & Léonore étoient la même choſe ; il lui faiſoit cent queſtions à la fois.

Léonore, qui remarquoit trop d'ardeur & d'amour dans toutes les actions de Dom Fernand pour douter de ſa fidélité, le pria tendrement de modérer des tranſports qui pouvoient lui être funeſtes ; & après lui avoir préſenté Yvon comme un homme digne de ſon eſtime, & lui avoir fait reconnoître Ouesby pour Béatrix, elle lui conta toute ſon hiſtoire, qui le remplit d'étonnement, d'amour & d'admiration. Il lui rendit compte à ſon tour de tout ce qu'il avoit fait pour la trouver, & juſtifia Montroſe, en lui aprenant que ce qu'il avoit dit n'étoit qu'une ruſe dont il s'étoit ſervi exprès à tous les Anglois auxquels il avoit parlé, pour découvrir plus facilement celui qui cachoit Léonore ; & que le trouble & les différens changemens de ſon viſage, lorſqu'il s'étoit adreſſé à elle, lui avoient fait croire que lui ſeul étoit ſon rival, & que le raport qu'il lui en avoit fait ne lui avoit pas donné lieu d'en douter ; que c'étoit l'unique cauſe de la haine qu'il avoit priſe pour elle, ſous le nom du Chevalier de Lunley, & du redoublement de celle qu'il avoit commencé d'avoir pour Kerme. Cependant, continua-t-il, vous venez de m'en faire un portrait qui me force de l'eſtimer, & ſi votre vertu m'empêche de le regarder comme un rival dangereux, la violence de mon amour pour vous me contraint à redouter un mérite ſi parfait.

De quelque façon que ce ſoit, reprit mo-

deſtement Léonore, Kerme n'eſt point à craindre pour vous, & quoique je ne veuille manquer en rien à la reconnoiſſance que je lui dois, vous connoîtrez bientôt, mon cher Dom Fernand, que Léonore ne peut & ne ſait aimer que vous. Yvon inſtruiſit alors le Marquis de Padille du projet qu'il avoit formé, qu'il aprouva, & dont il lui marqua ſon contentement par mille remerciemens & de tendres proteſtations d'une amitié ſincere. Après avoir encore examiné toutes les conſéquences d'un deſſein qui ne laiſſoit pas d'avoir bien des riſques, Yvon fut d'avis que Léonore le quittât, pour ne donner aucun ſoupçon d'un entretien qui pourroit cauſer quelque curioſité. Ainſi ces fideles amans ſe ſéparerent plus tranquilles & plus amoureux que jamais. Léonore laiſſa Béatrix auprès de Dom Fernand, & ſortit avec Yvon pour reprendre le perſonnage du Chevalier de Lunley. Cependant le vaiſſeau aprochoit toujours de la côte de Buenos-Ayres; & pour exécuter leur projet, Lunley commença à faire des deſcentes, on pilla les payſans, l'équipage faiſoit bonne chere à leurs dépens. Cela fut ſouvent réitéré, & toujours avec ſuccès. Enſorte qu'après avoir accoutumé quelque tems l'équipage à ce jeu qu'ils croyoient très-ſérieux, un jour qu'Yvon commandoit tous ceux dont il ſe défioit, il leur fit faire une deſcente où ils furent avec joie. Alors profitant du moment, il fit lever l'ancre, & fit voile du côté de la ville de Buenos-Ayres. Le pilote, qui étoit Anglois, ſe défiant de quel-

que choſe, refuſa d'obéir ; mais Yvon lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet, & fit prendre le gouvernail par un Irlandois qui connoiſſoit la côte, & qui étoit habile pilote. Ce brave guerrier, à l'aide des Irlandois qui étoient ſous ſon obéiſſance & du Chevalier de Lunley, ſe rendit maître de ceux du vaiſſeau dont le ſentiment leur étoit opoſé ; & ayant fait mettre à fond de cale les plus mutins, ils entrerent avec pavillon eſpagnol dans le port de Buenos-Ayres. Dom Bernardo de Valeſco, qui étoit attentif à chaque vaiſſeau qui arrivoit pour avoir des nouvelles du Marquis de Padille, fut des premiers, comme Commandant ſur ces côtes, à venir recevoir celui du Chevalier de Lunley. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, en voyant tous gens qu'il ne connoiſſoit pas, & de ſe voir embraſſer les genoux & arroſer ſes mains de larmes par un jeune homme, dont l'air & la beauté rendoient encore l'action plus touchante !

Il recula quelques pas pour l'examiner avec attention, & comme ſon cœur étoit déja attendri par les marques de ſoumiſſion de ce bel étranger, la nature n'eut pas de peine à lui deſſiller les yeux ; & reconnoiſſant Léonore, ſaiſi, ſurpris de joie & d'étonnement, il l'embraſſa, & la tint une heure dans ſes bras, ſans pouvoir proférer une parole. Tout le monde étoit attentif à ce touchant ſpectacle, & gardoit un profond ſilence, pour voir quelle ſeroit la fin de cette aventure. Enfin Dom Bernardo reprenant ſes ſens, Léonore, ma fille, s'é-

cria-t-il, ſe peut-il que vous me ſoyiez rendue! Ce peu de mots ayant inſtruit tous ceux qui étoient accourus ſur le port, on entendit mille cris de joie, & le nom de Léonore répété de tous côtés. Chacun s'empreſſoit de la venir ſaluer, & de féliciter Dom Bernardo de Valeſco, qui, dans l'excès du contentement où l'on étoit de ce retour imprévu, eut toutes les peines du monde à ſe débarraſſer de la foule pour ſuivre Léonore juſqu'à ſon vaiſſeau, où elle voulut l'inſtruire de ſes aventures; ce qu'elle fit avec tant d'eſprit & de modeſtie, que Valeſco ne pouvoit ſe laſſer de l'embraſſer, & s'empêcher de l'interrompre pour lui donner des louanges. Mais lorſqu'il eut appris qu'elle lui ramenoit le Marquis de Padille, ſa joie parut dans toute ſon étendue.

Il remercia Yvon de ſes ſoins généreux, & ayant promis à Léonore d'obtenir du Capitaine-Général qu'elle ſeroit maîtreſſe du ſort de Kerme, il ſe fit mener auprès du Marquis de Padille. Dom Fernand le reçut avec ſa tendreſſe & ſon reſpect ordinaire. Après s'être témoigné leur contentement réciproque, Valeſco fit aporter à terre Kerme & Dom Fernand, & les logea chez lui, laiſſant Yvon pour prendre ſoin du vaiſſeau & des autres bleſſés, entre leſquels Léonore, qui voulut les voir deſcendre, reconnut Montroſe, dont ſes autres occupations l'avoient empêchée de s'informer. Elle le fit conduire auſſi chez Dom Bernardo, & l'on peut dire qu'elle entra dans la ville comme en triomphe. Lorſque Valeſco eut tout or-

donné chez lui, il fit inſtruire le Capitaine-Général de cet événement. Comme le Marquis de Padille étoit en grande conſidération dans toute l'Eſpagne, & que perſonne n'ignoroit ſes engagemens avec Dom Bernardo de Valeſco, qui étoit eſtimé particuliérement, le Capitaine-Général le félicita, & fut charmé de trouver cette occaſion de reconnoître les ſervices de l'un & de l'autre, en accordant à Léonore de diſpoſer non-ſeulement de Kerme, mais auſſi de toutes les richeſſes dons le vaiſſeau l'Hercule étoit chargé, comme étant le prix de ſa valeur.

Dom Bernardo s'en retourna porter cette nouvelle à Léonore, qui, ayant repris ſes habits ordinaires, ainſi que Béatrix, recommença de témoigner à Valeſco la joie qu'elle reſſentoit de le revoir. Après qu'elle eut donné le tems néceſſaire à l'amour paternel, elle ſe rendit auprès de Kerme, qui, par les mouvemens qu'on lui avoit cauſés en le tranſportant, avoit enfin repris ſes ſens & l'uſage de la voix. Son étonnement fut ſans égal, lorſqu'il ſe trouva couché dans un lit magnifique, occupant un apartement ſuperbe, & entouré d'Eſpagnols; mais il redoubla bien plus quand il vit entrer Léonore ſuivie de Béatrix, qui, s'aprochant de ſon lit, & s'étant aſſiſe à ſon chevet, lui parla en ces termes:

Je ne ſais ſi vous êtes en état d'entendre tout ce que j'ai à vous aprendre, & ſi cette grande ame que vous m'avez toujours fait paroître ne ſe démentira point. J'aime aſſez votre gloire pour attendre le moment où

votre ſanté vous donnera la force de rappeller votre vertu, dans une occaſion où je ſais que vous en avez beſoin. Ce diſcours, l'habit de Léonore, & tout ce que Kerme voyoit, lui fit deviner une partie de ſon ſort. Dans quelque état que je puiſſe être, Madame, lui répondit-il, j'écouterai toujours ce que vous aurez à me dire avec le reſpect d'un homme à qui vous êtes plus cher que la clarté du jour ; & quoique j'entrevoie quelque choſe de mon malheur, puiſque je crois être priſonnier des Eſpagnols, la crainte d'avoir perdu le vaillant Chevalier de Lunley, cede au plaiſir de revoir la divine Léonore. Je n'ai rien à redouter, c'eſt pour votre mort ſeule, Madame, que je ſérois capable de manquer de raiſon & de courage. Vous vivez, cela me ſuffit, je ne déshonorerai en rien l'attention que vous me marquez pour ma gloire. Alors s'étant tu pour l'écouter, Léonore lui aprit tout ce qui étoit arrivé, ſans lui rien déguiſer, lui découvrant, ſans nuls détours, l'amour de Padille & ſes engagemens avec lui, les obligations qu'elle avoit à Yvon, le parti qu'avoit pris Montroſe, & de quelle façon elle étoit dans la maiſon paternelle. Vous voyez, continua-t-elle, que vous m'aviez enlevée des bras d'un pere & d'un époux, & qu'il m'étoit abſolument impoſſible de répondre à votre amour. Vos ſoins & votre reſpect vous ont acquis mon eſtime & ma reconnoiſſance, je ne vous trahis point, puiſque je n'ai cherché que ceux à qui le devoir & mon cœur m'ont lié depuis mon enfance ;

ainſi j'eſpere, généreux Kerme, qu'en vous annonçant que vous êtes libre, & que je ne puis être heureuſe qu'avec le Marquis de Padille, vous m'aimerez encore aſſez pour payer avec joie votre liberté d'un prix qui fait mon bonheur.

Vous aviez raiſon, Madame, répondit Kerme, de croire que j'aurois beſoin de tout mon courage pour entendre ce que vous venez de me dire. Je m'étois préparé à des malheurs moins grands. La perte des vaiſſeaux que je commandois & de ma liberté ne me paroiſſoient rien, puiſque je vous voyois; mais vous m'annoncez que je ne vous verrai plus, & que j'ai un rival qui va vous voir ſans ceſſe; c'eſt ce que je ne puis penſer ſans déſeſpoir. S'il eſt vrai que j'ai eu le bonheur d'acquérir votre eſtime, vous deviez me le prouver en prenant, pour me laiſſer mourir, tous les ſoins que vous avez eus pour rendre à la vie le plus infortuné de tous les hommes. Cependant, priſonnier du Marquis de Padille, étendu dans un lit chez Dom Bernardo de Valeſco, je ne puis ni ne dois empêcher votre bonheur, & je ſens même, malgré ma douleur, que je vous ſuis obligé, n'ayant rien à craindre de moi, de venir m'inſtruire de votre deſtinée, & de vous juſtifier du coup que vous me portez.

Léonore ne put être inſenſible à l'effort qu'elle vit bien que Kerme ſe faiſoit, pour ne lui pas montrer tout ſon déſeſpoir. Elle l'aſſura du ſoin & de la conſidération que l'on auroit pour lui, & le quitta pour lui laiſſer le tems de réfléchir ſur ce qu'il avoit à faire.

Cette généreuſe fille ne voulant pas négliger la moindre partie des choſes qui pouvoient être agréables à Dom Fernand, fut voir Montroſe, que Valeſco avoit déja inſtruit de tous ces événemens ſinguliers. Si Léonore lui avoit paru le Chevalier du monde le plus accompli, elle cauſa ſon admiration ſous ſa forme véritable. Il lui demanda pardon des périls & des peines où ſa ruſe l'avoit expoſée, & ſe trouvant aſſez fort pour ne pas garder le lit, il la pria de permettre qu'il fût auprès du Marquis de Padille. Léonore l'y conduiſit, & ce fut en ſa préſence que ces tendres amans ſe jurerent encore une ardeur éternelle, & que Dom Bernardo les aſſura qu'auſſi-tôt que le Marquis ſeroit en état de quitter la chambre, l'hymen les uniroit pour jamais.

Cependant le Colonel Yvon ayant tout réglé dans le vaiſſeau, ſe rendit chez Valeſco pour prendre ſa part du contentement de Léonore, auquel il avoit ſi bien contribué. Il y fut reçu avec l'eſtime & l'amitié qui étoient dûs à ſon zele & à ſon mérite particulier. Montroſe & lui s'embraſſerent, & ſe féliciterent réciproquement d'avoir quitté le parti de Cromwel. Yvon ayant apris que Kerme étoit en état d'être vu, pria Léonore de lui permettre de l'entretenir. On le conduiſit à ſon apartement, où il ne fut pas plutôt entré, que Kerme l'ayant reconnu : Quoi, lui dit-il, Yvon, le brave Yvon m'a trahi, lui en qui j'avois mis toute ma confiance ; lui en qui j'ai reconnu tant de courage & de vertu, s'eſt joint avec mes enne-

mis pour me perdre & pour m'enlever ce que j'avois de plus précieux. Non, lui répondit Yvon, je ne vous ai point trahi, mais fidele à mon Roi, je ne me ſuis attaché à l'uſurpateur que pour trouver une occaſion favorable de ſervir la cauſe de ma patrie, qui gémit ſous les loix d'un tyran ennemi des autels, des trois Royaumes & de toute la nobleſſe. Je ne vous ai rien enlevé pour donner à vos ennemis; celle dont vous parlez ne pouvoit être à vous, puiſque ſa foi étoit engagée, avant qu'une injuſte violence la livrât entre vos mains; & je vous ſais moi-même trop de vertu, pour ne pas eſpérer qu'après avoir rendu juſtice à la vertu de Léonore, vous reviendrez encore de l'erreur où vous êtes, & que le ciel touchant votre cœur, vous ſerez un jour le plus zélé défenſeur de la majeſté de nos Rois. Il ſemble que le diſcours d'Yvon fût une prophétie; car après la mort de Cromwel, le Général Monk étant entré dans Londres, ſecondé de l'armée navale, commandée par Montaigu, Kerme fut un de ceux qui furent commandés pour eſcorter le Roi Charles II, lorſqu'il vint en Angleterre prendre poſſeſſion de la couronne de ſes ancêtres.

Mais Kerme n'étant pas encore dans ces ſentimens, ne répondit rien en ce moment à Yvon qui pût lui marquer un pareil changement. Cependant ſa ſanté ſe rétabliſſant de jour en jour, & ſa raiſon devenant plus ferme, il fit de ſolides réflexions ſur ſon amour, & par les ſoins de Valeſco, les attentions du Marquis de Padille, & la douceur

des remontrances de Léonore, il s'accoutuma insensiblement à voir ces deux amans se donner mille marques innocentes de leur tendresse; & s'étant enfin vaincu tout-à-fait, il parvint au point de presser lui-même leur union pour en être témoin avant son départ.

Cette nouvelle, qu'il leur annonça avec une satisfaction parfaite, combla de joie toute la maison de Valesco, qui, par complaisance pour Dom Fernand & Léonore, attendit que Kerme pût souscrire à leur hymen. Le Marquis de Padille étant entiérement rétabli, on ne songea plus qu'aux aprêts de cette superbe fête, qui fut célébrée avec une magnificence digne de ceux qui en étoient les objets principaux. Kerme n'ayant rien voulu des richesses que Léonore avoit conquises sur les Forbans, se résolut de partir pour la Jamaïque, aussi-tôt qu'elle fut unie avec le Marquis de Padille.

Cette séparation ne se fit pas sans quelque regret de part & d'autre; mais enfin on se sépara avec des marques d'estime que les belles ames ne se refusent jamais les unes aux autres. Kerme se rendit à la Jamaïque sans aucun accident, parfaitement guéri de ses blessures & de son amour. Yvon s'établit en Espagne pour le reste de ses jours, & il devint Chef d'une illustre famille. Montrose servit toujours dans les troupes espagnoles, jusqu'au moment de pouvoir le faire pour son véritable maître. Et le Marquis de Padille & la belle Léonore passerent des jours que l'amour & la gloire rendirent également illustres & fortunés.

Uranie n'eut pas plutôt ceſſé de lire, qu'il s'éleva un bruit confus de louanges & d'aplaudiſſemens, qui lui firent connoître le plaiſir que cette hiſtoire avoit fait à cette ſpirituelle compagnie. Thélamont même ne put garder le ſévere *decorum* que les maris s'impoſent ordinairement ; & comme il étoit autant amant qu'époux, il admira ſon Uranie avec la ſincérité que l'on doit aux belles choſes, quels que ſoient les nœuds qui nous attachent aux perſonnes qui les ont faits. Le jour ayant fini en même tems que l'hiſtoire de Léonore, on fit pluſieurs tours de promenade en attendant l'heure du ſoupé, toujours en s'entretenant des plus beaux endroits de cette aventure, chacun ſe rapellant ce qui l'avoit le plus touché.

Le ſoupé ayant été annoncé, on ſe mit à table avec une diſpoſition d'eſprit ſi agréable, que cette aimable compagnie ne crut pas avoir encore paſſé journée plus amuſante. Au ſortir du repas on ſe rendit dans l'apartement d'Uranie, où, après avoir paſſé le reſte de la ſoirée, ſes amis jugeant qu'elle avoit beſoin de repos, la laiſſerent en liberté de jouir avec Thélamont des douceurs d'une union qu'elle ſavoit ſi bien décrire.

ONZIEME JOURNE'E.

LEs ſentimens de cette aimable ſociété étoient trop conformes à ceux qu'Uranie dépeint dans l'hiſtoire de Léonore pour

ne la pas intéreſſer juſques dans le ſommeil même. L'amoureux Alphonſe ſouhaita pluſieurs fois avoir eſſuyé tous les périls du Marquis de Padille, & être au même point de félicité, & Camille, avec toute ſa modeſtie, deſira ſouvent le ſort de Léonore. Les rayons du ſoleil, en diſſipant les ombres de la nuit, ne firent point évanouir des deſirs que l'eſpoir d'un bonheur prochain augmentoit à chaque inſtant.

Cependant Uranie ne fut pas plutôt en état de ſortir de ſon apartement, qu'elle ſe rendit dans celui des deux belles couſines, ſuivies du reſte de la compagnie. La matinée ne ſe trouvant pas aſſez douce pour la promenade, on réſolut de reſter chez Camille & Florinde juſqu'au dîné. La converſation ne pouvant rouler long-tems ſur les matieres ſtériles entre des perſonnes auſſi ſpirituelles, tomba bientôt ſur les ſujets les plus relevés. Camille, qui étoit encore toute pleine de l'ouvrage d'Uranie, après lui avoir donné de nouveaux éloges, dit qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être toujours ſurpriſe de ce qu'une nation éclairée, dont les hommes ont de l'eſprit, de la valeur & un courage héroïque, pouvoit être ſi ſouvent tombée dans le déſordre affreux des révoltes, des ſéditions, & dans le crime le plus déteſtable, en faiſant mourir ſon Roi ſur un échafaud. Cet objet, continua-t-elle, me frape d'une telle horreur, que je doute quelquefois de la vérité de l'hiſtoire. Voilà, dit Uranie, les effets que cauſe l'ambition. Comme c'eſt une paſſion qui n'admet ni loi

ni religion, elle en fait la deſtruction ; & ces deux articles ôtés du cœur des peuples, il n'eſt pas mal-aiſé de les rendre capables de toutes ſortes de violences, de trahiſons & d'injuſtices : & je ſuis perſuadée que ſi la véritable doctrine s'étoit maintenue en Angleterre, il n'y auroit point eu de ces terribles révolutions.

Il n'en faut pas douter, ajouta Thélamont. De toutes les héréſies qui ont paru depuis la mort du Sauveur du monde, il n'y en a point eu de plus funeſte aux autels & à la majeſté des Rois que celle de Calvin. Elle prit naiſſance en France, où elle fit des progrès ſi conſidérables, que la crainte des châtimens le contraignit à ſortir du Royaume ; & fixant ſon ſéjour à Geneve, il en fit le berceau de ſes fauſſes opinions. Ce fut de-là qu'il répandit ſon venin preſque par toute l'Europe, & qu'il fit les terribles effets qui ſont raportés dans nos annales.

Les habitans de Geneve, devenus hérétiques, renverſerent les autels, chaſſerent les Prêtres de leurs Egliſes, porterent leurs mains criminelles ſur leur Evêque, qui étoit leur Souverain, & s'érigerent en République, que la politique de pluſieurs grands Rois a conſervée juſqu'à préſent, mais que leur juſtice détruira tôt ou tard.

Si on ne vouloit pas convenir avec tous les habiles gens qui ont lu les inſtitutions & les autres ouvrages de Calvin, qui inſpirent un air de liberté qui conduit à la déſobéiſſance, à la rebellion, & à tous les crimes qui les accompagnent ; les complots, la déſolation

des peuples, & les ſacrileges qu'ils ont cauſés en France, en feroient une preuve ſans replique: puiſque nous en voyons encore les funeſtes marques dans tous les endroits où ces hérétiques ont été les maîtres.

Rapellons à notre mémoire la conſpiration d'Amboiſe, & celle de Monceaux, où ces ſcélérats voulurent enlever le Roi & la Famille Royale, dont l'une & l'autre n'échapa que par miracle. Repréſentons-nous un Amiral de Coligny, perdant quatre batailles contre ſon Roi, ſans pouvoir en être abattu; ſon courage & ſon eſprit lui fourniſſant des reſſources pour paroître toujours avec plus d'éclat & de fierté.

Examinons ce Seigneur ſi grand par ſa naiſſance, & plus encore par ſon mérite perſonnel, ſi eſtimé de ſon Roi & de ſa patrie pendant qu'il leur fut fidele, empoiſonné du venin de l'héréſie, devenir rebelle à l'un & à l'autre, faire entrer des troupes étrangeres dans le cœur de l'Etat; crime capital à un ſujet: dompter, aſſujettir le Royaume par ſes exploits, abattre la Royauté, & changer l'Etat monarchique en Etat républicain. Enfin voyons périr ce grand homme envelopé dans une affaire générale qui coûta tant de ſang à ſon parti, & qui fut ſi funeſte à la France: & nous conviendrons, ſans héſiter, que l'héréſie de Calvin a cauſé tous ces déſordres. De-là, tournons les yeux ſur la Hollande. Les Hollandois ne furent pas plutôt infectés de cette héréſie, qu'ils ſecouerent le joug des Rois d'Eſpagne, leurs Souverains, Guillaume de

Naſſau, Prince d'Orange, Gouverneur des provinces de Hollande & de Zélande, déclaré leur Général par les Etats de ces provinces; & après quarante ans de guerre, oblige leur Prince à renoncer à tous ſes droits de ſouveraineté, & à les déclarer libres & indépendans. Jettons enſuite nos regards ſur l'Angleterre, qui, s'étant déja ſouſtraite à l'autorité du Saint Siege, n'eut pas de peine à recevoir cette héréſie, puiſqu'il ſuffiſoit d'être ennemi de Rome pour y être bien reçu. Tous ceux qui furent proſcrits en France & dans les Pays-Bas s'y retirerent, & s'y multiplierent à un tel point, qu'ils ont balancé long-tems le pouvoir des Evêques & l'autorité de la religion anglicane, ayant eu le deſſus en pluſieurs occaſions.

La premiere fut très-funeſte à Charles I, Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, où après une longue guerre les Evêques furent chaſſés, le Roi jugé par ſes propres ſujets, ſa tête miſe ſur un échafaud, la Monarchie éteinte, & l'Etat changé en République. Tout cela cauſé par l'ambition démeſurée de Cromwel leur Généraliſſime, inſigne hérétique, calviniſte ou presbytérien, qui, en habile homme, refuſa le titre de Roi qui lui fut offert par le Parlement, n'acceptant que celui de protecteur de la république d'Angleterre, qui cependant lui donnoit beaucoup plus d'autorité que l'autre, ſans courir les mêmes riſques. Enviſageons cet homme perſécutant ſans relâche les catholiques, anéantiſſant les Evêques de l'Egliſe anglicane, confiſquant leurs biens, ne vou-

lant pas même ſouffrir dans ſon armée un ſoldat catholique, n'ayant jamais à la bouche que les mots de liberté & de religion, devenir le tyran de ſa patrie. Voyons-le gagner la bataille d'Ambar ſur le Roi Charles II, le faiſant pourſuivre juſques dans les montagnes d'Ecoſſe, auſſi altéré de ſon ſang qu'il l'avoit été de celui de ſon pere. Remarquons avec quelle adreſſe il ſe ſert de l'autorité du Parlement pour faire mourir ſon Roi, & proſcrire la Famille Royale. Comme il ſe ſert des Ecoſſois pour aſſujettir les Anglois; des uns & des autres pour ſoumettre l'Irlande; & des Anglois pour mettre l'Ecoſſe dans les fers: trouvant le ſecret de ſe faire déclarer protecteur des trois Royaumes par le Parlement; & enſuite caſſer ce même Parlement, & abolir pour toujours la chambre des Seigneurs avec ignominie; cette aſſemblée ſi reſpectable, qui repréſente toute la nation, & que les Rois légitimes ne renvoyoient jamais qu'avec des remerciemens, étant aſſis ſur leur trône, revêtus de leurs habits royaux, la couronne ſur la tête, & le ſceptre à la main. Toutes ces actions violentes & tyranniques nous prouveront parfaitement par quels degrés conduiſent les principes de Calvin, & que toutes ſortes d'autorités, quelque légitimes qu'elles puiſſent être, ne peuvent jamais convenir à ceux qui profeſſent ſon héréſie.

Il ſemble que Calvin par ſes écrits avoit communiqué ſa propre taciturnité aux trois hommes dont je viens de parler. Le Prince d'Orange fut ſurnommé le Taciturne, &

l'étoit en effet. L'Amiral de Coligny & Cromwel ne l'étoient pas moins. Tous trois ne pouvoient ſouffrir, jeux, bals, ſpectacles, ni même les plaiſirs les plus innocens & les plus permis; ſéveres à eux-mêmes, ils ne pardonnoient rien aux autres. Tous trois étoient remplis d'ambition & d'hypocriſie, ſacrifiant autorité, loix & religion pour parvenir à leur but. Tous trois d'une valeur & d'un courage à l'épreuve de tous les revers, trouvant toujours des reſſources dans les plus grands malheurs, & ſachant tous trois unir par leur adreſſe ce qui paroiſſoit le plus oposé.

Cependant le Prince d'Orange & l'Amiral de Coligny arroſent leur mort de leur ſang, ſans avoir achevé leurs funeſtes & vaſtes deſſeins; & Cromwel plus heureux, après s'être chargé de tous les crimes de la tyrannie, & avoir réuſſi dans tous ſes coupables projets, meurt tranquillement dans ſon lit de ſa mort naturelle. L'hiſtoire ne remarque que lui & Denis, tyran de Syracuſe, qui ſoient morts d'une mort ſeche, tous les autres tyrans l'ayant arroſée de leur ſang. Ainſi, continua Théamont, il faut convenir que, quoique toutes les héréſies ſoient abſolument condamnables, celle de Calvin eſt la plus pernicieuſe par les crimes qu'elle a fait commettre, & les malheurs qu'elle a cauſés, puiſque l'Amiral de Coligny, le Prince d'Orange & Cromwel auroient paſſé pour les plus grands hommes de leur tems, s'ils avoient employé leur valeur, leur courage, & l'étendue de leur génie à

des projets juſtes & légitimes. Au lieu qu'ils ont terni leur mémoire en ſuivant une héréſie qui les a forcés de changer en vices affreux les plus grandes vertus, le courage, la fermeté de l'ame & la ſupériorité de l'eſprit : ne pouvant plus porter le titre de vertu, lorſque l'on ne s'en ſert que pour former ou ſoutenir les crimes. Il eſt certain, dit Orſame, que la véritable religion ne porte point à de ſemblables déſordres ; elle n'enſeigne que l'obéiſſance, la clémence, la juſtice, & un reſpect inviolable pour ſon Roi ; au lieu que la réforme, que les hérétiques ont prétendu y faire, renverſe entiérement des principes ſi ſages & ſi néceſſaires à tous les hommes.

Il n'eſt rien de plus vrai, ajouta Orophane, puiſque le préjugé de notre religion n'a jamais conduit les eſprits à concevoir des crimes, & que celui de l'héréſie, non-ſeulement les pardonne, mais les fait commettre. Et je ne puis concevoir comment on aime mieux ſuivre le ſentiment d'un homme foible, fragile & pécheur comme vous, que les ordres directs & ſacrés d'un Dieu que l'erreur même ne peut s'empêcher de reconnoître.

Cette réflexion nous conduiroit trop loin, interrompit Julie ; & je crois qu'il vaut mieux remettre à cet arbitre ſouverain des hommes, le pouvoir d'en juger, que de nous engager dans un parallele au-deſſus de nos lumieres, quoique nos cœurs en ſentent la force & la différence. Puiſque la ſévere Julie, dit Alphonſe, veut interrompre

pre une diſſertation qui ne laiſſeroit pas d'être intéreſſante, je vais vous faire ſouvenir d'un trait de Charles I, Roi d'Angleterre, qui convient au ſujet dont on vient de parler. Après qu'il eut perdu la bataille qu'il donna contre ſes ſujets rebelles près d'Yorck, d'où il ſe retira à Oxfort avec beaucoup de riſque & de danger, ayant fait enſorte de raſſembler une nouvelle armée qui fut ſurpriſe & battue par Cromwel, ce Monarque malheureux étant informé que les rebelles faiſoient des préparatifs pour le venir aſſiéger dans Oxfort, & n'ayant plus aucune place dans toute l'Angleterre qui ne fût au pouvoir du Parlement, prit la réſolution de ſe jetter entre les bras des Ecoſſois, quoiqu'ils fuſſent auſſi rebelles & unis avec le Parlement d'Angleterre; eſpérant que cette nation, dont il étoit originaire, le traiteroit plus humainement que les Anglois, ou qu'il pourroit faire quelque accommodement avec eux, qui lui en faciliteroit peut-être un avec l'Angleterre. Ainſi il partit d'Oxfort déguiſé en valet, & fut auprès de Neufchâtel où l'armée écoſſoiſe étoit campée, commandée par le Général Leſley, qui fut au-devant du Roi, & lui rendit tous les honneurs dûs à la Majeſté Royale.

Il ſe jetta à ſes pieds en lui préſentant ſon épée qu'il tenoit par la pointe. Le Roi la prit, & la lui rendit en le priant de ne la plus porter que pour ſon ſervice. Cependant le Parlement d'Ecoſſe ordonna qu'on le traitât en Roi; mais toutes ces démonſtrations de reſpect & de fidélité ne tendoient

qu'à le ſurprendre, & obliger Montroſe & Hunteley, qui avoient ſoumis en ſon nom la moitié du Royaume d'Ecoſſe, à mettre bas les armes. Ainſi, le Roi ayant été aſſez facile pour accorder tout ce qu'on lui demandoit, les principes de l'héréſie de ces rebelles les portant à abattre & ruiner l'autorité royale, après avoir détruit l'épiſcopat, ils n'eurent pas plutôt obtenu ce qu'ils ſouhaitoient de ce bon Prince, qu'ils traiterent avec les Anglois pour le leur vendre, ſous prétexte de rançon, qui fut réglée à deux millions.

Choſe énorme, & qu'on ne peut entendre & raconter ſans frémir. Après avoir reçu cette inique rançon d'avance, ils le livrerent entre les mains de ſes plus cruels ennemis: ce qui fit dire à ce Roi vertueux, qu'il aimoit encore mieux être entre les mains de ceux qui l'avoient acheté ſi cher, que d'être entre celles de ceux qui l'avoient vendu ſi lâchement. Vous me faites hériſſer les cheveux, dit Orophane, en rapellant ce trait; rien n'eſt plus touchant, & rien n'eſt plus affreux. Vous ne ſentiriez pas ces mouvemens d'horreur & de pitié, interrompit Félicie, ſi vous étiez hérétique. La véritable voie nous donne un cœur ſenſible & fidele; elle nous fait mépriſer la liberté, lorſqu'il nous la faut acheter par des crimes: & nous eſtimons mieux mille fois des fers portés avec innocence, qu'un ſceptre qui peut rendre nos mains criminelles. L'ambition dans un vrai catholique peut devenir une grande vertu, au lieu qu'elle n'eſt jamais qu'un vice

reux dans un hérétique. Et je ne puis ſor-
de cette opinion, lorſque je vois que les
oubles qui arrivent entre ceux qui ont une
ême créance, ſont bien plus aiſés à apaiſer,
e ceux qui s'élevent entre des nations qui
it des préjugés différens, le peu de con-
rmité de religions en mettant toujours
ns les ſentimens.

Pour moi, dit Florinde, je ſuis perſuadée
cette vérité, & je compare la différence
s religions à celle du langage. Mettez plu-
urs perſonnes enſemble, parlant toutes
s langues étrangeres, elles parleront, elles
ticuleront & s'expliqueront même parfai-
ment pour elles; mais elles ne pourront ſe
ire entendre les unes & les autres, & ce ne
ra qu'une confuſion de voix & de cris, où
on ne pourra rien comprendre. Tels ſont
ux qui profeſſent des religions opoſées,
s ne peuvent s'entendre les uns & les au-
es, quoiqu'ils diſent les mêmes choſes;
omme ils les expliquent différemment, la
ſunion s'y gliſſe, & chaque éclairciſſe-
ent qu'on cherche à ſe donner, ne ſert
u'à redoubler les ténebres.

Il faudroit, pour le repos du genre-hu-
ain, que tous les hommes ſuiviſſent la
ême foi & la même loi; & je trouve ſur-
renant qu'un Monarque, qui régit plu-
eurs Royaumes & pluſieurs provinces, ne
uiſſe les unir ſi bien enſemble, qu'il ne
y vît jamais de révolte & de ſédition. Pour-
uoi, par exemple, l'Angleterre, dont nous
enons de parler, a-t-elle eu tant de peine à
oumettre l'Irlande, & combien de troubles

ſe ſont-ils élevés dans ce pays depuis qu'il eſt ſoumis ?

Il eſt bien difficile de régir & de conſerver un pays éloigné, dit Thélamont : il ſemble que l'ancien proverbe nous l'ait voulu prouver, en diſant que les biens ne valent qu'autant que celui qui les poſſede les fait valoir par ſon induſtrie & ſon intelligence. Il faut conclure la même choſe des provinces & des Royaumes éloignés de leurs Souverains, parce qu'ils ne peuvent les gouverner eux-mêmes.

Il y a, interrompit Alphonſe, une grande différence, ſoit à la guerre ou ailleurs, de faire par ſoi-même ou par autrui, dit Guichardin. Il eſt vrai, dit Thélamont, puiſqu'il y en a une totale entre les Princes & les Gouverneurs ; attendu que le Prince ſe contente, avec le bon Paſteur, de la laine de ſes brebis, ſans intéreſſer leur peau ; qu'il donne ſa vie pour elles, qu'il eſt content, avec Moïſe, d'être effacé du livre, plutôt que de ne pas obtenir leur pardon ; & qu'il eſt prêt, avec l'Empereur Nerva & Antonius, de vendre ſa vaiſſelle, ſes joyaux, & tout ce qui lui eſt propre pour les ſecourir.

Le bon Prince, ſenſible aux maux de ſes ſujets, donne ſon tems, ſes veilles & ſes ſoins pour leur conſervation & leur ſûreté. D'ailleurs, on porte bien plus de reſpect au Prince qu'à ſes Lieutenans : ce qu'il commande immédiatement a toujours plus de force que les ordres qui viennent par une autre main que la ſienne ; ſa ſeule préſence empêche les émotions & les déſordres, ſurtout lorſque c'eſt un Prince aimé & hardi

comme un Jules-Céſar ou un Annibal, qui faiſoient trembler les armées au ſeul mouvement de leurs yeux, comme le dit Tite-Live.

En effet, ajouta Alphonſe, s'il y a quelque plainte à faire, quelque choſe à remontrer, ou à demander au Souverain, qui mérite une prompte expédition, comment le pouvoir faire, ſi le Prince eſt éloigné ? Ce défaut fait manquer les occaſions, avorter les projets les mieux digérés, & cauſe ſouvent la perte des provinces entieres, & de l'affection des ſujets.

Strabon raporte, dit Orſame, que les Rois de Capadoce tenoient leur cour ſur la montagne Argée, quoiqu'il n'y eût aucune commodité, parce que c'étoit le centre de leur Royaume, & qu'ils étoient à portée de tout voir, de tout entendre, & de donner leurs ordres ſans retardement.

Le même Strabon, ajouta Camille, dit que Cyrus ayant ſubjugué les Medes & étendu ſon Empire dans l'Aſie, établit ſon ſéjour dans Babylone, afin de mieux ſavoir tout ce qui ſe paſſoit dans ſes provinces; & *Antonius Pius* ſe tenoit toujours en un lieu d'où il pouvoit avoir des nouvelles en peu de tems & ſans beaucoup voyager, à cauſe, diſoit ce bon Prince, que les équipages de la ſuite d'un Empereur, quelqu'exact qu'il ſoit, ſont toujours onéreux à ſes ſujets. Il eſt vrai, reprit Thélamont; mais comme, malgré tous les exemples que nous venons de citer, il eſt abſolument impoſſible à un Roi d'être préſent dans tous les endroits de ſon

Royaume, il doit s'attacher à en connoître les principales maisons, & les personnes de mérite ; c'est une étude nécessaire à un jeune Prince, afin qu'il sache de qui il peut se servir dans les occasions, à qui conférer les charges & les emplois, & à qui donner les récompenses. Lorsqu'un Prince ignore ces choses, il tombe dans des fautes irréparables, étant obligé de s'en raporter aux courtisans ou à ceux qui l'aprochent, qui le font souvent incliner du côté qu'ils veulent, sans s'informer de la gloire du Prince & du bien de l'Etat.

Un Prince qui aime ses sujets en est toujours aimé ; & c'est le plus grand bonheur d'un Monarque que d'être maître du cœur de son peuple. C'est alors qu'il peut se dire vraiment Roi : l'union des sujets avec le Souverain lui aide à soutenir le poids de sa couronne, & l'affermit sur sa tête ; parce que cette union le portant à les connoître, il sait le mérite & la capacité de chacun, un grand Prince ne pouvant prendre trop de précaution lorsqu'il confere à un sujet le gouvernement de ses provinces. Ainsi il doit savoir par lui-même l'étendue de son génie, son expérience, son affection pour son Roi & pour l'Etat.

Il doit réfléchir qu'il dépose entre ses mains une partie de l'autorité suprême, qu'il l'investit d'un des fleurons de sa couronne ; & que s'il n'est pas homme de bien, il peut s'en emparer, à l'exemple de ces Gouverneurs des provinces de l'Empire d'Alexandre, qui devinrent ses successeurs, & se fi-

rent Rois de ſujets qu'ils étoient. Le frere d'Edouard IV, Roi d'Angleterre, de tuteur qu'il étoit, ſe fit Roi, après avoir fait mourir ſes pupilles dans la tour de Londres. Jean Cantacuſéne, donné pour tuteur au fils d'Andronic, Empereur des Grecs, tacha d'envahir l'Empire. Odon, Comte de Paris, voulut s'emparer du Royaume de France pendant la minorité de Charles IV. Les enfans de Théodoſe penſerent perdre l'Empire d'Occident, par l'ambition de Stilicon, Super-Intendant & Gouverneur de l'Empire.

Si toutes ces choſes ſont arrivées dans des Royaumes en préſence de leurs Souverains, que ne peut-il pas arriver dans les pays éloignés, où le Monarque eſt moins connu que ſon Lieutenant? Pour remédier à cela, il étoit anciennement défendu, par une loi expreſſe, aux Gouverneurs des provinces, d'y acquérir des poſſeſſions, d'y bâtir, de s'y marier, ou d'y marier leurs enfans. Plus un pays eſt éloigné, & moins il eſt indifférent à qui on le confie. Non-ſeulement il faut un homme vigilant & plein de courage, pour ſe garantir des ſurpriſes de ſes voiſins & tenir bon contre leurs efforts; il faut encore qu'il ſoit doué d'une grande intelligence, & d'un inviolable attachement pour ſon Prince, pour ne pas prêter l'oreille à ceux qui tacheroient de le corrompre.

Les Rois ſages ont toujours eu une grande attention à ces ſortes de choſes, peſant avec ſoin de ſemblables commiſſions, ne voulant pas qu'elles fuſſent de longue durée; attendu que l'autorité & les gouvernemens trop con-

tinués élevent les particuliers à un degré de puiſſance qui peut devenir funeſte au Souverain.

Les Perſes ne vouloient pas que ceux qui gouvernoient les provinces, gouvernaſſent les villes ; ni que ceux qui commandoient dans les villes, euſſent les châteaux ou les fortereſſes en leur pouvoir. L'Empereur Commode s'aſſuroit de la fidélité de ſes Gouverneurs, en retenant près de lui leurs enfans en ôtage.

Les Rois d'Ethiopie pratiquent la même choſe à l'égard des Princes & des Rois qui leur ſont tributaires. Non-ſeulement ils les tiennent par-là dans le devoir & dans la crainte, mais ils accoutument ces jeunes Princes à reſpecter leur Monarque.

En France, ſous le regne d'Henri III, combien de peines & de ſoins lui donnerent ceux qui gouvernoient ſes provinces ! Ses propres lettres font mention qu'ils s'approprioient les revenus de la couronne, ſans qu'il oſât s'en plaindre, dans la crainte d'un plus grand malheur.

Les pays éloignés de leurs Souverains ſont les plus ſujets aux invaſions des ennemis & aux outrages des voiſins ; & rarement on y remédie promptement. L'éloignement des lieux, les frais immenſes, le choix des Capitaines, & le paſſage qu'il faut quelquefois demander à un troiſieme, qui ſouvent ne le permet pas, font perdre un tems qui donne lieu aux ennemis de s'établir & de vous chaſſer.

L'abſence du berger les encourage à ſe

etter ſur la bergerie ; les habitans ſe voyant ſans ſecours , ſont obligés de céder : d'ailleurs , il eſt naturel de conſerver ſon bien & ſa famille. L'affection pour un Prince éloigné ſe ralentit dans ces occaſions : on ne le redoute que foiblement , la crainte de l'offenſer s'étant perdue inſenſiblement.

De-là vient que les Colonies éloignées ſont toujours les moins bonnes , d'autant que , ne pouvant être ſecourues , elles deviennent la proie de l'ennemi , où trouvant occaſion de s'émanciper , elles perdent bientôt le reſpect qu'elles doivent à leur Souverain , & le ſouvenir de leur origine.

La réflexion que doit faire le Prince ſur les pays éloignés , c'eſt qu'il lui eſt impoſſible de reconquérir ces mêmes pays , lorſqu'ils ſe trouvent joints aux Etats de celui qui s'en eſt emparé , parce qu'ils ſont plus forts étant joints , & beaucoup plus à portée d'être ſecourus & fortifiés. Ainſi la politique principale que doit avoir un Prince ſage , c'eſt de peſer mûrement toutes ces choſes , & d'avoir l'art de ſe conſerver un Etat nouvellement acquis , ſoit par force d'armes , ſoit par alliance , comme étant moins aſſuré & plus ſujet aux invaſions que ceux dont il jouit héréditairement. Et pour cela il eſt néceſſaire un jeune Monarque , pour bien gouverner un peuple , d'en connoître particuliérement les conditions , le naturel , les anciennes loix & les privileges , & de joindre à cette connoiſſance l'hiſtoire , la géographie du pays , les droits de la couronne , & tous

ſes avantages, afin de le traiter ſelon ſes loix, ſon humeur & ſes coutumes.

Un Prince, qui ne ſe conduiroit pas ainſi, ſeroit en danger de faire de grandes fautes. L'Eſpagne auroit conſervé les Pays-Bas, ſi elle les avoit traités de cette ſorte, ſi elle ne leur avoit pas voulu impoſer avec violence de nouvelles loix & de nouvelles coutumes; & l'Irlande, dont la belle Camille vient de parler, ne coûteroit pas à l'Angleterre tant de ſommes immenſes pour les maintenir dans l'obéiſſance, ſi on la traitoit avec moins de dureté, & ſi on lui avoit laiſſé ſes anciens privileges. Les dix-ſept provinces des Pays-Bas étoient un bien héréditaire au Roi d'Eſpagne, qui, par l'éloignement de ſon Souverain, n'a pu ſouffrir le joug des Gouverneurs. L'Irlande eſt un pays de conquête, qui, par la même raiſon, ſe ſouleve ſans ceſſe contre les loix du conquérant.

Il faut donc ſonger qu'il y a une grande différence entre les nations orientales & celles qui habitent à leur opoſite; que le génie de celles qui ſont au midi eſt différent en tout à celui de celles du ſeptentrion; que les plaines & les lieux maritimes en ont d'un autre.

On ne doit pas s'étonner de cette diverſité, puiſqu'elle ſe remarque ſous nos yeux. Une riviere, une montagne, un eſpace, nous fait voir des humeurs, des manieres, & même des facons de penſer entiérement opoſées. L'antipathie, la jalouſie du commerce, & tant d'autres paſſions, qui ſe trouvent dans le cœur de l'homme, font naître toutes ces différences.

Les Claſoménéens ne furent jamais d'accord enſemble, parce qu'une partie de leur ville étoit ſituée en terre ferme, & l'autre encloſe dans une iſle. Ceux qui habitoient au Pirée d'Athenes ne pouvoient s'accommoder avec ceux de la baſſe ville. Et le fameux Périclès fit bien moins bâtir les ſuperbes murailles de cette illuſtre ville par la crainte des ennemis, que pour la réunion de ſes habitans, malgré le ſtratagême dont il ſe ſervit avec les Lacédémoniens.

Ainſi, par la diverſité des habitations, la différence qu'il y a entre les nations, ſoit par raport à la langue, à la maniere de vivre, ou aux inclinations naturelles, on doit juger qu'on ne peut les gouverner d'une même ſorte, ni les tenir ſur un même pied. Il y en a qui ne peuvent ſouffrir le nom de Roi, comme étoient jadis les Athéniens; d'autres ne peuvent vivre, ni ſe ſoutenir, ſans un Monarque, comme étoient les Egyptiens. Les uns mettent leur gloire à ſe conſerver fideles à leur Roi; les autres veulent être dans une liberté indépendante de toute ſujétion. Les uns ſont légers, & les autres ſont graves. Nous avons des voiſins dont la lenteur leur a ſouvent coûté cher; & nous connoiſſons des peuples vifs & prompts, qui ſavent prendre leur parti ſur le champ. Les uns veulent être rudoyés, & menés haut la main, d'autres demandent à être traités avec douceur, n'accordant rien que par amitié.

Toutes ces différences bien réfléchies, le Monarque habile & ſage doit faire comme le chaſſeur, l'oiſeleur ou le pêcheur, qui

pour venir à bout de ſon deſſein, ſe ſert de diverſes pratiques, de nouvelles ſubtilités, de pluſieurs amorces, & de différens pieges & filets. C'eſt ainſi qu'il faut en uſer avec les habitans de différens pays, & traiter chacun ſelon ſon génie; autrement ce ſeroit naviguer à vent contraire, & vouloir échouer tôt ou tard.

Un Prince doit encore conſidérer que, lorſqu'il eſt nouvellement en poſſeſſion d'un Etat, ſoit par droit de ſucceſſion, d'alliance ou de conquête, il ne peut ſe flatter d'avoir d'abord l'affection de ſes ſujets, choſe ſi néceſſaire pour régner heureuſement. Avant qu'il puiſſe ſe l'acquérir, ils l'examineront avec attention, peſeront toutes ſes actions, pénétreront juſques dans le plus profond de ſon cœur: rien ne leur échapera, n'épargnant ni peines ni ſoins pour le connoître parfaitement. Alors, s'ils le trouvent tel qu'il doit être, il en ſera aimé, reſpecté & redouté, & ils lui donneront tous les ſecours néceſſaires en tems de paix & de guerre.

Alexandre fut aimé & révéré dans toutes ſes grandes conquêtes, non-ſeulement parce qu'il avoit l'art de perſuader par ſes diſcours, mais parce qu'il avoit encore la politique de décharger ſes nouveaux ſujets des impoſitions que leurs anciens maîtres leur faiſoient payer. Il faiſoit plus, il entroit dans le détail des familles, accommodoit leurs différends, & obligeoit les Gouverneurs des provinces d'en faire de même. Ces attentions ſi belles & ſi rares dans un Souverain lui attirerent

lus de nations que ſes armes n'en conquirent.

Cet exemple ſeul doit ſervir de regle à tous es Princes, étant inutile d'être bon au commencement, pour reſſembler après à ceux ui ont été déteſtés dans tous les ſiecles, omme Tibere, Caligula, Néron, Maxenius, Denys & tant d'autres, qui affecterent e la douceur & de l'humanité en montant ur le trône, & qui, dans la ſuite ſe rendient l'oprobre du genre humain par leurs ruautés.

Il faut encore remarquer que les habitans l'un pays ont toujours de l'inclination pour eurs anciens maîtres: qu'ils les regrettent & es reclament ſans ceſſe, ce qui eſt très à raindre pour le Prince nouvellement étali, s'il ne s'étudie pas avec ſageſſe à leur en ter les occaſions, en évitant d'y introduire es nouveautés qui ſuivent ordinairement es mutations : chaque nation ayant ſes naximes.

C'eſt pourquoi Licurgue abhorroit les trangers, & diſoit que leur fréquentation orrompoit les bonnes mœurs des peuples, c les habituoit aux coutumes étrangeres. On peut ajouter à l'idée de ce légiſlateur 'exemple des Zanchéens pour avoir reçu les amiens dans leur ville, & celui des Amhipolites pour avoir donné entrée aux Caledoniens. Il eſt très-certain, dit Orophane, ue toutes les fois qu'il arrive des changenens dans un Etat, c'eſt alors que chacun e remue, que les grands coups ſe donnent le toutes parts; & que les traverſes que les

ennemis ont coutume de cauſer à un nouveau Prince, ſoit par crainte, ou par envie de ſon agrandiſſement, ſont d'autant plus aiſées, que tout nouvel établiſſement eſt facile à troubler & à bouleverſer.

C'eſt pourquoi je voudrois, ajouta Orſame, que tous les Princes nouvellement inſtalés, ſuiviſſent les maximes preſcrites par Thélamont, & profitaſſent des fameux exemples qu'il a raportés, pour ne point faire de nouvelles entrepriſes, qu'ils ne fuſſent parfaitement aſſurés du cœur de leurs ſujets.

Le principal égard que doit avoir un Prince nouvellement établi, reprit Thélamont, eſt l'opinion qu'il donne de lui à ſon entrée; la premiere idée étant toujours la plus frapante, celle qu'on ſe forme de lui à ſon avénement ne s'effaçant jamais, quoi qu'il puiſſe faire dans la ſuite, parce que les hommes remarquent bien plus particuliérement les choſes dans leur commencement, ſoit qu'ils les voient, ou qu'ils en entendent parler, les tenant pour connues & pour certaines, ſans prendre la peine de s'en informer, ou d'aprofondir la vérité. Si la premiere démarche d'un particulier dans le monde décide ſouvent de ſa réputation, de quelle conſéquence n'eſt-elle pas aux Souverains, ſur les actions deſquels tous les yeux ſont attachés? Il y a pluſieurs vertus de qui la réputation peut acquérir l'eſtime & l'amour des nouveaux ſujets, l'affabilité, la juſtice, la clémence & la généroſité; mais le moyen le plus ſûr pour gagner le cœur de

tous les peuples, c'eſt de laiſſer les choſes dans l'état où on les trouve au commencement, & de ne rien innover. Comines remarque que Louis XI, ce grand & fameux politique, fit une faute lorſqu'il parvint à la couronne, dont il eut ſujet de ſe repentir, en chaſſant des charges & des emplois tous les vieux ſerviteurs de Charles VII ſon pere, en introduiſant de nouveaux impôts, abrogeant les privileges, & en détruiſant les anciens uſages, pour en établir de nouveaux.

Alexandre le Grand, après la mort de Philippe ſon pere, déchargea ſon peuple de toutes ſortes d'impoſitions; ce qui lui attira l'amour des Macédoniens & l'eſtime de ſes voiſins. Après la mort d'Antonius, l'Empereur Macrénus, qui lui ſuccéda, pour s'inſinuer dans les bonnes graces des Romains, proteſta en plein Sénat qu'il avoit réſolu de ne jamais rien faire d'important ſans leur avis, de ſe ſervir de leur autorité & de leur conſeil dans l'adminiſtration de la République; & leur offrit de remettre même ſon pouvoir entre leurs mains, s'ils le jugeoient avantageux au bien public. Il eſt vrai que naturellement les hommes ſont amateurs de la nouveauté; cependant, en matiere de coutume, rien ne les offenſe davantage, l'habitude étant une ſeconde nature; & comme il n'eſt pas ſenſé de croire pouvoir changer ou rompre le naturel, il ne l'eſt pas non plus de penſer, que quoique l'on voie de la défectuoſité dans une loi ou dans une coutume, il faille y toucher; parce qu'il faut craindre d'effaroucher le peuple qui ne

regarde jamais ce qu'il devroit faire, mais ce qu'il eſt accoutumé de faire, participant en cela à la ſimplicité de la colombe, qui, pour le moindre changement qu'elle aperçoit dans ſa retraite ordinaire, s'enfuit & l'abandonne.

Saint Auguſtin dit qu'il faut tenir pour indifférent d'obſerver ce qui n'eſt pas contraire à la foi & aux bonnes mœurs, afin d'entretenir amitié & correſpondance avec qui on eſt obligé de vivre, & s'accommoder à leurs coutumes, dans la crainte de les ſcandaliſer. L'introduction des nouvelles loix & l'abolition des anciennes étoit ſi odieuſe autrefois, que ceux de Locres, ne pouvant ſouffrir ni l'une, ni l'autre, n'en abrogeoient jamais aucune, qu'elle ne s'éteignît d'elle-même par la longueur du tems, & ne permettoient à perſonne d'en propoſer de nouvelles, qu'à condition qu'on la viendroit expoſer avec une corde au cou, pour être étranglé en cas que l'on ne prouvât pas par de ſolides raiſons qu'elle étoit utile au bien public.

Tous les hommes ont tant de zele pour leurs anciennes coutumes, qu'ils combattent pour les maintenir, comme s'il s'agiſſoit de défendre leurs murailles, & ſont prêts à mourir plutôt que de voir introduire des loix étrangeres. Combien de rebellions, de maſſacres & d'affreuſes ſéditions pourroit-on citer, qui n'ont été cauſées que par le changement des loix & des coutumes.

Ce fut pour un pareil ſujet que les Juifs ſe mutinerent contre Hérode leur Roi. Les

Scythes tuerent leur Monarque, parce qu'il vouloit vivre à la maniere des Grecs. Le Prince Anacharſis le Scythe, ce ſavant & âge philoſophe, fut tué par ſon propre frere pour la même choſe. Alexandre le Grand, tout aimé qu'il étoit, courut riſque d'être maſſacré par ſes propres ſoldats, pour s'être vêtu à la perſienne & en avoir affecté les façons. Agis, Roi de Lacédémone, mit toute la République en combuſtion, pour avoir voulu faire revivre les loix de Licurgue, & perdit lui-même la vie. Et ce n'eſt qu'au changement des loix qu'on a attribué la tyrannie de Marius & de Sylla.

L'habitude des peuples, dit alors Uranie, va ſi loin, qu'elle s'étend même ſur les perſonnes. Souvent un Prince ſera bien ou mal reçu de ſes nouveaux ſujets, parce qu'il aura un tel nom, qu'il ſera fils d'un tel, ou qu'il ſera ſorti d'une telle maiſon. Quoique Cambyſe fût cruel & farouche, ſes vices furent tolérés, parce qu'il étoit fils de Cyrus; & ceux qui avoient le nez aquilin, comme ce grand Prince, étoient conſidérés dans toute la Perſe.

Après la mort d'Auguſte, ajouta Florinde, Tibere fut jugé digne de lui ſuccéder, ayant l'âge compétent & de la valeur; cependant parmi le peuple & dans le Sénat, il y avoit des mécontens, qui diſoient qu'il ne devoit pas être Empereur, parce qu'étant de la famille Claudienne, encline à la cruauté, il y ſeroit porté comme elle. Le nom de Tarquin, dit Félicie, fut ſi odieux aux Romains, que Tarquinius Collatinus fut obligé de ſe

démettre du Conſulat, parce que ſon nom déplaiſoit au peuple, quoiqu'il eût été un de ſes plus forts apuis pour chaſſer les Tarquins.

L'opinion des peuples ſur ce ſujet eſt de tous les tems, dit Alphonſe; ils croient qu'un homme, ſorti d'une famille, en a les inclinations, quoique l'on voie ſouvent le contraire. Les Romains ſe réjouiſſoient avec leurs voiſins, d'avoir pour Roi Ancus-Marius, dans l'eſpoir qu'il reſſembleroit à ſon ayeul Numa; & croyant que le même bonheur, ou le même malheur, accompagne tous ceux d'une famille, ils eurent de la peine à envoyer Scipion en Eſpagne, & à le faire Gouverneur de cette province, parce que ſon pere & ſon oncle y étoient morts en cette qualité.

Je crois, dit alors Camille avec ſon enjouement ordinaire, que vous avez pris notre apartement pour le cabinet des livres, par les belles choſes que vous y venez de dire; je vous avouerai ingénuement que j'ai craint de ne me pas amuſer, lorſque j'ai vu tourner la converſation ſur une matiere auſſi grave. Cependant je m'y ſuis intéreſſée, comme ſi on m'avoit raconté une hiſtoire qui fût à la portée de mon génie; & il me ſemble que je gouvernerois parfaitement un Etat après ce que je viens d'entendre. Hé bien, dit Uranie en ſouriant, pour nous conſoler de ne pouvoir régir des provinces, faiſant de nos cœurs un Empire, n'y introduiſons jamais de nouvelles loix, reſpectons leurs premieres coutumes, laiſſons-leur l'an-

cien uſage de conſtance & de fidélité, & nous pourrons nous vanter d'avoir régné avec autant de gloire que les plus grands Monarques.

Cette façon de gouverner, dit Thélamont, nous eſt trop avantageuſe pour que nous puiſſions nous y opoſer, & je puis vous proteſter que vous ne trouverez que des ſujets ſoumis à vos loix.

Tous les hommes aplaudirent au diſcours de Thélamont; & il ſe trouva qu'une converſation, qui n'avoit roulé d'abord que ſur une matiere des plus ſérieuſes, devint dans la ſuite le ſujet de la plus délicate galanterie. Cette tendre allégorie ne fut interrompue que par l'avertiſſement que l'on vint donner de ſe mettre à table. Auſſi-tôt que l'on eut dîné, on ſe rendit dans la bibliotheque. C'eſt ici, dit Alphonſe, que la belle Camille veut qu'on traite les matieres ſérieuſes & politiques: ainſi pour ſa ſatisfaction je vais ouvrir la converſation par une aventure que j'ai apriſe à Rome, & qui ſervira encore à prouver le peu de bon ſens qu'il y a dans toutes les héréſies.

Joſeph Bory, natif de Milan, étoit un homme d'un eſprit vif & pénétrant, qui ayant pouſſé les études auſſi loin qu'il le falloit pour être des plus ſavans, & qui s'étant attaché à la médecine & à la chymie ſe ſeroit acquis une haute réputation, ſi ſon libertinage & ſes débauches ne l'euſſent fait méſeſtimer, & ne l'euſſent rendu le mépris de tous les honnêtes gens. L'indignation qu'il s'attira l'obligea à diſparoître de Milan, ſans

que l'on pût ſavoir pendant un an entier ce qu'il étoit devenu. Cette longue abſence le fit croire mort ou perdu, lorſqu'on le vit reparoître, mais ſi fort changé à ſon avantage, que tout le monde en fut ſurpris. Son air étoit ſage, modeſte & humilié. Il ne fréquentoit que les égliſes, les hôpitaux & les priſons. Cette pieuſe conduite, jointe à ſon air pénitent, perſuada aiſément qu'il étoit converti, & lui rendit l'eſtime de tout le monde. Et comme il avoit un intérêt ſecret, qui le portoit à examiner avec ſoin les idées qu'on avoit de lui, il s'aperçut bientôt que les aparences de dévotion effaçoient les déportemens de ſa vie paſſée. Il s'attacha à voir des malades, ſur leſquels pluſieurs de ſes remedes ayant réuſſi, ſa réputation augmenta ſi bien, que l'Archevêque de Milan prit de l'amitié pour lui, & lui donna des lettres de recommandation pour Rome, où il vouloit aller.

Bory y continua quelque tems cette piété aparente; & comme les lettres de l'Archevêque de Milan & ſa qualité de Médecin lui donnoient entrée dans les plus conſidérables maiſons, il devint dans peu en grande conſidération parmi le peuple. Lorſqu'il ſe crut établi dans tous les eſprits, il commença à inſinuer en ſecret à quelques-uns une partie de ſes rêveries, dont la principale étoit, qu'il étoit lui-même le Saint-Eſprit incarné dans ſa perſonne, pour ſoutenir & réparer la premiere rédemption du monde, le prix du ſang répandu par la ſeconde perſonne de la Trinité, s'étant entiérement négligé &

perdu, & qu'il alloit dans peu former une nouvelle égliſe d'ames choiſies, qui feroient éclater la premiere innocence des élus. Il donnoit à ſes ſectaires les noms de *Raiſonnables* & d'*Evangéliſtes*, impoſant les mains à ceux qui témoignoient être perſuadés de ſes diſcours, les aſſurant qu'ils recevroient ce Saint-Eſprit, c'eſt-à-dire, un écoulement & une participation, & lui-même par cette impoſition.

Il eſt incroyable les effets que produiſirent toutes ces chimeres dans Rome & aux environs. Le nombre des ſectaires devint ſi conſidérable, que la cabale fut découverte. Bory prit la fuite des premiers, retourna à Milan, où il ſéduiſit encore pluſieurs perſonnes. Mais les aſſemblées nocturnes de ceux qui ſuivirent ſa ſecte, ayant fait du bruit, & quelques-uns d'entr'eux ayant été mis en priſon, & ayant apris les ſecrets de la cabale, Bory prit de nouveau la fuite.

Il paſſa à Inſpruck, à Strasbourg & en Hollande, où ayant demeuré quelque tems à Amſterdam, la crainte le fit pouſſer juſqu'à Hambourg, répandant toujours dans ſa route ſes rêveries. Et choſe ſinguliere, c'eſt qu'il trouva par-tout des eſprits aſſez foibles pour donner dans ſes erreurs, ſurtout dans les pays proteſtans, où il fit des progrès ſi conſidérables, que ni les Magiſtrats ni les ſoins des Miniſtres n'ont pu la diſſiper, même juſqu'aujourd'hui.

De-là il paſſa en Danemarck, où il exerça la médecine avec ſuccès, ſe mêlant auſſi de la chymie. Sa réputation y devint ſi grande,

que Fréderic III, Roi de Danemarck, voulut le connoître; & il s'inſinua ſi bien dans ſon eſprit, qu'il eut l'art de lui perſuader de lui fournir de l'argent pour travailler au grand œuvre de la pierre philoſophale. Cet impoſteur amuſa ce Prince juſqu'à la mort; cette perte fut pour lui un coup de foudre. Cet apui lui ayant manqué, il paſſa à Vienne, où il fut reconnu & arrêté par les ſoins du Nonce, qui le livra au Pape, qui le demanda avec de grandes inſtances, mais ſous la promeſſe qu'exigea l'Empereur, qu'on ne le feroit point mourir.

Il fut mené à Rome, & mis dans les priſons de l'Inquiſition, d'où il n'eſt ſorti qu'une fois pour voir le Maréchal d'Etrées, Ambaſſadeur de France, qui obtint du Pape qu'on le lui ameneroit, pour avoir ſon avis ſur une maladie qu'il avoit alors, & dont la guériſon fut effectivement attribuée à ſes remedes. Après quoi il retourna pour jamais dans ſa triſte retraite.

C'eſt ainſi que l'héréſiarque Bory débita ſes folies, & qu'il trouva d'autres fous qui s'en laiſſerent perſuader, dont la maladie & les déſordres n'étant que dans l'imagination, il fut condamné à une priſon perpétuelle, où, en vieilliſſant, il a eu tout le tems de ſe déſabuſer & de ſe repentir de ſes ridicules erreurs.

Il faut être véritablement bien fou, dit alors Julie, pour donner dans de pareilles idées; & cette aventure, en nous prouvant combien toutes les héréſies ſont dangereuſes, nous prouve auſſi la foibleſſe de l'eſprit hu-

main. Jugez par-là, ajouta Camille, du progrès que font les erreurs où il y a quelqu'aparence de bon ſens ; puiſque celle-ci, où il n'y en a pas ſeulement l'ombre, a trouvé des partiſans. Pour moi, dit Florinde, je ne ſaurois comprendre comment on peut changer de religion, ni même en altérer les principes.

Vous trouvez donc étrange, répondit Félicie, qu'un proteſtant ſe faſſe catholique, qu'un muſulman abjure Mahomet, & qu'un juif ſe faſſe chrétien. Ce n'eſt pas cela que j'entends, reprit Florinde. Comme je compte tous ceux que vous venez de nommer dans la mauvaiſe voie, je loue leur changement, bien loin de le blâmer, mais je ne puis ſouffrir qu'un catholique ſe faſſe proteſtant ou turc. Si la belle Camille, dit alors Julie, n'avoit pas établi que l'on doit ne traiter que des matieres graves & ſavantes dans ce cabinet, je pourrois raconter à la compagnie une hiſtoire arrivée daus le milieu du dernier ſiecle, qui prouveroit à Florinde qu'il eſt des occaſions qui contraignent ſouvent à changer de religion malgré ſoi. Mais, répondit agréablement Camille, je n'ai pas fait une loi de mon ſentiment, & je crois qu'il n'en eſt point qu'on ne dût enfreindre pour avoir le plaiſir de vous entendre.

Nous avons aſſez parlé politique ce matin, ajouta Uranie, pour mêler quelque galanterie dans notre converſation. Auſſibien la charmante Julie n'a point encore ſubi nos regles, & cette occaſion ſe préſente à propos pour elle, & pour notre ſatisfaction.

Je ſouhaite, répondit-elle, vous en donner autant que vous l'eſpérez; & je vous avouerai que ſi les aventures que je vais vous dire ne vous font pas plaiſir, il faudra que ce ſoit ma faute, puiſque d'elles-mêmes elles ſont intéreſſantes. Alors voyant qu'on attendoit qu'elle commençât, elle reprit ainſi la parole.

HISTOIRE de Gaſan.

L'Amour dans tous les pays & dans tous les âges a cauſé des événemens ſi ſinguliers, que l'on n'aura point de peine à croire ceux que je vais raconter. Un Gentilhomme de la ville de Toulon, nommé Gaſan, âgé de vingt ans, cadet d'une ancienne famille, né avec très-peu de bien, mais d'un eſprit ſi cultivé, & ſi bien fait de ſa perſonne, que l'on oublioit en le voyant que la fortune ne lui étoit pas favorable; ou ſi l'on s'en ſouvenoit, ce n'étoit que pour la lui ſouhaiter telle qu'il la méritoit. Indépendamment de tous les exercices du corps, dans leſquels il excelloit, il poſſédoit encore toutes les ſciences qui apartiennent à l'eſprit, & s'étoit particuliérement attaché à l'art de la navigation, où il étoit des plus habiles.

Comme il vouloit réparer par ſon génie ce qui manquoit à ſa fortune, il n'avoit voulu rien négliger de tout ce qui pouvoit lui en acquérir un jour avec gloire, ſelon les occaſions qui s'en préſenteroient. Un mérite ſi extraordinaire dans un jeune homme,

le

e rendit bientôt l'amour de tous ceux qui le connoiſſoient! Chacun cherchoit à ſe l'attirer, & il n'y avoit point de famille dans Toulon qui ne jettât les yeux ſur lui : mais ſon deſtin le porta à prendre plus d'inclination pour la maiſon d'un fameux négociant de Marſeille, qui avoit un magaſin à Toulon, & qui y étoit alors. Il s'apelloit Maſodier, homme d'eſprit, habile dans le négoce, & très-riche. Il trouva à Gaſan tant de mérite, & une ſi forte inclination pour la navigation, qu'il lui conſeilla d'aller demeurer à Marſeille, où il trouveroit à s'inſtruire, & même à s'intéreſſer dans quelques navires, lui offrant ſa maiſon & ſon crédit. La propoſition étoit trop avantageuſe pour que Gaſan la refuſât; ainſi il partit avec Maſodier pour Marſeille, où ils arriverent le lendemain de leur départ. Maſodier lui tint parole, le logea chez lui, & le préſenta à ſa femme & à ſa fille, comme un homme qu'il aimoit infiniment.

La bonne mine de Gaſan, ſon eſprit & la grace qui accompagnoit toutes ſes actions, les prévinrent d'abord en ſa faveur. Mais, quelle que fût cette prévention, elle ne put l'emporter ſur les ſentimens que lui inſpira la beauté de la jeune Maſodier. Irene étoit une brune âgée de quatorze à quinze ans, de qui les traits réguliers, fins & délicats étoient accompagnés d'un air vif, tendre & ſpirituel, qui la rendoient maîtreſſe de tous les cœurs à la premiere vue.

Gaſan l'éprouva ſur le champ, & il eut beſoin de tout ſon eſprit pour cacher le trou-

ble que l'admiration avoit jetté dans ſon ame. Il la tourna en ſimple galanterie, en félicitant Maſodier d'avoir une auſſi charmante fille, & ſur le danger où il l'expoſoit en le logeant chez lui. Le pere & la mere répondirent à ce compliment ſur le même ton; mais Irene, inſtruite par ſon propre penchant, connut l'effet que ſes charmes avoient produit: & s'aplaudiſſant d'une conquête qu'elle trouvoit digne d'elle, elle ne ſongea point à ſe garantir des traits d'une paſſion dont elle ignoroit les plaiſirs & les maux. Elle ne s'attacha qu'à renfermer dans ſon cœur la joie qu'elle reſſentoit d'avoir ſu plaire à une homme qu'elle trouvoit infiniment aimable.

Ainſi cette premiere entrevue ſe paſſa dans une mutuelle contrainte. Cependant Maſodier établit Gaſan chez lui comme ſon fils. La liberté qu'il avoit de voir & d'entretenir Irene à toutes les heures du jour, lui faiſant reconnoître en elle autant d'eſprit & de ſageſſe qu'elle avoit de beauté, ſon amour en prit de nouvelles forces, & cette heureuſe ſympathie qui fait unir les cœurs, ſans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes, les entraîna ſi bien l'un vers l'autre, que ſans ſe dire qu'ils s'aimoient, ils ſe le juroient à chaque inſtant. Les véritables paſſions n'ont pas beſoin de l'arrangement des paroles; elles trouvent dans elles-mêmes les expreſſions qui manquent au langage pour expliquer leur violence. Un regard, un ſouris en dit bien ſouvent plus que les termes les mieux choiſis. Le ſilence régnoit entre ces deux amans.

rene l'obſervoit par principe d'innocence & de timidité : Gaſan la regardoit par crainte & par reſpect. Mais leurs yeux ignorant ces froids devoirs, ſe tenoient des converſations ſi intéreſſantes, & ils s'entendoient ſi parfaitement, qu'il ſembloit que l'uſage de la voix leur étoit inutile, ou qu'il eût diminué la force de leurs entretiens.

Cette douce intelligence ayant inſtruit Gaſan de ſon bonheur, il redoubla ſes ſoins, que la jeune Irene recevoit toujours avec une tendre complaiſance. Cependant l'amoureux Gaſan ne ſe put croire parfaitement heureux, qu'il ne ſe fût expliqué plus ouvertement. Il en cherchoit une occaſion favorable, lorſque Maſodier le mena avec ſa famille & pluſieurs de ſes amis, dans une de ces aimables baſtides, dont le territoire de Marſeille eſt rempli, où il les voulut régaler. Les charmes de la campagne ne ſont pas des remedes contre l'amour, ils ne ſervent qu'à l'augmenter & à l'entretenir. Ce beau lieu rendit Irene plus tendre, détermina Gaſan à lui découvrir des feux qu'il ne pouvoit plus cacher. Dans cette penſée, s'étant allé promener ſeul, ſes pas le conduiſirent dans un cabinet de jaſmins, dont ce pays abonde, où s'étant aſſis ſur un lit de gazon, il tira ſes tablettes, réſolu d'écrire à Irene ce que ſes yeux ſeuls avoient oſé lui dire. Lorſqu'il eut fini un ouvrage ſi intéreſſant pour ſon cœur, il ſongea par quel moyen il pourroit lui faire recevoir ſa lettre ſans riſque. Et comme l'imagination des amans ſe promene ſans ceſſe ſur les objets

qui les flattent ou qui les troublent, la ſienne ſe forma cent idées différentes ſur la réception qu'Irene feroit à cette déclaration ; & ſa rêverie l'emporta ſi loin, & devint ſi profonde, que le ſommeil s'empara de ſes ſens ſans qu'il s'en aperçût.

Il faiſoit trop l'agrément des compagnies où il ſe trouvoit, pour qu'on ne s'aperçût pas de ſon abſence. Maſodier le fit chercher avec empreſſement, ſans qu'on pût le trouver. Mais Irene, plus intéreſſée que les autres à cette recherche, fit tant de tours, qu'elle le découvrit endormi dans le cabinet de jaſmins. Elle aperçut auſſi-tôt les tablettes ouvertes tombées à côté de lui : une tendre curioſité la contraignit à les prendre ; elle s'en ſaiſit, & ſe retira ſans faire de bruit. Lorſqu'elle fut en lieu où perſonne ne pouvoit la voir, elle ouvrit les tablettes avec empreſſement, & y trouvant quelque choſe d'écrit, elle lut ces paroles.

A l'adorable Irene.

Mes yeux vous parlent tous les jours, belle Irene, les vôtres me répondent. Mais que je crains de mal expliquer leur langage, & que vous n'entendiez pas celui des miens. Je vous adore : vous me marquez de la bonté ; cependant je ne puis être heureux que votre bouche n'ait ſecondé vos regards, & n'ait aprouvé l'ardeur dont vous embraſez le fidele Gaſan.

Irene rougit plus d'une fois en faiſant cette lecture ; mais elle ne put être fâchée de

'avoir faite, & rendit graces au ciel d'avoir été la premiere au cabinet de jaſmins. Elle ferra les tablettes, & rejoignit la compagnie. Cependant Gaſan s'étant éveillé, & ſe ſouvenant de ce qu'il avoit écrit, fut extrêmement affligé de ne pas trouver ſes tablettes. Il les chercha avec ſoin; mais voyant que ſa recherche étoit inutile, il ſe réſolut à reparoître & à examiner avec attention ceux de la compagnie qui pouvoient lui avoir fait un vol ſi dangereux, craignant fort que ce ne fût Maſodier lui-même.

Tout le monde fut charmé de le revoir; & après avoir eſſuyé quelque raillerie ſur ſa petite abſence, il chercha dans les yeux de chacun celui dont il avoit ſujet de craindre l'indiſcrétion. Mais perſonne ne lui paroiſſant donner nulle marque de l'avoir trouvé endormi, il jetta les yeux ſur Irene; & rencontrant les ſiens, elle rougit ſi extraordinairement, qu'il ne douta plus que ce ne fût elle qui eût les tablettes. Perſuadé de cette vérité, il la regarda avec une ſoumiſſion ſi tendre & ſi perſuaſive, qu'elle ne put ſe réſoudre à le laiſſer dans l'inquiétude où il paroiſſoit. Et s'en étant aprochée, feignant de lui montrer une boîte à portrait d'une Dame de ſa compagnie: Soyez plus prudent une autre fois, lui dit-elle, & n'eſpérez pas toujours trouver des confidens auſſi diſcrets.

Elle s'éloigna après ces mots, & Gaſan content de ne s'être pas trompé, le fut encore davantage, de ne remarquer ni mépris ni colere dans la charmante Irene.

Sur le ſoir tout le monde revint à Mar-

ſeille, où les amans n'ayant pû trouver l'occaſion de ſe parler du reſte de la ſoirée, furent contraints d'attendre au lendemain. Ils paſſerent une nuit entremêlée d'inquiétude, d'eſpérance & de crainte. Ils ne furent pas les ſeuls de qui le repos fut troublé : la mere d'Irene n'eut pas un ſommeil plus tranquille. C'étoit de ces femmes qui joignoient les ſentimens à la force de l'eſprit. Elle aimoit tendrement Irene : elle en connoiſſoit tout le mérite, & elle ne lui ſouhaitoit pour époux qu'un homme qui le ſût connoître comme elle. Gaſan lui paroiſſoit être tel qu'elle le deſiroit, & ſa pénétration l'ayant fait appercevoir de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ces jeunes amans, elle ne penſoit qu'aux moyens de porter Maſodier à conſentir à leur union, ſachant parfaitement que le peu de bien de Gaſan y mettroit un obſtacle, qu'elle auroit de la peine à lever. Son ame, qui étoit grande & généreuſe, lui faiſoit enviſager le mérite & la naiſſance comme des choſes ſuffiſantes pour le bonheur de ſa fille, puiſqu'elle étoit née avec une fortune aſſez brillante pour la pouvoir partager avec un époux. Mais elle craignoit que le ſien ne regardât ce mariage avec d'autres yeux ; & c'eſt ce qui lui faiſoit employer les jours & les nuits à chercher des expédiens à ſon deſſein. Irene & Gaſan ignoroient ce qui ſe paſſoit dans le cœur de cette tendre mere ; & la crainte qui accompagne toujours l'amour, la leur faiſoit mettre au nombre de ceux à qui ils devoient cacher l'ardeur qui les conſumoit. A peine la jeune Irene fut-elle

viſible, que Gaſan chercha l'occaſion de l'entretenir en particulier. Comme elle ne l'évitoit pas, il en ſaiſit bientôt une qui lui parut favorable. Ils étoient l'un & l'autre dans l'apartement de Madame Maſodier, qui, feignant d'avoir quelques lettres à écrire, paſſa dans ſon cabinet, & les laiſſa ſeuls. Gaſan, profitant de cet heureux moment, ſe jetta aux pieds d'Irene. Vous voyez, lui dit-il, l'homme du monde le plus amoureux, & en même tems le plus à plaindre, ſi vous n'aprouvez pas la réſolution que j'ai priſe de vous demander en mariage. Car enfin, belle Irene, je mourrois de déſeſpoir, ſi vous pouviez penſer que j'ai oſé vous adorer, ſans ſonger à m'unir à vous pour jamais. Parlez, charmante Irene, les momens nous ſont chers; décidez du deſtin d'un homme, dont la vie dépend abſolument de votre arrêt.

Gaſan parloit avec tant d'amour & de vivacité, qu'Irene ne put douter de ſa ſincérité. Son action l'avoit troublée: peu accoutumée à ce qu'elle ſentoit & à ce qu'elle entendoit, elle étoit demeurée quelque tems interdite; mais s'étant remiſe tandis que Gaſan parloit: je n'ai point encore apris à feindre, ui répondit-elle; mes ſentimens me ſemblent trop innocens pour vous les taire, & es vôtres m'honorent aſſez pour y devoir épondre. Votre mérite m'eſt connu, mon œur n'eſt point inſenſible aux marques de otrè tendreſſe; & ſi vous pouvez m'obtenir le mon pere, je ferai tout mon bonheur de non obéiſſance; mais auſſi n'eſpérez pas

pere & de véritable ami ; mais pour Irene, n'y pensez jamais.

Un coup de foudre & ce discours furent la même chose pour Gasan. Il étoit dans une si terrible confusion, qu'il ne put gagner sur lui d'interrompre Masodier. Enfin, revenant à lui, & se trouvant vivement offensé d'un refus si méprisant : Je croyois, lui répondit-il, que ma naissance, accompagnée des talens nécessaires pour acquérir les biens que vous estimez tant, me rendroient digne d'être votre gendre ; & quoique, selon moi, il n'y ait point d'homme qui puisse mériter Irene, je me flattois que, si elle devoit être un jour le partage du plus tendre & du plus fidele, le choix pourroit tomber sur moi.

Je sais votre naissance, reprit Masodier, & que votre demande honore ma famille ; mais ma fille n'est point destinée au plus considérable, mais au plus riche. Une réponse aussi seche, & des sentimens de cette nature dans un homme que Gasan respectoit comme le pere de tout ce qu'il aimoit, l'indignerent si fort, qu'il sortit sans lui répondre, dans la crainte de se laisser emporter à son ressentiment. Il courut chercher la mere d'Irene, dans le sein de laquelle il épancha une partie de sa douleur. Elle en fut vivement touchée, & quoiqu'elle eût bien pensé que son époux feroit quelque difficulté, elle n'avoit pas cru que l'obstacle fût sans remede. Elle consola Gasan le mieux qu'il lui fut possible, & lui promit de ne rien épargner pour faire changer son époux, & le quitta dans l'intention d'y travailler avec empressement.

Le malheureux Gaſan prit ce moment pour entretenir Irene, qui ſe promenoit dans une galerie, en attendant avec une tendre impatience le deſtin qu'on lui préparoit. Auſſi-tôt qu'elle le vit arriver, elle s'avança à lui pour s'en éclaircir ; mais elle le trouva ſi changé, qu'elle comprit tout ſon malheur. Je lis ſur votre viſage, lui dit-elle, ce que vous avez à m'annoncer. A ces mots le ſien ſe couvrit de larmes. Gaſan ſe jetta à ſes pieds, & prenant une de ſes mains, il y attacha ſa bouche avec une ardeur ſi forte, mêlée de déſeſpoir, qu'il ſembloit dire par cette action, qu'il vouloit expirer de douleur en cet état.

Ce ſpectacle eût attendri l'ame la plus barbare. Irene ne connut bien l'étendue de la tendreſſe qu'en ce fatal moment ; elle s'étoit flattée d'avoir aſſez de fermeté pour oublier Gaſan, ſi ſon pere ne lui étoit pas favorable ; mais elle ſentit alors que les loix de l'obéiſſance & du devoir ſont de foibles barrieres pour des cœurs que l'amour unit par l'eſtime & la connoiſſance du vrai mérite.

Enfin Gaſan lui ayant apris la converſation qu'il venoit d'avoir avec Maſodier : Vous voyez, continua-t-il, que c'eſt à mon peu de fortune que je dois un pareil refus ; mais j'atteſte ici tout ce que j'ai de plus cher, que ſi mon déſeſpoir me laiſſe la vie, j'en abrégerai plutôt moi-même le cours, où je la rendrai ſi brillante & ſi glorieuſe, que l'on connoîtra quelque jour que l'amoureux Gaſan étoit ſeul digne de poſſéder la charmante Irene.

Ces paroles firent revenir Irene comme d'un profond assoupissement. Son courage se ranima, & se reculant de quelques pas : Oui, Gasan, lui dit-elle, vivez pour m'aimer & pour m'unir à vous. Contraignez la fortune à vous rendre justice, puisqu'il en faut auprès de mon pere pour m'obtenir ; & je vous promets d'attendre les effets que votre mérite doit produire par-tout où vous serez connu, & de ne m'engager jamais, que votre oubli ou votre changement ne m'y contraigne.

Une si tendre assurance donna à Gasan autant de joie qu'il étoit capable d'en prendre en ce moment. Il jura à Irene une fidélité inviolable, & tira d'elle toutes les marques de tendresse que son devoir & sa vertu lui pouvoit permettre de donner ; & ils se séparerent, ne voulant pas que Masodier les surprît ensemble. Irene rentra dans son appartement, l'ame pénétrée de la plus vive douleur. Cependant Madame Masodier, qui aimoit sa charmante fille autant qu'elle méritoit de l'être, & qui avoit pénétré toute sa tendresse pour Gasan, tenta mille différens moyens pour porter son époux à leur hymen. Elle employa les prieres & les larmes, & ne négligea rien du pouvoir que les femmes ont ordinairement sur le cœur de leurs maris, sans que Masodier sentît ébranler le sien. Il fut inflexible, & lui ordonna de dire à Gasan de chercher dans Marseille une autre maison que la sienne, ne pouvant plus le loger chez lui avec bienséance.

Quelque cruel que parût ce commande-

ment, il fallut y ſouſcrire; & Madame Maſodier fut obligée de l'exécuter dans le même moment. Vous pouvez juger du déſeſpoir de Gaſan. Aſſuré du cœur de ſa maîtreſſe, du ſuffrage de ſa mere, & comptant ſur ſa naiſſance, il s'étoit attendu à des incidens bien différens. Il ſe voyoit rebuté avec mépris d'un négociant, riche à la vérité, mais qui n'avoit que ſa haute fortune pour dignité, dans le tems qu'il avoit refuſé, pour s'attacher à lui, les familles les plus conſidérables de Toulon, qui recherchoient à l'envi ſon amitié. Il falloit qu'il eût autant d'amour qu'il en reſſentoit pour Irene, pour ne ſe pas porter aux dernieres extrêmités contre ce pere ambitieux; mais cette ardente paſſion le retint. Et pour ne pas ſortir des bornes qu'elle lui preſcrivoit, il prit congé d'Irene & de ſa mere ſans voir Maſodier. Les deux amans trouverent le moyen de s'entretenir encore ſecrettement, & ne ſe ſéparerent qu'après s'être juré une ardeur éternelle, & s'être donné des facilités pour s'écrire ſans danger. Cette derniere entrevue redoubla ſi cruellement le déſeſpoir de Gaſan, qu'en ſortant de chez Maſodier, il conduiſit ſes pas au hazard & ſans deſſein; & ſa rêverie ne le quitta qu'à la vue d'un de ſes amis qui ſortoit de chez l'Ambaſſadeur de France, qui étoit venu à Marſeille pour s'embarquer pour Conſtantinople, où s'adreſſoit ſon ambaſſade. Il trouva Gaſan dans un état ſi différent de celui où il avoit accoutumé d'être, qu'il lui demanda avec vivacité la cauſe de ce changement; & comme les

grandes douleurs ne trouvent du ſoulagement qu'en ſe partageant, Gaſan rempli de la ſienne, ſaiſit avec avidité l'occaſion d'en parler. Il raconta à ſon ami ſon aventure en des termes ſi touchans, qu'il n'eut pas de peine à lui perſuader l'excès de ſon amour pour Irene. Cet ami, qui étoit homme d'eſprit & de mérite, entra d'abord dans ſes ſentimens, le plaignit & le conſola. Enſuite voyant que ſes diſcours calmoient un peu ſon ame, il lui dit qu'aux grands maux il falloit auſſi de grands remedes, qu'il devoit ſonger qu'il étoit d'une naiſſance à ne pas vivre comme un ſimple particulier, qu'avant que de s'engager par les nœuds de l'hymen, il devoit s'occuper à faire quelque choſe qui le mît en paſſe d'arriver par degrès à la fortune qui lui manquoit; qu'un homme de ſon âge & de ſon mérite ne pouvoit ſans rougir paſſer ſa vie aux pieds d'une femme, & que s'il vouloit ſuivre ſon avis, il lui donneroit un moyen preſque certain d'un établiſſement honorable, que l'Ambaſſadeur de France pour la Cour Ottomane devoit s'embarquer dans peu de jours, qu'il lui feroit avoir près de lui de fortes recommandations, qu'il lui conſeilloit de partir avec lui, & qu'il ne doutoit point que par ſon eſprit, ſa ſcience & ſes talens il ne s'en fît connoître & aimer, de façon à lui procurer des emplois avantageux; que ce voyage le diſſiperoit, & le guériroit, peut-être, d'un amour qui étoit ſur le point de le perdre. Gaſan écouta tout ce diſcours avec attention, la propoſition lui parut avantageu-

ſe; & ayant fait toutes ſes réflexions en un moment, ſans s'amuſer à combattre la derniere penſée de ſon ami, il le remercia & le pria d'effectuer ce qu'il venoit de lui promettre.

Il voulut s'en aquitter à l'heure même, en le menant chez l'Ambaſſadeur : il y conſentit ; & comme ce Gentilhomme étoit fort connu de lui, ils en furent reçus avec agrément. L'air noble & aiſé de Gaſan lui plut d'abord, & il parut charmé de l'envie qu'il lui marqua d'avoir l'honneur de l'accompagner à Conſtantinople. Et comme ſon ami s'empreſſoit pour aſſurer l'Ambaſſadeur qu'il auroit des recommandations auprès de lui, qui lui feroient juger de l'eſtime qu'il méritoit, il leur répondit obligeamment que l'inclination qu'il ſe ſentoit pour lui l'animeroit bien mieux à lui rendre ſervice, que toutes les recommandations dont il parloit. Enfin le malheureux Gaſan, conduit par ſon déſeſpoir, prit les meſures néceſſaires pour partir avec lui ; & ils ſe ſéparerent très-contens les uns des autres.

Gaſan ſe retira chez ſon ami juſqu'à ſon départ ; & ce Gentilhomme n'épargna rien pour diſſiper la mélancolie qui l'accabloit. Auſſi-tôt que Gaſan fut en liberté, il ne ſongea qu'à pouvoir inſtruire Irene de ſa réſolution, & comme ſon ami l'étoit auſſi de Maſodier, & qu'il avoit entrée dans ſa maiſon, il le pria avec inſtance de ſe charger d'une lettre pour Irene. Car enfin, lui dit-il, n'eſpérez pas que j'aie conſenti à ce que vous avez deſiré dans le deſſein de l'oublier : vous avez fait naître l'ambition dans mon cœur,

mais vous n'en avez pas chaſſé l'amour. Je ne pars que pour chercher la fortune qui m'eſt néceſſaire pour me rendre plus digne d'elle. Ma paſſion eſt à l'épreuve des effets ordinaires de l'abſence. Irene me retient par des nœuds que le tems ne peut rompre, & je ne m'en ſépare que pour m'en raprocher & m'unir à elle pour jamais.

Gaſan prononça ces paroles avec tant d'ardeur, que ſon ami fut entiérement perſuadé que ſon amour n'étoit pas de ceux qui s'éteignent avec facilité. Ainſi, ne voulant point l'irriter par des conſeils hors de ſaiſon, il lui promit de rendre ſa lettre avec exactitude; & même qu'il lui faciliteroit une entrevue, ſi elle vouloit ſe rendre chez une Dame de ſes parentes, que Madame Maſodier voyoit aſſez ſouvent, & qui aimoit Irene très-tendrement.

Gaſan ne trouva point de termes aſſez forts pour le remercier: il l'embraſſa, & lui jura une reconnoiſſance éternelle de toutes ſes bontés. Il fut écrire à Irene, & remit ſa lettre entre les mains de ce fidele ami, qui fut dans le même moment chez Maſodier, où il trouva tout le monde d'une triſteſſe extrême. Il feignit d'en ignorer la cauſe, pour ne donner aucun ſoupçon qui le fît écarter d'elle. Cette belle fille, qui le connoiſſoit pour un parfait honnête homme, & uni d'une forte amitié avec Gaſan, ſe douta que ſa viſite cachoit quelque myſtere, d'autant plus qu'il avoit toujours les yeux ſur elle. Et comme la converſation étoit languiſſante, par la mélancolie qui régnoit

le fond de tous les cœurs, quoiqu'elle causée par des motifs différens, elle pro- à Célimond, c'eſt le nom de l'ami de an, de venir voir un deſſin qu'elle avoit mencé, voulant qu'il lui donnât ſon s, ſachant qu'il deſſinoit avec goût & icateſſe. Célimond ne ſe fit point prier; l'ayant ſuivie dans ſon cabinet, il ne s'y pas plutôt ſeul avec elle, qu'il lui donna lettre dont il étoit chargé; elle l'ouvrit écipitamment, & lut ces paroles:

A la charmante Irene.

L'ardeur de vous poſſéder a fait naître ans mon cœur une ſeconde paſſion; & uoiqu'elle cede à mon amour, elle va ce- endant le conduire & le guider pour cher- her à me rendre digne de vous; c'eſt l'am- ition, ma chere Irene, à laquelle je vais confier quelques inſtans d'une vie dont vous faites tout le bonheur. Le généreux Célimond vous inſtruira de mes deſſeins: ſi vous vous ſouvenez de vos tendres aſſurances, conſentez à la propoſition qu'il doit vous faire. C'eſt le ſeul moyen d'éviter la mort de votre fidele Gaſan.

Irene laiſſa couler quelques larmes; & relevant ſes beaux yeux ſur Célimond: Je n'emploierai point le tems, lui dit-elle, à vous remercier des bontés que vous marquez à des malheureux. Il nous eſt cher, on peut nous venir interrompre, j'en prendrai un plus favorable pour vous marquer ma reconnoiſſance. Inſtruiſez-moi promptement de ce que Gaſan veut que je ſache, & de ce que je puis faire pour lui.

Alors Célimond lui conta tout ce qui s'étoit passé, & la résolution que Gasan avoit prise de suivre l'Ambassadeur à Constantinople ; qu'il devoit partir dans trois jours, & que ne pouvant s'éloigner d'elle sans la voir encore une fois, il la prioit de se rendre le lendemain chez Célise, amie de sa mere & la sienne, où il pourroit l'entretenir & lui dire adieu avec liberté.

Irene pâlit à cette nouvelle : l'absence de Gasan réveilla toute sa douleur, & l'espoir d'empêcher un départ qu'elle n'envisagea qu'avec effroi, la fit consentir à l'entrevue qu'on lui proposoit. Elle prit de justes mesures avec Célimond, pour que rien ne troublât cette innocente partie ; & ils rejoignirent la compagnie, dans la crainte qu'un plus long entretien ne parût suspect.

Célimond sortit quelque tems après, & fut rendre compte à Gasan de ce qu'il avoit fait. L'espoir de voir Irene le lendemain lui fit passer le reste du jour & la nuit qui le suivit avec plus de tranquillité. A peine l'heure marquée pour cette entrevue se fit-elle entendre, qu'il vola chez la parente de Célimond, que ce tendre ami avoit déja prévenue. Gasan n'y fut pas long-tems sans voir arriver la belle Irene, négligée, languissante, mais si remplie d'attraits, que s'il ne l'eût pas aimée depuis long-tems, il l'auroit adorée en ce moment. Après les premieres civilités entr'elle & Célise, cette Dame voulant les laisser parler sans contrainte, prit Célimond dans l'embrasure d'une croisée, sous prétexte de lui parler d'affaire.

Lorſque Gaſan ſe vit libre, il ſe jetta aux pieds d'Irene : Je pars, lui dit-il, rempli d'amour & de déſeſpoir ; je conſerverai le premier juſqu'à la mort : mais il dépend de vous de chaſſer le dernier de mon cœur, en me promettant que vous n'oublierez jamais l'infortuné Gaſan. Je vous ai déja donné cette aſſurance, répondit-elle : plus vous êtes malheureux, & plus je me ſens attachée à vous. Mais, continua-t-elle en laiſſant couler quelques larmes, faut-il aller à Conſtantinople pour chercher une fortune que votre mérite peut vous procurer dans votre patrie ? Vous me quittez, les mers vont nous ſéparer : qui m'aſſurera que vous me ſerez fidele, & ſi cette ambition à laquelle votre amour ſert de prétexte aujourd'hui, ne vous donnera pas dans quelque tems des idées plus relevées que celle de la poſſeſſion d'Irene.

Quoique cette crainte fît tort à la conſtance de Gaſan, il ne put s'en offenſer, puiſqu'elle lui prouvoit combien il étoit aimé. Il en marqua ſa joie dans des termes que l'amour ſeul pouvoit dicter ; il les accompagna de ces ſortes de proteſtations, qui ne manquent jamais de raſſurer une femme raiſonnable, lorſqu'elle eſt perſuadée qu'elles partent d'un homme d'honneur. Enſuite il lui fit entendre qu'il ne pouvoit demeurer à Marſeille, ni retourner à Toulon avec gloire, après ce qui s'étoit paſſé entre lui & Maſodier. Que pour détruire tout ce qui pourroit ſe divulguer à leur déſavantage, il falloit qu'il s'en éloignât, afin de faire croire qu'il n'avoit ſuivi ſon pere que dans le deſ-

ſein de trouver l'occaſion dont il alloit profiter ; & il ſut ſi bien la perſuader, qu'elle lui demanda pardon d'avoir voulu le détourner de ce voyage. Après cela elle l'inſtruiſit à ſon tour que ſon pere n'avoit point parlé en ſa préſence de ce qui s'étoit paſſé entr'eux ; & que ſans s'informer du ſujet de la mélancolie qu'il lui avoit été impoſſible de cacher, il avoit publié dans ſa maiſon & parmi ſes amis, que Gaſan ne logeoit plus chez lui, ne s'y trouvant pas aſſez commodément. Après s'être inſtruits de tout ce qu'il leur étoit néceſſaire de ſavoir, la belle Irene pria Gaſan d'écrire à ſa mere avant que de partir, méritant cette attention par l'eſtime qu'elle lui avoit témoigné : après quoi ils recommencerent leurs tendres aſſurances de fidélité ; elles ne purent ſe faire ſans répandre des larmes. Le moment de ſe ſéparer aprochoit, & le terrible mot d'adieu ne ſe put prononcer de part & d'autre ſans les marques de la plus vive douleur. Irene, qui avoit fait avancer Célise & Célimond dans l'eſpoir que leur préſence lui donneroit plus de fermeté, ne put tenir contre l'excès du déſeſpoir que Gaſan fit paroître lorſqu'il la fallut quitter. Une pâleur mortelle couvrit ſon beau viſage, ſes yeux ſe fermerent, & elle tomba évanouie dans les bras de Céliſe. Quel objet pour l'amoureux Gaſan ! La crainte chaſſa de ſon cœur tous les mouvemens qui l'agitoient un peu auparavant ; il ne ſentit plus rien que l'horreur de voir mourir tout ce qu'il avoit de plus cher.

En cet état, tandis qu'à force de remedes

Céliſe & Célimond cherchoient à rapeller rene à la vie, il étoit à ſes pieds, il lui preoit les mains, & par des diſcours ſans ſuite & ſans arrangement, il exprimoit à leurs reux tous les mouvemens d'un homme déeſpéré. Irene ouvrit enfin les ſiens; & confuſe de ſa foibleſſe, en voulant ſe faire un effort pour ſe démêler de Gaſan, qui embraſſoit ſes genoux avec tranſport, un braſſelet qu'elle portoit au bras, où ſon portrait étoit attaché, ſe rompit & tomba. Gaſan le prit, & ſuivant exactement le reſpect qu'il avoit pour elle, il le lui préſenta, mais avec des yeux qui démentoient l'action qu'il étoit contraint de faire.

Irene entendit trop bien leur langage pour ne le pas comprendre en ce moment. Gardez-le, lui dit-elle en ſe levant, c'eſt un gage aſſuré de ma conſtance & de ma foi. A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle ſortit de l'apartement de Céliſe avec précipitation, ne voulant plus rien dire ni rien écouter. Le malheureux Gaſan la ſuivit juſqu'à ſa chaiſe ſans prononcer une parole, mais en baiſant mille fois le préſent qu'elle venoit de lui faire. Il la conduiſit des yeux auſſi loin qu'il le put, & rentra chez Célimond dans un état ſi douloureux, que ce fidele ami craignit plus d'une fois que ſa mort ne prévînt ſon départ.

Irene n'étoit pas dans une ſituation moins affligeante; elle revint chez elle avec une groſſe fievre: on la mit au lit, & la pénétrante Madame Maſodier ſe douta d'une partie de la vérité. Pour ſon pere, il ne voulut

pas faire croire qu'il connoiſſoit la cauſe d'un mal ſi ſubit, quoiqu'il ſentît bien au fond de ſon ame que ſon ambition le mettoit au hazard de perdre pour jamais celle qu'il en rendoit la victime.

Il étoit perſuadé que les prieres de ſa femme, après la demande de Gaſan, ne partoient que de la connoiſſance qu'elle avoit de leur inclination l'un pour l'autre. Mais, ne jugeant des effets de l'amour qu'en homme de ſon âge & de ſon caractere, il s'imagina que ces feux ſeroient auſſi faciles à éteindre, qu'ils avoient été prompts à s'allumer. Ainſi il crut que le parti le plus ſage étoit de ne rien témoigner à ſa fille des ſoupçons qu'il avoit contr'elle.

Comme il l'aimoit véritablement, il s'empreſſa fort à chercher les remedes néceſſaires à ſon mal. Les plus habiles Médecins furent apellés, & rien ne lui fut épargné; mais toutes ces marques de tendreſſe étoient accompagnées d'un tel air d'indifférence ſur ce qui en pouvoit être la cauſe, qu'Irene ne prenoit ſes attentions que comme des preuves de ſa dureté. Cependant Gaſan étant obligé de s'embarquer le lendemain, chargea Célimond d'une lettre pour Irene, & en fit tenir une autre à ſa mere. Madame Maſodier reçut la ſienne la premiere par un domeſtique de l'Ambaſſadeur; comme elle ſortoit de l'apartement de ſa fille pour ſe retirer dans le ſien. L'écriture de Gaſan ne lui étant pas inconnue, elle ſe preſſa de voir ce qu'il lui mandoit par une voie ſi extraordinaire, & elle trouva ces paroles :

Je vais, Madame, dans d'autres climats chercher à réparer les injures du ſort. Vos bontés pour moi, mon amour pour l'adorable Irene, & mon reſpect pour vous ne me permettant pas de partir ſans vous aſſurer que le tems, l'abſence ni le mépris d'un homme qui vous eſt cher ne pourront arracher de mon cœur mes premiers ſentimens. J'oſe vous ſuplier de me conſerver auſſi ceux que vous avez bien voulu me témoigner, & de me laiſſer la conſolation de croire que s'il eût dépendu de vous, l'incomparable Irene ſeroit déja unie au ſort de Gaſan.

Madame Maſodier ne put s'empêcher d'être ſenſible à cette nouvelle. Elle queſtionna l'homme qui lui rendoit la lettre; & ayant apris que Gaſan partoit pour Conſtantinople avec l'Ambaſſadeur, elle le pria d'attendre ſa réponſe; & entrant dans ſon cabinet, elle écrivit à Gaſan dans ces termes:

LETTRE.

J'ignore quel deſſein vous force à nous quitter ſi promptement. Quel qu'il puiſſe être, je ſouhaite que vous y réuſſiſſiez. Je vous avois deſiré pour mon fils, ainſi je fais des vœux pour vous comme une véritable mere. Vous me rendez juſtice, je vous eſtime infiniment, & j'aime Irene: c'en eſt aſſez pour vous faire juger de mes ſentimens. Si leur continuation peut aporter quelque ſoulagement à votre douleur, ou vous procurer quelque avantage, ſoyez perſuadé qu'ils dureront autant que ma vie.

Cette lettre donna à Gaſan un plaiſir extrême, voyant qu'il laiſſoit Irene au pouvoir d'une mere tendre & capable d'adoucir ſes maux pendant ſon abſence, & il s'embarqua avec l'eſpoir de retrouver dans peu de tems ſa maîtreſſe fidelle, & ſes parens favorables à ſes vœux. Il partit le lendemain même qu'il lui avoit dit adieu, après avoir recommandé à Célimond de lui donner ſa lettre, & pris des meſures avec Céliſe pour lui écrire & recevoir ſes réponſes. La ſéparation des deux amis fut des plus touchantes, quoique Célimond fût moins affligé que Gaſan, dans l'idée que l'abſence le guériroit de ſon amour, & que ſon mérite lui procureroit une fortune digne de lui. Ils s'embraſſerent mille fois, & Célimond ne quitta Gaſan qu'après l'avoir vu embarquer. Il ne manqua pas de ſe rendre chez Maſodier, où il aprit qu'Irene étoit très-mal. On le conduiſit dans ſon apartement, dont ſa mere ne ſortit que pour s'aller coucher. Auſſi-tôt qu'elle le vit entrer, elle fut à lui, en lui demandant avec empreſſement s'il ne ſavoit rien de Gaſan. Célimond lui aprit qu'il étoit parti avec l'Ambaſſadeur, & que toute la ville, qui ſavoit déja ſon départ, le regrettoit infiniment. Irene ayant entendu ces dernieres paroles, le pria de s'aprocher d'elle : quoi, lui dit-elle d'un ton de voix entrecoupé de ſanglots, Gaſan eſt parti ſans m'écrire & ſans m'aſſurer encore !..... N'accuſez point Gaſan, Madame, interrompit Célimond en lui donnant ſa lettre, tandis que ſa mere parloit à quelqu'un qui l'étoit venu demander;

der ; Gasan vous adore, & je suis persuadé que s'il avoit su l'état où vous êtes, il ne seroit pas parti. Célimond alloit continuer de justifier son ami, lorsqu'Irene lui fit signe que sa mere se raprochoit d'eux. Ils s'entretinrent encore quelque tems ; après quoi Célimond se retira. Irene ne fut en liberté de pouvoir lire ce que Gasan lui écrivoit que bien avant dans la nuit. Madame Masodier s'étant retirée plutôt qu'à l'ordinaire, aussi-tôt qu'elle fut partie, Irene n'ayant près d'elle qu'une fille en qui elle avoit confiance, se fit aporter des bougies, & lut en soupirant ces tristes marques de l'amour de Gasan.

» Mon cœur ressent d'avance tous les » tourmens d'une absence rigoureuse. Un » vain fantôme de la fortune m'avoit d'a- » bord séduit, en me faisant croire que dans » l'espoir de vous raporter un cœur fidele & » des biens dignes de vous être offerts, il me » seroit facile de m'éloigner de vous. Mais, » ma chere Irene, qu'il est différent de pen- » ser de cette sorte en présence de ce que » l'on aime, ou lorsqu'on en est séparé ! Je » n'envisage plus rien d'heureux, parce que » je cesse de vous voir : les idées brillantes » que je m'étois formées, s'évanouissent. La » crainte de vous perdre, l'incertitude où » je serai de savoir si l'on ne vous contrain- » dra point de donner votre main à un autre, » sont présentement toute mon occupation. » Je compte cependant sur vos tendres assu- » rances ; & j'ose me flatter que cette fer- » meté d'ame qne je vous ai toujours recon-

» nue, vous ſervira encore dans l'occaſion
» la plus importante de ma vie. Céliſe vous
» donnera ſouvent de mes nouvelles, j'ai
» pris mes meſures avec elle pour vous ren-
» dre ſûrement mes lettres. Ne ménagez point
» les vôtres ; que je ſache juſqu'aux moin-
» dres circonſtances de ce qui ſe paſſera dans
» votre cœur. C'eſt la ſeule choſe qui peut
» aporter quelque ſoulagement à ma dou-
» leur. Ma chere Irene, n'oubliez jamais
» votre fidele Gaſan.

La belle Irene aimoit avec trop de vivacité, pour n'être pas touchée de l'état où ſe trouvoit Gaſan : elle le plaignit, & lui jura dans ſon cœur une conſtance éternelle. La certitude de ſon départ lui donna de cruels momens, & elle paſſa cette triſte nuit à verſer un torrent de larmes, & à s'entretenir de ſon malheur avec ſa confidente.

Le lendemain, Madame Maſodier s'étant rendue auprès d'elle, & la trouvant beaucoup mieux, malgré l'agitation où elle avoit été, prit cet inſtant favorable pour lui aprendre que Gaſan lui avoit écrit, & qu'il étoit parti. J'en ai aſſez vu, continua-t-elle, pour être perſuadée de ſon amour pour vous, & de votre tendreſſe pour lui ; j'aurois ſouhaité que vous euſſiez été unie à ſon ſort. Mais, ma chere Irene, puiſque votre pere eſt abſolument opoſé à cet hymen, je vous crois trop raiſonnable pour y penſer déſormais. L'abſence & le tems guériront Gaſan de ſon amour, & le devoir & l'obéiſſance doivent étouffer votre tendreſſe.

C'eſt à regret que je vous parle de cette

ſorte, le caractere de mere m'y oblige ; mais pour en adoucir la rigueur, j'y joindrai celui d'amie, en ne permettant pas que votre pere contraigne votre inclination. Je vous ordonnerai d'oublier Gaſan, mais je ne vous forcerai point d'en aimer un autre. J'attendrai que votre cœur ſoit d'accord avec la raiſon, pour vous faire enviſager ce qui pourra vous être avantageux. Enfin, ma chere Irene, ajouta-t-elle en l'embraſſant, ma ſévérité ne ſera jamais ce que vous aurez à craindre.

Irene prit une des mains de ſa mere, & l'arroſant de ſes larmes : Je ne puis déſavouer, Madame, lui dit-elle, que le malheureux Gaſan m'ait ſu plaire ; il eſt le premier qui m'ait fait connoître ce que peut le mérite ſur un cœur généreux. L'aveu que vous aviez donné à notre tendreſſe mutuelle, m'avoit comblée d'un eſpoir ſi doux, que j'en trouvois Gaſan mille fois plus aimable. Mon pere nous ſépare, mon pere s'opoſe à mon bonheur, je n'oſe en murmurer ; mais, Madame, c'eſt tout ce que je puis en ce monde : il n'eſt pas en mon pouvoir d'oublier ce que j'ai aimé, & que j'aime encore. Conſervez-moi cette bonté que vous venez de me promettre, & je vous jure à mon tour, que ſi le tems ou l'abſence aportent quelque changement dans mon cœur, je ſerai la premiere à vous en inſtruire, quoique je ſente parfaitement que je ſuis incapable de briſer des nœuds que la vertu ſeule a ſu former.

Madame Maſodier ne voulut pas preſſer ſa fille pour cette fois, eſpérant qu'inſenſi-

blement elle l'ameneroit au point qu'elle ſouhaitoit, ne voyant nulle aparence qu'elle pût jamais épouſer Gaſan. Cependant ce malheureux amant faiſoit en ce moment toute l'attention de l'Ambaſſadeur, qui, ayant reconnu dans les converſations qu'il eut avec lui, que ſon eſprit étoit des plus ornés, & qu'il n'ignoroit aucune ſcience, prit une ſi forte amitié pour lui, qu'il ne pouvoit s'en ſéparer.

Pour Gaſan, lorſqu'il avoit quelques momens, il les employoit auprès du pilote, le queſtionnant, & s'inſtruiſant de mieux en mieux dans l'art de la navigation. Lorſqu'ils furent arrivés à Conſtantinople, l'Ambaſſadeur le mit au nombre de ceux en qui il avoit le plus de confiance. L'habit turc qu'il lui fit prendre, lui étoit ſi avantageux, & relevoit ſi parfaitement l'air noble & majeſtueux qu'il avoit reçu de la nature, qu'on ne pouvoit le voir ſans admiration.

Il fut admis à toutes les audiences; ce qui lui procura la connoiſſance de pluſieurs Bachas, avec leſquels il parloit la langue franque, uſitée dans tout le Levant, & qu'il avoit apriſe en Provence. Il ne s'en tint pas là, il voulut encore ſavoir la langue turque; & comme il avoit un eſprit capable de tout, il s'y apliqua avec tant de ſuccès, que l'Ambaſſadeur ne ſe ſervoit plus que de lui dans les négociations d'importance qu'il traitoit avec les Miniſtres de la Porte, dont il s'acquitta toujours à la ſatisfaction des uns & des autres. Méhémet Azem, Capitan Bacha, ou Général de la mer, beau-frere du Grand

Viſir, prit pour lui une ſi forte eſtime, qu'il ne paſſoit point de jours ſans lui faire des préſens conſidérables ; & l'on peut dire que ſi l'amour n'eût pas enchaîné Gaſan, il eût été dès ce moment le plus heureux des hommes.

Mais l'image d'Irene le ſuivoit par-tout, & quoiqu'elle fût le principe de l'ambition qu'il cherchoit à faire naître dans ſon ame, les honneurs qu'il recevoit, l'eſtime qu'on lui témoignoit, & la fortune même qui ſembloit s'aprocher de lui à grands pas, lui trouvoient un fond d'indifférence qu'il avoit de la peine à ſurmonter. Il ſe croyoit même à plaindre d'inſpirer à des barbares des ſentimens qu'il eût voulu dans le cœur du pere de ſa maîtreſſe. Et lorſqu'il comparoit la conſidération qu'on avoit pour lui à Conſtantinople, aux mépris que Maſodier lui avoit témoignés, il ne pouvoit s'empêcher de ſoupirer & de s'abandonner à la douleur. Cependant, comme il n'étoit parti de Marſeille que dans l'idée de chercher la fortune, ſa raiſon ranima ſon courage, & lui fit connoître que pour ſe raprocher d'Irene, il ne falloit rien négliger des occaſions qui ſe préſenteroient pour relever ſon deſtin. Il ſe fortifia dans cette réſolution ; & pendant les trois années de l'ambaſſade, il ſe fit autant d'amis qu'il vit de monde, & il avoit déja commencé une eſpece de fortune, lorſque le Roi rapella ſon Ambaſſadeur.

Mais le Bacha de la mer, qui avoit connu la capacité du génie de Gaſan, ne put ſe réſoudre à le laiſſer partir ; & comme il faiſoit

travailler à un armement conſidérable par ordre de la Porte, il offrit à Gaſan de l'employer ſur cette flotte, ſe chargeant d'obtenir le conſentement de l'Ambaſſadeur. Cette propoſition s'accordoit trop bien pour les projets de Gaſan, pour qu'il la refuſât: il cacha cependant ſes deſſeins au Bacha, & lui fit entendre que ſon ſeul attachement pour lui le forçoit à conſentir à quitter ſa patrie pour trouver les occaſions de lui marquer ſon zele. La Muſulman, charmé de cet aveu, en parla à l'Ambaſſadeur qui, eſtimant Gaſan, & le voyant par-là en chemin de faire une haute fortune, ne voulut point s'opoſer aux deſſeins du Bacha. Ainſi lorſqu'il fut parti, Méhémet Azem logea Gaſan chez lui, & lui fit de ſi riches préſens, qu'il le devint lui-même en peu de tems. Mais ne pouvant encore profiter de ces richeſſes ſelon ſes intentions, il ſongea en homme ſage à les augmenter juſqu'au moment qu'il pourroit les aller offrir à Irene.

Le Capitan Bacha fit pluſieurs campagnes où Gaſan, à qui il avoit fait donner une commiſſion de Capitaine de Sultane, ſervit toujours en ſecond ſur ſon bord & dans les différens combats qui furent donnés contre la flotte des Vénitiens. Il y donna tant de marques de valeur & d'habileté, que le Bacha ſe crut obligé d'en parler à Mahomet IV, qui régnoit alors. Il le fit ſi avantageuſement, ainſi qu'au premier Viſir, que l'un & l'autre voulurent le voir & l'entendre.

Gaſan parut devant le Grand-Seigneur, auquel il répondit ſur toutes les queſtions

qu'il lui fit touchant les affaires de la marine, avec une prudence, une ſcience ſi conſommée, que le Sultan voulant engager à ſon ſervice un homme ſi bien fait & ſi habile, en parla au Viſir Azem, qui lui promit d'y faire ſon poſſible. En effet, dès le même jour il communiqua les intentions du Sultan au Bacha de la mer qui, aimant trop Gaſan pour chercher à le contraindre, répondit qu'il le ſavoit ſi fort attaché à ſa religion, qu'il ne croyoit pas qu'il fût facile de lui faire embraſſer celle de Mahomet : que cependant il n'y épargneroit rien ; mais qu'il prenoit la liberté de conſeiller à Sa Hauſſe de tirer toujours de ce Chrétien les ſervices qu'il étoit capable de lui rendre, & que peut-être le tems & les honneurs qu'il recevroit l'engageroient au changement qu'elle deſiroit.

Le Sultan ſe contenta pour lors de cette tentative, & ſe réſolut de ſuivre l'avis du Capitan Bacha, qui inſtruiſit Gaſan de ce qu'il avoit dit : cette prudente réponſe lui ayant fait connoître qu'il avoit un véritable ami dans Méhémet, il lui en marqua ſa reconnoiſſance dans des termes qui perſuaderent le Bacha que Gaſan méritoit tout ce qu'il faiſoit pour lui. On n'ignoroit point à Marſeille la fortune où il couroit : les Provençaux qui partoient du Levant publiant par-tout l'eſtime qu'on faiſoit de lui à la Porte, il ne ſe trouva perſonne qui n'en fût ſatisfait ; & Maſodier, quoique ſurpris d'une ſi prompte élévation, en eut une joie ſincere, ne ſe preſſant pas même, ſans qu'il le fît pa-

roître, de contraindre Irene à prendre un époux. Il s'en étoit préſenté pluſieurs dont les biens lui convenoient ; mais la fidelle Irene témoignoit une ſi forte répugnance pour tous ceux qu'on lui propoſoit, que Maſodier étoit charmé de pouvoir prendre ce prétexte pour ne rien conclure.

Ces vues intéreſſées n'étoient pas ce qui faiſoit agir cette charmante fille : le ſeul bonheur de ſe conſerver pour Gaſan animoit ſes actions ; elle n'enviſageoit ſa fortune avec joie, que parce qu'elle étoit une récompenſe due à ſon mérite, & un ſûr moyen de l'obtenir de ſon pere. Si elle eût été maîtreſſe d'elle-même, elle ſe ſeroit fait un plaiſir d'amante délicate, de procurer à Gaſan par ſes mains les avantages dont il ne jouiſſoit que par un coup de hazard. Il lui avoit écrit régulièrement l'état où il étoit, & l'eſpoir qu'il avoit de la revoir bientôt ; & cette belle fille entretenoit par ſes réponſes une paſſion que, malgré la connoiſſance de ſes charmes, elle craignoit que l'abſence n'affoiblît. Les choſes étoient en ces termes, lorſque la ſaiſon étant devenue propice, le Bacha ſe mit en mer, & ſortit du port des Dardanelles avec une flotte de quarante ſultanes, & de ſoixante & quinze galeres, pour aller chercher celle des Vénitiens juſqu'auprès de l'iſle de Corfou, où les Turcs l'attaquerent avec fureur. Les Vénitiens ſe défendirent vaillamment, il y eut de part & d'autre des galeres coulées à fond, & des vaiſſeaux démâtés, ſans que la victoire ſe déclarât pour aucun parti. Mais un boulet de canon ayant tué le Bacha de la

mer aux côtés de Gaſan, il eut l'adreſſe de couvrir ſon corps, & de cacher une perte dont dépendoit le ſalut de la flotte Ottomane. Continuant de donner les ordres au nom du Bacha, & profitant d'un vent favorable, il fit redoubler les attaques contre les vaiſſeaux Vénitiens ſi à propos, qu'ayant le vent contraire, ils furent obligés de ſe retirer ſous la forteresſe de Corfou. Gaſan prit un des vaiſſeaux de la République de ſoixante pieces de canon, qui avoit combattu en ſecond contre la Sultane, qui portoit pavillon impérial. Après le combat, Gaſan couvert de gloire, aprit aux Généraux la mort du Bacha de la mer, & rendit compte au Conſeil de la maniere dont il s'étoit conduit. Il fut unanimement aprouvé, & le détail qu'on envoya à la Porte de ſa valeur, de ſa conduite & de ſa prudence, faiſant connoître au Grand-Seigneur qu'il avoit jugé ſainement du mérite de ce jeune guerrier la premiere fois qu'il l'avoit vu, redoubla ſes inſtances au Viſir Azem, pour gagner, à quelque prix que ce pût être, un homme ſi utile à l'Empire : ajoutant que le Capitan Bacha avoit fait voir ſon diſcernement, en ſe l'attachant par les nœuds de l'amitié ; & que par-là il avoit rendu un ſervice conſidérable à l'Etat. Un éloge de cette nature dans la bouche d'un maître redoutable, fit promettre au Viſir de tout tenter pour lui donner cette ſatisfaction. Après la campagne Gaſan revint à Conſtantinople, où il fut reçu du Viſir avec tant de diſtinction, que les Officiers qui étoient préſens à l'audience mar-

de ſon eſtime pour vous ; & c'eſt ce qu'elle a prétendu vous dire, en vous aſſurant qu'il n'y avoit que vous qui puſſiez mettre obſtacle à l'éclat de ſes bienfaits. Cette propoſition fit frémir Gaſan : il pâlit, & ſon trouble fut ſi marqué, que le Viſir, qui s'y étoit attendu, ſe leva, & le regardant avec douceur : Je vous donne quinze jours, lui dit-il, pour me rendre réponſe ; ce tems vous doit ſuffire pour faire vos réflexions. Je ſais une partie de ce qui ſe paſſe dans votre ame, & je vous diſpenſe aujourd'hui de m'expliquer vos penſées ; mais ſongez qu'il n'eſt qu'un inſtant pour ſaiſir la fortune, & que qui la laiſſe échaper ne la recouvre jamais.

Il fut heureux pour Gaſan que cette converſation finit à l'heure où le Viſir congédioit tout le monde, il n'auroit pu ſoutenir les regards curieux de la nombreuſe Cour qui l'environnoit. Il reprit le chemin du palais du Capitan Bacha, dont il étoit en poſſeſſion, dans un état digne de pitié. Il ſentit plus que jamais la perte qu'il avoit faite de ce généreux ami : il déteſta mille fois les faveurs de la fortune, & ſouhaita avec ardeur ſa premiere indigence. Quoi ! diſoit-il en ſe promenant à grands pas, je n'ai donc cherché la gloire & les biens que pour renoncer à celui qui m'en a comblé ; & c'eſt à Mahomet que l'on veut que je ſacrifie mes amis, ma patrie & mon Dieu. Irene, continua-t-il, ma chere Irene, vous aurois-je donc quittée pour jamais ; m'auriez-vous aimé qu'un perfide, capable de violer ſes ſermens & ſa loi, pour des biens qu'il vous

juroit de ne chercher que pour les aller mettre à vos pieds ? Une idée si accablante le faisoit frissonner d'horreur ; & son courage reprenant de nouvelles forces, il se réitéra à lui-même tout ce qu'il avoit promis à Irene ; & se sentant animé d'une sainte ardeur, il se prosterna, & la face contre terre, il jura de souffrir plutôt la mort que de changer de religion. S'étant affermi dans cette généreuse résolution, il se flatta qu'il trouveroit peut-être dans les quinze jours qu'il avoit pour répondre, quelque moyen de s'échaper, s'étant fait des amis en assez grand nombre pour espérer d'en trouver quelqu'un qui le servît dans son dessein.

Cette pensée l'ayant tranquillisé, maître absolu du palais & des trésors de Méhémet, il ne songea plus qu'à régler ses affaires domestiques, afin d'être en état de partir quand l'occasion s'en présenteroit. Comme le Bacha de la mer avoit plusieurs femmes, selon la coutume des Musulmans, Gafan les fit venir, & après leur avoir fait part des biens de son ami, il leur permit de se retirer où elles voudroient, n'ayant point d'enfans qui les empêchassent d'être maîtresses & contentes de leur sort. Cette magnanimité releva encore l'estime qu'on faisoit de lui, & le bruit s'en étant répandu, on n'entendoit que ses louanges à la Cour & dans la ville.

Mais une des femmes de Méhémet, fille du Bacha du grand Caire, jeune & belle, refusa les présens de Gafan. Trop sensible au mérite qu'il faisoit éclater, elle l'aima avec cette violence qui accompagne toutes

les passions des personnes de ces climats ; & se flattant qu'elle pourroit lui plaire, elle le pria de reprendre ses bienfaits, le Bacha son pere étant assez puissant pour satisfaire son ambition, & qu'elle ne lui demandoit pour toute grace que de la laisser dans le palais de son époux jusqu'à ce que son pere eût disposé de son sort. Gasan, qui ne pénétroit point son dessein, lui accorda sa demande, ne croyant pas la devoir refuser à une femme de sa naissance. Mais quelques jours après, profitant de la liberté que Gasan lui laissoit dans le palais, elle vint le trouver, & s'apercevant que ses regards n'étoient pas entendus, elle se hazarda à s'expliquer plus ouvertement. Mais Gasan, dont le cœur & l'esprit n'étoient occupés que de la seule Irene, ne parut pas plus sensible à ses paroles qu'au langage de ses yeux, & quoiqu'il accompagnât son indifférence de toutes les galanteries que les hommes se croient obligés de faire dans ces sortes d'occasions, il lui fit connoître qu'elle ne pouvoit prétendre à son cœur.

Si les femmes du Levant sont promptes à s'enflammer, elles le sont encore davantage à se venger des affronts que l'on fait à leurs charmes : elles aiment & haïssent avec le même excès ; & le mépris que l'on fait de leur amour étant pour elles l'injure la plus sensible, il n'y a rien dont elles ne soient capables pour perdre ceux qui les offensent. Roxane, c'est le nom de la nouvelle amante de Gasan, outrée de sa froideur, après avoir employé inutilement toutes sortes de moyens

pour l'engager, eut recours à la vengeance la plus cruelle. Tous les Chrétiens qui sont dans l'Empire Ottoman sont soumis à la loi qui leur défend d'avoir aucune habitude avec les femmes Turques, sous la peine du Pal, dont ils ne peuvent se garantir qu'en embrassant la religion mahométane. Ce fut le prétexte que prit la vindicative Roxane pour perdre Gasan: elle fut trouver le Cadi de Constantinople, & l'accusa d'avoir eu commerce avec elle sous la promesse de se faire Turc, & de l'épouser. Non contente de cette plainte, elle en fit encore instruire le Mufti, qui trouvant la chose digne d'attention, l'assura que ce Chrétien périroit, ou qu'il tiendroit ce qu'il avoit promis.

Le malheureux Gasan fut arrêté chez lui le lendemain, & conduit en prison: il eut beau protester de son innocence, la justice étant militaire dans tout l'Empire, son procès fut fait & parfait en trois jours. Pendant ce peu de tems il avoit fait savoir au Visir sa funeste aventure, qui lui manda que le Sultan étoit très-touché de ne pouvoir lui faire grace; que le Mufti étant informé du fait, & la loi inviolable, sa perte étoit certaine, s'il n'obéissoit. Il n'eut pas plutôt reçu cette réponse, que le Cadi vint lui lire sa sentence. Gasan étoit jeune, plein d'esprit & de valeur, mais mauvais théologien. Dans cette perplexité, il conçut un dessein qui lui sauva une partie de ce qu'il craignoit. Il écrivit au Visir qu'il le prioit de lui envoyer un docteur de la loi pour être instruit de la religion

de Mahomet, & que s'il y trouvoit de la vérité, il l'embraſſeroit & obéiroit au Sultan. Le Viſir, charmé de cette ouverture, courut en faire part au Sultan, qui, n'ayant nul deſſein de faire mourir Gaſan, avoit déja défendu qu'on mît la ſentence à exécution. Il fit donner ordre au Mufti d'envoyer à Gaſan deux des plus habiles docteurs pour l'inſtruire & faire les cérémonies néceſſaires pour le rendre bon Muſulman. L'ordre fut exécuté ſur le champ; & comme le bruit de la ſentence avoit affligé tous les courtiſans de la Porte, celui de ſa converſion les combla de joie, & l'on ne douta point qu'après cela on ne le fît Bacha de la mer. Julie alloit continuer, lorſqu'Uranie lui dit que, prévoyant que ſon hiſtoire ſeroit encore de longue haleine, elle étoit d'avis qu'on en fût écouter la fin ſur la terraſſe au bord de l'eau. Toute la compagnie aprouva l'idée d'Uranie, avec d'autant plus de plaiſir, que cela donnoit un peu de relâche à Julie, & la mettoit en état de continuer ſon récit ſans incommodité. On ſe rendit dans le jardin, où, après quelques tours d'allées, on fut ſur la terraſſe, où chacun ayant pris ſa place, & témoigné à Julie l'impatience où l'on étoit d'entendre la ſuite des aventures de Gaſan, elle reprit ainſi.

Suite de l'hiſtoire de Gaſan.

LEs docteurs furent choiſis & envoyés à la priſon de Gaſan, avec leſquels il eut pluſieurs conférences, où il leur fit des

objections qui les mirent ſouvent en déroute, mais qui, par leurs réponſes, lui donnerent occaſion de juger de la fauſſeté du ſavoir & de l'intégrité dont ils faiſoient profeſſion. Cette découverte lui fit concevoir l'eſpérance de réuſſir dans ſon deſſein; & pour mieux y parvenir, il n'y eut rien qu'il ne tentât pour attirer la confiance & l'amitié de ces docteurs. Comme il paroiſſoit qu'il vouloit abſolument changer de religion, & que, pour ſe faire honneur à eux-mêmes, les docteurs publioient que Gaſan étoit auſſi docte que grand guerrier, mais qu'ils étoient aſſurés de le réduire, il avoit la liberté d'envoyer de ſes nouvelles à ſon palais, d'où on lui aportoit tout ce qui lui étoit néceſſaire.

Ainſi il n'y avoit point de jour qu'après les conférences Gaſan ne fît quelque riche préſent aux docteurs. Il n'y a guere de nation plus intéreſſée que celle-là: on vient à bout des choſes les plus difficiles à la Porte, lorſque l'on y emploie l'or & les pierreries. Celles de Gaſan firent leur effet ordinaire ſur les deux docteurs prépoſés pour l'inſtruire; & comme ils virent que toutes leur ſcience ne pouvoit le gagner, ils jugerent à propos de ſe laiſſer ſéduire à ſa généroſité & aux marques d'amitié qu'il leur donnoit, cherchant eux-mêmes avec lui des expédiens pour lui ſauver la vie.

Lorſque Gaſan les eut amenés à ce point, il leur propoſa le ſien, qui étoit de feindre qu'ils l'avoient converti; mais que ce qui lui faiſoit le plus de peine, étoit la principale

des cérémonies qui ſe pratiquoient en ces occaſions, ſe faiſant ordinairement en public, & qu'il demandoit qu'elle ſe fît dans ſa priſon par les mains des docteurs qui l'avoient inſtruit ſans autres témoins. Qu'après cela il promettoit d'aller à la moſquée ſe ſoumettre à tout ce qu'il falloit faire pour rendre ſa converſion authentique: & que s'ils venoient à bout de ce qu'il exigeoit d'eux, il leur compteroit deux mille ſequins à chacun auſſi-tôt qu'il ſeroit en liberté.

L'avantage étoit trop grand, & Gaſan les avoit trop bien aſſujettis pour qu'il pût craindre d'en être refuſé. Ils accepterent le parti avec joie, & lui promirent un ſecret inviolable. Gaſan leur jura la même choſe en leur promettant ſa protection dans tous les tems. Toutes ces proteſtations étant faites, les docteurs ne tarderent pas à publier que cet illuſtre Chrétien étoit enfin convaincu des grandes vérités que renfermoit l'alcoran; & ayant expoſé au Mufti le ſcrupule de Gaſan, ils obtinrent de lui le pouvoir d'achever entiérement leur ouvrage.

Le Mufti, qui avoit ordre du Sultan de ne rien épargner de ce qui ne ſeroit point contraire à la loi pour ſauver la vie de Gaſan, fit expédier aux docteurs ce qui leur étoit néceſſaire. Munis d'un ample pouvoir, ils furent retrouver Gaſan qui, pour rendre la choſe auſſi vraiſemblable qu'elle le devoit être, reſta dans ſon palais, où il fut ramené, ſans voir perſonne tout le tems deſtiné à ſa guériſon prétendue, toujours entouré de ces deux docteurs, auxquels il tint exactement

parole. Lorſqu'il fut en état d'être vu, il fut viſité des plus grands Seigneurs ds la Porte, & le jour qui fut pris pour le conduire à la moſquée, fut un jour de triomphe. Tous les Bachas qui ſe trouverent à Conſtantinople voulurent y aſſiſter; les rues étoient remplies d'un peuple innombrable, qui crioit à haute voix, *alla*, *alla*. La cérémonie finie, Gaſan fut reconduit chez lui avec les mêmes honneurs, & le lendemain il reçut ordre du Grand Viſir de venir recevoir les marques de la bonté du Sultan. Il obéit, & ce premier Miniſtre le conduiſit au pied du trône du Monarque, qui, content de voir ce proſélyte qu'il aimoit tendrement, lui fit mille careſſes, le régala de préſens conſidérables, & le fit Bacha d'Egypte, à la place du pere de celle qui avoit cherché à le faire périr, lui laiſſant la liberté de renvoyer ou d'épouſer Roxane.

Gaſan accepta tous ces bienfaits avec d'autant plus de plaiſir, que la dignité dont il l'honoroit le mettoit en ſituation d'exécuter ce qu'il avoit projetté; & profitant de la permiſſion qu'il lui donnoit, il fit ſortir Roxane de ſon palais, comme une femme indigne de la grace qu'il lui avoit faite en lui accordant d'y reſter. Cependant toutes ces faveurs & l'eſtime générale qu'il s'étoit acquiſe à la Porte commencerent à inquiéter le Grand Viſir, & à jetter dans ſon cœur des ſemences de jalouſie. Il devint ſi préoccupé, qu'il ne ſongea plus qu'au moyen d'éloigner Gaſan. Une révolution qui arriva dans le gouvernement que le Sultan lui vs-

noit de donner, lui en fournit une occaſion favorable ; & du conſentement du Sultan, il ordonna à Gaſan de partir pour aller ſoumettre les rebelles. On lui donna un corps de Janiſſaires, avec d'autre infanterie qui furent joints par un corps conſidérable de ſpahis qui eſt la meilleure cavalerie de l'Empire. Toutes ces troupes ſe mirent en marche, & Gaſan, avant que de partir, fit encore de nouveaux préſens à ces deux docteurs qui étoient devenus ſes amis & ſes confidens.

La converſion qu'ils paroiſſoient avoir faite les avoit mis dans une ſi haute réputation, que le Mufti étant mort quelques jours avant le départ de Gaſan, il eut le plaiſir de voir un de ces docteurs élevé à la dignité de Mufti. Il lui en marqua une joie ſincere ; & s'étant juré de nouveau une amitié fidelle & un ſecret inviolable, il partit pour ſon gouvernement, où il fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Il ne tarda pas à ſe mettre à la tête de ſes troupes, & fit marcher l'armée au lieu où le rebelles étoient retranchés.

Aben-Seïra, c'étoit le nom de leur Chef, avoit de la valeur & de l'expérience. Il avoit été Bacha de Syrie, & s'en acquittoit ſelon ſon devoir, lorſque le Grand Viſir excité par le même principe de jalouſie qui lui avoit fait éloigner Gaſan, ne put ſouffrir les louanges qu'on donnoit à Aben-Seïra ; & mille trames ſecrettes, capables de le perdre, l'avoient jetté dans le déſeſpoir, & conduit à la rebellion. Son armée étoit beau-

coup plus forte que celle de Gaſan ; & ſes amis craignoient la ſuite de cette affaire. Comme il étoit généralement aimé à Conſtantinople, on y parloit hautement du danger où on l'avoit expoſé. Le Mufti même écrivit à Gaſan de ſe ménager dans cette occaſion, de faire agir ſa prudence bien plus que ſa valeur, l'avertiſſant que le Viſir avoit jetté des yeux jaloux ſur lui, & qu'il n'attendoit que le moment propice pour le perdre, comme il avoit fait Aben-Seïra.

Cet avis perſuada Gaſan de l'amitié du Mufti, & le confirma dans la réſolution d'abandonner le ſervice de la Porte, auſſi-tôt qu'il le pourroit ſans riſque. Mais voulant terminer glorieuſement ce qu'il avoit entrepris, il fit retrancher ſon armée ſur le bord d'une riviere dont les rebelles occupoient l'autre ; & chaque jour il la faiſoit paſſer à des partis pour reconnoître le terrein, qui ſouvent combattoient les partis de l'armée d'Aben-Seïra. Mais comme cela tiroit en longueur, Gaſan voulut reconnoître le pays par lui-même, & ayant trouvé un gué, non loin de la ſource de la riviere, il fit paſſer ſans bruit une partie de ſon armée, & la fit défiler derriere des côteaux qui la mettoient à couvert. Lorſqu'il ſut que la choſe avoit réuſſi, il attaqua les rebelles de tous côtés, le grand nombre de bateaux plats, qui portoient ſon infanterie, aborderent pendant que les batteries qu'il avoit fait mettre ſur les bords de la riviere battoient de face & à revers les retranchemens d'Aben-Seïra. Les rebelles ſe défendirent en déſeſpérés ; &

ce ne fut qu'avec des peines extrêmes que l'infanterie de Gaſan put aborder.

Mais s'étant logée ſur le bord du même côté des rebelles, Gaſan fit paſſer le reſte de ſon armée; & ſe mettant à la tête d'un corps de Janiſſaires, il attaqua les retranchemens des ennemis, qui ſe défendirent avec une vigueur extrême. Cependant les troupes que Gaſan avoit fait paſſer derriere les côteaux, ayant débouché & attaqué les rebelles par les derrieres de leur camp, ils furent obligés de partager leurs forces. Aben-Seïra faiſoit le devoir de ſoldat & de capitaine; mais les retranchemens ayant été forcés, les troupes impériales y entrerent, & firent main-baſſe ſur tout ce qui leur réſiſtoit. Le ſoldat avide du butin quitte ſes rangs pour courir au pillage, malgré les ordres du Général. Aben-Seïra, qui avoit un corps de réſerve qui n'avoit point encore combattu, s'apercevant de ce déſordre, voulut en profiter; mais Gaſan, dont le feu & la pénétration lui tenoient lieu d'expérience, eut bientôt raſſemblé ſes troupes, & repouſſa ſi vivement les ennemis, qu'Aben-Seïra déſeſpérant de vaincre, ſe jetta au milieu des ſpahis ſuivi d'un gros de cavalerie, qui commençoit à les ébranler, lorſque Gaſan voulant terminer une affaire d'où dépendoit toute ſa gloire, voyant la valeur & l'intrépidité du Général ennemi, tourna de ſon côté, le joignit, & l'attaqua ſi vivement, qu'Aben-Seïra en fut étonné. Il ſe défendit cependant avec un courage digne de celui de ſon adverſaire; mais Gaſan plus adroit & plus heureux que lui,

lui ayant porté un coup au défaut de la cuiraſſe qui le fit tomber ſur l'arçon de la ſelle, & d'un ſecond coup lui ayant abattu la tête, les rebelles prirent la fuite.

Mais ils furent ſuivis de ſi près par les troupes impériales, qu'il y en eut peu qui échaperent au cimeterre des vainqueurs. Gaſan coucha ſur le champ de bataille, & donna le lendemain le camp ennemi au pillage à ſes troupes victorieuſes. La tête d'Aben-Seïra fut envoyée à Conſtantinople, où la nouvelle & le détail de cette victoire donna tant de joie au Sultan, qu'il ordonna qu'elle fût annoncée au peuple par pluſieurs décharges de l'artillerie du ſerrail & du port : l'on fit des feux, des illuminations, & la fête dura pluſieurs jours. Cependant Gaſan, après avoir ſoumis toutes les villes qui avoient été dans le parti d'Aben-Seïra, puni les chefs de la rebellion, rétabli l'ordre & l'obéiſſance dans tout ſon gouvernement, & fait ſavoir à la Porte la façon dont il s'étoit comporté, ne ſongea plus qu'aux moyens de pouvoir retourner dans ſa patrie.

Pour cet effet, ayant ſu qu'il y avoit alors au Grand Caire un fameux négociant de Marſeille qu'il connoiſſoit, qui avoit des établiſſemens à Smyrne & à Alexandrie, & qu'il le ſavoit homme de probité, il jetta les yeux ſur lui pour l'exécution de ſon deſſein. Il le fit venir ſecrettement chez lui ; & s'en étant fait reconnoître, il lui demanda des nouvelles d'Irene & de toute ſa famille, ſes dernieres occupations lui ayant ôté les moyens de lui écrire. Le négociant lui aprit que la

mere d'Irene étoit morte de douleur, par la perte de la meilleure partie de leur bien, que des banqueroutes & des pertes ſur mer leur avoient enlevé, qu'Irene étoit toujours belle, & que ſon pere n'avoit pu la réſoudre à ſe marier, quoiqu'il ſe fût préſenté des partis conſidérables avant ſa ruine.

Mais que Maſodier ne pouvant ſe relever de la perte qu'il avoit faite, s'étoit réſolu de s'embarquer pour Smyrne, où il avoit des parens, dans le deſſein de chercher à y rétablir ſes affaires. Gaſan fut très-touché de cette nouvelle; mais l'eſpoir qu'il conçut de ſe voir bientôt en état d'offrir une brillante fortune à Irene le conſola; il demanda avec empreſſement au négociant, ſi Maſodier étoit déja parti, & s'il emmenoit ſa fille avec lui; il lui répondit qu'ils étoient encore à Marſeille, lorſqu'il en étoit parti, & qu'Irene le ſuivroit à Smyrne. Cette réponſe chagrina Gaſan; mais comme il s'étoit aperçu que le négociant avoit évité dans ſon récit de lui dire ce que l'on penſoit de lui à Marſeille, il le pria de l'en inſtruire, en l'aſſurant que quelque choſe qu'il lui dît, il n'en ſeroit point offenſé. Tout Marſeille, lui répondit-il, a été ſenſible à votre gloire & à votre fortune, mais ce n'a pas été ſans douleur qu'on y a ſu votre changement de religion qui n'a été cauſé, dit-on, que par l'amour que vous avez eu pour une Sultane que vous avez épouſée: ſi vous voulez que je vous parle avec franchiſe, cette aventure a terni toutes vos belles actions dans l'eſprit de ceux qui vous connoiſſoient. Ce diſcours fit rougir

gir Gaſan ; & ne doutant point que ce bruit ne lui eût fait tort auprès d'Irene, il en parut extrêmement affligé.

Cependant ne voulant pas qu'un auſſi honnête homme que Royer, c'eſt le nom du marchand, reſtât dans une erreur qui lui étoit préjudiciable, il lui raconta toutes ſes aventures, & ce qu'il avoit fait pour ſe conſerver Chrétien, & lui aprit le deſſein qu'il avoit d'abandonner pour jamais un pays, où l'innocence étoit ſans ceſſe expoſée aux plus grands périls. Que pour y parvenir, il le prioit de lui acheter ou de lui faire fabriquer un vaiſſeau de cinquante pieces de canon, & de le faire monter par des Provençaux. Et pour commencer à lui prouver l'ardente envie qu'il avoit de partir le plutôt qu'il ſe pourroit, il le chargea d'une caſſette remplie de ce qu'il avoit de plus précieux en pierreries, le priant de la lui garder & de lui faire des viſites de tems en tems pendant quelques jours pour emporter ſecrettement les choſes qu'il eſtimoit le plus.

Royer ne put trouver des paroles capables d'exprimer ſa joie à cette nouvelle, il ſe contenta de la témoigner en lui promettant de le ſatisfaire inceſſamment. Quelques jours ſe paſſerent en allées & en venues, dans leſquelles Royer emporta tout ce que Gaſan avoit de plus précieux. Ce qui ſe faiſoit ſans aucun riſque, parce qu'étant marchand, il ne venoit jamais voir le Bacha qu'avec des gens chargés des plus belles marchandiſes, ſous prétexte de lui en vendre, & il remportoit avec elles ce que Gaſan lui vouloit con-

fier. Après cela, Royer ne s'occupa plus qu'à exécuter ce qu'il avoit promis ; & il le fit avec tant d'exactitude, qu'en moins de six mois il lui fit ſavoir que le vaiſſeau arriveroit dans les ports d'Egypte, puiſſamment armé ; & que pour ne donner aucun ſoupçon aux Turcs, il l'avoit fait charger de bonnes marchandiſes, & que ſous divers prétextes il navigueroit dans les différens ports de l'Egypte, & auroit ſoin de l'inſtruire de tous ſes mouvemens, afin qu'il ſe trouvât toujours à tems & à point nommé pour le recevoir.

Gaſan charmé de la fidélité & de la diligence de Royer, attendit l'inſtant favorable d'en profiter, lorſque la jalouſie du Viſir lui en fournit une, qui, quoique précipitée, n'en fut pas moins heureuſe. Les galeres de Malthe ayant attaqué trois galeres du Grand Seigneur qui portoient à Conſtantinople le tribut de Syrie & d'Egypte, ainſi que les autres revenus de cet Empereur, qui montoient à des ſommes immenſes, après une heure de combat, les galeres turques furent enlevées par les Chevaliers de Malthe, & menées en triomphe dans leur iſle.

La nouvelle de cette priſe jetta la conſternation dans Conſtantinople ; le premier Viſir en fut le moins touché, eſpérant avoir trouvé dans cette perte un motif certain pour cauſer celle de Gaſan, pour lequel le Sultan conſervoit une eſtime ſi grande, qu'il ne ſongeoit qu'aux moyens de le rendre encore plus puiſſant : ce qui faiſoit craindre au Viſir qu'il ne fût mis à ſa place.

Pour prévenir ce coup, ce Miniſtre ſaiſit l'affaire de Malthe, en le rendant complice de la victoire des Chevaliers; pour cet effet, il fit ſemer le bruit que des eſpions Chrétiens avoient donné avis aux Malthois du départ des galeres du Grand Seigneur. La choſe fut portée au Divan, où il fut ordonné qu'on feroit une exacte recherche de cette trahiſon: le Viſir fut le premier à s'en charger; & tandis qu'il paroiſſoit s'y occuper, il fit inſinuer au Sultan que l'avis qu'on avoit donné aux Malthois, étoit parti de l'Egypte, & conduiſit ſi bien ſa trame, qu'il fit tomber les ſoupçons de ce Prince ſur Gaſan. Le fidele Mufti informé des plus ſecrets mouvemens du ſerrail, écrivit auſſi-tôt au Bacha tout ce qui ſe paſſoit contre lui, en le preſſant de ſonger à ſe garantir de la foudre qui étoit prête d'éclater. Gaſan jugea bien qu'il étoit perdu, s'il ne ſe mettoit en ſûreté contre les noirceurs du Viſir. Il régla ſes affaires, ſe tint ſur ſes gardes, & ne laiſſa aprocher de ſon palais & de ſa perſonne, que ceux qui lui étoient abſolument dévoués, en attendant que tout fût prêt pour aſſurer ſa fuite. Le Viſir cependant, ayant fait faire de fauſſes informations où Gaſan étoit déclaré coupable de cette trahiſon, on les porta au Sultan, dont la fureur fut d'autant plus violente, que ſes bienfaits avoient été exceſſifs; & n'écoutant que ſon indignation, il ſigna un ſapheta contre le Bacha. Mais comme, lorſqu'il s'agit de faire mourir un Bacha ſur de pareilles accuſations, on conſulte le Mufti, il eut le tems de faire

avertir Gaſan qu'il étoit condamné à être étranglé, & que les muets alloient partir de Conſtantinople pour cette exécution. Le Bacha, qui connoiſſoit les allures de la Porte dans de ſemblables occaſions, ne balança point à fuir. Il avoit fait tenir dans une des embouchures du Nil ſon vaiſſeau bien monté & bien armé, où il avoit fait porter toutes ſes richeſſes. Ainſi, la même nuit qu'il reçut le dernier avis du Mufti, il partit accompagné de tous les gens qui lui étoient fideles, & arriva le matin à ſon vaiſſeau, qu'il monta & viſita exactement. L'ayant trouvé en bon ordre, & en état de ſoutenir le combat contre toutes ſortes de corſaires, il en prit le commandement; & profitant d'un vent frais, il fit voile vers la Provence, & s'éloigna pour jamais de cette funeſte terre.

Pendant le cours de ſa navigation il écrivit une relation de tout ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit au ſervice du Grand Seigneur, les conquêtes qu'il avoit faites, les périls qu'il avoit courus, & ſon inviolable fidélité, faiſant voir la fauſſeté des accuſations du Grand Viſir, & prouvant ſon innocence ſi parfaitement, qu'il anéantiſſoit toutes les ruſes de ſon ennemi. Et ayant trouvé ſur ſa route un vaiſſeau marchand qui alloit à Nicoſie, capitale de l'iſle de Chypre, il le chargea de ſon paquet, avec ordre de le remettre au Bacha de Nicoſie, pour le rendre à l'Aga des Janiſſaires, auquel il étoit adreſſé, Gaſan ſachant qu'il étoit ennemi mortel du Grand Viſir. Il con-

tinuoit ſa route vers la Provence, avec toute l'impatience d'un amant fidele & tendre, & s'aprochoit des côtes de Sicile, lorſqu'il découvrit un vaiſſeau de trente pieces de canon qui lui parut être algérien ; comme il avoit le vent ſur lui, il l'eut bientôt joint, & lui fit le ſignal pour amener. Mais le corſaire, bien loin d'obéir, s'étant mis en défenſe, Gaſan l'attaqua à la portée du mouſquet ſi rudement, qu'en moins d'une heure toutes les manœuvres du corſaire furent en déſordre ; & ayant pluſieurs coups à l'eau, il fut obligé de ſe rendre. Le victorieux Gaſan fit paſſer ſur ſon bord tous les Turcs, qu'il fit mettre à la chaîne, & mit les Chrétiens en liberté, qui, voyant Gaſan habillé à la turque, ne ſavoient que s'imaginer, craignant qu'on ne les menât à Conſtantinople, où l'eſclavage eſt d'autant plus cruel, qu'on ne peut jamais être racheté lorſqu'on eſt eſclave du Grand Seigneur. Mais leur crainte fut bientôt diſſipée, en entendant les ordres qu'il donnoit pour leur ôter leurs fers. Les premiers qui ſentirent les effets de ſa bonté, coururent embraſſer ſes genoux, & l'avertirent que la veille du combat l'Algérien avoit pris un vaiſſeau françois, ſur lequel il avoit fait pluſieurs priſonniers de conſéquence, entre leſquels il y avoit deux femmes, dont l'une étoit d'une beauté parfaite.

Gaſan ordonna auſſi-tôt que l'on conduiſît les femmes avec reſpect dans la chambre de poupe de ſon vaiſſeau, ne voulant pas les voir par un principe de délicateſſe, qui lui faiſoit craindre d'être obligé d'admirer quel-

qu'autre que ſa chere Irene. Lorſqu'il eut mis ordre à tout, & qu'il eut viſité les richeſſes que l'Algérien avoit pillées, il ſe retira dans ſa chambre pour ſe livrer quelques inſtans aux plaiſirs qu'il reſſentoit d'aller revoir celle pour qui il avoit bravé tant de périls. Il avoit amené d'Egypte un jeune Turc, qui s'étoit attaché ſi fortement à lui, qu'il n'avoit point voulu l'abandonner dans la ſuite, & qui ayant ſu dans le cours de la navigation que Gaſan étoit Chrétien, lui avoit promis d'abjurer ſa religion lorſqu'il ſeroit à Marſeille. La fidélité, l'intelligence & l'eſprit de ce Turc lui avoient acquis toute la confiance de Gaſan; & c'étoit avec lui, qu'en cherchant un moment de repos, il s'entretenoit de ſa paſſion pour Irene, dont il lui avoit confié les aventures. Il n'y avoit pas long-tems qu'il ſe donnoit cette ſatisfaction, lorſqu'il entendit quelques ſoupirs qui partoient d'une chambre à côté de la ſienne. L'envie de ſoulager les malheureux, & la crainte qu'on n'eût pas exécuté ſes ordres pour tous ceux qui s'étoient trouvés ſur le vaiſſeau algérien, lui firent prêter l'oreille aux plaintes qu'il entendoit. Je ne vois pas, diſoit une femme à la perſonne qui ſe plaignoit, quel ſujet vous avez de redoubler vos pleurs avec cette abondance; le ciel ſemble favoriſer tous vos vœux: vous étiez au déſeſpoir de quitter Marſeille & d'aller à Smyrne, un vaiſſeau algérien combat, & prend le nôtre: eſclave du corſaire, vous gémiſſiez encore plus fortement de la rigueur de votre ſort, lorſque pour vous

délivrer, un vaiſſeau turc attaque l'algérien, le prend & briſe vos fers; & bien loin de vous conduire à Conſtantinople, comme vous le redoutiez pendant le combat, on vous ramene dans votre patrie. Pour moi, continua cette femme, je ne vois dans tout cela que des ſujets de joie; & je vous avoue, Madame, que je commence à aimer les Turcs, puiſque celui qui commande ce vaiſſeau, non content de nous rendre à tous la liberté, nous conduit encore dans notre pays. Et moi je les déteſte, répondit alors la perſonne affligée, puiſqu'ils m'ont enlevé tout ce qui m'étoit cher. Oui, Clitie, continua-t-elle, c'eſt la vue de tous ces Turcs qui renouvelle mes douleurs: quand je ſonge que Gaſan eſt comme eux, que Gaſan eſt infidele, mon déſeſpoir n'a point de bornes.

Le premier mot qu'avoit prononcé cette belle affligée avoit ſi fort ſurpris Gaſan, que l'excès de ſa joie & de ſon étonnement l'empêcherent d'éclater. Il ne pouvoit revenir de l'extaſe où l'avoit jetté un ſon de voix qui lui étoit ſi cher. Avoir tiré Irene de l'eſclavage, & l'avoir dans ſon vaiſſeau, étoient des choſes ſi extraordinaires pour lui, qu'il douta quelque tems s'il devoit croire ce qu'il entendoit. Il alloit chercher à s'en éclaircir, quand la premiere perſonne qui avoit parlé reprit ainſi la parole: Je veux bien, Madame, que vous haïſſiez les Turcs, mais pour celui-ci, je ne vous le pardonne pas, puiſque vous ne l'avez point vu. On m'a dit qu'il étoit auſſi-bien fait que vaillant, & je

ſuis très-touchée que ſon indifférence pour nous me prive du plaiſir de le voir. Car enfin, il faut que ce ſoit un homme fort extraordinaire, ou fort amoureux de quelque belle eſclave, pour avoir dédaigné de vous venir admirer.

Je ne ſais, lui répondit Irene, quel plaiſir tu goûtes à m'entretenir ainſi, mais je t'avoue que ton enjouement ne me divertit point. Il m'importe très-peu que ce Turc ſoit bien fait, qu'il ſoit fidele ou indifférent; & quel qu'il puiſſe être, je le crois auſſi Turc que les autres, puiſqu'il m'a ſéparée de mon pere, & que j'ignore ſon ſort. A ces mots, ayant recommencé ſes pleurs, Gaſan n'y put plus tenir; & ayant apellé du monde, il fit chercher Maſodier avec empreſſement, faiſant céder l'impatience qu'il avoit de s'aller jetter aux pieds d'Irene à un devoir ſi ſaint. On ne fut pas long-tems à le lui amener; comme il avoit reçu la liberté ainſi que les autres, & qu'il étoit reſté avec pluſieurs Chrétiens ſans dire qui il étoit, on n'avoit eu pour lui nulle attention particuliere. Auſſi-tôt qu'il fut devant Gaſan, il le reconnut, malgré ſon habillement, & ſe reculant quelques pas: Vous pouvez vous venger, lui dit-il; mais s'il vous reſte encore quelque ſentiment de généroſité, ne me ſéparez point d'Irene, & nous donnez les mêmes fers.

Si j'avois quelques deſirs de vengeance, lui répondit Gaſan avec douceur, je vous conduirois à Conſtantinople, & non pas en Provence, où vous voyez que nous allons;

mais puiſque vous avez reconnu Gaſan malgré ſon déguiſement, reconnoiſſez-le tout-à-fait. Alors le prenant dans ſes bras, & l'embraſſant tendrement, il lui fit un récit ſuccinct de tout ce qui lui étoit arrivé; & lui ayant marqué dans le cours de ſa narration le deſſein qu'il avoit toujours formé de revenir dans ſa patrie, & d'offrir à Irene la fortune dont il jouiſſoit: Vous voyez, continua-t-il, que, malgré votre refus, je me ſuis conſervé fidele amant & véritable ami, puiſqu'ayant apris votre malheur, je n'allois à Marſeille que dans l'eſpoir de le faire ceſſer. Enſuite il lui aprit la converſation qu'il venoit d'entendre entre Irene & ſa confidente, & le pria de ne pas retarder le plaiſir qu'elle auroit de ſe réunir à un pere qui lui étoit ſi cher, & celui qu'il alloit avoir en ſe jettant aux pieds de cette charmante fille. Maſodier étoit dans un étonnement ſi prodigieux de tout ce qu'il venoit d'aprendre, & la généroſité de Gaſan le rendoit ſi confus, qu'il ne put long-tems s'exprimer que par de tendres embraſſemens. Enfin, voulant réparer ce qu'il avoit fait autrefois, il le preſſa de le conduire où étoit Irene, pour être le premier à lui annoncer un bonheur où ſans doute elle ne s'attendoit pas.

Gaſan ne lui répondit qu'en le prenant par la main; & l'ayant mené à la chambre d'Irene, il n'y fut pas plutôt entré, qu'il ſe jetta à ſes pieds. Cette action paſſionnée, & ſon pere qui l'embraſſoit d'un autre côté, la jetterent dans un embarras difficile à exprimer. Elle rendit les careſſes à l'un, & regar-

doit l'autre avec une eſpece d'effoi qui lui interdiſoit l'uſage de la voix. Enfin la préſence de Maſodier la raſſurant un peu : Que veut ce Turc, lui dit-elle en tremblant, & que pouvons-nous pour lui dans un lieu où aparemment nous ſommes eſclaves ? Il n'y a point d'eſclave ici que moi, belle Irene, lui répondit Gaſan, en levant la tête qu'il avoit toujours tenu baiſſée ; moi ſeul y porte des chaînes que je préfere aux couronnes de l'univers. Oh ciel, interrompit Irene ! Gaſan.... mon pere, que vois-je ? Elle ne put continuer ; la joie, la crainte & mille autres mouvemens que l'habillement de Gaſan & ſon infidélité prétendue firent naître dans ſon cœur, l'agiterent ſi vivement, qu'un torrent de larmes lui coupa la voix, & fit connoître à ce tendre amant tout ce qu'elle penſoit en ce moment.

Oui, ma fille, lui dit ſon pere, qui vit ſon embarras, vous voyez Gaſan, mais vous le revoyez Chrétien, fidele, & enfin comme un homme que je vous donne pour époux, puiſqu'il veut bien oublier ce qu'un indigne amour de la fortune m'a fait faire, & qu'il vient partager la ſienne avec vous. Alors Gaſan ſans vouloir ſe relever, quelque ſigne qu'elle lui en fît, lui aprit tout ce qu'il avoit déja dit à Maſodier.

Un diſcours ſi intéreſſant fut écouté avec une attention qui rapella bientôt ſa tendreſſe. Irene n'en attendit pas la fin pour lui en marquer le retour ; & ſon pere lui ayant fait un ſigne d'intelligence, elle tendit une main à Gaſan, & paſſant l'autre autour de ſon cou,

elle fit goûter à ce fidele amant une ſatisfaction ſi parfaite, qu'il crut en ce moment que, malgré tous les périls qu'il avoit courus, il n'avoit pas encore aſſez acheté une ſemblable faveur. Maſodier regardoit avec admiration un amour ſi conſtant ; & reſpectant les effets qu'il produiſoit, il gardoit un ſilence qui n'étoit interrompu que par des geſtes & des regards qui témoignoient ſa joie & ſon amitié.

Cette touchante ſcene & cette réunion fut bientôt ſue de tout l'équipage, & les amans furent forcés d'interrompre leur tendre converſation pour recevoir les complimens de félicitation que tout le monde vint leur faire. La ſatisfaction du Commandant ſe répandit ſur ceux qui lui obéiſſoient, & ſur ceux qui l'avoient accompagné. Ils firent le reſte de leur navigation avec un air de contentement qui ſe remarquoit dans les moindres de leurs actions ; & ils arriverent enfin dans le port de Marſeille comme en triomphe. Le vaiſſeau algérien, que Gaſan avoit fait amariner, ſuivoit auſſi le ſien. Avant que de deſcendre, Gaſan envoya avertir Célimond de ſon arrivée & de celle d'Irene. Ce fidele ami ſe doutant bien qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans cette aventure, & qu'elle ne pouvoit être qu'à l'avantage de Gaſan, aſſembla ſes amis, qui étoient les principaux de la ville, pour aller recevoir des perſonnes qui lui étoient ſi cheres ; & la curioſité y ayant joint un monde infini, Gaſan, Irene & Maſodier ſe trouverent reçus avec des honneurs qu'ils n'au-

roient osé espérer. Après qu'ils eurent embrassé Célimond, & salué ceux qui étoient venus leur marquer leur joie sur cet heureux retour, Gasan pria Irene & Masodier d'aller chez Célimond, qui leur offrit sa maison, voulant faire mettre à terre les richesses dont son vaisseau étoit chargé.

Cela fut exécuté selon ses desirs; & lorsqu'il eut donné ordre à tout, il fut les rejoindre. Le reste de cette journée se passa en récits de ce qui étoit arrivé aux uns & aux autres, & en témoignages d'amitié, de tendresse & d'amour. La nuit qui la suivit se passa avec une tranquillité que Gasan & Irene n'avoient goûtée depuis long-tems. Mais ne voulant pas que rien retardât davantage le bonheur de ces amans, dès le lendemain Masodier accompagna Gasan chez l'Evêque, auquel ayant conté ce qui lui étoit arrivé, il demanda d'être réconcilié à l'Eglise. Ce qui lui ayant été accordé, & la cérémonie s'en étant faite le même jour, il fit tout préparer pour épouser Irene avec l'éclat & la magnificence que demandoient son amour & la haute fortune qu'il avoit faite. Les nôces furent célébrées avec autant de pompe que de joie, & les tendres époux se récompenserent par les douceurs d'un heureux hymen, de tous les maux qu'ils avoient soufferts. Le jeune Turc, qui avoit suivi Gasan, s'étant fait instruire, & son baptême s'étant fait avec les cérémonies ordinaires, épousa Clitie, celle des filles d'Irene qu'elle aimoit le plus. Pour Masodier, les grands biens dont Gasan lui fit part, le

mirent bientôt en état de rétablir ſes affaires, & de ne rien regretter de ſes pertes.

Julie ayant ceſſé de parler, cette hiſtoire, dit Uranie, eſt des plus ſingulieres; mais Julie l'a contée avec tant de grace, que je crois qu'elle lui doit une bonne partie du plaiſir qu'elle m'a fait. Pour moi, dit Orophane, je trouve qu'elle a eu beaucoup d'art à conſerver Gaſan Chrétien ſous l'habit turc.

Ne me donnez point l'honneur de cette aventure, interrompit Julie, je ne l'ai point inventée, elle eſt véritable, & je l'ai eue d'une copie d'un manuſcrit que Gaſan lui-même avoit écrit. Quoi qu'il en ſoit, ajouta Félicie, elle fait bien connoître que, ſelon les occaſions & les génies, l'amour cauſe des événemens ſinguliers. Elle prouve encore, ajouta Florinde, qu'il ne faut jamais mépriſer ceux qui ne joignent pas la fortune au mérite, puiſque la vertu eſt toujours préférable aux plus grands biens. Le mérite, l'eſprit, les talens & la véritable ſageſſe peuvent conduire à la fortune; & la fortune ſeule ne donne ni les uns ni les autres à ceux qui ne les poſſedent pas.

Sans doute, dit Camille; & puiſque Julie aſſure que cette hiſtoire eſt arrivée, je trouve que Maſodier auroit été plus coupable que Gaſan, s'il s'étoit fait Turc véritablement, l'ayant conduit à cette extrêmité par un refus dont le ciel le punit lui-même, en lui ôtant les biens qu'il chériſſoit avec tant d'ardeur.

Cette converſation ayant mené juſqu'à l'heure du ſoupé, on ſe mit à table, où le

repas se passa avec les agrémens ordinaires à cette aimable compagnie. Alphonse, qui avoit pris un plaisir sensible à l'histoire de Gasan, ne cessa point d'en parler, se trouvant, disoit-il, capable d'en faire autant que lui, pour mériter la possession de la belle Camille. Vous ne trouverez personne ici, lui dit Orsame, qui ne vous assure de la même chose; mais ce qui est de plus surprenant, ajouta-t-il en souriant, c'est que vous y verrez des maris capables de faire pour leur femme ce que Gasan a fait pour épouser la sienne. Cela est si flatteur pour nous, reprit Julie, que vous nous mettez en état d'être touchées de ne pouvoir vous donner de pareilles preuves de tendresse. Pour moi, ajouta Thélamont, j'ose croire qu'Uranie me fait la justice de croire qu'il n'y a point de périls que je n'eusse affrontés pour parvenir au bonheur dont je jouis, & qu'il n'y en a point où je ne me risquasse pour me le conserver. Comme je juge de vos sentimens par les miens, lui répondit-elle, je ne doute nullement que vous ne pensiez ainsi. Il n'y a qu'Orophane, dit Félicie, qui ne fait point ces tendres protestations, ce qui me fait croire qu'il ne hazarderoit ni son repos, ni sa vie pour me conserver.

Vous êtes bien cruelle, lui dit-il, d'être ici la seule qui ne rendiez pas justice à ce que vous aimez, & vous me faites croire bien malheureux de n'avoir eu que votre indifférence à combattre pour vous posséder. Mais quoique je dusse me venger en

vous laissant dans votre erreur, je veux bien vous protester ici, que, sans me piquer de valeur ni de témérité, il n'y a rien de si dangereux à quoi je ne m'exposasse pour vous conserver à moi, & rien à quoi je ne me fusse exposé pour vous posséder.

Orophane dit cela d'un ton si véhément & si furieux, que la compagnie, qui connoissoit son humeur enjouée, ne put s'empêcher de rire d'y trouver ce changement. Mais Félicie connoissant qu'elle l'avoit piqué véritablement, chercha dans les graces qui la suivoient toujours, de quoi réparer ce petit différend. Et comme la moindre caresse de ce que l'on aime a tout pouvoir sur un cœur sincérement épris, elle ne fut pas long-tems à rapeller la joie dans le cœur de son époux.

Cette aimable dispute ayant fini avec le soupé, Uranie, qui ne vouloit pas qu'elle pût recommencer, se leva en prenant Florinde sous le bras, & conduisit la compagnie dans un jardin de fleurs, nouvellement fait à côté du salon. Il n'y a que vous, belle Florinde, lui dit elle, qui ne sachiez point ce que l'on seroit capable de faire pour vous conquérir & pour vous conserver : je suis pourtant persuadée que si quelqu'un se croyoit assez heureux pour vous plaire, il tenteroit tout pour vous mériter.

J'ai trop éprouvé le contraire, lui répondit-elle, pour douter du peu que je vaux : il faut mesurer l'amitié avec l'amour ; l'une rend justice, elle estime ce qu'elle possede, & l'autre aveugle, inconstant, dédaigne ce

qui lui apartient, & court ſouvent au plus facile; & s'il ſe trouve des Thélamonts, des Orophanes, des Orſames, c'eſt qu'il ſe voit des Uranies, des Félicies, des Julies & des Camilles. Ainſi, je conçois que Florinde n'ayant rien de tout ce qu'elles ont, n'a pu trouver des cœurs tels que ſont ceux qu'elles poſſedent.

Florinde prononça ces paroles avec un air de chagrin qui lui étoit ſi peu naturel, quoiqu'elle fût ordinairement ſérieuſe, qu'Uranie en fut étonnée, & conçut dans ſon cœur un violent deſir d'en ſavoir la cauſe; mais voyant que Florinde en étoit reſtée-là ſans paroître vouloir l'éclaircir, elle changea la converſation, voulant trouver une occaſion plus favorable de s'en inſtruire. Camille, dont l'eſprit vif pénétroit les penſées les plus cachées, jugeant de l'embarras de Florinde par ce qu'elle avoit entendu, aida Uranie dans ſon deſſein: Ce qui me ſurprend, dit-elle en reprenant l'hiſtoire que Julie avoit contée, c'eſt la prompte fortune de Gaſan: ſe peut-il qu'un homme étranger & d'une autre religion la faſſe en ſi peu de tems chez une nation auſſi fiere & auſſi terrible que les Turcs?

Sans doute, dit alors Thélamont, il y en a mille exemples fameux: il n'y a point de pays où l'on parvienne plus vîte aux ſuprêmes grandeurs, & dont on tombe plus promptement qu'à la Cour Ottomane. Les fortunes éclatantes qui s'y font ne doivent ſurprendre perſonne, & ſur-tout ceux qui ont pratiqué le Levant, ou qui ſavent la

politique du Grand Seigneur, qui n'éleve le plus ſouvent ſes eſclaves ſi haut, que pour rendre leur chûte plus terrible. L'hiſtoire des Turcs eſt remplie de ces funeſtes événemens; mais entr'autres celle d'Ibrahim eſt des plus ſingulieres. C'étoit un enfant de tribut, qui ayant été trouvé d'une complexion trop foible pour être mis dans le ſerrail, fut donné à un Bacha, qui l'ayant pris en amitié, le fit inſtruire avec ſoin. Ibrahim réuſſit ſi parfaitement dans tout ce qu'on lui montra, que le Bacha le trouva digne d'être offert au Prince Soliman, fils aîné de Selim I qui, après la mort de cet Empereur, régna avec tant de gloire.

Soliman reçut Ibrahim avec plaiſir. Comme il étoit de ſon âge, il étoit auſſi de tous ſes plaiſirs, & il s'en fit aimer ſi tendrement, qu'il ne vouloit être ſervi que par lui. Ibrahim profita de ſa faveur; mais ne s'en ſervit que pour ſe faire des amis, & protéger les malheureux. Soliman, qui avoit l'ame grande & toutes les inclinations élevées, fut charmé de cette généroſité, & l'en aima davantage; ce qu'il lui prouva auſſi-tôt qu'il fut Empereur, en le faiſant Capigi Bachi, ou Capitaine des portes intérieures du ſerrail, & peu de tems après Aga des Janiſſaires ou Capitaine Général de l'infanterie turque.

Ibrahim voyant la rapidité de ſa fortune, en craignit l'inconſtance; il réfléchiſſoit continuellement aux malheurs des Grands de la Porte: leur mort funeſte rempliſſoit ſon eſprit des plus triſtes penſées; il devint ſombre & mélancolique, & ſon humeur agréable,

qui avoit tant de fois amuſé Soliman, ayant changé tout-à-coup, il s'en aperçut ; & comme il l'aimoit avec tendreſſe, il lui en demanda la cauſe. Ibrahim ne balança point : il lui avoua que le ſujet de ſa triſteſſe venoit des réflexions qu'il faiſoit ſur les bontés que Sa Hauteſſe avoit pour lui, qu'elles lui feroient des jaloux & des ennemis, qui pouvant le deſſervir, lui feroient avoir le ſort des Grands qui avoient été précipités du haut de leur grandeur dans un abyme de malheurs, & qu'enfin il périroit comme eux par une mort infâme. Que cette crainte l'occupoit nuit & jour, & qu'il le ſuplioit de ne lui donner qu'un bien raiſonnable pour pouvoir couler ſes jours dans la paix & dans la tranquillité, lui pouvant auſſi-bien marquer l'ardeur de ſon zele dans un état médiocre, que dans le rang où ſa bonté l'avoit mis. Un diſcours ſi ſage dans la bouche d'un favori pénétra le cœur du Sultan, il loua ſa modeſtie, & ne voulant rien épargner pour diſſiper ſes craintes, il lui jura par un ſerment ſolemnel, qu'il n'attenteroit jamais à ſa vie durant le cours de la ſienne, pour quelque cauſe que ce pût être.

Ibrahim, raſſuré par une ſi ſainte promeſſe, s'attacha encore plus fortement à lui ; & Soliman, pour lui donner des preuves toujours nouvelles de ſa confiance, le fit premier Viſir ou Lieutenant-Général & Chancelier de l'Empire. Le Sultan porta ſes armes en Hongrie, dans la Perſe, s'empara de l'iſle de Rhodes, & par-tout il fut victorieux. Ibrahim le ſuivoit toujours, & eut part à

tous ces triomphes : il en devint ſi riche & ſi puiſſant, & dans un ſi haut degré de faveur, que tout trembloit ſous lui.

Les Sultanes mere, & Roxelane, femme de Soliman, en devinrent jalouſes, rien ne ſe paſſoit plus par leur canal, tout ſe faiſoit par le Viſir ; c'en fut aſſez pour chercher les moyens de le perdre. Ibrahim fut averti de leur deſſein, & craignant que l'oiſiveté ne donnât le tems à Soliman de ſe laiſſer ſéduire par les careſſes d'une femme, & par les tendreſſes d'une mere, il engagea ce Prince dans une nouvelle guerre contre la Perſe. C'étoit le piquer dans ſon endroit ſenſible ; jamais Prince n'aima plus la guerre, & n'y fut plus heureux. Il héſitoit cependant à cauſe d'un nouveau traité qu'il avoit fait avec Tachmas, Roi de Perſe ; mais Ibrahim, voulant le déterminer, trouva le moyen de faire venir un aſtronome de Damas, nommé Muley, qui paſſoit pour un homme à qui l'avenir étoit connu. Les Princes ont leur foible comme les autres : heureux ceux qui en ont le moins. Soliman fut curieux de voir l'aſtronome ; Ibrahim l'introduiſit auprès de lui, après lui avoir fait ſa leçon, & lui ayant prédit qu'il ſeroit couronné Roi de Perſe, s'il y portoit la guerre, ce Prince aveuglé par ſon ambition, ne ſe ſouvint plus de ſon traité ; & ſe mettant à la tête d'une armée de ſix cents mille hommes, il marcha contre la Perſe. Il y paſſa pluſieurs années, la guerre fut malheureuſe, & il revint à Conſtantinople, ſon armée réduite au quart, & très en colere contre l'aſ-

tronome & contre ſon Miniſtre. Les Sultanes, s'apercevant de ſon mécontentement, ne manquerent pas d'attribuer le malheur de cette guerre à la trahiſon du Viſir; & formant une cabale contre lui, elles découvrirent à Soliman que ce Miniſtre avoit des intelligences avec Tachmas, de qui il tiroit des penſions immenſes; & ayant fait venir à la Porte le Bacha de Babylone, elles l'introduiſirent ſecrettement dans le ſerrail, & il fit voir clairement à Soliman la perfidie du Viſir. Dans le même tems les Sultanes ayant ſu que Charles-Quint & Ferdinand ſon frere avoient eu de grandes correſpondances avec le Viſir, trouverent moyen d'avoir ſes lettres en original, qu'elles mirent entre les mains du Sultan, qui, bien convaincu de tous ſes crimes & de ſon ingratitude, ſe réſolut à le faire mourir.

Mais ſe ſouvenant de ſon ſerment, il fit aſſembler les principaux Imans & Prédicateurs du ſerrail, en préſence du Mufti: il leur expoſa le fait & ſes ſcrupules; on délibéra long-tems ſans rien conclure. Mais l'un d'eux prenant la parole, dit au Sultan, que puiſqu'il avoit promis au Viſir de ne le point faire mourir pendant ſa vie, il n'avoit qu'à donner ordre qu'on l'étranglât quand Sa Hauteſſe dormiroit, que le ſommeil étant une privation de la vie, il exécuteroit ce qu'il avoit promis par ſon ſerment. L'avis fut ſuivi, Soliman charmé du ſophiſme, manda Ibrahim, le fit ſouper avec lui, après quoi s'étant fait aporter une caſſette, dans laquelle étoient ſes propres lettres, il lui dit

de les ouvrir & de les lire. Cette lecture étant faite, le Sultan lui reprocha ſa trahiſon & ſon ingratitude; & l'ayant fait ſaiſir, il ordonna qu'on l'étranglât auſſi-tôt qu'il ſeroit endormi, ce qui fut exactement exécuté.

Je vous avoue, dit alors Camille, que je ne voudrois nullement des grandeurs de la Porte, puiſqu'on les paie ſi cher, & je ſuis infiniment ſurpriſe que de tels Princes aient des ſujets. Ce n'eſt pas à la Cour Ottomane ſeule, dit Uranie, que les hautes fortunes ſont à craindre, elles le ſont dans tous les endroits de l'univers, lorſque l'on en méſuſe; & ſi les Empereurs ne faiſoient mourir leurs ſujets que pour de ſemblables cauſes, je les trouverois plus juſtes que cruels; mais il ſe trouve que l'envie, la jalouſie & les noires pratiques perdent des innocens, à qui on ne donne ni le tems ni les moyens de ſe juſtifier.

Il faut donc convenir, ajouta Florinde, que pour vivre ſans crainte, on doit être ſans ambition, & que ceux qui ſont honorés de la faveur de leur maître, doivent en ſi bien uſer, qu'on ne puiſſe rien trouver dans leur conduite qui détermine le Prince à s'en défaire. C'eſt ce qui m'a fait dire, reprit Thélamont, qu'un Prince ne ſauroit trop prendre garde à qui il donne ſa faveur & les grands emplois, ces deux choſes étant un attrait fatal à la foibleſſe de ceux qui n'enviſagent que leur grandeur particuliere, ſans ſe ſoucier de celle du Prince & de l'Etat. Nous aurions de belles réflexions à faire ſur un ſujet de cette étendue; mais je m'a-

perçois par le ſilence des Dames, que le repos leur eſt plus néceſſaire ce ſoir qu'une plus longue converſation. A ces mots, ayant pris congé les uns des autres, chacun ſe retira dans ſon apartement, eſpérant goûter dans les douceurs du ſommeil une heureuſe préparation aux amuſemens de la journée ſuivante.

DOUZIEME JOURNE'E.

LOrſque l'heure de ſe raſſembler fut venue, Uranie, qui s'étoit trouvée incommodée, envoya prier la compagnie de paſſer dans ſon apartement. Florinde fut la premiere à s'y rendre avec Félicie : après s'être embraſſées, Uranie ſe ſouvenant de ce que Florinde avoit dit la veille ſur le changement des hommes, en voulut ſavoir davantage. Puiſque le hazard, dit-elle, nous fait rencontrer ſeules, expliquez-nous, ma chere Florinde, le motif qui vous porta hier à parler comme vous fîtes ſur la difficulté de trouver un cœur fidele : une perſonne de votre eſprit ne dit rien ſans ſujet ; & la tendre amitié que j'ai pour vous, me donne une curioſité dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Félicie vous eſt chere, & je crois vous l'être aſſez pour que vous nous donniez cette marque de confiance.

Ce n'eſt point une marque de confiance ni d'amitié, répondit Florinde en rougiſſant, qui m'a fait vous cacher les particularités

qui m'obligent à penſer de la ſorte. Il eſt de certaines choſes que l'on laiſſe ignorer à ſes amis, parce qu'on voudroit les ignorer ſoi-même ; & lorſque notre gloire ſe trouve intéreſſée au ſecret que nous craignons de confier, on aime mieux ſouffrir & ſe taire, que de ſe ſoulager en racontant ce que nous croyons qui pourroit nous faire du déshonneur. Telle eſt la nature du ſecret que vous voulez que je vous confie. Mais comme je veux vous prouver que mon amitié eſt abſolument ſans réſerve, je vous aprendrai ce que Camille même ne ſait pas, & ce que je ſerois au déſeſpoir que d'autres que vous deux vinſſent à ſavoir. Cependant, n'attribuez point la réſolution que je prends à l'indiſcrétion d'avoir laiſſé échaper le diſcours d'hier, ni à votre perſuaſion d'aujourd'hui. Je ne venois que pour vous en inſtruire, un ſonge que j'ai fait cette nuit, & qui a renouvellé tous mes maux, m'avoit déja réſolue à chercher près de vous un ſoulagement que je ne trouve nulle part.

Un préambule ſi intéreſſant augmenta vivement l'impatience où étoit Uranie, & pour ne pas retarder de la ſatisfaire, elle pria Thélamont, qui entra dans ſa chambre, d'aller entretenir le reſte de la compagnie, & de l'amuſer aſſez de tems pour lui donner celui d'entendre les aventures de Florinde. Ce tendre époux, qui n'avoit jamais d'occupation plus douce que celle de marquer ſa complaiſance, la quitta pour faire ce qu'elle ſouhaitoit, en la priant galamment de ne pas jurer à Florinde un ſe-

cret inviolable, ne voulant pas être privé du plaiſir de la connoître entiérement. Florinde y conſentit ; & lorſqu'il fut ſorti, Uranie & Félicie la prierent de faire ſon récit. Il ne ſera pas ſi long que vous le croyez, leur dit cette aimable fille ; & s'il a quelque choſe d'ennuyeux, ce ne ſera que par la peine que j'aurai à trouver des termes pour adoucir mes fautes. Les deux amies ne purent douter de ce qu'elle diſoit, par la violence qu'elles virent qu'elle ſe faiſoit pour commencer ſon diſcours. Elle rougit, elle pâlit, vingt fois elle ouvrit la bouche, & vingt fois elle la ferma. Enfin, ſe faiſant un effort, elle adreſſa de cette ſorte la parole à Uranie.

HISTOIRE de Florinde.

VOus ſavez déja, ma chere Uranie, que nous ſommes reſtées fort jeunes Camille & moi, ſans pere ni mere ; & que maîtreſſe d'un bien raiſonnable que nos tuteurs faiſoient valoir, nous n'avons jamais ſenti les douceurs de l'autorité paternelle, ce qui peut être mis au nombre des plus grands malheurs pour des filles qui n'ont pour ſe conduire que leur ſeule lumiere, & le foible préjugé de la pudeur attachée à leur ſexe. La femme d'un de nos tuteurs nous éleva l'une & l'autre avec attention, & nous donna toute l'éducation qui peut rendre de jeunes perſonnes recommandables. Camille avoit

avoit quatorze ans, & j'en avois ſeize, lorſque la femme de mon tuteur fut obligée d'aller à une terre conſidérable qu'elle avoit en Poitou pour régler quelques affaires. Comme Camille n'étoit point ſi avancée que moi avec ſes maîtres, elle ne fut point du voyage, & je ſuivis ſeule Aréliſe à ſa terre : c'eſt le nom de la femme de mon tuteur. Je ne vous ferai point un détail des beautés de ce lieu, ni des plaiſirs qu'on y goûte; il ſuffit de vous dire qu'Aréliſe étant Dame d'une aſſez grande étendue de terre, il ne ſe faiſoit point de fête dans tout le canton dont je ne fuſſe priée. Comme Aréliſe étoit âgée, elle n'étoit preſque jamais de ces ſortes de divertiſſemens, me faiſant ordinairement accompagner par ſes femmes. La plupart de ces amuſemens étoient champêtres, & ſe faiſoient par ceux du pays ; la courſe, la lutte & la danſe étoient tour-à-tour l'objet des aſſemblées ; & c'étoit à moi à donner le prix des unes & des autres à celui que les Juges prépoſés pour cela en trouvoient digne.

Vous n'ignorez pas que les Poitevins & les Poitevines excellent dans tous les talens; une vivacité ſpirituelle anime leurs moindres actions, & les rend infiniment aimables.

La premiere fois que je fus admiſe à leurs plaiſirs, & qu'ils m'en firent la ſouveraine, la courſe étoit l'objet de l'émulation des jeunes hommes du canton ; elle ſe faiſoit dans une place aſſez vaſte, entourée de deux rangs d'arbres touffus qui forment un couvert charmant. Le long de ces arbres, vis-à-vis les uns des autres, on avoit fait bâtir

des gradins pour la commodité de ceux qui vouloient voir. A un des bouts de la place étoit élevé une eſpece de petit trône haut de terre de quinze marches où j'étois aſſiſe ſeule. Un peu plus bas, à mes deux côtés, étoient les Juges; ainſi je tenois le milieu d'une aſſez grande étendue de monde. Celui qui remporta le prix attira tous mes regards: inſenſible à l'eſpece d'hommage que l'on me rendoit, je n'eus d'yeux que pour les aſſaillans qui vinrent me ſaluer profondément avant que de commencer. L'air, la taille, la beauté & la grace d'un des deux me firent d'abord ſouhaiter que la couronne que je devois donner au vainqueur fût pour lui; mais ſi ſa préſence me fit faire des vœux en ſa faveur, la mienne me parut avoir fait ſur lui un effet ſemblable. Car après avoir baiſé le bas de ma robe, s'étant relevé, & me montrant un viſage où toutes les graces régnoient avec d'autant plus d'éclat, qu'il n'avoit que dix-neuf à vingt ans: L'ambition de vaincre, me dit-il, m'avoit ſeule engagé à diſputer le prix aujourd'hui; mais l'honneur de le recevoir de votre main anime à préſent mon courage d'un nouveau deſir; & ſi je ſouhaite être le vainqueur, c'eſt bien moins pour paroître le plus adroit, que pour me montrer le plus digne d'une couronne préférable à celle de toute la terre, puiſque c'eſt vous qui la devez donner.

Ce diſcours prononcé avec une nobleſſe infinie, me ſurprit & me charma. Je vous trouve ſi digne, lui répondis-je, d'un plus grand prix, que je voudrois augmenter celui

qu'on deſtine au vainqueur. Mais puiſque vous trouvez qu'il a quelqu'avantage étant donné de ma main, je ſouhaite, pour votre gloire & pour ma ſatisfaction, que vous le remportiez tel qu'il eſt. Il ne répondit à cela que par une profonde révérence, & fut rejoindre ſon adverſaire. La courſe commença, & finit ſelon mes ſecrets deſirs, c'eſt-à-dire, que le jeune étranger remporta l'avantage par trois fois différentes. Tandis que les acclamations de l'aſſemblée faiſoient retentir les lieux d'alentour, je m'informai qui il étoit; mais on ne put m'en rien aprendre, ſinon, que c'étoit un étranger arrivé depuis très-peu de tems dans la province, qu'il logeoit chez un riche Fermier qui paroiſſoit avoir une forte tendreſſe pour lui, & que depuis ſon arrivée il avoit bien voulu ſe mêler des jeux de ceux du pays, & que dans toutes ſortes d'exercices il avoit toujours remporté les prix; mais que ſes manieres douces, affables & engageantes empêchoient que l'on n'en eût de la jalouſie, & que ceux-mêmes ſur qui il avoit l'avantage, ne pouvoient ſe diſpenſer de l'aimer.

Pendant que l'on me parloit ainſi de lui, il acheva glorieuſement ſa derniere courſe, & ayant été jugé digne du prix, il vint ſe mettre à genoux devant moi pour le recevoir. Enfin, Madame, me dit-il, je l'ai remporté ce prix glorieux deſtiné au vainqueur: le fortuné Liſarque va ſe voir couronné par les mains de la divine Florinde; mais l'honneur qu'il eſt prêt à recevoir ne tournera qu'à ſa confuſion, ſi vous ne joi-

gnez pas votre aprobation au prix dont vous allez l'honorer. Non-seulement, lui dis-je, vous avez mon aprobation, mais j'y joins encore l'estime qu'on ne peut refuser sans injustice à votre mérite : à ces mots je lui mis la couronne sur la tête. Et, puisqu'il faut ici avouer toutes mes foiblesses, jamais je n'ai senti une plus grande satisfaction que de pouvoir donner à ce jeune homme des marques de mon inclination, sans en pouvoir rougir. L'assemblée se sépara ; je montai dans ma caleche, & je rentrai chez Aréliſe si fort occupée du jeune Lisarque, que je ne parlai que de lui. Il n'y avoit pas deux heures que j'étois de retour, lorsque je vis entrer ce charmant étranger, suivi des plus considérables du canton, au son de plusieurs instrumens. Il avoit changé d'habillement ; & quoiqu'il fût vêtu assez simplement, il régnoit un certain air de galanterie dans tout son ajustement, qui me le fit paroître encore plus aimable. Il vint selon la coutume pour m'offrir le bal. Aréliſe m'ordonna de l'accepter, & mon cœur me fit obéir avec joie. La fête devoit se donner chez le Fermier où demeuroit Lisarque.

J'y fus conduite au son des mêmes instrumens qui l'avoient amené. Quoique je m'attendisse à ne rien voir que de rustique, le plaisir d'entretenir l'étranger me tenoit lieu de tout. Je trouvai une assez belle salle remplie de quantité de Dames de la province, qui étoient venues pour prendre leur part des divertissemens qui devoient durer huit jours.

Le Fermier ne parut point ; Liſarque ordonnoit en maître dans cette maiſon, & il en fit les honneurs, comme un homme qui n'avoit jamais quitté la Cour & le beau monde. Il n'abandonnoit point mes pas, & ſes yeux inceſſamment attachés ſur les miens, me forçoient d'y lire les prémices d'une paſſion qui ne devint que trop forte dans la ſuite. Le bal fut précédé d'un repas délicat & des mieux ordonnés. J'entretins ſouvent Liſarque ; & il me montra tant d'eſprit & de ſentimens ſi relevés, que je ne doutai point qu'il ne fût quelque choſe de conſidérable. Comme il devoit peu de jours après diſputer le prix des danſes poitevines, on ne danſa que celles de Paris, dont Liſarque s'acquitta de façon à ſe faire admirer. L'heure de ſe retirer étant venue, il monta à cheval pour m'accompagner, en me diſant qu'il ne vouloit me quitter que le plus tard qu'il pourroit. Enfin nous nous ſéparâmes ; & ſi je m'aperçus qu'il avoit de la peine à me quitter, il ne put ignorer celle que je reſſentis par l'empreſſement que j'eus à le prier de venir le lendemain chez Aréliſe. Les amuſemens de la journée, le monde, la joie & le deſir de plaire m'avoient ſi fort occupée, que je n'avois pas eu le tems de réfléchir ſur aucune de mes actions.

Mais lorſque la ſolitude & les ombres de la nuit m'eurent rendue à moi-même, & que je fis attention ſur les mouvemens extraordinaires que je ſentois, je connus en rougiſſant que j'aimois, & que je n'avois plus d'autre ſoin que celui de me faire aimer. En

vain je voulus opoſer la raiſon à cette tendreſſe naiſſante, en vain je me diſois que j'allois livrer mon cœur à un inconnu, & qui étoit peut-être fort au-deſſous de moi : auſſi-tôt ſon air noble s'offroit à mes regards & m'aſſuroit de ſa naiſſance. Je me le repréſentois volage, inconſtant & léger, mais mon cœur, de concert avec lui pour me tromper, ranimoit en moi l'amour-propre, & me flattoit du doux eſpoir de fixer le ſien. Enfin je paſſai la nuit dans un perpétuel combat, & le jour ne parut que pour mieux éclairer ma défaite. Mes réflexions s'évanouirent, ma raiſon ſe perdit, & je ne penſai plus qu'à chercher des ajuſtemens qui puſſent me rendre aimable aux yeux de mon vainqueur, ſans ſonger que c'étoit encore lui prêter des armes contre moi. Perſuadée qu'il viendroit, je me parai avec un ſoin extrême.

Je ne fus pas trompée dans mon attente ; il vint, & cette ſeconde entrevue acheva de lui aſſurer ſa conquête. Aréliſe, à qui je n'avois pas ceſſé d'en parler, le reçut avec plaiſir, & le retint tout le jour chez elle. Nous ne nous dîmes rien de nos ſentimens ; mais nos actions, nos regards, & même notre ſilence nous en inſtruiſirent bien mieux que les paroles. Comme dans la huitaine il devoit diſputer le prix de la danſe, & que l'on vint m'avertir que je le donnerois tel qu'il me plairoit, Aréliſe, qui avoit une tendreſſe aveugle pour moi, me voyant embarraſſée ſur ce que je ferois, ſe fit aporter une caſſette, dans laquelle elle mettoit ſes bijoux.

Je ſuis bien-aiſe, me dit-elle, de laiſſer dans ma province des marques du pouvoir que vous y avez eu. Voilà, continua-t-elle, en me préſentant mon portrait, le prix que je ſouhaite que vous donniez au vainqueur.

Mais, lui dis-je en ſouriant, Liſarque n'eſt pas de ce pays, & s'il remporte le prix, je n'aurai rien laiſſé à votre province. Hé bien, me répondit-elle, toutes les aparences étant que vous ne reverrez jamais Liſarque paſſé ceci, il aura la ſatisfaction d'avoir remporté un prix qui le fera ſouvenir éternellement de celle qui le lui aura donné. Ce diſcours nous fit rougir l'un & l'autre: nous ne pûmes entendre ſans trouble que nous courions riſque de ne nous revoir jamais. Dans quelque lieu que puiſſe être la divine Florinde, répondit Liſarque, je me ferai une douce loi d'aller lui rendre mes hommages; & ſi je ſuis aſſez heureux pour mériter ſon portrait, je le conſerverai même au péril de ma vie. Liſarque prononça ces mots avec tant de feu, que craignant qu'Aréliſe ne découvrît le ſecret de ſon ame, je rompis la converſation, & la fis tomber ſur un autre ſujet; mais je ne pus me diſpenſer de la renouer peu de tems après dans les jardins du château, où la beauté du tems nous invita de deſcendre. Liſarque, qui avoit ſon deſſein, ſut ſi bien partager la compagnie, qu'il ſe trouva ſeul auprès de moi; & comme nous étions dans une allée, dont la longueur laiſſoit la liberté de ſe promener ſéparément ſans ſe perdre de vue, & qu'il pouvoit m'entretenir ſans être entendu de

perſonne : Je ſuis vivement touché, me dit-il, de ce que votre portrait ſera le prix de la danſe. Un gage de cette importance ne devroit être deſtiné qu'aux victoires les plus glorieuſes. La valeur, la conſtance ou l'inviolable fidélité pourroient ſeuls les mériter; & je trouve que c'eſt ſi peu de choſe que de danſer mieux qu'un autre, que quand même j'en remporterois le prix, je croirois ne m'en être pas rendu digne.

Il eſt facile, lui répondis-je, de changer ce qu'Aréliſe a réſolu, & quoique je n'aie pas la vanité de croire que mon portrait dût être la récompenſe des vertus que vous venez de nommer, la crainte qu'il ne tombe en des mains qui n'en connoîtront pas le prix, m'a déja fait prendre la réſolution d'en donner un autre.

Ah ! pour moi, répondit-il, je ſais toute la conſéquence d'un pareil préſent; mais je voudrois le diſputer au péril de mes jours, & non pas dans un frivole amuſement. Cependant, divine Florinde, ne changez rien à l'intention d'Aréliſe; & pour entrer en quelque façon dans mes ſentimens, ſi je ſuis jugé digne du prix, ne me le donnez point comme à celui qui danſe le mieux, mais comme à l'homme du monde qui vous eſt le plus dévoué, qui vous reſpecte le plus, & qui a le plus d'ardeur à vous marquer ſon zele.

Vous me demandez tant de choſes, lui dis-je, que pour finir l'embarras où vous me mettez, je laiſſerai faire au hazard, contente de ſavoir en ſecret celui que j'aurai

trouvé le plus digne de cette faveur. A ces mots, je rejoignis la compagnie, voulant éviter la réponſe de Liſarque. Il s'en aperçut, & ne put s'empêcher d'en ſoupirer; mais du reſte du jour il lui fut impoſſible de me parler en particulier par le ſoin que j'aportai à lui en ôter l'occaſion.

Il étoit venu tant de monde chez Aréliſe cette après-dinée, que l'on ne put ſe retirer que tard; & comme il y avoit bien près d'une lieue de ſon château à la demeure de Liſarque, elle le pria de reſter avec deux autres Dames qu'elle retint pour paſſer la ſemaine chez elle. Liſarque s'en défendit quelque tems par conſidération, & il ſe laiſſa gagner avec joie. Nous paſſâmes ſix jours dans des fêtes continuelles, Liſarque inventant à chaque inſtant quelque plaiſir nouveau. Le ſeptieme, lorſque le ſoupé eut été pouſſé aſſez loin pour faire croire qu'il étoit tems de ſe retirer, chacun prit le chemin de l'apartement qui lui étoit deſtiné. Comme le mien donnoit ſur les jardins, & que les ſentimens que Liſarque m'inſpiroit m'empêchoient de goûter les douceurs du ſommeil, je deſcendis dans le parc, ſuivie ſeulement d'une fille que j'aimois, & qui couchoit ordinairement à côté de ma chambre. Ma rêverie m'ayant conduite dans une allée ſur laquelle donnoient les fenêtres de Liſarque, je m'y arrêtai, croyant l'avoir entendu parler. Mais à peine eus-je fait quelques pas pour m'en aprocher, que je me ſentis ſaiſie par derriere avec une violence qui me fit juger qu'on craignoit que je n'échapaſſe. Je fis un

cri si terrible, que Lisarque, qui n'étoit pas couché, l'entendit; & s'étant mis à la fenêtre, il vit que je me débattois dans les bras d'un homme qui faisoit ses efforts pour me traîner à une porte du parc qui rendoit sur le bord de la Charente.

La fille qui étoit avec moi étoit traitée de la même sorte par le compagnon de mon ravisseur. Cette vue anima Lisarque d'une telle colere, qu'ayant pris son épée sans songer à apeller du secours, il accourt à moi dans le tems que l'homme qui me tenoit me tiroit du côté de la porte qui étoit ouverte.

Je redoublai mes cris en le voyant arriver, afin d'obliger ceux du château à venir le seconder; mais avant que ma voix eût porté jusques-là, Lisarque avoit déja barré le passage de la porte à ceux qui nous vouloient enlever. Celui qui me tenoit fut d'abord sur lui l'épée à la main pour l'obliger à la lui livrer. Lisarque, qui l'attendoit dans la même posture, s'avançant à lui de quelques pas, le chargea si vivement, que voyant qu'il ne pouvoit se défendre avec facilité en me tenant, il me lâcha dans le moment que j'étois prête à tomber évanouie. La foiblesse où je me trouvois me contraignit de me laisser aller à terre, où je fus témoin du plus terrible combat qui se soit jamais fait. Deux tigres acharnés l'un sur l'autre ne sont pas plus furieux que l'étoient Lisarque & mon ravisseur. Cependant le vaillant Lisarque perça son ennemi, le terrassa, le désarma, & lui alloit faire demander la vie, lorsque celui qui tenoit celle qui m'avoit suivie, vint

à lui, & lui donnant un coup d'épée sur la tête, l'obligea de songer à se défendre. Sans vous détailler ce second combat, il suffit de vous dire que Lisarque traita cet adversaire de la même sorte que l'autre, & que maître de leurs épées, il s'avançoit à moi, lorsque nous vîmes arriver tous ceux du château, armés indifféremment de bâtons, de fourches & de fusils, s'étant saisis sur l'heure de ce qui s'étoit trouvé sous leurs mains : plusieurs portoient des falots, à la clarté desquels nous aperçûmes nos ravisseurs nageant dans leur sang. Lisarque s'aprocha du premier, & le reconnut pour celui qu'il avoit vaincu à la course.

Comme il respiroit encore ainsi que son compagnon, on les porta au château, après avoir visité les dehors du parc du côté de la Charente, où on avoit entendu le bruit de quelques chevaux. En effet, on aperçut deux hommes à cheval qui fuyoient à toute bride. Nous ne jugeâmes pas à propos de les faire suivre, puisque nous tenions nos ravisseurs. Cependant Lisarque perdoit tout son sang par trois grandes blessures qu'il avoit reçues. Je m'en aperçus ; & le faisant prendre sous les bras par deux de nos gens, nous regagnâmes le château avec Arélise qui étoit accourue, suivie de tout son monde. Je lui apris en marchant ce qui m'étoit arrivé, & de quelle maniere Lisarque m'avoit secourue. Elle m'instruisit à son tour, que l'on ne seroit peut-être pas encore venu à nous, sans cette fille qui étoit avec moi, qui se voyant abandonnée de son homme, pour-

combattre Liſarque, avoit couru d'une vîteſſe extrême éveiller toute la maiſon, en criant qu'on enlevoit Florinde, & qu'on aſſaſſinoit Liſarque.

Vous avez vu, continua-t-elle, combien on s'eſt intéreſſé à votre ſort, car chacun s'eſt armé de tout ce qu'il a pu trouver pour venir à votre ſecours; mais votre défenſeur vous a prouvé qu'il n'avoit beſoin que de lui-même pour vous ſauver & ſe défendre. Avec de ſemblables diſcours nous entrâmes dans la maiſon: nous fîmes mettre Liſarque au lit, & ſes deux ennemis dans une chambre ſéparée du corps du château. Aréliſe envoya promptement chercher des Chirurgiens qui, ayant viſité d'abord les bleſſures de Liſarque, ne les trouverent dangereuſes que par le ſang qu'il avoit perdu; ils y mirent le premier apareil, & ordonnerent qu'on le laiſſât en repos; enſuite ils furent aux deux autres, dont les bleſſures étant trouvées mortelles, ils aſſurerent que le premier n'avoit pas trois jours à vivre. Cette nouvelle ne laiſſa pas de nous inquiéter, & comme Liſarque avoit reconnu & nommé mon raviſſeur, Aréliſe envoya avertir un oncle qu'il avoit pour toute famille. Cet homme vint auſſi-tôt; & lorſqu'il eut apris ce qui s'étoit paſſé, il n'en parut nullement ſurpris; & s'étant fait conduire auprès de ſon neveu, où Aréliſe le ſuivit: Hé bien, malheureux, lui dit-il, c'eſt donc là le fruit de mes leçons, & le cas que vous avez fait de mes conſeils?

Madame, continua-t-il en parlant à Aré-

liſe, je dois vous aprendre que ce jeune homme que vous voyez eſt devenu éperdûement amoureux de Florinde le jour qu'elle donnoit le prix de la courſe; & qu'outré de déſeſpoir d'avoir été vaincu par Liſarque, & de le voir traité avec diſtinction de vous & d'elle, il prit la réſolution de s'en venger: j'entendis une converſation qu'il eut avec celui qui l'a ſecondé aujourd'hui, où ils comploterent de ſe défaire de Liſarque par des voies indignes.

Alarmé d'une telle conſpiration, je me préſentai à eux, & menaçai mon neveu de le mettre en état de ne jamais faire de mal à perſonne, s'il ne ſe repentoit de ce qu'il venoit de dire, & s'il ne me faiſoit ſerment de ne rien attenter contre les jours de Liſarque. Surpris & confus de ce que j'avois entendu ſa converſation, il ſe jetta à mes pieds, & me jura qu'il ne feroit rien de ce que je venois d'entendre, pourvu que je vinſſe vous demander Florinde, ayant aſſez de bien pour lui faire un ſort heureux. Quoique cette propoſition me parût ridicule, je feignis d'y conſentir, & lui accordai tout pour l'obliger à attendre votre réponſe.

Cependant je chaſſai de chez moi celui qui lui donnoit des conſeils ſi pernicieux; & prenant mon neveu par la douceur, je l'amuſai de l'eſpoir de poſſéder Florinde. Mais comme je n'avois nul deſſein de venir vous entretenir de ſa folie, il s'eſt aperçu que je ne ſongeois à rien moins qu'à le ſatisfaire: outré de déſeſpoir, il s'eſt échapé de chez moi avant-hier pour exécuter le projet

de cette nuit, puiſque j'ai ſu par les deux valets qui les ont ſuivis avec des chevaux, que lui & ſon ami avoient ouvert la porte du parc avec des inſtrumens propres à cela, & qu'ils devoient ſe tenir cachés juſqu'au moment qu'ils pourroient trouver le moyen d'enlever Florinde.

Cependant, continua-t-il, ces domeſtiques ayant entendu le cliquetis des épées & le bruit de quantité de voix différentes, ne voyant point revenir leurs maîtres, ont fui à toute bride, & ſont venus chez moi m'inſtruire de tout ce qu'ils ſavoient, & me demander grace. Il ne me reſte plus, Madame, qu'à vous ſuplier de la faire à un miſérable aſſez puni de ſa témérité par l'état où vous le voyez.

Le mourant écouta tout ce diſcours ſans répondre un ſeul mot. Mais lorſque ſon oncle eut ceſſé de parler, il confeſſa qu'il n'avoit rien dit qui ne fût vrai : ajoutant ſeulement que le dépit de voir Liſarque dans le même château que moi, ſans que nous l'euſſions admis à toutes nos fêtes, l'avoit fait réſoudre à m'enlever ; & que ſon deſſein étoit de me mener dans une terre qu'il avoit au fond du Poitou, & de m'y contraindre à l'épouſer. Cette déclaration mettoit Aréliſe en état de pourſuivre cette affaire avec violence ; mais les prieres de l'oncle & le repentir du neveu la déterminerent à l'étouffer en cas que Liſarque ne fût pas bleſſé mortellement.

Cependant je ne le quittai point ; le ſecours qu'il m'avoit donné autoriſant mes

ſoins, je cachai ſous le titre de la reconnoiſſance les ſecrets motifs qui m'attachoient à lui. On leva le premier apareil, & il ne ſe trouva aucune de ſes bleſſures qui fût dangereuſe. Cette nouvelle me rendit la vie, & ramena dans mon cœur les ſentimens de pitié pour ſon adverſaire, que la crainte de le perdre en avoit bannie. La certitude où l'on fut que mon défenſeur étoit ſans danger, fit que de ſon conſentement Aréliſe donna à l'oncle & au neveu une aſſurance par écrit, de ne jamais pourſuivre cette affaire, & qu'elle tira du premier une ſemblable promeſſe en faveur de Liſarque, en cas que le neveu vînt à mourir. Cette précaution ne fut pas tout-à-fait inutile, ce malheureux étant mort deux jours après; ſon oncle ne parut pas auſſi touché de cette perte, qu'il l'eût été dans un autre tems, perſuadé qu'il s'étoit attiré ſon malheur. Pour ſon ami, comme ce n'étoit pas un homme fort conſidérable, & qu'il pouvoit être tranſporté ſans danger, on le fit conduire chez lui, où l'oncle du mort en prit ſoin. Comme cette aventure avoit interrompu les divertiſſemens du pays, dont Liſarque faiſoit tout l'agrément, il n'y eut perſonne dans le canton qui ne vînt prendre part à cet accident. Le Fermier chez lequel il logeoit fit demander la permiſſion de le voir: on la lui accorda avec plaiſir, & quoique cet homme dût être ruſtique par le ſeul titre qu'il portoit, il n'y eut point de remerciemens & de termes éloquens dont il ne ſe ſervît pour marquer la reconnoiſſance qu'il avoit du

traitement que nous faisions à Lisarque. On les laissoit seuls ordinairement lorsqu'il venoit le voir, & leurs entretiens étoient toujours très-longs. Cela commença à m'inquiéter ; & comme j'ignorois la naissance de Lisarque, il me prit une crainte mortelle qu'il ne fût le fils de ce Fermier, d'autant plus que je le trouvois accablé de tristesse toutes les fois qu'ils se séparoient. Cette pensée me jetta moi-même dans une mélancolie dont Lisarque s'aperçut bientôt. Un jour qu'il se trouva en état de quitter la chambre, nous ayant accompagnées, Arélise & moi dans les jardins, ne voulant pas le faire marcher long-tems pour la premiere fois, nous nous assîmes autour d'un bassin d'eau qui faisoit le milieu de plusieurs allées de charmes. Arélise, qui avoit compagnie, s'éloigna de nous pour se promener ; & Lisarque me voyant tombée dans une profonde rêverie, que je marquai en badinant dans l'eau avec distraction, me regarda faire quelque tems sans parler. Mais s'apercevant que je croyois être seule : Je commence, me dit-il, à envier le sort de Criton, c'étoit le nom de celui qu'il avoit tué ; car, Madame, depuis sa mort vous n'avez pas seulement songé si Lisarque étoit en vie. Ce reproche me tira de ma rêverie, & le regardant avec quelque chagrin : Je ne sais laquelle de mes actions, lui répondis-je, vous a fait si mal juger de moi ; mais je puis vous assurer que je suis incapable d'avoir cette indifférence pour un homme qui m'a sauvé l'honneur, & que je voudrois savoir les moyens de re-

connoître dignement un ſervice de cette importance. Ah ! belle Florinde, interrompit-il, il n'eſt que trop bien payé, ce ſervice, par la gloire de l'avoir rendu. Mais vous ne me devez rien; j'ai travaillé pour moi, puiſque je n'ai combattu que pour conſerver tout ce que j'adore, & tout ce que j'adorerai juſqu'au tombeau. Etonnée d'une déclaration ſi vive : Liſarque, lui dis-je, vos bleſſures ont-elles fait quelque impreſſion ſur votre eſprit ; & ſongez-vous que vous allez perdre en un inſtant le prix d'une reconnoiſſance qui devoit être éternelle ?

Non, me dit-il, je poſſede toute ma raiſon : c'eſt elle qui m'a forcé de vous aimer, & c'eſt elle aujourd'hui qui me contraint à vous le dire. Cet aveu ne doit point vous ſurprendre ; vous avez trop d'eſprit pour ne vous être pas aperçue d'un amour dont mes moindres actions vous ont marqué la violence. Cependant j'aurois encore laiſſé parler mes yeux, & ma bouche ſe ſeroit contrainte au ſilence, ſans le trouble où m'a jetté la mélancolie où vous êtes depuis quelques jours. La jalouſie s'eſt emparée de mes ſens ; & pour vous la faire connoître, il falloit vous en découvrir la cauſe. Voilà le motif de ma témérité, je ne la porte pas juſqu'au point de vouloir être aimé, mais j'exige, puiſque vous croyez me devoir quelque choſe pour ce que j'ai fait, que vous me diſiez ſi vous en aimez un autre, & quel eſt le ſujet de la triſteſſe où je vous vois. Cette déclaration ne vous doit faire nulle peine, vous ne reverrez peut-être jamais celui à qui vous la ferez. Je

traitement que nous faisions à Lisarque. On les laissoit seuls ordinairement lorsqu'il venoit le voir, & leurs entretiens étoient toujours très-longs. Cela commença à m'inquiéter ; & comme j'ignorois la naissance de Lisarque, il me prit une crainte mortelle qu'il ne fût le fils de ce Fermier, d'autant plus que je le trouvois accablé de tristesse toutes les fois qu'ils se séparoient. Cette pensée me jetta moi-même dans une mélancolie dont Lisarque s'aperçut bientôt. Un jour qu'il se trouva en état de quitter la chambre, nous ayant accompagnées, Aréliſe & moi dans les jardins, ne voulant pas le faire marcher long-tems pour la premiere fois, nous nous assîmes autour d'un bassin d'eau qui faisoit le milieu de plusieurs allées de charmes. Aréliſe, qui avoit compagnie, s'éloigna de nous pour se promener ; & Lisarque me voyant tombée dans une profonde rêverie, que je marquai en badinant dans l'eau avec distraction, me regarda faire quelque tems sans parler. Mais s'apercevant que je croyois être seule : Je commence, me dit-il, à envier le sort de Criton, c'étoit le nom de celui qu'il avoit tué; c[illegible] Madame, depuis sa mort vous n'avez [illegible]lement songé si Lisarque étoit en [illegible] pro[illegible] me tira de ma rêverie, [illegible] quelque chagrin : Je [illegible] actions, lui répon[illegible] juger de moi ; m[illegible] je suis incapab[illegible] pour un ho[illegible] & que je

connoître dignement un ſervice de cette importance. Ah ! belle Florinde, interrompit-il, il n'eſt que trop bien payé, ce ſervice, par la gloire de l'avoir rendu. Mais vous ne me devez rien; j'ai travaillé pour moi, puiſque je n'ai combattu que pour conſerver tout ce que j'adore, & tout ce que j'adorerai juſqu'au tombeau. Etonnée d'une déclaration ſi vive : Liſarque, lui dis-je, vos bleſſures ont-elles fait quelque impreſſion ſur votre eſprit ; & ſongez-vous que vous allez perdre en un inſtant le prix d'une reconnoiſſance qui devoit être éternelle ?

Non, me dit-il, je poſſede toute ma raiſon : c'eſt elle qui m'a forcé de vous aimer, & c'eſt elle aujourd'hui qui me contraint à vous le dire. Cet aveu ne doit point vous ſurprendre ; vous avez trop d'eſprit pour ne vous être pas aperçue d'un amour dont mes moindres actions vous ont marqué la violence. Cependant j'aurois encore laiſſé parler mes yeux, & ma [illegible] ſe ſeroit contrainte au ſilence, ſans [illegible] où m'a jetté la mélancolie [illegible] depuis quelques jours. La jalou[illegible] de mes ſens ; & pour re[illegible] falloit vous en [illegible] otif de ma té-[illegible] u'au point de [illegible] ge, puiſque [illegible] choſe pour [illegible] difiez ſi vous [illegible] le ſujet de la [illegible] déclaration ne [illegible] us ne reverrez [illegible] ous la ferez. Je

pars, belle Florinde, & je vais dans d'autres climats traîner une vie que je n'ai pu perdre pour vous, & qui ne peut être heureuſe qu'avec vous. Ces dernieres paroles, continua Florinde en verſant quelques larmes, m'ôterent le peu de raiſon qui me reſtoit; je ne pus entendre ſans effroi que Liſarque m'alloit quitter, j'oubliai tout en ce moment pour ne ſonger qu'à cela, & ſans lui marquer nulle colere ſur un aveu ſi hardi: Il eſt aiſé, lui répondis-je, de ſatisfaire votre curioſité. Je ne ſuis point embarraſſée de vous prouver que je n'en aime point un autre; mais je crains que vous ne le ſoyiez en m'aprenant qui vous êtes. Depuis que nous nous connoiſſons, je n'en ai pu rien ſavoir, & j'avoue que mon chagrin ne vient que de m'être aperçue des ſentimens que je vous ai inſpirés, ſans connoître ſi je puis vous les permettre ſans honte. Ce diſcours que je fis avec une douceur qui ne préſageoit rien de fâcheux à Liſarque, le raſſura; & voyant qu'il ne pouvoit être aperçu, il ſe leva, & s'étant mis à genoux devant moi: C'eſt avec un regret mortel, me dit-il, que je ne puis encore vous inſtruire de ma naiſſance; mais, adorable Florinde, elle ne me rend point indigne de vous; & je vous aurois caché avec un ſoin extrême ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, ſi je n'avois pas ſu que je pouvois vous adorer ſans vous faire rougir. Le myſtere que je ſuis contraint de vous faire ne ſera pas de longue durée, & vous connoîtrez dans peu que ma témérité eſt excuſable. Liſarque m'avoit ſi fort prévenu en ſa

faveur, que je ne doutai point de ſes paroles ; & me piquant d'une généreuſe diſcrétion, je ne le preſſai plus de me dire qui il étoit, mais je lui demandai avec empreſſement ce qui l'obligeoit à nous quitter. Votre indifférence, me répondit-il, la crainte de vous déplaire, & le déſeſpoir de n'être pas aimé. Il prononça ces mots avec les marques d'une ſi vive douleur, que ne pouvant plus me contraindre : Ne partez donc point, lui dis-je ; & ſi votre naiſſance répond à vos ſentimens, & ſe trouve telle que je la ſouhaite, vous n'aurez jamais d'indifférence & de rivaux à craindre. Comme Liſarque ne s'attendoit pas à une réponſe ſi favorable, il en marqua ſa joie & ſa ſurpriſe avec tranſport, ſans pouvoir l'exprimer par ſes paroles. Il ſe proſterna à mes pieds, il embraſſa mes genoux, & jamais je ne vis un amour plus tendre & plus ſoumis ; & je le forçai à ſe relever & à rejoindre Aréliſe. Que vous dirai-je enfin, ma chere Uranie, depuis ce jour il ne s'en paſſa point que nous ne nous juraſſions une ardeur éternelle. Une tendre confiance régnoit entre nous ; nous penſions de même, nous agiſſions par les mêmes motifs ; l'amour nous animoit, la ſympathie nous uniſſoit ; & tout conſpirant à me perdre, j'aimois autant que je croyois être aimée. Cependant ſa ſanté étant entiérement rétablie, les plaiſirs recommencerent, & l'on remit dans leur nombre le prix que Liſarque devoit diſputer pour la danſe. Cette fête ſe donna chez une Dame des amies d'Aréliſe. Je ne vous en ferai point la deſcription ; je

vous dirai seulement que Lisarque dansa à la poitevine avec une grace si parfaite, qu'il fut jugé digne du prix d'une commune voix. Il vint le recevoir avec un plaisir bien plus grand que l'autre, puisque c'étoit mon portrait, & qu'il savoit que j'avois autant de joie à le lui donner, qu'il en ressentoit à le recevoir. A qui le donnez-vous, me dit-il, ce divin portrait, votre cœur ne distingue-t-il point l'amant d'avec le danseur? Je le donne, lui répondis-je, à celui qui m'a sauvé l'honneur au péril de sa vie; & j'en fais le gage de mon estime & de ma reconnoissance. Comme le lieu ne nous permettoit pas une plus longue conversation, Lisarque ne me répondit que par des regards qui m'assurerent du plaisir que lui faisoit mon présent. Le bal étant fini, il nous reconduisit au château, & nous nous séparâmes, toujours plus charmés l'un de l'autre; car il ne logea plus chez Aréliſe, du moment qu'il eut repris sa santé. Cependant l'âge avancé d'Aréliſe, & ses fréquentes incommodités, jointes à la frayeur que mon aventure lui avoit causées, la firent tomber malade à l'extrêmité. Les soins qu'elle avoit pris de mon éducation, sa complaisance & son amitié pour moi m'avoient si fort attachée à elle, que je fus vivement touchée de l'état où elle étoit.

Je ne la quittai point; & Lisarque attentif à tout ce qui pouvoit me plaire, n'épargna rien dans cette occasion pour me prouver que tout ce qui m'apartenoit lui étoit cher. Quoiqu'Aréliſe fût mourante, elle s'aperçut des soins de Lisarque qui la veil-

loit toutes les nuits, ne s'en repoſant pas ſur ſon monde, & ne voulant pas permettre que je le fiſſe : elle ſut auſſi qu'il avoit fait venir à grands frais un habile Médecin pour la ſecourir. Senſible à ces marques d'amitié, elle prit une entiere confiance en lui, & le chargea des affaires qui l'avoient attirée dans ce pays, qu'il termina en moins de quinze jours avantageuſement pour elle, ce qu'elle n'avoit pu faire en cinq mois qu'il y avoit que nous étions en ce lieu. Mais, malgré tous nos ſoins & la ſcience des Médecins, elle mourut après trois ſemaines de maladie, avec la conſolation de laiſſer ſes affaires en bon état, me recommandant en mourant d'engager ſon époux à rechercher les moyens de reconnoître les obligations que nous avions à Liſarque.

Cette perte me coûta des larmes, mais les tendres empreſſemens d'un amant aimé les eurent bientôt eſſuyées. Cependant ne pouvant pas reſter dans ce pays avec bienſéance, il fallut ſonger à partir ; j'en parlai à Liſarque, en le priant de m'accompagner juſqu'à Paris. Cette propoſition le troubla : il me dit que pour des raiſons que je ſaurois inceſſamment, il lui étoit impoſſible de paroître dans cette ville ; qu'il m'y rejoindroit dans peu dans un état aſſez brillant, pour oſer m'offrir de partager ſon ſort ; qu'il étoit obligé de faire un voyage avant ce moment heureux pour y pouvoir parvenir, qu'il ne me demandoit pour toute grace que celle d'ajouter foi à la parole qu'il me donnoit, que je le verrois près de moi avant qu'il fût trois mois.

falloit que Liſarque revînt, & qu'il vouloit les lui remettre. Ces funeſtes nouvelles rapellerent ma raiſon ; j'enviſageai l'action que j'avois faite comme une honte irréparable ; je ne doutai plus que je n'euſſe été trompée, & m'enſéveliſſant dans les réflexions les plus cruelles, je n'en ſortois jamais ſans verſer un torrent de larmes. Trois mois s'écoulerent de cette ſorte ; & comme on aime à ſe flatter, j'eſpérois encore voir arriver Liſarque après ce tems ; mais les mois s'étant ſuccédés les uns aux autres ſans qu'il parût, je ne trouvai point d'autre parti pour moi, que de cacher mon aventure avec un ſoin extrême, réſolue à mépriſer les hommes juſqu'au dernier moment de ma vie.

Huit ans ſe ſont paſſés ſans que mon ſecret ſoit ſorti de ma bouche, & ſans que j'aie pu ſavoir ce qu'eſt devenu Liſarque. Le ciel même a voulu contribuer à cacher ma honte & ma douleur, en ôtant du monde l'Aumônier d'Aréliſe, ſix mois après mon départ. Ainſi n'ayant plus perſonne en qui me confier, qui pût me faire craindre, j'ai déguiſé ſous une feinte indiſcrette mes ſecrettes douleurs. Nous ſommes venues à vous connoître ; votre amitié & vos amuſemens ſpirituels me les ont ſouvent fait oublier ; l'aventure de Camille m'a donné auſſi une occupation qui n'a pas peu contribué à me diſſiper ; mais malgré toutes ces choſes, je ſens des retours de tendreſſe pour le perfide Liſarque qui troublent mon repos. Et mon imagination, qui me le repréſente ſans

ceſſe,

ceſſe, me l'a fait voir cette nuit embraſſant Thélamont; j'ai vu Félicie qui me forçoit d'embraſſer auſſi cet ingrat; quelques efforts que je fiſſe pour m'arracher de leurs bras, je m'y retrouvois toujours, & je me ſuis éveillée ſi remplie de mon ſonge, que ne pouvant trouver de repos, je me ſuis levée dans le deſſein de chercher aujourd'hui près de vous une conſolation qu'il y a huit ans que je me refuſe. La belle & malheureuſe Florinde ceſſa de parler, bien moins pour n'avoir rien à dire, que par l'abondance des larmes qui l'y contraignit.

Uranie & Félicie l'embraſſerent, & la conſolerent autant qu'il leur fut poſſible. Je voudrois, lui dit Uranie, qu'il fût en notre pouvoir de défaire ce qui eſt fait; mais puiſqu'il n'y faut pas ſonger, j'aprouve, ma chere Florinde, le ſecret que vous gardez d'une pareille aventure, & je vous engage à ne la jamais révéler. Cependant, ſi le portrait que vous nous avez fait de Liſarque n'eſt point flatté, j'ai bien de la peine à me déclarer contre lui ſans vouloir vous donner une vaine eſpérance, ni chercher à vous attendrir; je ne puis m'empêcher de croire que des raiſons abſolument importantes l'ont forcé d'en agir de la ſorte, ou que quelque funeſte accident vous en a privé tout-à-fait. Pour moi, ajouta Félicie, un intérêt ſecret me porte à ſouhaiter que le ſonge de Florinde ſoit accompli; il y a tant de raport entre Liſarque & une perſonne dont Orophane eſt en peine, que je ſerois perſuadée que ce n'eſt qu'une ſeule choſe, ſi

je n'y trouvois un obſtacle dans la différence des provinces. Je veux m'éclaircir de mes doutes avant que de vous aprendre ce que je penſe, d'autant plus que c'eſt un ſecret dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Mais ſi ce que je deſire pouvoit être, ma chere Florinde, dit-elle en l'embraſſant, une partie de vos maux ſeroit bien adoucie.

A peine Félicie eut-elle achevé ces mots, que toute la compagnie entra dans la chambre d'Uranie; Camille & Julie lui firent de tendres reproches ſur ce qu'elle les avoit privées du plaiſir de la voir. Uranie les remercia, & s'excuſa en leur diſant qu'elle n'avoit pas cru que ce qu'elle avoit voulu faire voir à Florinde & à Félicie, la conduiſît ſi loin. Les hommes voyant qu'elle vouloit ſe lever, ſe retirerent pour lui en laiſſer la liberté. Lorſqu'elle fut habillée, toute la compagnie ſe rejoignit; & l'on réſolut à paſſer le reſte de la matinée dans les jardins. On ſe rendit ſur le bord de l'eau; & comme chacun ſe promenoit juſques-là ſans ordre & ſans converſation réglée, Félicie prit ce tems pour inſtruire Orophane de ce qu'elle venoit d'aprendre. Il en marqua une ſurpriſe qui fit eſpérer à cette aimable femme que le ſort de ſon amie pourroit n'être pas ſi malheureux.

Ne doutez point, ma chere Félicie, lui dit-il, que ſi Liſarque ſe trouve être celui que nous penſons, je ne l'oblige à rendre juſtice à Florinde, puiſque mon pere me mande dans ſes dernieres lettres qu'il eſt vivant, & que j'aurai le plaiſir de le voir in-

ceſſamment. La différence des provinces ne doit pas nous arrêter, & nous empêcher de croire que Liſarque ne puiſſe être Eraſme, puiſque je ſais, à n'en pouvoir douter, que mon pere l'avoit donné en garde à un homme qui avoit été autrefois ſon valet de chambre, & qui eſt devenu dans la ſuite aſſez riche pour ſe charger d'une groſſe ferme dans le Poitou. Ainſi ce pourroit bien être le même que Florinde a connu ; cependant nous en ſerons bientôt éclaircis, puiſque de la maniere que mon pere écrit, Eraſme doit arriver ici au premier jour ; & je vous proteſte que, quelqu'envie que j'aie de voir un frere qui m'a été caché ſi long-tems, je le deſire encore davantage par l'intérêt que vous prenez à ce qui regarde Florinde, tout ce que vous aimez m'étant auſſi cher que ma vie.

Félicie remercia ſon époux, & ſe trouvant ſur la terraſſe où la compagnie avoit déja pris ſa place, ils prirent la leur, pour être témoins d'une converſation qui avoit eu pour ſujet une réflexion aſſez ſinguliere qu'avoit faite Camille.

Lorſque je contemple, dit-elle en regardant la riviere, les vagues qui s'élevent de tems en tems ſur l'onde par l'agitation que le vent lui donne, je les compare à ceux que l'ambition d'une haute fortune agite continuellement, & qui, à force d'intrigues & de mouvemens, s'élevent à la fin plus haut que ceux qui les ont fait naître, & ceux-mêmes qui ont été les inſtrumens de leur grandeur. C'eſt ſavoir profiter de tout, répondit Alphonſe ; mais ſi perſonne ne s'élevoit en

richeſſes, en charges & emplois, il n'y auroit plus de ſubordination, puiſque tous les hommes ſeroient égaux, & que le mérite, la vertu & l'expérience ſe trouveroient ſans eſpoir de récompenſe.

Il eſt vrai, dit Orſame, mais je voudrois ne voir dans une certaine élévation que ceux qui poſſedent les qualités qu'Alphonſe vient de citer. Si on ne donnoit les charges & les emplois, dit Uranie, qu'à ceux de qui l'expérience eſt connue, & dont l'âge avancé a fait voir la vertu, les récompenſes ſeroient trop tardives, & ceux qui les recevroient n'auroient pas le tems d'en jouir; & je ſuis de l'opinion qu'il faudroit donner les grands emplois & le premier rang dans le miniſtere, aux plus grands Princes, préférablement aux particuliers les plus habiles, ſans conſidérer l'âge & l'expérience.

Cependant, ajouta Orophane, il ſemble que la raiſon veut que l'on ſe ſerve des plus habiles, à l'imitation des Romains qui agrandirent & illuſtrerent leur Etat, en récompenſant le mérite & la vertu de chacun ſans s'arrêter à la condition. Ils pouſſerent même la choſe ſi loin, qu'ils élurent pour leur Roi, Numa Pompilius, à cauſe de la réputation qu'il s'étoit acquiſe d'être juſte & homme de bien, quoique cette élection fût contre la raiſon & la politique de l'Etat, attendu que Numa étoit Sabin, & que c'étoit donner à ce peuple un grand avantage ſur les Romains.

Nonobſtant ce fameux exemple, dit alors Thélamont, je ſuis perſuadé que les Grands

doivent être préférés, & les premiers avancés dans les charges d'importance, quoique le Monarque voulût, par raiſon ou par inclination, y placer ceux d'une naiſſance inférieure, parce qu'ils auroient plus d'habileté. La raiſon eſt, que les Grands ont toujours une éducation beaucoup au-deſſus de celle des particuliers, ce qui les rend capables de concevoir & d'exécuter de grandes choſes. Nés autour du trône, ils y puiſent les vertus & les qualités néceſſaires au bon gouvernement & à l'héroïſme, même dans leurs plus jeunes ans.

Les hommes d'une naiſſance illuſtre poſſedent en venant au monde l'amour & le reſpect des peuples & des ſoldats. La préſence des Princes au berceau a pluſieurs fois été cauſe du gain des batailles; elle a ſouvent arrêté les révoltes, & terminé les diſſentions: tant il eſt vrai que l'ombre ſeule de ceux que nous ſavons être nés pour commander, nous impoſe de la crainte, de l'amour & du reſpect.

Que l'on préſente au peuple l'enfant d'un particulier, en lui aſſurant qu'il ſera ſage, vaillant, généreux, & parfaitement homme de bien, on ne le croira pas, & l'on dira qu'il faut attendre que l'âge & l'expérience les en inſtruiſent; mais repréſentez au peuple & aux ſoldats le fils du Prince, & dites-leur ſeulement que c'eſt lui, ils feront des acclamations de joie, ils le béniront, & lui rendront les mêmes reſpects qu'il pourroit exiger d'eux dans un âge plus avancé.

Perſuadés que ſa naiſſance lui inſpirera de

grands ſentimens, & le conduira dans les grandes actions, ils n'attendent ni l'âge ni l'expérience pour en être convaincus. Cette prévention n'eſt pas de celles qui n'ont pour fondement que l'entêtement du peuple, celle-ci tire ſa ſolidité de mille exemples paſſés & récens. Cyrus & Alexandre commanderent leurs armées en perſonne dans un âge où l'on ne devoit attendre rien moins que les fameux exploits qui les ont couverts de gloire.

Pendant qu'Annibal étoit aux portes de Rome, le Sénat envoya le jeune Scipion en Eſpagne, qui devint l'amour de ſa patrie & la terreur de ſes ennemis. Gaſton de Foix, ce jeune guerrier que la fortune ne fit que montrer à la France, commandoit en Italie les armées de Louis XII : la mort nous le ravit au ſein de la victoire.

Le grand Prince de Condé, ce héros dont le nom ne périra jamais, dans un âge où ſes pareils étoient encore aux écoles, gagna pour ſon Roi la fameuſe bataille de Rocroy & celle de Lens ſur les Eſpagnols, où il détruiſit ces redoutables Terces qui s'étoient couverts de lauriers en tant d'occaſions, & qui étoient la gloire & le rempart de cette ſuperbe nation : & ces grandes actions ne furent que le prélude de celles qui dans la ſuite le rendirent l'admiration de ſon ſiecle.

Il n'eſt donc pas extraordinaire de dire que l'âge & le défaut d'expérience ne doivent point être une raiſon pour empêcher le Prince de charger des premiers emplois les plus Grands de ſon Royaume, puiſque les

hauts ſentimens qu'ils tirent de leur naiſſance leur ſervent de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire aux particuliers qui ne ſont pas éclairés comme eux par les nobles préjugés d'une éducation relevée. D'ailleurs, les Grands étant perſuadés qu'ils ne peuvent devenir plus grands qu'ils le ſont, & n'attendant de nouveaux honneurs que par les mains de la gloire, n'agiſſent jamais que par elle, & mettent toute leur attention au bien de l'Etat & à la grandeur du Souverain; l'ambition vulgaire ne troublant point leurs ames, ils ne ſont occupés que du plaiſir d'en pouvoir faire, toutes leurs penſées ne ſont tournées qu'au ſoulagement des peuples.

Les honneurs & les grands emplois étant les principales choſes par où les Rois peuvent donner de l'émulation aux Grands de leur Etat, perdent leur éclat & leur valeur, lorſqu'ils en revêtiſſent leurs inférieurs; puiſque ce ſont les hommes qui font eſtimer les charges, & non pas les charges qui font eſtimer les hommes; & que, pour avilir les plus beaux emplois, on n'a qu'à les donner indifféremment.

Cicéron étoit un grand perſonnage; cependant toute la nobleſſe Romaine ne pouvoit ſouffrir qu'il fût Conſul, & qu'une ſi haute dignité fût donnée à un homme nouveau, diſant que c'étoit avilir la majeſté de l'Empire. Charles VII deſirant faire connoître que durant les troubles qui avoient ſi cruellement agité les commencemens de ſon regne on avoit fait pluſieurs Chevaliers in-

dignes de l'être, fit porter à toute sa garde une étoile d'or sur le chapeau, qui étoit la marque de chevalerie; deux jours après il n'y eut ni Princes, ni Seigneurs, ni Officiers qui voulurent porter cette marque dont auparavant ils s'étoient crus honorés, & l'ordre de l'étoile devint ce que nous le voyons aujourd'hui. Les Athéniens avoient introduit l'ostracisme, loi par laquelle les plus relevés étoient envoyés en exil, seulement par la crainte qu'ils ne vouluſſent s'élever à la suprême puiſſance, ſans toutefois qu'ils perdiſſent leurs honneurs & leurs biens; l'apas de cette diſtinction ſatisfaiſant leur vanité, ils n'en murmuroient pas. Mais lorſque le Sénat eut fait valoir la force de cette loi contre un homme de néant, apellé Hyperborus, le peuple s'en offenſa, & ne voulut plus s'en ſervir, dans la crainte de ſcandaliſer les gens de bien, rien n'étant plus outrageant pour un homme de bien, que d'être mis au niveau d'un méchant; & rien n'étant plus offenſant pour les Grands, que d'être égalés à leurs inférieurs.

Si l'on donne les grands emplois aux particuliers qui n'auront pour eux que l'expérience & l'habileté; ceux à qui on les préfere, animés de haine & de jalouſie, employeront leurs ſoins, leurs amis & leurs veilles à faire échouer tous leurs deſſeins, ſans ſe ſoucier de la gloire du Prince, ni de l'intérêt de l'Etat. Il ne faudroit pas remonter bien haut dans nos annales pour trouver là-deſſus des exemples dont la plaie a ſaigné long-tems. D'ailleurs, les peuples & les ſol-

dats n'obéiſſent jamais ſi volontiers au particulier qu'au Prince ; au contraire, ils ſe croient quelquefois mépriſés & déshonorés de leur obéir : ſemblables aux Atgiraſpides qui regardoient comme une honte d'avoir un autre chef qu'Alexandre.

C'eſt un grand malheur pour un Prince, & encore plus grand pour ſon peuple, lorſqu'il eſt obligé de voir par les yeux d'autrui. La vérité lui eſt toujours cachée, s'il n'en eſt éclairci par lui-même ou par un Miniſtre zélé, & qui n'a d'intérêt que celui de ſon Roi. Le véritable moyen d'y parvenir eſt de faire le Prince Miniſtre lui-même ; obligé de tout voir, de tout entendre, travaillant ſans relâche pour le bien public, acceſſible à tout le monde, on ne peut le tromper, & le Souverain eſt ſûr de ſes projets & de ſes deſſeins : les livres ſacrés diſent que c'étoit aux Rois à juger ; auſſi le faiſoient-ils avec exactitude : les auteurs profanes parlent de même.

Au premier livre des Rois, les enfans d'Iſraël demandent un Roi pour les juger, & il eſt dit au même livre, que Samuël exerçoit la judicature en Iſraël tous les jours de ſa vie.

Ariſtote dit que le Roi eſt le chef de la guerre, le juge des différends, & l'arbitre de la paix. Joſeph raporte que quand Philippe, frere d'Hérode Antipater, alloit à la campagne, il faiſoit porter ſon ſiege, & qu'il s'y ſéyoit pour faire droit à tout le monde. Suétone aſſure qu'Auguſte paſſoit les nuits au jugement des affaires ; & que même étant

malade il jugeoit dans ſon lit, ou ſe faiſoit porter au ſiege, pour ne pas faire ſouffrir les cliens.

Ces exemples ſont, je crois, ſuffiſans pour faire connoître de quelle néceſſité il eſt à un Monarque d'être inſtruit des affaires du peuple & de l'Etat. Mais comme il eſt preſqu'impoſſible qu'il veille à tout, je crois qu'il ne s'en doit repoſer que ſur ceux qu'il peut regarder comme d'autres lui-même, qui ſont les Princes & les Grands de ſa Cour. Un Miniſtre de cette ſorte eſt reſpecté de ſa nation, & ſe rend reſpectable à tout l'univers; il n'excite ni trouble, ni jalouſie; le particulier n'a point à ſe plaindre qu'on en éleve un autre à ſon préjudice, & le Seigneur ſe trouve honoré d'avoir affaire au Miniſtre; & par-là, le peuple & les Grands ſont contens, & le Roi voit & ſait par lui-même. Que ne doit-on donc pas eſpérer de ſoins de l'arriere petit-fils de ce héros dont j'ai déja parlé, le Grand Condé! Ce Prince à qui notre jeune Monarque a remis le ſoin du gouvernement de ſon Royaume, & qui, ſans relâche apliqué au bonheur des peuples, par un juſte diſcernement, a ſi bien choiſi les grands hommes qui lui aident au maniement des affaires d'une ſi puiſſante monarchie. Pour moi, je trouve cette politique des plus ſages & des plus ſenſées, d'autant plus que l'on peut tout attendre de ceux de qui le ſang eſt formé pour les grandes actions, & je dirai avec un auteur de nos jours:

Les peuples ſans regret reconnoiſſent un maître,
Quand ils ſavent, Seigneur, qu'il étoit né pour l'être,
Et que les droits du ſang, le rang & la valeur
Autoriſent en lui la ſuprême grandeur.

Tout ce que vient de dire Thélamont, dit alors Julie, me paroît très-juſte. Mais comment les Rois peuvent-ils récompenſer la vertu, le mérite & l'expérience des petits, s'ils ne doivent donner les belles charges & les emplois de conſéquence qu'aux Grands de leur Royaume?

Je ne prétends pas, reprit Thélamont, priver par-là les autres ſujets d'un Prince des graces qu'ils en peuvent eſpérer; je n'ai parlé que des premiers emplois qui doivent être remplis par les Grands, préférablement aux petis, mais les Princes ont tant d'autres occaſions de répandre leurs bienfaits, que les ſujets n'ont pas lieu de craindre que la ſource s'en épuiſe, lorſqu'il ſait connoître & diſtinguer leur mérite.

Les Romains n'oublioient jamais les ſervices rendus à la République. La ſtatue qu'ils érigerent à l'honneur d'Horace Coclès pour avoir tenu bon ſur le pont contre les ennemis, l'héritage qu'ils donnerent à Mutius Scévola pour ſa belle action, & le ſuperbe temple qu'ils édifierent à la gloire des Dames Romaines, pour avoir apaiſé Coriolan, ſont des exemples trop fameux pour que les Princes ne ſoient pas portés à les

ſuivre, en récompenſant la vertu par-tout où elle ſe trouve.

Cicéron, dit Uranie, vouloit qu'on favoriſât la nobleſſe, parce que, diſoit-il, il étoit utile d'avoir des gens nobles & dignes de leurs ancêtres, & c'étoit une marque d'eſtime pour la mémoire de ceux qui avoient rendu des ſervices ſignalés à la République, que d'élever leurs deſcendans. C'eſt par cette même raiſon, ajouta Orſame, que les Républiques de Grece avoient coûtume de donner l'hoſpitalité, des honneurs & des récompenſes aux enfans de ceux qui avoient bien ſervi. Les Athéniens faiſoient une penſion perpétuelle au plus ancien deſcendant de Licurgue. La nobleſſe de France, d'Eſpagne & de Portugal a toujours été conſidérée comme étant le plus ferme apui de ces Etats, les ayant relevés en pluſieurs occaſions.

Mais, dit Alphonſe, les étrangers qui ſervent dans un Etat prétendent aux récompenſes & aux mêmes honneurs que les naturels du pays, & demandent ſouvent la préférence, ſe fondant ſur la raiſon, qu'ayant quitté leur patrie & leur foyer, pour s'attacher au ſervice du Prince, il doit avoir plus d'égard pour eux que pour ſes ſujets qui ſont obligés à le ſervir ſans pouvoir s'en diſpenſer. Je ne trouve pas cette raiſon des plus juſtes, dit Félicie, puiſque les étrangers ne viennent que dans l'eſpérance du gain, & que les ſujets ne ſervent que pour l'honneur, & par l'amour qu'ils portent à leur Prince & à leur patrie.

Il y a de l'exagération des deux côtés, reprit Thélamont, mais c'est au Monarque à peser le mérite & la vertu des uns & des autres, afin de distribuer ses graces, en sorte qu'il fasse le moins de mécontens qu'il lui sera possible, puisqu'il est de la grandeur & de l'utilité des Rois d'avoir à leur service des étrangers, même de toutes les nations, tant pour la magnificence de leurs Cours, que pour se faire aimer & respecter dans les autres pays, où il faut qu'ils aient des correspondances & des gens propres à y envoyer, & qui sachent diverses langues, qui connoissent les humeurs, les intérêts, la politique & les coutumes de toutes ces nations différentes.

Rien ne satisfait davantage les sujets & les étrangers, que de voir qu'un Prince examine avec soin les services qu'on lui rend, & qu'il donne au mérite & à la vertu des hommes, préférablement à la naissance & à la nation, sans se laisser ébranler par les importunes recommandations des courtisans, faisant tout pour la justice & pour le bien public. Toute la compagnie aplaudit au discours de Thélamont, & se préparoit à l'écouter encore, lorsque l'on vint avertir que l'on avoit servi. On se leva pour regagner la maison; mais comme Félicie s'aperçut que Florinde étoit dans une profonde rêverie, & qu'elle n'avoit pris nulle part à la conversation, elle s'aprocha d'elle, & la prenant sous le bras, elle la détacha de la compagnie, & la pria en marchant de se tranquilliser l'esprit le plus qu'il lui seroit

poſſible ; puiſqu'elle eſpéroit lui donner bientôt des nouvelles de Liſarque. C'eſt ce qui cauſe ma rêverie, lui répondit Florinde. Je ſuis trop ſincere pour vous pouvoir cacher que j'ai entendu une partie de la converſation que vous avez eue avec Orophane. Je marchois derriere vous, & l'attention que vous aviez à ce qu'il vous diſoit, vous ayant empêchée de m'appercevoir, j'ai eu tout le tems d'avaler le doux poiſon d'une eſpérance qui ſera peut-être vaine. Mais enfin, ma chere Félicie, continua-t-elle en la regardant fixement, comment ſe pourroit-il faire que Liſarque fût frere d'Orophane, lui que tout le monde croit unique ?

Puiſque vous nous avez entendus, lui répondit Félicie, & qu'il vous eſt néceſſaire d'être inſtruite de ce ſecret, je ne ferai point de difficulté de vous l'aprendre. Le pere d'Orophane l'a toujours aimé ſi parfaitement, qu'étant reſté veuf avec un bien conſidérable, il lui donna tous ſes ſoins, mais lorſqu'il y penſoit le moins, il devint amoureux d'une fille de condition très-belle & très-pauvre, qui étoit venue d'Anjou, ſa province, avec ſa mere, pour ſolliciter un procès dont la perte les pouvoit mettre dans la derniere miſere. Le pere d'Orophane crut d'abord que des ſoins & des ſervices aſſidus & eſſentiels ſuffiroient pour lui livrer ſa conquête ; mais il trouva autant de vertu que de beauté, & des ſentimens ſi rares dans une ſituation malheureuſe le firent réſoudre à l'épouſer ſecrettement. Il le pro-

poſa à la mere qui, trouvant un avantage conſidérable pour ſa fille dans ce mariage, y conſentit, & d'autant plus volontiers, que la belle Matilde, c'eſt le nom de la Demoiſelle, avoit une eſtime particuliere pour lui. Ainſi cette union ſe fit dans toutes les formes, quoique très-ſecrettement, le pere d'Orophane l'ayant avantagée d'une ſomme conſidérable, & ne voulant déclarer ſon mariage que lorſqu'Orophane ſeroit établi. Cependant Matilde, ayant perdu ſon procès, ſe trouva ſi heureuſe d'avoir un époux qui la mettoit à l'abri de l'état déplorable où elle ſeroit tombée ſans lui, qu'il n'y avoit point de tendreſſe & de complaiſance qu'elle n'employât pour lui en marquer ſa reconnoiſſance. Son époux enchanté de ſes manieres délicates, voulut ſe livrer entiérement à elle, & pour cet effet, il ſe retira dans une terre qu'il a encore dans la province de Matilde, ayant confié le ſoin de l'enfance & de l'éducation d'Orophane à ces perſonnes illuſtres qui ſavent ſi bien élever la nobleſſe.

Matilde étoit groſſe & accoucha fort peu de tems après ſon départ d'un fils qui fut nommé Eraſme; mais dans la crainte qu'on ne ſoupçonnât la vérité, il fut donné à un homme en qui le pere d'Orophane avoit une entiere confiance, & qui faiſoit ſa réſidence dans le Poitou, où il tenoit une groſſe ferme. Cependant, ma chere Florinde, pour vous abréger un récit dont les circonſtances vous ſont inutiles, Matilde mourut, & ſon époux vivement touché de ſa perte,

mit tous ſes ſoins à l'éducation du jeune Eraſme qu'il envoya ſecrettement à Paris, où il aprit ſes exercices & tout ce qu'un jeune homme doit ſavoir, avec une promptitude extrême. Pluſieurs années s'écoulerent de cette ſorte, juſqu'à ce que ſon pere, impatient de voir ce fils qu'il ne connoiſſoit que par le récit que ſon homme lui en faiſoit, lui ordonna de le rapeller, & qu'il iroit lui-même le prendre pour ſe faire connoître à lui, car Eraſme ſavoit bien qu'il étoit homme de condition, mais il ignoroit le nom de ſon pere. Il pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans lorſqu'il retourna en Poitou, dont il étoit ſorti à ſept ans ſous la conduite d'un précepteur, que le pere d'Orophane lui avoit donné, & qui mourut ſur le point qu'Eraſme devoit revenir, ce qui s'accorde avec l'âge de Liſarque. Tandis qu'il faiſoit ce voyage, une affaire des plus importantes ayant obligé le pere d'Orophane de ſe rendre à Rennes en Bretagne, il manda à celui qui devoit recevoir Eraſme, de le tenir chez lui en attendant ſon retour, & de lui donner un autre nom, ne voulant pas qu'il portât le ſien dans le Poitou pendant ſon abſence.

Cependant, ſon affaire n'ayant pu ſe terminer auſſi promptement qu'il l'avoit eſpéré, il fut contraint de reſter un an à Rennes, pendant lequel il tomba malade à l'extrémité. La crainte de mourir ſans avoir fait reconnoître Eraſme, l'obligea de mander Orophane qui partit ſur le champ : ſon pere ſe croyant à la mort lui conta tout ce que

je viens de vous dire, & le pria de se rendre en Poitou pour chercher Erasme, & le reconnoître pour son frere. Orophane assura son pere de sa soumission & de sa tendresse pour celui dont il lui parloit, lui témoignant une douleur extrême de ce qu'à sa considération il avoit caché une chose qui ne lui faisoit aucune peine, ayant l'ame trop belle, pour n'être pas charmé de partager sa fortune avec un homme de son sang.

Je ne sais si ses protestations firent ce que tous les remedes n'avoient pu faire, ou si le mal du vieil Orophane étoit sur sa fin, mais depuis ce jour il fut de mieux en mieux, & il se rétablit si bien, qu'il dispensa son fils du voyage de Poitou, où il voulut aller lui-même, promettant à Orophane qu'il ameneroit Erasme à Paris. Orophane y revint, mais son pere lui écrivit qu'il n'avoit point trouvé son fils, & que l'on ne savoit ce qu'il étoit devenu, lui marquant un désespoir extrême de cette aventure.

Orophane y fut aussi sensible qu'on le peut être pour un frere que l'on n'a jamais vu, & n'oublia rien pour en savoir des nouvelles, & consoler son pere. Dans cet intervalle de tems je vins à le connoître, & ayant obtenu, comme vous le savez, le consentement de son pere pour notre mariage, il avoit ralenti un peu ses recherches sur Erasme, dont il y a huit à neuf ans que son pere n'a pu rien savoir, lorsqu'il y a près de trois semaines qu'il lui a mandé que ce fils étoit retrouvé, mais qu'il vouloit le sur-

prendre agréablement en le lui envoyant ; pour aprendre de ſa bouche ſes aventures, & que ce ſeroit inceſſamment.

Voilà, ma chere Florinde, continua Félicie, ce qui m'a donné lieu de croire que Liſarque & Eraſme étoient la même choſe, le tems & les lieux ſe trouvant abſolument ſemblables. Il y auroit, dit alors Florinde, un ſi grand bonheur pour moi dans cette aventure, que je n'oſe m'en flatter. Cependant je ne puis m'empêcher d'en concevoir quelque eſpérance. Elles alloient continuer: mais elles ſe trouverent ſi proche du ſallon où la compagnie entroit comme elles, qu'elles quitterent cet entretien pour ſe mettre à table. Le repas fut auſſi agréable qu'à l'ordinaire, Florinde même ſe contraignant, & ſe laiſſant entraîner à l'eſpoir qu'on venoit de lui donner, y parut avec ſon humeur accoutumée.

Alphonſe, qui avoit pour elle une eſtime parfaite, lui dit pluſieurs fois qu'il ne manquoit pour la rendre accomplie, que d'avoir le cœur dans la même ſituation que le reſte de la compagnie : elle prit galamment ce reproche, & l'aſſura que ſi on pouvoit lui trouver un homme tel qu'elle le ſouhaitoit, elle ſe ſoumettroit volontiers à porter les chaînes dont il parloit. Je ſerois preſque ſûr de vous voir engager, lui répondit-il en riant, ſi un ami que j'ai étoit ici ; c'eſt un des cavaliers le plus parfait que je connoiſſe ; il m'avoit promis de me joindre inceſſamment en ce pays, mais je perds l'eſpoir de l'y voir jamais : ſans cela j'en ſerois

le portrait, & vous conviendriez que Néandre, c'eſt le nom de mon ami, eſt un des hommes du monde le plus aimable. A ces mots toute la compagnie pria Alphonſe de le dépeindre, ſans crainte que l'on eût trop de chagrin de ne pouvoir le connoître, l'aſſurant que l'on feroit de ſon récit ce que l'on fait d'ordinaire en regardant le portrait de tant d'hommes illuſtres dont il ne reſte que le nom.

Puiſque vous le voulez, continua Alphonſe, je vous dirai que Néandre peut avoir vingt-neuf ans; qu'il eſt à peu près de la taille d'Orophane, c'eſt-à-dire, ni grand ni petit; qu'il eſt parfaitement bien fait, ayant la jambe belle, la phyſionomie noble, les cheveux noirs, longs & bouclés; qui danſe & fait tous ſes exercices avec une grace toute particuliere; ſon eſprit eſt cultivé, galant, vif & pénétrant, inventif en amuſemens, quoique je ne l'aie vu que rempli d'un chagrin ſecret qui lui ôtoit ſouvent une partie de ſes agrémens; il eſt brave, mais ſans fanfaronnerie, ne cherchant point à faire parade de ſa valeur.

Pour le caractere de ſon cœur, il eſt digne d'être joint à ceux de cette belle ſociété, puiſqu'il l'a tendre, généreux, conſtant, & qu'il ne lui inſpire que de nobles ſentimens. Voilà, continua Alphonſe, une eſquiſſe du portrait de Néandre, qui ſeroit ſans doute aimé de toute la compagnie, ſi elle le connoiſſoit.

Je n'en ſaurois douter, dit alors Thélamont; & ſur cette peinture, vous me donnez une forte envie de voir votre ami. Tout

ce discours intéressa vivement Florinde, y reconnoissant les traits de Lisarque; mais elle n'osa jamais demander à Alphonse, qui étoit son ami, dans la crainte qu'on ne pénétrât dans le fond de son ame; elle se contenta de dire en badinant qu'elle avouoit qu un tel homme que Néandre ne lui seroit pas indifférent. On dit encore plusieurs choses sur cette matiere; & le dîné étant fini, on prit le chemin de la bibliotheque. Comme Orophane étoit prêt à y entrer avec le reste de la compagnie, on vint l'avertir qu'un cavalier, qui ne vouloit être vu que de lui, l'attendoit dans son apartement; il y courut, laissant ses amis assez inquiets de ce que ce pouvoit être.

Orophane, dont l'imagination étoit encore frapée du portrait qu'Alphonse venoit de faire, fut extrêmement surpris en entrant dans son apartement, de se voir embrassé par un homme qui y étoit parfaitement ressemblant; mais se sentant porté à lui vouloir du bien par un penchant secret, il lui rendit ses caresses avec plaisir. Vous ne me connoissez point, dit le charmant étranger; mais, continua-t-il, en lui présentant une lettre, voici qui vous instruira du sort d'un homme à qui vous êtes extrêmement cher, & qui souhaite ardemment vous le devenir.

Ce compliment fit concevoir à Orophane une partie de la vérité, & regardant l'inconnu avec des yeux où la joie étoit peinte: vous ne devez pas ignorer, lui répondit-il, le pouvoir de votre présence sur les cœurs. Je me sens porté à vous aimer sans une plus

parfaite connoiſſance. Mais, comme je deſire fortement que vous ſoyiez tout ce que je penſe, pardonnez-moi l'empreſſement où je ſuis de lire cette lettre, où je reconnois le caractere d'un pere, dont les volontés me ſont ſacrées. A ces mots il ouvrit, & lut à haute voix ces paroles :

LETTRE.

Le ciel ſenſible à ma peine & à vos généreux ſentimens, m'a rendu un fils, & à vous un frere. C'eſt lui, mon cher Orophane, qui vous rend ma lettre ; c'eſt cet Eraſme que vos tendres ſoins, & votre complaiſance pour moi, vous ont fait chercher inutilement depuis neuf ans. Je vous conjure de l'aimer & de le reconnoître pour votre frere ; il en eſt digne, & je ne puis rendre trop de graces à la providence, qui m'a donné deux fils dont je tiens à honneur d'être le pere. Je lui laiſſe le ſoin de vous conter ſes aventures ; il a un plein pouvoir ſigné de ma main pour leur donner une fin heureuſe. Le reſte dépend de vous, puiſqu'Uranie & Félicie poſſedent le ſeul bien qui peut le ſatisfaire. Adieu, je vous embraſſe ; & attends avec impatience de vos nouvelles & de celles d'Eraſme.

A peine Orophane eut-il achevé de lire, qu'il ſe rejetta dans les bras d'Eraſme ; ils ne purent long-tems s'exprimer que par leurs careſſes réciproques. Eraſme, lui dit-il, mon cher Eraſme, ſoyez perſuadé qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour vous rendre heu-

reux, avec d'autant plus de plaiſir, que je ſuis perſuadé que je vois en vous un Liſarque dont le ſort m'a déja vivement intéreſſé. Eraſme, étonné d'entendre ce nom, pria Orophane de lui aprendre par qui il en avoit été inſtruit, en lui avouant qu'il l'avoit porté quelque tems. Il n'en fallut pas davantage à Orophane; & pour le tirer d'inquiétude, il lui aprit tout ce qu'il avoit ſu de Félicie; mais, lui dit-il, je ne veux rien ſavoir de ce qui vous eſt arrivé depuis, que devant Florinde, & une compagnie à qui votre vue va donner autant de plaiſir qu'à moi. Alors le prenant par la main, il le contraignit à le ſuivre à la bibliotheque, où on n'avoit point eu d'autre entretien que l'inquiétude de ce que l'on vouloit à Orophane; & Thélamont ſe préparoit à l'aller joindre, lorſqu'il entra avec Eraſme. Cette vue produiſit par une même cauſe des effets bien différens. Alphonſe courut à lui les bras ouverts en criant, Néandre. Florinde tomba évanouie en prononçant le nom de Liſarque, & Orophane s'empreſſoit à le faire connoître ſous celui d'Eraſme, & jamais une compagnie compoſée de dix perſonnes ne ſe trouva dans une pareille confuſion. On vouloit ſecourir Florinde; Camille demandoit l'explication de ce qu'elle voyoit; Alphonſe vouloit queſtionner ſon ami; & ce tendre & fidele amant eut toutes les peines du monde à ſe démêler de ſes bras, pour courir aux pieds de Florinde, qu'Uranie & Félicie avoient fait revenir de ſon évanouiſſement.

Enfin, y étant parvenu : Oui, lui dit-il, adorable Florinde, je ſuis le trop heureux Liſarque, mais Liſarque fidele, & de qui les noms différens n'ont rien changé dans ſon cœur ; ſi ma fuite, mon ſilence & mon abſence m'ont rendu criminel, leur cauſe ſervira à ma juſtification. Florinde, ma chere Florinde, je vous adore ; redonnez-moi votre tendreſſe, & par une injuſte rigueur ne troublez point la joie d'Orophane, de trouver dans votre amant & votre époux, un frere qui ne s'eſt jamais rendu indigne de ces titres glorieux.

Il s'étoit fait un ſi profond ſilence, tandis qu'Eraſme parloit, que Félicie & Uranie n'eurent pas de peine à comprendre toute cette aventure, & s'empreſſerent à porter Florinde à donner des marques de pardon à Eraſme. Félicie la prit dans ſes bras : Voulez-vous, lui dit-elle, m'ôter la douceur de vous être alliée, en dédaignant Eraſme, lorſqu'il eſt reconnu pour le frere d'Orophane ? Non, lui répondit-elle en l'embraſſant, c'en eſt fait, je pardonne à Eraſme tous les maux que Liſarque m'a faits. Puiſqu'il eſt ainſi, lui dit alors Eraſme en prenant une de ſes mains, achevez mon bonheur, charmante Florinde, il ne ſuffit pas de me pardonner un crime que je n'ai point commis, il faut me dire que vous m'aimez ; vous ne devez point rougir d'un pareil aveu, puiſque vous ne le ferez qu'à un époux, qui ne conſervé le nom d'amant que par l'ardent amour qu'il aura pour vous toute ſa vie.

Uranie, Thélamont, Orophane & Félicie s'étant joints au tendre Eraſme, Florinde ſe laiſſa vaincre entiérement, & ſerrant ſa tête dans ſes bras: Cruel, lui dit-elle, ſi je ne vous aimois pas toujours, votre oubli m'auroit-il été ſi ſenſible, & votre préſence m'auroit-elle donné tant de joie? On ne peut exprimer celle d'Eraſme à ce diſcours; il la marqua par mille tranſports qui firent aſſez connoître la vivacité de ſa tendreſſe.

Cependant il fut contraint de les modérer, pour ſatisfaire à l'impatience de la compagnie, qui demandoit ſans ceſſe qu'on lui expliquât cette énigme; ſur-tout Camille, dont l'étonnement étoit peint ſur le viſage. Avoir vécu avec Florinde ſans ſavoir qu'elle aimoit, qu'elle étoit engagée, & trouver dans celui dont elle étoit aimée le frere d'Orophane, étoit pour elle des choſes ſi extraordinaires, qu'elle ne pouvoit en revenir. Félicie, à la priere de Florinde, fit à la compagnie un récit ſuccint de ce qu'elle ſavoit; & ayant conjuré Eraſme de le continuer en racontant ce que l'on ignoroit, il prit ainſi la parole:

Suite de l'hiſtoire de Florinde.

QUoique la belle Félicie ait fini ſon diſcours au départ de Florinde pour Paris, je ſuis obligé de reprendre de plus haut pour vous faire mieux connoître tout ce que j'ai à vous dire. Oronte, c'eſt le nom de celui qui a toujours pris ſoin de moi, m'ayant envoyé à Paris à l'âge de ſept ans, ſous la conduite

conduite d'un précepteur, je n'y fus occupé que des choſes qui concernent une ſérieuſe éducation. Comme j'étois trop jeune pour être inſtruit du ſecret de ma naiſſance, on me cacha auſſi avec ſoin le motif qui portoit mon précepteur à ne me mener dans aucun endroit où je puſſe voir du monde. Nous logeâmes dans un college, où on me pouſſa dans l'étude auſſi loin qu'il le falloit pour n'être pas un ignorant. Lorſque quelques années de plus m'eurent rendu capable de faire mes exercices, il n'y en eut aucuns qu'on me laiſſât négliger, & j'oſe dire que je m'en acquittai de façon à faire honneur à mes maîtres. Cependant la vie que je menois commença à m'ennuyer; je m'en plaignois à mon précepteur, qui, étant un homme d'eſprit & de bon ſens, & voyant que j'en avois aſſez pour aprendre une partie du ſecret de ma naiſſance, me la déclara ſans pourtant me nommer mon pere.

Il ajouta que, comme il étoit allié à Paris à pluſieurs perſonnes de conſidération, il avoit expreſſément défendu qu'on me fît connoître du monde, dans la crainte qu'on ne cherchât à développer ce qu'il avoit réſolu de cacher encore quelque tems. Cette confeſſion me tranquilliſa, charmé de n'être point le fils d'Oronte, & de me trouver d'une naiſſance conforme à mes ſentimens. Je ne ſongeai plus qu'à les fortifier, pour me rendre digne de paroître un jour aux yeux du pere dont on me flattoit.

Je coulai donc le tems en m'occupant à me perfectionner dans tout ce que l'on m'a-

prenoit, lorſque mon précepteur reçut ordre de me ramener en Poitou. Mais étant tombé malade à la mort, Oronte fut obligé de me venir chercher lui-même.

Je ne puis vous exprimer la joie qu'il fit paroître en me trouvant tel qu'il pouvoit le ſouhaiter. Il me confirma ce que je ſavois de ma naiſſance, en me cachant toujours le nom de mon pere, & m'aſſura d'une fortune aſſez belle pour ſatisfaire mon ambition. Oronte ne reſta à Paris que le tems qu'il lui falloit pour ſe repoſer, & nous en repartîmes pour le Poitou après avoir rendu les derniers devoirs à mon précepteur qui mourut de ſa maladie. Nous arrivâmes chez Oronte, où il trouva des lettres qui me parurent l'attriſter. Mon cher Eraſme, me dit-il, vous ne pouvez voir votre pere auſſi-tôt que je le croyois; il m'ordonne de vous garder chez moi en attendant qu'il vous vienne chercher, & il veut que vous changiez de nom tout le tems que vous ſerez dans cette province.

Ce diſcours me pénétra de douleur, & elle fut ſi ſenſible, qu'Oronte, pour me conſoler, m'aſſura que rien ne me manqueroit; que la province avoit des amuſemens qui me diſſiperoient, qu'il me permettoit d'en être, & de voir tous les honnêtes gens, & d'y faire telle dépenſe que je voudrois, étant en état de fournir à tout.

Si cette aſſurance ne m'ôta pas tout-à-fait mon chagrin, elle l'adoucit beaucoup. Nous réſolûmes donc que je me ferois apeller Liſarque, & profitant de la bonté d'Oronte,

je commençai à viſiter toutes les perſonnes de conſidération de la province, & j'en fus reçu avec un agrément qui me conſola de l'attente de voir celui de qui je tenois le jour. Je fus de toutes les fêtes qui ſe firent, & ayant vu faire pluſieurs courſes, je voulus en diſputer le prix comme les autres.

Vous ſavez que ce fut dans ce tems que je vis la charmante Florinde; la paſſion qu'elle m'inſpira fut auſſi vive que prompte, & comptant ſur l'eſpoir qu'on me donnoit d'une illuſtre naiſſance & d'une fortune éclatante, je me livrai tout entier à mon amour, réſolu de ne rien négliger pour me faire aimer. Cependant je ne fis parler que mes yeux, juſqu'au tems que l'aventure de Criton, où je me déterminai à déclarer mes ſentimens, malgré les conſeils d'Oronte, qui s'étant aperçu de mon amour, & y étant confirmé par la mort de mon rival, me remettoit ſans ceſſe devant les yeux, que je ne devois pas livrer mon cœur ſans le conſentement de mon pere; que Florinde étoit une fille de condition, mais dont l'alliance ne conviendroit peut-être pas à ma famille, & que cela pourroit me jetter dans des malheurs dont j'aurois de la peine à me relever. J'étois trop amoureux pour goûter de pareils conſeils; je ſentois des mouvemens d'indépendance à l'égard d'Oronte, qui ne me rendoient pas ſes avis aſſez reſpectables pour en profiter, & comme j'ignorois la force de l'autorité paternelle, & que je ne connoiſſois que celle de l'amour, je m'y abandonnai ſans réſerve. Ainſi, quoi-

que ſes converſations me cauſaſſent toujours quelqu'inquiétude, je les oubliois auſſi-tôt que je revoyois Florinde.

Je ne vous répéterai point ce qu'elle vous a déja conté; il ſuffit de vous dire & de l'aſſurer que la certitude d'être aimé augmenta ſi violemment mon amour, que je brûlois d'impatience de connoître mon pere, bien moins par les mouvemens de la nature, que par l'ambition de partager ma fortune avec elle. Je voyois Oronte dans un ſi grand chagrin de mon attachement, que, craignant qu'il ne me deſſervît auprès de mon pere, je me réſolus de tout employer auprès de Florinde, pour rendre nos liens indiſſolubles, comptant bien que la choſe étant faite, & Florinde étant d'égale condition, ce pere, que je ne connoiſſois pas encore, ſeroit obligé d'y conſentir.

Je ne pus cependant trouver les moyens de faire entendre mes deſirs à l'adorable Florinde, que lorſque la mort d'Aréliſe la força de revenir à Paris. Vous ſavez qu'elle me preſſa de l'y ſuivre; mais comme je devois attendre mon pere, je pris des prétextes plauſibles pour refuſer la choſe du monde que je ſouhaitois le plus, n'ayant jamais oſé lui découvrir que j'ignorois qui j'étois. Le tems de ſon départ étant arrivé, je me ſentis preſſé d'une ardeur ſi cruelle, que je fus mille fois tenté d'abandonner tout pour ne la point quitter.

Mais réfléchiſſant que je ne pouvois la ſuivre que comme un aventurier, je m'arrêtai à la réſolution de lui faire voir tout

l'excès de mon déſeſpoir, puiſqu'il pouvoit ſeul lui exprimer celui de mon amour. Elle s'en laiſſa toucher, & pour me le prouver, elle conſentit à l'ardente priere que je lui fis de nous unir pour jamais. L'Aumônier d'Arélise nous maria trois jours avant qu'elle partît, & fut le ſeul confident de cette union ſecrette; mon bonheur, ma joie & mon amour ne ſe peuvent exprimer. J'adorois Florinde, elle m'aimoit tendrement; je la tenois unie à moi par des liens ſacrés; je croyois être à l'abri des revers de la fortune. Tout cela me donna des idées ſi flatteuſes, que je la vis partir avec bien moins de peine que d'eſpoir de la rejoindre bientôt. Lorſque je l'eus perdue de vue, je rentrai chez Oronte pour chercher dans mon eſprit par quels moyens je pourrois l'obliger à me conduire à mon pere ſans l'attendre davantage. Je le trouvai qui ſe promenoit à grands pas dans ſon jardin; d'auſſi loin que je le vis, il me fit ſigne de m'aprocher: Grace au ciel, me dit-il, Florinde a donc quitté ce pays, & j'eſpere que l'abſence chaſſera de votre cœur une paſſion qui n'y devoit jamais entrer.

Et pourquoi, lui dis-je, l'amour ſeroit-il une paſſion indigne d'un honnête homme? Pour moi, le mien ne m'inſpire rien que de noble, puiſqu'il ne m'a fait aimer qu'une perſonne de condition, & que je puis épouſer ſans faire de honte à ma famille. Epouſer! me répondit Oronte avec étonnement, oſeriez-vous bien concevoir cette penſée, vous qui ne ſavez pas encore qui

vous êtes. He quoi ! lui dis-je alors, ne m'avez-vous pas assuré que ma naissance étoit égale à la sienne ?

Oui, reprit-il, mais je ne vous l'ai assuré que pour vous donner des sentimens relevés, & pour justifier la noble éducation que je vous ai donnée ; mais non pas pour vous soustraire à l'obéissance que vous me devez ; car enfin, sachez aujourd'hui le secret de cette naissance dont vous tirez tant de vanité ; vous n'avez point d'autre pere que moi, ni d'autre famille que la mienne. Jugez à présent si vous pouvez espérer d'épouser Florinde ; je voulois vous faire un sort heureux & tranquille en cachant que vous étiez mon fils, pour vous laisser jouir du plaisir d'être regardé avec considération, mais votre amour contraire à mes desirs me force aujourd'hui à vous déclarer la vérité, dans la crainte que vous ne fassiez quelque trait de jeune homme, & ne voulant point contribuer à tromper une fille telle que Florinde.

Ce discours me frapa jusqu'au fond de l'ame, mes yeux se fixerent sur la terre ; je devins immobile, & mon désespoir fut si violent, que mon premier mouvement fut de me percer le sein de mon épée. J'y portai la main, mais Oronte m'arrêtant le bras : Ingrat, me dit-il, mes soins, mes attentions & mes bontés n'ont donc rien mis pour moi dans ton cœur ? Et le frivole honneur d'une naissance chimérique t'est plus sensible à perdre, que la douceur de connoître un pere qui t'aime si tendrement ?

Ces paroles rapellerent ma raiſon, j'eus honte du deſſein que je venois d'avoir d'attenter ſur moi-même. Pardonnez, répondis-je à Oronte, les premiers mouvemens d'une douleur que vous ne pouvez blâmer, puiſque vous en avez cauſé le motif. Je ne rougis point d'être votre fils, mais d'avoir cru l'être d'un autre; d'avoir aimé ce que je n'aurois dû que reſpecter; d'avoir trompé ſous cet eſpoir la ſeule choſe qui m'eſt chere, & de m'en trouver indigne. Mon mal eſt ſans remede, n'en parlons plus, & pour derniere grace, accordez-moi la liberté d'aller chercher avec moi-même les moyens de me reconnoître pour votre fils.

A ces mots je le quittai ſans attendre ſa réponſe, & je fus m'enfermer dans ma chambre, où je m'abandonnai aux réflexions les plus accablantes. Je ne pus penſer ſans frémir à l'action que j'avois fait faire à Florinde, en la contraignant de donner ſa foi à un homme d'une condition ſi peu conforme à la ſienne. Je me la repréſentois, me reprochant ma baſſeſſe, déteſtant mon amour & ſa foibleſſe; je me donnai mille fois pour elle les noms les plus odieux, & jamais ſituation ne fut plus terrible que la mienne. Tantôt je voulois partir pour aller lui avouer mon malheur, lui rendre ſa foi, & mourir à ſes yeux pour l'aſſurer du ſecret de ſon infortune; tantôt je réſolvois de lui écrire & d'attendre ce qu'elle décideroit de mon ſort.

Et de toutes ces réſolutions, mon cœur n'en aprouvoit aucune. Je ſentois à travers

de mon déſeſpoir un amour ſi tendre, ſi pur, & des ſentimens ſi relevés, que je me flattois quelquefois qu'Oronte avoit voulu m'éprouver.

Mais enfin, ne trouvant que trop d'apparence à tout ce qu'il m'avoit dit, je pris mon parti, qui fut de quitter pour jamais ma patrie, & de mettre Florinde en état par mon ſilence de perdre l'eſpoir de me revoir, & de m'oublier, me promettant à moi-même de lui être fidele juſqu'à la mort, quoi qu'elle pût penſer de moi, ou quoi qu'elle en pût aprendre, me flattant que ſi elle venoit un jour à ſavoir qui j'étois, elle connoîtroit la cauſe de ma fuite, & ne l'attribueroit qu'au reſpect que je lui portois, étant trop honnête homme pour vouloir abuſer des droits qu'elle m'avoit donnés ſur ſon cœur.

Je m'affermis ſi bien dans cette penſée, que, profitant du crédit qu'Oronte m'avoit donné auprès d'un homme auquel il ſouſfermoit une grande quantité de terres, je montai à cheval, & me rendis chez lui, où m'étant fait compter une ſomme aſſez forte, je ne voulus plus rentrer dans ce fatal pays, & ſans ſavoir préciſément où j'allois, je quittai le Poitou pour gagner l'Auvergne; de-là je me rendis dans le Languedoc, ne ſéjournant par-tout que le tems qu'il falloit préciſément pour que mon cheval ne vînt pas à me manquer; je fus à Montpellier, & de-là à Cette, où je m'embarquai pour aller à Rome.

J'avois ſi bien ménagé mon argent, que

j'arrivai dans cette ſuperbe ville, ayant encore de quoi y paſſer quelques mois ſans crainte. Je ne vous dis point que mon amour me ſuivoit par-tout; il vous eſt aiſé de juger qu'il ne s'eſt jamais ralenti. Le portrait que Florinde m'avoit donné faiſoit tous mes plaiſirs, je m'entretenois ſans ceſſe avec lui, & je me juſtifiois à lui, comme s'il eût pu me pardonner. J'avois quitté les noms de Liſarque & d'Eraſme, afin que ſi Oronte envoyoit ſur mes traces, on ne pût me découvrir; & je pris celui de Néandre qui fut le premier qui s'offrit à ma penſée, ſous lequel j'arrivai à Rome.

Je viſitai avec exactitude cette ſuperbe ville; & comme ma curioſité étoit mêlée d'un air de triſteſſe qui me faiſoit croire indifférent aux belles choſes que j'examinois, un jour que j'étois dans cette occupation au Capitole, je vis aſſez près de moi un jeune cavalier, dont l'air & la bonne mine attirant mes regards avec une attention que je n'avois encore eue pour perſonne, nos yeux ſe rencontrerent, nous nous ſaluâmes, & comme de concert nous avançâmes l'un vers l'autre. Vous me paroiſſez être nouvellement en ces lieux, me dit-il, & vous me feriez un plaiſir extrême, ſi vous vouliez permettre que je vous accompagnaſſe dans tous les endroits où votre curioſité vous obligera d'aller; il y a déja quelque tems que je ſuis à Rome, ainſi je pourrai vous y être utile.

Je n'y ſuis que depuis quatre jours, lui répondis-je; & ſi je croyois ne vous point

incommoder, j'accepterois l'offre obligeante que vous me faites. A ce que je vois, reprit-il, nous sommes François l'un & l'autre, & c'est un si grand agrément dans un pays étranger, que de se trouver avec des gens de sa nation : quoiqu'il y en ait plusieurs ici qui seroient charmés de vous avoir, je vous prie de me préférer. Je m'appelle Alphonse, ma famille est établie à Paris, je n'ai plus de pere, & mon bien étant considérable, ma mere a consenti à l'ardeur que j'avois de voyager. J'ai pris une forte inclination pour vous, d'abord que je vous ai vu : ainsi, je vous conjure de venir partager l'apartement que j'occupe, & que nous fassions nos voyages ensemble.

J'écoutois Alphonse avec attention, & le détail qu'il me faisoit de sa famille m'ayant arraché des soupirs, il se douta que j'étois pénétré de quelque violent chagrin ; il ne voulut pas s'en instruire en ce moment ; mais il me pressa si fortement de ne lui pas refuser de loger avec lui & de ne nous point quitter, que sans savoir à quoi cette connoissance me meneroit, & me laissant seulement entraîner au penchant que je me sentois pour lui, je lui accordai sa demande. Je fus bientôt installé chez Alphonse, mon équipage étant trop simple pour être difficile à transporter ; il étoit très-bien logé, deux laquais & un valet de chambre composoient son domestique. Comme il y avoit deux lits dans sa chambre, il voulut que j'en occupasse un : nous soupâmes enfem-

ble, & je trouvai tant de charmes dans sa conversation, & il y joignit une ouverture de cœur si parfait, que je me sentis forcé de lui aprendre mes malheurs. Ainsi lorsque nous fûmes seuls, je lui en fis un récit sincere, en ne lui taisant que le nom de Florinde.

Alphonse me parut sensible à ma peine, & me témoigna une vive reconnoissance de ma confiance. Mais, me dit-il, je ne suis point dans votre erreur, Oronte vous a trompé; vous n'êtes point son fils; votre désespoir vous a aveuglé, en vous ôtant la liberté de voir, que la seule crainte que vous ne suivissiez votre maîtresse, lui a fait trouver cet artifice, afin de vous obliger à l'oublier.

Ce discours me fit rêver quelques momens, & me flatta d'un peu d'espoir. Si j'en croyois mes sentimens, généreux Alphonse, lui répondis-je, je ne douterois point que je ne fusse d'une naissance relevée; mais quoi! les petits ne peuvent-ils pas penser comme les grands, & ne voit-on pas tous les jours que dans une naissance obscure, il est des ames dignes d'une haute fortune? N'importe, me dit alors Alphonse, qui que vous soyiez, je vous jure une éternelle amitié; mes amis, mes biens, tout ce que je possede est à vous présentement, & y sera autant que je vivrai.

De pareilles protestations ne trouverent pas un cœur ingrat; & je fis mes efforts pour l'assurer de ma reconnoissance & de mon attachement. Il m'aprit qu'il y avoit

déja long-tems qu'il voyageoit, & que c'étoit pour la premiere fois qu'il venoit à Rome, où il avoit résolu d'attendre le tems du carnaval de Veniſe pour s'y rendre. Nous viſitâmes tout ce qu'il y avoit à voir à Rome ſans jamais nous ſéparer d'un moment, & plus nous vînmes à nous connoître, & plus nous nous attachâmes l'un à l'autre. Enfin nous partîmes pour Veniſe. Je ne ferai point le détail de tout ce que nous y vîmes, & des divertiſſemens que les étrangers y goûtent, puiſque je ſais que je parle à des perſonnes qui n'ignorent rien.

Nous quittâmes Veniſe pour nous rendre à Milan, & de-là à Gênes, d'où nous nous embarquâmes pour paſſer en Eſpagne, où nous reſtâmes quelques années, Alphonſe fourniſſant ſans ceſſe à ce qui m'étoit néceſſaire. Enfin, après avoir paſſé huit ans à ſatisfaire notre curioſité, Alphonſe étant ſans engagement, & moi toujours amoureux, je le priai de permettre que je revinſſe en France. Cette propoſition ne lui fit aucune peine, ayant reçu des lettres de Céphiſe ſa mere, qui le preſſoient d'en reprendre la route. Comme nous étions en Eſpagne pour lors, nous nous rendîmes à Bayonne; mais j'y tombai ſi dangereuſement malade, que je ne pus ſuivre Alphonſe à Paris, qui étoit indiſpenſablement obligé de s'y rendre, ſelon ce que lui mandoit Céphiſe. Il me quitta avec une douleur extrême, & laiſſa près de moi ſon valet de chambre, avec ordre de ne me

point abandonner ; il ne borna pas-là ſon attention, il me força d'accepter une lettre de crédit chez un banquier qu'il avoit à Bayonne, & me dit adieu en me faiſant promettre de le joindre auſſitôt que je ſerois en état de me mettre en chemin.

Il partit, & je reſtai encore ſix ſemaines après ſon départ ſans pouvoir ſortir de la chambre. Enfin je me rétablis, & je me vis bientôt en état d'aller rejoindre ce généreux ami. Je m'y préparois, lorſqu'un jour ſortant de chez moi pour aller prendre l'air, je vis un homme qui me regardoit avec attention ; cela me le fit examiner, & l'ayant reconnu pour le fils de celui à qui Oronte ſous-fermoit ſes terres, le même qui m'avoit donné de l'argent lorſque je quittai le Poitou, je courus à lui, dans le tems que me reconnoiſſant auſſi, il venoit à moi : Ah ! Seigneur, me dit-il, que je ſuis heureux de vous trouver ici, que votre fuite a coûté de pleurs, & que votre retour va faire de plaiſir à Oronte, & cauſer de joie à votre pere. Ce diſcours me ſurprit, & ne voulant pas tarder à m'éclaircir de ce qu'il ſignifioit, je le fis entrer chez moi, & le priai de m'expliquer ce qu'il venoit de dire.

Je vois bien, Seigneur, me répondit-il, que vous croyez être le fils d'Oronte : mais, vous ſeul aujourd'hui êtes dans cette erreur. Orophane, homme riche & de condition, eſt votre pere, & toute notre province eſt inſtruite de cette vérité, la douleur de votre

départ ayant contraint Oronte à la publier pour pouvoir vous faire retrouver. Alors il m'aprit que lorſqu'Oronte me retint en Poitou, c'étoit par l'ordre d'Orophane mon pere, qui, étant obligé d'aller en Bretagne, voulut que j'y attendiſſe ſon retour; mais qui étant reſté plus de tems qu'Oronte ne l'avoit cru, ce fidele ſerviteur voyant mon attachement pour Florinde, avoit réſolu de m'en détourner, en me faiſant croire que j'étois ſon fils; & me ſachant honnête homme, il ſe doutoit bien que je ne voudrois pas abuſer de la crédulité d'une perſonne de la condition de Florinde, en paſſant près d'elle pour ce que je n'étois pas. Mais que ma fuite l'ayant mis au déſeſpoir, il avoit envoyé ſur toutes les routes avec les noms différens d'Eraſme & de Liſarque, croyant que je prendrois l'un ou l'autre; & qu'après une inutile recherche de la part de ceux qu'il avoit employés, il ſe réſolvoit à la faire lui-même, quand Orophane ſon maître revint en Anjou, d'où il ſe rendit en Poitou chez Oronte.

Vous pouvez juger, continua ce jeune homme, de la douleur d'un pere qui venoit avec empreſſement pour voir un fils qui, ſur le récit qu'on lui en avoit fait, étoit digne de toute ſa tendreſſe. Il ne s'amuſa point à faire des reproches à Oronte, voyant bien qu'il n'avoit péché que par excès de zele. Comme il avoit reçu des lettres de Paris qui vous étoient adreſſées, Orophane les ouvrit, & comprit par ce qu'il y lut, que vous aviez formé des enga-

gemens ſecrets avec celle qui vous écrivoit. Alors il ne douta plus que le déſeſpoir où vous étiez de n'avoir qu'une naiſſance obſcure ne vous eût porté à fuir. Enfin, Seigneur, Orophane, votre pere & un frere que vous avez d'un premier lit, n'ont rien négligé pour avoir de vos nouvelles, depuis près de neuf ans que vous êtes parti, ſans qu'ils en aient rien apris. Il y a un mois que je ſuis arrivé à Bayonne pour des affaires de famille, dont mon pere m'a chargé, & je me trouve trop heureux d'avoir fait ce voyage, puiſque je vous revois, & que j'ai pu vous inſtruire le premier de ce qui a cauſé votre malheur, & de ce qui va faire votre bonheur.

Je vous ai trop bien marqué l'état de mon ame, continua Eraſme, pour que vous puiſſiez douter de l'excès de ma joie à ces nouvelles. J'embraſſai mille fois celui qui me les donnoit; & profitant du ſecours généreux qu'Alphonſe m'avoit laiſſé, je partis de Bayonne avec ſon valet de chambre, & me rendis en Anjou, à la terre de mon pere, où le fils du fermier m'avoit dit que je trouverois Oronte; je le fis demander de la part d'un homme qui lui aportoit des nouvelles de Liſarque. A ce nom il courut à mon pere qui, voulant voir auſſi qui c'étoit, ordonna qu'on me fît entrer; il étoit aſſis dans un fauteuil, le bras apuyé ſur une table, duquel il ſoutenoit ſa tête; Oronte étoit debout vis-à-vis de lui. Auſſitôt que je parus, Oronte s'avança à moi; mais malgré neuf ans d'abſence, & une

longue maladie, il me reconnut dans le moment ; & ſe jettant aux pieds d'Orophane : Ah ! Seigneur, lui dit-il, le voilà lui-même cet Eraſme. Il n'avoit pas achevé de parler, que j'étois aux genoux d'Orophane, les embraſſant avec un tranſport que la nature ſeule pouvoit exciter ; je m'étois d'abord ſenti ému en le voyant. Pour lui, il le fut ſi vivement, qu'il n'eut pas la force de prononcer un ſeul mot ; il me tint une heure dans ſes bras, n'exprimant ſa joie que par ſes larmes ; j'y mêlois les miennes, & le fidele Oronte nous embraſſoit l'un & l'autre en faiſant mille cris de joie.

Enfin, cette touchante ſcene fit place aux explications ; j'inſtruiſis mon pere de tout ce qui m'étoit arrivé, & comment j'avois apris que j'avois le bonheur d'être ſon fils.

Ce tendre pere me dit à ſon tour les raiſons qu'il avoit eues de cacher ma naiſſance ; & me reprenant avec douceur du tort que j'avois eu de quitter Oronte, il me fit connoître qu'il ſavoit mon amour & mes engagemens.

Je me rejettai à ſes pieds, lui avouai tout ; & lui montrant le portrait de Florinde, je le ſupliai de me pardonner ma faute en faveur de ſa cauſe. Il examina cette peinture quelque tems ſans rien dire, puis relevant les yeux ſur moi : Oui, mon cher Eraſme, me dit-il, je te la pardonne. Hé, pourquoi n'excuſerois-je pas à ton âge les effets d'une paſſion dont la vieilleſſe n'a pas

été exempte, & ſans laquelle je ſerois privé d'avoir un fils ſi cher ? Je fais plus, continua-t-il en m'embraſſant, je ratifie tes engagemens : Florinde eſt libre encore, mais c'eſt à condition que tu donneras quelques jours à l'amour d'un pere que ta perte avoit accablé de douleur.

Cette promeſſe m'offroit un ſort trop doux pour ne pas conſentir à tout ; & quelque impatience que j'euſſe de venir aſſurer Florinde de ma fidélité, & d'embraſſer mon frere & mon ami, je me rendis aux tendres ſollicitations d'un pere que je ne pouvois trop aimer & reſpecter. Je ne voulus point renvoyer le valet de chambre d'Alphonſe, me faiſant un plaiſir extrême de le ſurprendre, croyant bien qu'il avoit perdu l'eſpoir de me revoir, puiſqu'il s'étoit paſſé huit mois depuis notre ſéparation ; car, pour vous abréger mon récit, je ne vous ai point fait une exacte mention des tems & des lieux ; & j'en uſe encore de même en vous diſant que j'ai reſté deux mois en Anjou, pendant leſquels mon pere écrivit à Orophane mon frere, qu'il avoit eu de mes nouvelles, & que je ſerois inceſſamment auprès de lui. Enfin, jugeant que je brûlois d'être à Paris, il me permit de m'y rendre. Ainſi, après m'avoir donné un plein pouvoir de m'unir authentiquement avec ma chere Florinde, il me laiſſa partir. Nous arrivâmes hier, le valet de chambre d'Alphonſe & moi, qui me mena d'abord à la maiſon de Céphiſe, où j'eſpérois le trouver ; je me fis annoncer ſous le nom de

qualités que l'on acquiert facilement, lorſque l'on veut profiter de ſon étude & de ſa ſcience pour réfléchir ſur ſoi-même, préférablement à l'occupation frivole de fronder les autres.

Fin du Tome quatrieme.

TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

Dixieme Journée, page 3
Hiſtoire de Léonore de Valeſco, nouvelle eſpagnole. 26
Onzieme Journée, 89
Hiſtoire de Gaſan, 120
Douzieme Journée, 190
Hiſtoire de Florinde, 192

Fin de la Table.